3 1761 04413 1308

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/samuelgobatmissi00gobauoft

I

SAMUEL GOBAT

SA VIE ET SON OEUVRE

23rc

II

II

J. Aug. Hierosol.

Évêque à Jerusalem

né le 26 Janvier 1799
décédé le 11 Mai 1879.

SAMUEL GOBAT

MISSIONNAIRE EN ABYSSINIE ET ÉVÊQUE À JÉRUSALEM

SA VIE ET SON OEUVRE.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR

AUG. ROLLIER, PASTEUR.

AVEC 2 PORTRAITS SUR ACIER ET 8 GRAVURES SUR BOIS.

487380
11. 3. 49

BÂLE
C. F. SPITTLER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
1885.

AVANT-PROPOS

Après que Dieu eût rappelé à lui Samuel Gobat, les membres de sa famille regardèrent comme un devoir de reconnaissance et de piété filiale la publication de sa biographie, qui parut en allemand à la fin de l'année 1883, suivie bientôt par une traduction anglaise.

Cet ouvrage se compose de deux parties fort distinctes. La première est le récit de sa vie fait par Gobat lui-même jusqu'au moment de son entrée en fonctions de la charge d'évêque de Jérusalem. Ce fut dans les dernières années de sa vie qu'il entreprit de mettre ces souvenirs par écrit en anglais, pour conserver à ses enfants la mémoire des dispensations merveilleuses de Dieu à son égard. Une de ses filles, Mme Wolters, traduisit cette partie en allemand.

Pour composer la seconde partie, c'est-à-dire le récit de son activité comme évêque à Jérusalem, l'on eut recours avant tout aux lettres circulaires que Gobat avait l'habitude de faire paraître chaque année, puis à sa correspondance privée, ainsi qu'à divers documents contemporains ; enfin à des communications écrites de quelques-uns de ses enfants et d'amis de sa vieillesse. Ces pièces diverses, repro-

duites la plupart in extenso, furent reliées entre elles par des introductions à chaque chapitre servant à former du tout un ensemble.

Lorsqu'il s'agit de faire passer l'ouvrage en français, la première partie n'eut besoin que d'être traduite avec quelques abréviations. Pour la seconde partie par contre, qui dans l'original allemand a le mérite de conserver nombre de documents intéressants pour l'histoire écclésiastique, mais dont la lecture est par cela même moins facile et moins populaire, l'on crut devoir procéder autrement. Le traducteur, M. le pasteur Rollier, se servit librement de ces divers matériaux pour en tirer un tableau de la personnalité et de l'activité de l'évêque, le faisant souvent parler lui-même, mais sans s'astreindre servilement ni à la suite chronologique ni à la reproduction de tous les documents.

Nous espérons que sous cette forme le public de langue française, pour lequel Gobat n'est pas un étranger, vu qu'il en est lui-même issu et qu'il y a toujours compté beaucoup d'amis, trouvera dans cette biographie instruction et édification.

BALE, Novembre 1884.

LES ÉDITEURS.

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE SAMUEL GOBAT

CHAPITRE PREMIER

La maison paternelle. Enfance et jeunesse à Crémine Conversion et débuts dans l'enseignement.

(1799-1820)

Je suis né le 26 janvier 1799 à Crémine, petit village du beau Val-de-Moutier dans le Jura-bernois, pays alors sous la domination française, réuni au canton de Berne depuis la chûte de Napoléon Ier.

Mes parents, ma mère surtout, étaient pieux dès leur enfance. Le dimanche, ils assistaient régulièrement au culte public et ils lisaient avec leurs enfants la Parole de Dieu ou quelque livre d'édification, par exemple les sermons de Nardin. Chaque jour ils avaient le culte de famille, sauf quelquefois en été, lors des travaux les plus pressants.

Ils étaient unis par un amour inaltérable. Jamais je n'aperçus entre eux le moindre désaccord.

S'il s'était rencontré dans leur voisinage des chrétiens vivants, mes parents se seraient liés avec eux; mais il n'y en avait pas. Le conducteur spirituel de la paroisse était un buveur.

Mes parents n'étaient pas en pleine possession de la grâce. Sous son influence et son attrait, ils ne connaissaient pas le précieux secret de se l'approprier. Plus ou moins oppressés, ma mère particulièrement, par le sentiment de leurs péchés, malgré leur vie irréprochable et leur confiance dans le Seigneur, ils étaient sans consolation spirituelle et sans joie intérieure. Je parle du temps de mon enfance et de ma jeunesse.

Mais quand je pense à la sagesse qu'ils montraient dans l'éducation de leurs enfants, je ne puis douter qu'ils ne fussent alors déjà bien réellement, quoique d'une manière inconsciente, sous l'action et la direction du Saint-Esprit.

D'une patience inépuisable, s'oubliant eux-mêmes, ils étaient pour leurs enfants d'une tendresse extrême, mais aussi, en retour, ils exigeaient une prompte et entière obéissance.

Ayant connu, tous deux, précédemment une position de fortune relativement aisée, ils avaient subi, par suite de la révolution française, des pertes assez considérables, et ces revers, joints à une extrême délicatesse de conscience, les avaient rendus d'une excessive timidité et pour ainsi dire impropres au commerce du monde.

Leur situation, en 1818, était si gênée que mon père, chargé de dettes et voyant qu'il n'avait guère de secours à attendre de ce côté là de ses deux fils, mon frère ainé et moi, se décida à vendre tout ce qu'il faudrait de ses terres pour se débarrasser de son passif. Cet amoindrissement extérieur de notre domaine était une humiliation pour la famille. Mais par cet acte loyal, une sorte de malédiction, qui semblait jusque là peser sur les entreprises de mon père, fut enlevée. Elle se changea en bénédiction temporelle et spirituelle.

A partir de ce moment, dans cette position plus humble mais plus nette, la vie de mes parents, jusqu'à leur entrée dans l'éternel repos, fut tranquille et heureuse.

Ce qu'il y eut de plus heureux, ce furent les bénédictions spirituelles qui se répandirent sur notre famille, tellement que dans l'espace de deux années, mon père, ma mère, leur quatre enfants se convertirent et que Dieu daigna choisir plusieurs de nous comme ses instruments pour amener d'autres pécheurs au Sauveur et leur faire connaître Celui en qui nous avions trouvé la vie, la paix et la joie.

Ma mère, en particulier, déploya une activité bénie dans son entourage depuis qu'elle eût elle-même trouvé la paix en 1818 jusqu'à ce que, en août 1837, le Seigneur trouva bon de la retirer de ce monde.

Mon père mourût en 1849, âgé de près de 82 ans.

Dès ma plus tendre enfance mes parents m'enseignèrent à reconnaître dans chaque bienfait la main de Dieu. En présence du plus grand de tous, le don de son Fils, touché d'un tel amour et l'aimant en retour, je ne pouvais penser sans être ému que Jésus se tenait toujours près de moi comme mon ami fidèle.

Mon plus grand plaisir était de lire la Parole de Dieu, surtout les Évangiles, et de prier en secret. Dès ma septième année je connaissais le Nouveau Testament et la partie historique de l'Ancien aussi exactement qu'aujourd'hui, quoiqu'il y eût naturellement bien des passages que je ne comprenais pas. Je lisais aussi d'autres bonsl ivres, de préférence ceux que publiait la communauté des Frères Moraves, et des sermons évangéliques. Souvent je priais Dieu de faire de moi un prédicateur de l'Évangile. J'avais ce désir parce que je m'imaginais qu'alors je comprendrais

tous les passages de l'Écriture qui étaient encore obscurs pour moi. Cette piéte précoce parut un moment près de se dissiper comme une nuée du matin. Déjà dans ma neuvième année des doutes s'élevèrent dans mon esprit sur plusieurs passages de la Bible. Quelques années plus tard, je doutais de toute la Parole de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la divinité de Jésus-Christ. Plus tard enfin, lorsque mon cœur se fut entièrement détourné de Dieu, je m'efforçais de me persuader qu'il n'y avait en réalité point de Dieu personnel, mais cela ne me réussit jamais complètement.

Ce triste état, autant qu'il m'en souvient, fut amené par les circonstances suivantes. Dès l'âge de quatre ans j'avais lu et relu un petit livre intitulé: « Le Berger d'Artois. » C'était un dialogue entre un berger converti à la foi évangélique et son curé. (Je désirerais que ce petit livre fut réédité pour l'édification du peuple.) Par ce petit livre j'appris à connaître d'un côté toutes les erreurs de l'église romaine; de l'autre, les vérités fondamentales de la sainte Ecriture opposées à ces erreurs. Tout cela me remplit d'une telle indignation contre tout le système papiste que rien ne put dès lors et ne pourra jamais, je l'espère, effacer cette impression, d'autant moins que mon expérience jusqu'à ce jour n'a fait que la renforcer. Le contenu de ce petit livre éveilla en moi une profonde compassion pour les pauvres catholiques de mon entourage et je conçus le désir de les convertir tous. J'entrai ainsi en relation avec un prêtre catholique qui se mit bientôt à fréquenter notre maison pour s'entretenir avec moi. Mais, comme il n'avait qu'une connaissance très imparfaite de la Bible, et que tous mes arguments en étaient tirés, il ne me fut pas difficile de le réduire au silence. Cela arriva souvent en pré-

sence de témoins qui m'en louaient, si bien que j'en pris de l'orgueil et de la présomption. Dès ce moment-là, au lieu de me contenter comme je le faisais auparavant d'accepter avec une foi enfantine ce que je comprenais de la Parole de Dieu, je me mis à murmurer de ce que Dieu avait permis qu'il y eût dans l'Ecriture tant de choses que je ne parvenais pas à comprendre. Car je croyais alors, comme je le crois encore à présent, que toute la Bible est la Parole de Dieu. Dans cette disposition d'esprit je commençai à relire les livres de la Bible qui étaient le moins à ma portée, j'en vins à m'en dégoûter, à douter de toute la Parole de Dieu et à tomber enfin dans une complète incrédulité.

Je dois avouer pourtant que mon amour du péché ne contribua pas moins que mon ignorance à ce triste résultat.

Ce serait ici le lieu de dire quelque chose de plus particulier sur mon enfance. Mais comme elle ressemble, sauf ce que je viens de rapporter, à celle de tout autre enfant élevé dans la même condition, je n'ai guère à en rien dire de plus. De ma troisième à ma quinzième année je fréquentai assidûment l'école, qui se tenait seulement quatre à cinq mois l'hiver, et durant ces années là j'eus toujours la réputation d'être un brave garçon. Une seule fois je subis une punition et assez injustement. Voici à quelle occasion. Une grande partie des heures d'école étaient employées à écrire des dictées, pendant lesquelles le maître avait l'habitude de frapper de sa baguette, à chaque faute, sur les doigts de l'élève, et ses coups étaient très douloureux. J'avais longtemps réussis à éviter les fautes, et ainsi échappé aux coups; mais un jour il m'arriva d'omettre un mot de cinq lettres, ce qui, dans la règle, n'aurait dû compter que pour une faute. Le maître trouva à propos de le

compter pour cinq. Cela me révolta, car j'avais un vif sentiment de justice. Lors donc que le maître s'approcha pour me frapper, je reçus le premier coup avec résignation, tranquillement et humblement, mais au second je le regardai fixement et lui dis d'une voix ferme: « Dieu vous le rende » Je répétai ces mots à chacun des coups suivants. Mon voisin, qui avait été lui aussi épargné jusque-là, avait fait le même jour une faute pareille à la mienne. Au moment où il allait recevoir sa punition je lui soufflai: « Fais comme moi! » et il le fit. A partir de ce jour aucun enfant de l'école ne reçut un coup de baguette sans dire: « Dieu vous le rende! » si bien que le maître finit par jeter de désespoir sa férule par la fenêtre et déclara que s'il ne parvenait pas à maintenir autrement l'ordre et la discipline, il abandonnerait plutôt le métier. Au sortir de cette leçon nous tînmes conseil entre les plus âgés de la classe, nous réunimes ensuite tous les enfants et décidâmes que si le maître, pour sa part restait fidèle à sa promesse de ne plus employer la baguette, nous ferions de notre côté tous nos efforts pour être bien obéissants et ne lui donner que de la satisfaction. De ce moment notre école fut un modèle de discipline et de bonne conduite.

Durant les mois de l'année où nous étions sans école, j'employais mon temps disponible à la pêche ou à des jeux avec les autres enfants. Je me livrais au jeu avec ardeur et ne tardais pas à oublier une bonne partie au moins de ce que j'avais appris à l'école. Enfin novembre revenait et les leçons recommençaient. Les branches qu'on nous enseignait étaient la lecture, l'écriture, l'arithmétique et le chant. Nous apprenions en outre un peu d'histoire sainte et le cathéchisme d'Ostervald. A la fin de ma dernière année d'école j'en savais à peu près autant que mon maître. Mes

parents de leur côté m'avaient fait apprendre un bon nombre de psaumes et de chapitres de la Bible, ce qui me fut plus tard d'une grande utilité. C'est une chose à recommander comme exercice de mémoire, mais bien plus encore parce que les enfants reçoivent de cette manière dans leur cœur beaucoup de vérités essentielles qui pourront y sommeiller un temps, mais qui, dans la plupart des cas, reparaîtront tôt ou tard en déployant leur efficacité.

Dans ces années de mon enfance je fus plusieurs fois préservé de grands dangers mais sans que cela fit beaucoup d'impression sur moi. Ainsi, à l'âge de sept ans, je grimpai un jour, à la suite d'une forte pluie, sur un mur construit en pierre brutes; parvenu au haut je sentis le mur s'écrouler avec moi. J'eus la main droite gravement blessée, et la gauche écrasée tellement que, à deux de mes doigts, l'os était à nu. Mon père me conduisit en hâte chez le chirurgien. Nous ne le trouvâmes pas à la maison. Sa femme nous dit qu'en pareil cas, il ordonnait de laver les plaies avec du vitriol, mais que cela causait de telles douleurs que même des hommes ne pouvaient s'empêcher de crier de toutes leurs forces. Puis, se tournant vers moi elle me demanda si je pourrais supporter cela sans crier. Je lui répondis que si cela pouvait me guérir je saurais bien l'endurer. Elle lava donc mes plaies avec ce terrible liquide. Quoique je souffrisse horriblement je ne poussai pas un cri. Le soir le chirurgien rentra, vit mes plaies et dit que s'il s'était trouvé là à notre arrivée il n'aurait pas eu le courage de m'ordonner le vitriol, et qu'il m'aurait plutôt amputé la main ou au moins plusieurs doigts, mais que maintenant il espérait que je guérirais sans amputation. Durant plusieurs semaines je me rendis chaque matin chez lui pour me faire panser, mais quoi qu'il se donnât

toute la peine possible pour ne pas me faire mal, j'y pleurai bien souvent. Grâces à Dieu, je guéris entièrement.

Environ deux ans après, étant monté avec d'autres enfants, sur la crête d'un rocher, le pied me glissa et je roulai jusqu'au bas, à environ troit cents pieds du sommet. Je m'évanouis au deux tiers de la pente, après avoir été lancé contre un arbre qui n'arrêta pas ma chûte. Arrivé au bas j'avais entièrement perdu connaissance et je ne revins à moi que lorsque déjà mes camarades, à qui il avait fallu bien du temps pour descendre, furent arrivés à l'endroit où je gisais. Ils s'attendaient à me trouver mort, mais par la bonté de Dieu j'avais été préservé de toute contusion grave. Je ressentais seulement à la cuisse une douleur provenant de mon choc contre l'arbre. Je pourrais citer encore bien des dangers pareils dans lesquels j'ai été préservé par la miséricordieuse providence de Dieu, non seulement dans mon enfance mais plus tard encore, et à une époque où, si j'avais été rappelé de ce monde j'aurais paru non préparé devant Dieu. Je ne puis être assez reconnaissant envers mon Dieu Sauveur, pour d'aussi grandes délivrances.

Mes parents qui m'avaient consacré au service de Dieu dès ma naissance, avaient d'abord désiré que j'étudiasse un jour la théologie. Mais lorsque le moment approcha où j'aurais du commencer les études, plusieurs revers de fortune se succédant coup sur coup leur rendirent cette dépense impossible. Un ami de mon père offrit, dans ma onzième année, de prendre sur lui cette dépense. Mais à ce moment-là je n'étais plus disposé à me vouer à la prédication de l'Evangile. J'avais toujours la persuasion qu'un pasteur doit être pieux et dévoué comme l'étaient les apôtres et les évangélistes des premiers temps, mais je sentais

que c'était précisément ce qui me manquait. A cette époque, et jusqu'à ma vingtième année, j'étais incrédule, toutefois sans vouloir le paraître devant mes parents de peur de leur faire de la peine. Cette même crainte de les attrister me maintenait dans des dehors honnêtes au point que j'étais souvent cité comme modèle à d'autres jeunes gens. Mes parents finirent, malgré tout cela, par découvrir le changement qui s'était opéré en moi.

Je travaillais alors avec mes parents, à la seule fin de ne pas les affliger. Car je ne prenais plaisir à aucune occupation sérieuse. Mon cœur était rempli de l'amour des vanités du monde. J'avais heureusement la bonne habitude de ne boire ni vins ni liqueurs. Cette abstention me facilitait l'empire sur moi-même dans ma conduite extérieure. Mais du reste, dès que je n'étais plus sous l'œil de mes parents je passais mon temps à des divertissements frivoles et surtout à jouer aux cartes avec des camarades.

C'est à cette époque que plusieurs personnes de notre voisinage furent converties, ainsi que ma sœur aînée. Mais comme celle-ci avait une piété en quelque sorte instinctive et un caractère paisible, sa conversion ne fit guère de sensation. Pour moi, malgré mon incrédulité, je ressentais au fond une véritable affection et une sincère estime pour ces nouveaux convertis comme aussi pour d'autres personnes pieuses, quoique je les évitasse soigneusement, autant du moins que les circonstances me le permettaient. Mais si, en leur présence ou en leur absence, quelqu'un venait à se moquer d'elles ou à les calomnier, je prenais si chaleureusement leur défense que je m'attirai souvent du mépris et des insultes. Je le faisais parce que j'étais sûr de leur sincérité à cause de l'accord parfait que je remarquais entre leur conduite et leur foi. Je n'avais en revanche

que du mépris pour ceux qui, tout en professant de croire à la Bible, ne conformaient pas leur vie à leur croyance. Dès mon enfance je connaissais en théorie le système des vérités et des expériences chrétiennes, de sorte que j'étais à même de juger des disparates qui pouvaient exister entre la foi et la vie. Un jour, en ma présence, deux jeunes chrétiens dont la sincérité ne me laissait aucun doute, furent instamment priés dans une société de chanter une chanson mondaine. Ils le firent, quoique malgré eux. Je n'eus pas le courage de leur faire sentir leur inconséquence; la peur des moqueries me retint, mais je sortis pour pleurer à leur sujet. Non pas que je considérasse leur chant comme une chose bien mauvaise en elle-même, mais parce que je savais quels amers regrets ils en auraient et combien ils souffriraient jusqu'à ce que leur conscience eût retrouvé le repos dans le pardon.

Durant de longues années je ne sentis aucun besoin d'un Sauveur et aucun attrait pour Dieu. La première occasion où mon cœur se trouva remué à cet égard fut la suivante: Un pieux et zélé pasteur, bien connu maintenant sous le nom de « Père Bost, » était alors suffragant dans la paroisse voisine de la nôtre. Mes parents l'avaient invité et l'avaient prié de se rencontrer à une heure fixée, pour qu'il pût me parler en particulier, sans que j'eusse été averti préalablement de son arrivée. Il passait pour sévère et, dans ses précédentes visites à mes parents j'avais toujours trouvé le moyen d'être absent. Il arriva quand nous étions encore à table. Son apparition me causa un certain embarras. Ma mère, qui s'en aperçut et qui craignait que je ne trouvasse un prétexte pour m'éloigner, ou que M. Bost n'attaquât en présence d'autres personnes mon incrédulité et ma conduite, me demanda aussitôt si je voulais accompagner

M. Bost à son retour. Je m'empressai de lui répondre que je le ferais avec plaisir, car j'avais deviné que son intention était qu'il pût me parler sans témoins. J'entendis ensuite avec indifférence l'entretien de M. Bost avec mes parents sur des sujets religieux. Quant il prit congé d'eux, je me mis en route avec lui en affectant un air gai, quoique, au fond, je me sentisse fort mal à l'aise. M. Bost, tout en cheminant, se mit à plusieuss reprises à énoncer des vérités appropriées à ma situation. Mais pendant environ une heure je réussis à esquiver des remarques qui s'adressaient à moi, et à renvoyer à d'autres des vérités qui m'étaient destinées. La tâche de mon compagnon de route était en réalité difficile, car il ne pouvait pas me convaincre de mes péchés.

Comme je ne m'étais jamais vanté de mon incrédulité il ne pouvait que la soupçonner, tout en voyant clairement que je me trouvais dans un dangereux état d'éloignement de Dieu. A la fin je remarquai que ce fidèle serviteur du Seigneur commençait à devenir inquiet, car, après m'avoir longtemps considéré il abaissa son regard vers la terre dans une visible perplexité. Il n'était pas dans ses habitudes d'user de tant de douceur et de précautions en parlant à des pécheurs. Lorsque je vis qu'il allait me prendre directement à partie et m'adresser la parole du prophète Nathan : « Tu es cet homme-là ! » je pris subitement congé de lui, sous prétexte que je devais rentrer. Lorsque je fus à une certaine distance je me retournai et je vis le pauvre homme à la même place où je l'avais laissé, et qui s'essuyait les yeux. En cet instant je m'apparus à moi-même réellement mauvais. Je dus m'avouer que c'était la charité qui l'avait poussé à me parler avec tant de douceur et que maintenant il se faisait sans doute des reproches d'avoir

été infidèle dans l'accomplissement de son devoir. Je sentis que j'étais un misérable hypocrite. Peu de temps après M. Bost quitta la contrée; mais, je l'avoue, depuis ce jour (juillet 1818), je ne me sentis plus aussi tranquille dans mon état de mort spirituelle.

Au commencement du mois d'octobre de la même année ma légèreté et ma frivolité encouragèrent un jeune homme à me faire une proposition malhonnête devant laquelle je reculai effrayé. Je venais de m'apercevoir pour la première fois du danger qu'il y a à caresser le péché en imagination. Je n'eus dès lors plus de repos. Je cherchais, le jour en travaillant, la nuit en jouant aux cartes, à éloigner les pensées mélancoliques qui me poursuivaient, car j'avais pris la ferme résolution de ne pas penser à Dieu. C'est ainsi que les jours s'écoulèrent jusqu'au 20 octobre. Ce jour-là était un dimanche. Pour plaire à mes parents j'étais allé à l'église comme d'habitude. Je dormis pendant tout le service. L'après-midi je dansai avec la jeunesse du village et je promis à quelques camarades de passer la nuit avec eux à jouer aux cartes. Mais au moment où je me glissais hors de la maison, à l'insu de mes parents, je fus tout à coup saisi du sentiment de la présence de Dieu. Je rentrai, je pris la Bible pour en lire quelque passage. Depuis des années je ne l'avais plus lue que par obéissance envers mes parents. Lorsque je l'eus ouverte, le courage me manqua parce que je me sentais sous le poids de la colère de Dieu et me considérais comme indigne de lire sa sainte Parole. Tous les sophismes par lesquels j'avais étayé mon incrédulité, étaient comme anéantis par ce sentiment de la présence de Dieu, et la Bible se retrouvait être pour moi la vraie et indubitable Parole de Dieu, mais, hélas! à cette heure-là pour ma condamnation. De peur que mes

parents et mes sœurs ne découvrissent mon émotion intérieure, je me retirai dans ma chambre en prétextant une indisposition. Il était entre sept et huit heures du soir. Ah! quelle terrible nuit, et pourtant quelle nuit bénie j'avais devant moi!

Dès que je fus seul, je considérai mon état de perdition, puis peu à peu je me mis à prier à peu près en ces termes: « O mon Créateur, on m'a enseigné dès mon enfance que tu as envoyé ton Fils dans le monde pour sauver les pécheurs et les rendre heureux. S'il en est réellement ainsi, oh! veuille me révéler ce Sauveur, car je suis un pécheur perdu. Aie pitié de moi! » Mais plus je priais, plus mon angoisse s'accroissait. Je sentais qu'il n'y avait plus qu'un pas entre moi et la mort éternelle. Je croyais voir devant moi, — était-ce en réalité ou seulement en imagination? — trois mauvais esprits, celui du milieu plus ténébreux que les autres. Ce qui est certain c'est que Satan était près de moi et me poussait au désespoir. Mon angoisse était si terrible que tout en priant et en implorant la grâce de Dieu, je devais me remplir la bouche avec mes vêtements pour ne pas pousser des cris perçants. Jusqu'à trois heures du matin je demeurai dans les supplications et les larmes. Alors je vis, — était-ce en réalité ou en imagination? — une quantité de rayons lumineux qui descendaient comme du plafond de ma chambre et se réunissaient tous à ma droite dans un vase de terre. A cette vue les trois mauvais esprits reculèrent de quelques pas. Alors je rassemblai tout mon courage, et je dis à Dieu les paroles de Jacob: « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni! Et si je dois périr, je veux périr ici à genoux en ta présence. » A ces mots les trois mauvais esprits disparurent. Tout à coup je sentis le poids de mes péchés enlevé et j'éprouvai une joie

inexprimable. Je ne puis pas positivement affirmer que j'aie vu le Seigneur Jésus, mais je sentais sa présence et la pleinitude de son amour, qui m'assurait, non par des paroles perceptibles à l'oreille, mais cependant avec une force divine, du pardon de mes péchés et de ma réconciliation avec Dieu.

Jusqu'alors, dans mes prières, je m'étais adressé à Dieu comme à l'Etre suprême, sans faire mention de Jésus et de son œuvre de réconciliation. Lorsque Jésus se fut révélé à moi comme mon Sauveur, j'eus l'impression qu'il était le même Dieu que j'avais imploré pour le pardon et la grâce. C'est pourquoi aussi dans mes prières je m'adresse indistinctement au Père ou au Fils. Car, quoiqu'ils soient deux personnes distinctes en la Divinité, ils sont pour moi un seul Dieu et la vie éternelle. Depuis ce moment-là je pus reconnaître en Jésus mon Sauveur, mon Seigneur et mon Dieu. Les dernières heures de cette nuit-là furent les plus heureuses et les plus bénies de ma vie. Mais le matin, quand j'essayai de me lever, je sentis que les forces me manquaient; j'étais complètement épuisé. Quelques instants après j'entendis venir ma mère; alors le diable, ou mon propre cœur! m'insinua que je ne devais rien lui dire de ce qui s'était passé pendant la nuit, parce que, si je venais à retomber plus tard dans l'infidélité, elle me considérerait comme un renégat, en plus grand péril de perdition que jamais, et qu'elle en serait d'autant plus attristée. Mais Dieu avait préparé un antidote contre cette tentation; car, en me voyant, ma mère me dit, d'un air tranquille, quoique évidemment émue : « Qu'as-tu? Ton visage est tout défait. » Je lui racontai fidèlement ce qui s'était passé entre Dieu et moi pendant la nuit, trop heureux d'avoir de cette manière surmonté d'emblée la première tentation.

Ma mère m'écouta tranquillement sans laisser paraître aucun étonnement, de peur sans doute d'éveiller en moi des sentiments d'orgueil. Cependant elle se rendit aussitôt auprès de mon père et lui raconta tout. Ils en conclurent tous deux que, malgré leurs habitudes religieuses et leur vie irréprochable, ils ne savaient pas encore ce que c'est que d'avoir reçu le pardon des péchés et de goûter la joie du salut, que par conséquent ils n'étaient pas encore convertis.

De ce moment ma mère devint extrêmement triste et pensive, et durant six mois elle gémit accablée sous le fardeau de ses péchés. Dès qu'elle se trouvait seule, elle lisait la Bible et ses yeux se remplissaient de larmes. Mais, chaque fois qu'elle était sur le point de saisir la grâce gratuite et le salut par la foi sans les œuvres de la loi, un livre dont elle faisait grand cas et dans lequel la justification et la sanctification étaient absolument confondues, lui revenait toujours à l'esprit : elle n'osait s'approprier les précieuses promesses de l'évangile et elle retombait dans sa tristesse. Enfin, elle entendit parler un jour d'une jeune personne qu'on disait être devenue folle, car elle se lamentait sans cesse sous le poids de ses péchés et croyait que Dieu ne pouvait pas lui pardonner. En entendant cela ma mère éprouva une profonde compassion pour cette malheureuse et résolut d'aller la voir. Chemin faisant elle rassembla dans son esprit les passages de la Bible les plus riches en promesses encourageantes, tels que la situation lui paraissait les réclamer. Au moment où elle heurtait à la porte, elle rapprocha subitement dans son esprit l'état de cette personne et le sien propre et elle se dit : Pourquoi ne m'approprierais-je pas à moi-même ces promesses en faveur des pauvres pécheresses! A cette pensée

un rayon de lumière brilla dans son âme, elle put saisir Christ avec tous ses mérites, et même il lui fut donné une vue si claire de la différence entre la justification et la sanctification, que je n'ai jamais rencontré aucun théologien qui fît cette distinction d'une manière aussi nette.

Mon père partageait tous ces sentiments de ma mère, mais comme il était d'un caractère doux, humble, paisible, il se laissait plutôt conduire par elle. Ce fut seulement dans les douze années de son veuvage que l'œuvre de la grâce, longtemps cachée en lui, se manifesta dans toute sa beauté. Un peu après ma mère, mon frère et ma sœur cadette se convertirent aussi. Chacun de nous devint, par la grâce de Dieu, un instrument entre ses mains pour amener quelques uns de nos semblables au pied du Sauveur. Ma sœur aînée s'occupe depuis près de quarante ans du soin des malades, et je ne crois pas que dans cet espace de temps il se soit écoulé une seule année où elle n'ait amené au moins une âme au Sauveur. Elle est maintenant, dans son âge avancé, gouvernante dans un établissement d'aliénés.

Lorsque ma mère m'eût quitté, en ce bienheureux matin, je dormis plusieurs heures. A mon réveil, je me réjouissais toujours encore en Dieu mon Sauveur. J'avais retrouvé mes forces de corps, mais je sentais d'autant plus ma faiblesse morale. L'ennemi de mon ame en profita aussitôt pour me présenter une nouvelle tentation dans le genre de celle qu'il avait essayée quelques heures auparavant, je veux dire de ne rien déclarer à personne du changement qui s'était opéré en moi. Aussitôt je me jetai à genoux, je confessai devant le Seigneur ma faiblesse et le priai de me donner la force de lui demeurer fidèle et de confesser son nom devant les hommes. Comme je me relevais de ma

prière, j'aperçus par ma fenêtre neuf à dix de mes anciens camarades réunis, et je me dis: « C'est le moment de faire usage de la force que je viens de demander; il faut que j'aille et que je leur parle. » J'étais timide de ma nature, et ce ne fut pas sans une certaine inquiétude que j'allai m'exposer à leurs railleries. Mais j'y voyais un devoir et je n'avais pas de temps à perdre si je voulais l'accomplir. Je demandai instamment au Seigneur de me donner du courage, puis je courus vers eux, avec la certitude de provoquer par mes paroles leurs éclats de rire, ou pis encore. Quel ne fut donc pas mon étonnement quand je vis, qu'au lieu de me saluer du ton léger qui leur était habituel, ils le faisaient d'un ton doux et sérieux! Ma tâche en était bien facilitée. Aussi n'eus-je aucune peine à leur adresser quelques paroles affectueuses, leur disant à peu près ceci : « Mes chers amis, jusqu'ici nous avons marché ensemble sur le chemin large qui mène à la perdition; mais la nuit dernière le Seigneur a mis mes péchés devant mes yeux et m'a montré clairement que je n'avais mérité que la condamnation éternelle; et toutefois, lorsque j'ai imploré sa grâce, Dieu m'a pardonné tous mes péchés pour l'amour de Jésus et m'a rempli d'une joie et d'un bonheur tels que je n'en avais jamais éprouvé de pareils; c'est pourquoi je me suis tout à fait donné à lui, et j'ai résolu de lui consacrer ma vie entière. Je suis venu ici afin de prendre, pour ainsi dire, congé de vous, car je ne puis plus vivre avec vous sur le même pied que précédemment. Mais si l'un ou l'autre d'entre vous est disposé à donner son cœur à Dieu, ce sera avec joie que je marcherai avec lui sur les traces de Jésus. » Après un court moment de silence l'un de ces jeunes gens, un des boute-en-train de la troupe, me dit : « Tu as raison, je le sais; mais je ne

puis pas te suivre pour le moment. » Deux ans plus tard ce jeune homme se convertit, et sa conversion fut si frappante qu'elle éveilla une nouvelle vie spirituelle dans la contrée avoisinante.

Quelques années plus tard j'eus à subir une autre épreuve du même genre. Ayant atteint l'âge de vingt ans, j'eus à remplir mon service militaire. Ce service consistait à prendre part pendant quinze dimanches de l'année à des exercices de recrues dans la localité. Je dus donc, dès le premier jour, me présenter avec les autres jeunes gens de la commune. Mais j'étais résolu à ne pas profaner le dimanche par ces exercices. J'arrivai avec émotion au lieu du rassemblement; car je me proposais de protester publiquement contre la profanation de ce saint jour en déclarant que je n'y participerais pas. C'est ce que je fis, m'attendant à être accablé de moqueries. Il se trouva au contraire que tous ces jeunes gens, même les plus légers, furent saisis de respect pour cet acte, et ne m'en témoignèrent qu'une plus grande considération. Seulement un des officiers me fit observer que la loi du pays prescrivait ces exercices pour ce jour-là, et qu'en cas d'infraction j'aurais à payer l'amende prévue par la loi. Là-dessus je me retirai. Plusieurs dimanches de suite je payai l'amende, mais comme elle augmentait à chaque récidive, c'en fut bientôt plus que mes moyens ne comportaient. Je me rendis alors auprès du bailli ou préfet du district et le priai de me dispenser à la fois des exercices et de l'amende. Il chercha naturellement à me convaincre que mon devoir était d'obéir au gouvernement; sur quoi je lui répondis que j'étais prêt à le faire pour tout ce qui n'était pas en opposition avec les commandements de Dieu. Je m'efforçai aussi de lui démontrer par des arguments bibliques que les exercices militaires

du dimanche étaient un péché, puisqu'ils étaient en opposition directe avec le quatrième commandement de la loi de Dieu. Je m'enhardis à un point peut-être excessif pour mon âge et ma position, car j'ajoutai que si le gouvernement continuait à opposer ses lois à la loi de Dieu, il serait bientôt renversé. Je ne soupçonnais pas qu'à douze ans de là, en 1830 et 1831, l'ancien régime bernois s'écroulerait pour ne plus se relever. A la fin le bailli me dit: « Vous pourriez bien avoir raison, mais comme je n'ai pas le droit de vous exempter, je prendrai sur moi l'amende et la paierai à votre place. » Je le remerciai sincèrement et me retirai, en priant Dieu de le bénir, ainsi que sa jeune famille. J'ai le bonheur de pouvoir ajouter que quelques années plus tard il devint lui-même très-sérieux, que tous ses enfants se convertirent et que deux de ses fils se vouèrent avec succès à la prédication de la Parole de Dieu.

J'eus vers la même époque (1818) à subir publiquement un assaut pendant lequel le Seigneur me fit sentir son appui. Une assemblée des membres de la commune ayant lieu, et mon père étant absent, je dus y prendre sa place. A peine l'assemblée était-elle réunie qu'un effroyable orage éclata contre moi. Voici pour quels motifs ; une jeune fille avait raconté quelques jours auparavant, en présence de plusieurs personnes, combien elle s'était sentie en paix pendant une maladie qu'elle venait de faire, ajoutant comme conclusion que, si elle était morte, elle aurait certainement été sauvée; sur quoi j'avais répondu : « Et moi, je crains que vous n'eussiez été perdue pour l'éternité; car votre manière d'être depuis lors a prouvé que vous n'êtes pas convertie. » Le père de la jeune fille en prit occasion de m'attaquer comme troublant la paix des familles, et m'accusa d'avoir porté un jugement dans un cas où

je n'avais aucun droit de le faire, etc. D'autres se levèrent pour me jeter à la face toutes sortes d'épithètes et de sobriquets. Ils m'accusaient aussi d'avoir parlé contre les bonnes mœurs, d'avoir dit par exemple, que les bonnes œuvres ne servent à rien pour le salut; qu'un propre-juste, quelle que soit sa conduite extérieure, n'est pas moins réprouvé aux yeux de Dieu qu'un voleur ou un ivrogne, etc. Tout cela naturellement, en tordant mes expressions. Il n'y avait là personne pour m'appuyer, et l'affaire menaçait de mal finir, lorsque le maire réclama le silence et rétablit la tranquillité. Il me fut alors donné de m'expliquer clairement et d'exposer ce qui en était. Je pus le faire avec le plus grand calme et dans un sentiment de sincère charité. Le résultat en fut que quelques jours plus tard, dans une nouvelle assemblée de commune, on décida de m'envoyer une députation pour me demander de me charger de l'instruction des enfants. Voyant que dans cette fonction je pourrais faire quelque bien, j'acceptai l'offre, et me mis à enseigner pendant quelques mois, c'est-à-dire jusqu'au moment où je quittai mon village pour me rendre à Bâle à la fin de l'année 1819. Il ne resta au maître officiel que trois élèves, tandis que j'en avais de trente à quarante, qui m'étaient très attachés. Dans plusieurs de ces jeunes cœurs fut jetée une semence de vie spirituelle, qui germa et se manifesta plus tard.

La première année de ma vie nouvelle fut pour mon âme une année de bénédiction et de joie dans une communion continuelle avec mon Sauveur. Je ne me rappelle qu'un seul moment où je fus sur le point de m'égarer. C'était la saison des fenaisons de montagne, pendant laquelle les faucheurs restent toute la semaine dans la hauteur sans redescendre au village. Je passais mes journées et mes soi-

rées en compagnie d'hommes légers, dont plusieurs avaient une langue assez affilée. Je n'eus d'abord pas le courage de m'élever contre ce qu'il y avait de repréhensible dans leurs conversations, quoique ma conscience me reprochât mon silence. Je parlais peu, et quand on m'interpellait je répondais timidement. Peu à peu je pris goût à ces entretiens malsains, et je négligeai de placer à propos une parole pour mon maître et seigneur. Dès le second jour je m'aperçus avec effroi que je perdais le goût de la prière et de la lecture de la Parole de Dieu ; mais je ne sus pas me retirer pour aller prier. Je n'ai pas le souvenir d'avoir fait ou dit pendant ce temps quelque chose qui fût positivement mauvais, mais dans mon cœur je m'éloignais peu à peu du bon berger. Le troisième ou quatrième jour je reçus d'une dame pieuse une lettre amicale, dans laquelle se trouvaient ces mots : « Je me demande souvent ce que vous faites pendant ces jours froids et pluvieux; et je me dis : *Il s'occupe sans doute à lire la Parole de Dieu et à prier.* » Ces paroles pénétrèrent comme une flèche dans mon cœur. Je quittai la maisonnette pour chercher quelque part un endroit où me cacher, car j'aurais eu honte qu'on me vit prier ou lire la Bible. « Misérable hypocrite! me dis-je à moi-même; tandis que de pieuses personnes ont de toi une bonne opinion, tu ne cherches que ton amusement, tu joues avec le péché et tu oublies celui que tes péchés ont cloué à la croix. » Alors je me jetai à genoux et priai Dieu de me pardonner, ce qu'il fit dans sa grâce et en m'accordant de nouveau l'accès à sa communion. J'étais donc guéri; mais les ailes m'avaient été coupées et ma force était amoindrie. Par mon zèle pour le Seigneur et mon amour pour mon prochain j'avais jusque là vaincu à peu près complètement ma timidite naturelle, mais alors

cette timidité me reprit et m'obligea à fuir absolument la compagnie des esprits mondains et légers. Mais cela me poussait à me tenir près du Seigneur, qui pouvait me donner la force de rendre témoignage à son nom et à sa vérité. Je vécus à cette époque pendant plusieurs mois dans une relation étroite et continuelle avec le Seigneur, tellement que je pouvais déposer entre ses mains fidèles toutes mes préoccupations et tous mes soucis temporels et spirituels.

Comme je l'ai déjà dit, l'année 1819 fut pour mon âme une année de riches bénédictions et de sainte joie. A la maison ou aux champs, le jour et la nuit, je sentais Jésus près de moi. Tandis que précédemment j'avais eu de la répugnance et une sorte de maladresse pour tout travail, c'était maintenant une joie pour moi de bien travailler tout le jour, et de passer plus de la moitié de la nuit en prière. Il me semblait que le temps que je passais à dormir était du temps perdu. Et pourtant jusque dans le sommeil Dieu m'enseignait le chemin par lequel je devais marcher, et me révélait les mystères de son royaume par des songes, qui plus tard, lorsque j'eus été mis en relation avec des chrétiens expérimentés, ne me furent plus accordés. Je rapporterai ici un ou deux de ces songes, en faisant remarquer que, dans le temps où ils me vinrent, je lisais avec un vif intérêt le *Voyage du chrétien* de Bunyan. Dans un de mes songes je marchais par les rues sombres d'une ville où beaucoup de gens passaient la nuit à jouer et à danser. A ma droite marchait un gros chien noir, dont la présence me donnait une certaine tranquillité. Près de la porte de la ville se trouvait une grande maison remplie de joueurs et de danseurs. Lorsque je passai devant cette maison, le gros chien noir,

qui s'était tenu jusque là tranquillement à côté de moi, s'avança à plusieurs reprises vers l'entrée de cette maison, revenant ensuite en arrière, comme s'il voulait m'inviter à y entrer; puis il essaya de m'empêcher de sortir de la ville. Je sortis néanmoins, et voici, à peine fus-je hors de la porte, que je me trouvai en pleine lumière. Mais le chien noir était sorti avec moi; seulement, au lieu d'être pour moi un sujet de sécurité, comme précédemment, il me causait de la crainte et de l'inquiétude. Il commença à courir en cercle autour de moi, puis à baisser la queue et à me regarder d'un air furieux. Il fit ensuite quelques pas en avant, s'écarta peu à peu du chemin et me fit signe de le suivre. Lorsqu'il vit que je ne le suivais pas, il revint en arrière et s'élança contre moi. Cela m'effraya; pourtant je fis bonne contenance, comme si je ne faisais pas attention à lui. A la fin il courut en avant un bout de chemin, tira à gauche et se cacha derrière des arbres. Alors ma frayeur redoubla, car je sentais qu'il méditait un mauvais coup. Je ramassai quelques pierres pour les lui jeter. Aussitôt il s'élança contre moi en me montrant ses grosses dents. A son approche je lui jetai toutes mes pierres, mais sans l'atteindre. Après que j'eus jeté la dernière, il se trouva tout près de moi et prêt à me sauter à la gorge, lorsque je m'écriai : « Seigneur Jésus, sauve-moi! » sur quoi le chien tomba par terre, et je m'éveillai.

Après avoir un moment réfléchi à ce songe, je me rendormis, et, comme il arrive d'ordinaire, j'en eus un second, qui éclaircissait le premier. Dans ce second, je rencontrais un vieillard vénérable, auquel je racontai mon premier songe et lui en demandai l'explication. Il me la donna à peu près en ces termes : « Le gros chien noir, c'est Satan. Aussi longtemps que tu étais dans la ville de la per-

dition, c'est-à-dire inconverti, il ne t'inquiétait pas, quoiqu'il fût près de toi. Qu'il ait tâché de t'engager à entrer avec lui dans la maison du plaisir et du jeu, cela indique le danger que tu courais avant de t'être tourné vers le Seigneur. Que le chien fût toujours autour de toi, même après que tu eus quitté la ville et trouvé la lumière, qu'il courût en avant, en arrière, de côté, cela te montre comment il emploiera tous les moyens imaginables pour te détourner du chemin étroit qui mène à la vie. Qu'il se soit ensuite éloigné et caché, cela signifie que le diable nous laisse par moments en repos, mais seulement afin de nous amener à une fausse sécurité, qui nous détourne de la vigilance et de la prière, et afin de pouvoir alors nous attaquer par de plus grandes tentations. Les pierres que tu as jetées contre lui sans l'atteindre ni l'effrayer, ce sont les tentatives et les efforts que tu feras pour te délivrer par toi-même, jusqu'à ce que tu désespères de ta propre force. » La conclusion n'a pas besoin d'être expliquée; elle se comprend d'elle-même. Ce n'était là qu'un songe, mais un songe qui pour moi, jeune chrétien sans expérience, renfermait de précieuses vérités.

J'avais une vieille grand'tante, membre depuis bien des années de la communauté des Frères moraves. Elle avait une piété réelle, mais à cause de l'originalité de son caractère et des infirmités de son âge je ne pouvais, quoique je l'aimasse beaucoup, retirer de ses entretiens grande utilité pour mes progrès spirituels. En revanche, les livres qu'elle me prêtait m'étaient fort utiles, quelques uns surtout qui montraient combien il est doux et agréable de voir des frères bien unis ensemble dans la crainte et l'amour de Dieu, frères non seulement selon la chair, mais selon l'Esprit; quelle édification ils se procurent, quand ils

se réunissent pour se réjouir ensemble en leur commun sauveur, et former des communautés de croyants, petites ou grandes, comme par exemple à Herrnhout, en Saxe, du temps du comte Zinzendorf. Ces livres eurent pour premier effet d'éveiller en moi le désir de me rattacher à la communauté des Frères moraves; mais ils produisirent ensuite sur moi un autre effet bien plus profond. Ils m'inspirèrent un sentiment continuel de compassion pour tous ceux qui ne connaissaient pas encore Jésus, et très-spécialement pour les habitants de mon village natal, qui étaient comme des brebis éparses et sans berger, tous, — excepté mes parents, ma sœur ainée et la jeune personne dont j'ai parlé plus haut, — tous, autant que je pouvais en juger, morts dans leurs péchés. Sans doute il s'en trouvait parmi eux de moraux et d'honnêtes, mais qui étaient, peut-être précisément à cause de cela, des propres-justes. Ah! que de fois je gravis un petit coteau, du haut duquel ma vue embrassait les quatre villages de ma chère vallée de Grandval, qui formaient notre paroisse! Et que de larmes je répandis là devant Dieu, en le suppliant de renouveler l'œuvre de sa grâce parmi les habitants de ces villages et de leur envoyer un pasteur fidèle, qui les conduisît dans les verts pâturages de la Parole de Dieu et aux sources du salut! Mes prières furent exaucées, bien que, au moment où elles le furent, je l'ignorasse. Car je quittai Crémine à ce moment là, et, peu de temps après mon départ, l'année suivante, si je ne me trompe, une œuvre de conversion se produisit chez plusieurs jeunes gens pour lesquels je n'avais jamais prié spécialement. Quoique absent, je continuai à prier Dieu de leur envoyer un pasteur fidèle. Lorsque cinq ans plus tard j'arrivai à Paris, j'entendis parler d'un jeune ministre du nom de Gagnebin, que j'appris

ensuite à connaître comme un prédicateur de la vérité qui est en Jésus-Christ, et je priai Dieu instamment de l'envoyer dans cette paroisse. Je quittai l'Europe l'année suivante, en 1825, mais avant mon départ j'eus la joie d'apprendre, ce que j'avais tant à cœur, l'installation du pasteur Gagnebin à Grandval. Il y travailla fidèlement et avec succès jusqu'à ce qu'en 1867 il fût frappé d'une attaque d'apoplexie et fût recueilli dans le repos du peuple de Dieu. Lorsqu'il s'agit de lui donner un successeur, 120 voix sur 126 électeurs se portèrent sur son fils, qui marche, parait-il, sur les traces de son père. Un fait qui montre à lui seul combien l'activité du pasteur Gagnebin fut bénie, c'est que, durant quarante années consécutives, cette petite paroisse de 600 âmes ne donna pas moins de 1000 francs par an pour les Missions. Et notez que les habitants de cette vallée n'avaient d'autres ressources que la culture de leurs terres. Cet argent était réparti entre la société des Missions de Bâle et celle de Paris. On fit aussi plus tard une petite part à mon œuvre en Syrie et en Palestine.

Bientôt après ma conversion je commençai à lire les nouvelles des Missions, si rares alors en langue française; et par là mon cœur fut encore plus remué. Je ressentais une compassion profonde pour les Juifs dispersés et pour les payens sans Dieu et sans espérance au monde. Je priais beaucoup pour les uns et pour les autres, en mon particulier comme aussi avec mes parents. J'avais le désir de me consacrer à l'œuvre des Missions. Toutefois je cherchais à combattre ce désir, non seulement par amour pour mes parents et dans la ferme intention de leur procurer par mon travail énergique une position agréable pour leurs vieux jours, mais surtout par le sentiment que ma première éducation négligée, ma timidité et ma gaucherie

naturelles me rendaient absolument impropre à la carrière missionnaire. Mais la pensée de devenir missionnaire revenait toujours, et toujours comme un appel de Dieu. Je me sentais poussé à demander à Dieu toujours plus instamment que, s'il lui plaisait que je le fusse, il voulût bien me faire connaître sa volonté à cet égard d'une manière si claire, qu'il ne me restât aucun doute sur ma vocation.

Un dimanche qu'il n'y avait pas de service, j'allai dans la forêt. Là je priai avec plus de ferveur que jamais. Plusieurs heures durant je suppliai Dieu que, si c'était sa volonté de faire de moi un missionnaire, il voulût bien m'y appeler lui-même, et me montrer distinctement mon chemin par tel moyen qu'il lui plairait, mais sans que j'eusse besoin de me présenter moi-même à une société de Missions. Je demandai encore à Dieu de me donner la certitude intérieure qu'il avait exaucé ma prière. En rentrant à la maison je trouvai chez mes parents une dame avec laquelle j'avais eu souvent des entretiens religieux. Elle était en correspondance avec la maison des Missions de Bâle. Se tournant tout à coup vers moi, elle me demanda si je ne voulais pas devenir missionnaire. Sa question me surprit d'autant plus que j'avais toujours avec elle évité à dessein ce sujet. Je répondis que j'étais prêt à entrer dans cette carrière, si le Seigneur m'y appelait, et que mes parents y donnassent leur approbation. Sur quoi, sans me consulter davantage, elle écrivit au comité de Bâle, et, trois semaines après, je recevais de ce comité une lettre, dans laquelle ou m'annonçait que j'étais admis et que j'avais à me tenir prêt pour entrer dans l'établissement dès le prochain semestre d'hiver.

J'avais ainsi neuf longs mois d'attente; mais ils furent

un temps de riches bénédictions spirituelles. La Parole de Dieu était lumière, vie et force pour mon âme, et, tout en travaillant aux champs, je la méditais beaucoup. La communion avec Dieu était tellement ma joie que, malgré le travail pénible de la journée, je ne pouvais la nuit donner que peu de temps au sommeil. Après que j'avais passé la soirée avec mes parents à lire la Parole de Dieu et à m'entretenir avec eux de ses vivifiants effets dans les cœurs, j'employais ordinairement une moitié de la nuit à la prière et à l'action de grâces. Le délicieux sentiment de la présence de Dieu me rendait l'accomplissement de mes devoirs plus facile et plus agréable. Je me souvenais avec honte et regret de mon ancienne vie sans Dieu; mais cette pensée, loin de troubler ma paix, accroissait ma joie et ma reconnaissance. Quoique j'eusse le sentiment bien vif de mes péchés et de mes négligences d'autrefois, je n'avais pourtant (ceci soit dit pour mon humiliation) qu'une vague idée de l'entière dépravation de mon cœur, que j'appris plus tard à connaître par expérience. Conscient de mon ignorance je cherchais à m'instruire par la lecture de bons livres, à côté de ma précieuse Bible : c'est ainsi que je lus les Sermons de Nardin sur les Evangiles pour chaque dimanche de l'année, les discours de Zinzendorf et d'autres écrits moraves. Je lus aussi un livre intitulé « La Saine doctrine », compilation tirée des écrits des plus célèbres docteurs de l'Église réformée. En outre je m'appliquai autant que possible à lire des ouvrages d'histoire universelle et de géographie, et j'étudiai à fond ma grammaire française.

Je rencontrai beaucoup d'opposition, non pas tant de la part des jeunes gens, — ceux-ci en général m'accordaient leur estime et leur confiance; plusieurs même me disaient :

oh! que ne sommes-nous comme toi! — mais plutôt de la part de gens plus âgés, qui se croyaient et qui voulaient qu'on les crût plus pieux que les autres, et dont la piété consistait en formes et en œuvres extérieures, bien plus qu'en foi et en charité.

Au commencement d'octobre 1819 j'entrepris la tâche que m'avaient confiée les pères de famille de la localité, l'instruction des enfants. Le régent nommé par le gouvernement s'adonnait à la boisson et avait perdu la confiance des parents. Il se vit forcé de quitter l'école, ce qui me fit beaucoup de peine. Il était naturellement aigri et indisposé contre moi. Je puis pourtant ajouter que plus tard il se convertit et devint pour moi un ami précieux, que j'espère retrouver au grand jour dans la Jérusalem céleste.

L'école primaire était considérée à cette époque comme une institution de l'Église. En conséquence on n'y enseignait, sauf l'écriture, la lecture, la grammaire et l'arithmétique, rien que ce qui avait rapport à la religion. La Bible y était lue tous les jours, mais la plupart du temps ce n'était qu'un ennuyeux exercice de lecture. Outre l'oraison dominicale, le symbole des apôtres et les dix commandements, les enfants devaient apprendre par cœur des psaumes, des passages de la Bible et de longues prières, autant que leur mémoire en comportait, et cela sans aucune explication. Tout se faisait d'une manière purement machinale, de sorte que les enfants n'étaient jamais amenés à réfléchir à ce qu'ils avaient appris, et à en saisir le sens, à moins que les parents ne prissent à cœur de les y aider à la maison, comme mes parents le faisaient pour nous. Et ce qu'il y avait de pis, c'est que la religion alors, dans notre paroisse comme ailleurs, était pré-

sentée aux enfants sous son aspect le plus sévère, comme un ensemble de devoirs difficiles, dont on devait s'acquitter par crainte de la colère de Dieu et de la damnation éternelle. Au nombre de ces devoirs était la mémorisation et la récitation du catéchisme et de longues prières, auxquels la plupart des enfants ne comprenaient rien. Aussi leur tardait-il de ratifier le vœu de leur baptême, dans la perspective d'être alors affranchis du double joug de l'école et de la religion. Il était naturel dès lors que l'on ne pût attendre des jeunes gens après leur ratification que tout au plus la fréquentation du culte le dimanche, la participation à la Sainte-Cène une fois ou deux par an, et la peur des gros péchés. Je me rendais compte de l'influence pernicieuse que ces préjugés devaient exercer sur la jeunesse, et j'étais fermement résolu à lutter contre ce système en me confiant au Seigneur, qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. »

Au commencement de la journée d'école je priais moi-même, au lieu de faire réciter une prière par un enfant, comme c'était la coutume avant moi; puis j'adressais aux enfants quelques paroles de cordiale exhortation. Je m'efforçais surtout de les pénétrer de cette vérité, que Dieu est amour, de leur persuader que Dieu les aimait, que notre Sauveur Jésus-Christ les aimait, et qu'il était disposé à les bénir, s'ils voulaient seulement venir à lui. Je leur disais encore que ceux-là seuls sont véritablement libres qui servent Dieu, et qu'ils pouvaient servir Dieu en lui donnant leur cœur; que s'ils lui donnaient leur cœur entièrement, il le remplirait de paix et de joie. Je terminais en leur disant que j'avais fait personnellement l'expérience

de cet amour de Dieu, et que c'était précisément cet amour qui m'avait déterminé à accepter de servir cette école, jusqu'à ce que Dieu m'appelât à aller porter cette bonne nouvelle aux payens. Je les assurai de mon amour pour eux en leur disant que j'étais décidé à les instruire, à les exhorter, à les punir au besoin, comme aussi à les consoler, mais toujours avec amour et avec l'espoir que je ne serais jamais obligé de recourir à la verge ou au bâton. Je leur demandai s'ils voulaient essayer, avec l'aide de Dieu, de se conduire de telle sorte que je n'eusse jamais à agir avec eux autrement qu'avec douceur. « Oui! oui! » répondirent-ils en me regardant avec des yeux brillants. Je sentis que j'avais entièrement gagné leur confiance; et en effet les trois mois que je passai au milieu d'eux comptent parmi les plus heureux et les plus bénis de ma vie. Je n'eus que très-rarement à reprendre l'un ou l'autre de ces enfants, et, même alors, il suffisait d'une légère réprimande pour amener des larmes dans ses yeux. Une seule fois je dus en punir un pour une désobéissance. La chose en soi était insignifiante, mais la désobéissance étant formelle et volontaire ne pouvait rester impunie. Le genre de punition que j'employai était un peu risqué, vu que l'enfant dont il s'agissait avait passé jusque là pour indisciplinable, et qu'elle aurait pu prêter à rire. Lorsque le coupable entra dans la classe, je le pris tranquillement par la main et le fis asseoir sur ma chaise, en lui disant, avec douceur mais avec sérieux, que sa désobéissance volontaire me montrait clairement qu'il se croyait plus sage que moi; qu'il devait donc lui paraître juste de prendre la place du maître. Visiblement surpris, il essaya de rire, en regardant les autres enfants; mais ceux-ci, à ma grande joie, le regardèrent avec sérieux et d'un air de pitié; sur quoi il

resta longtemps les yeux baissés, je ne savais si c'était par honte ou par mutinerie. Lorsque l'un des enfants s'adressa à moi pour me demander quelque chose, je lui dis qu'il devait plutôt s'adresser à celui qui prétendait être le maître. Naturellement il ne le fit pas; mais à cet instant l'entêtement du petit désobéissant cessa et il se mit à pleurer. Je le laissai pleurer jusqu'à ce que je pus conclure de son attitude qu'il était réellement humilié, et qu'il ferait volontiers ce qu'on exigerait de lui pour le sortir de sa pénible situation. Mais comme il n'avait pas su jusque là ce que c'était que s'humilier, il ne savait comment s'y prendre. Remarquant son embarras, je quittai la salle et fis signe à ma mère, qui venait justement d'y entrer, de lui conseiller ce qu'il devait faire. Après quelques minutes je rentrai. L'enfant alors se leva, s'approcha lentement de moi, tomba sur ses genoux et me pria avec larmes de lui pardonner. De ce moment il fut l'un des meilleurs agneaux de mon petit troupeau.

Dès l'abord je mis fin aux mémorisations pendant les heures de leçon; on dut les faire à la maison. A l'école je m'appliquai à rendre intelligible par des questions ce que l'on avait appris. C'était au premier abord une tâche difficile; car mes élèves n'avaient jamais été exercés à penser par eux-mêmes; mais déjà au bout de peu de jours leur intelligence commença à se dégourdir et, dès que je le crus possible, je les mis à rédiger par écrit ce qu'ils avaient appris et compris. Je commençai par de courtes histoires bibliques, accompagnées de remarques pratiques; puis je passai à la description et à la comparaison de divers objets, etc. Ils devaient immédiatement après la leçon rédiger ce qu'ils avaient entendu. Les premiers essais furent très défectueux; mais comme les enfants étaient convaincus

que je les aimais, ils se donnaient toutes les peines imaginables pour arriver à me contenter. Aussi plusieurs firent-ils, selon leurs moyens, de rapides progrès. Je dis : selon leurs moyens, car j'ai souvent remarqué que si l'on exige d'un enfant plus que ses capacités ne comportent, on ne fait que lui nuire; et si l'on persiste dans cette voie, on ne fera qu'un idiot d'un enfant dont on aurait pu tirer quelque chose en s'appliquant à développer son intelligence sans en dépasser la mesure.

Vers la fin des trois mois, lorsque le moment de mon départ approcha, les parents, qui avaient remarqué les progrès de leurs enfants et l'amélioration de leur conduite, me prièrent d'accepter définitivement la charge d'instituteur au milieu d'eux, ajoutant qu'ils feraient les démarches nécessaires pour que la place me fût accordée par le gouvernement. J'en fus touché et j'hésitai quelque temps avant de répondre, car je me demandais si ce n'était point la volonté de Dieu que j'occupasse ce poste, au moins pour quelque temps, plutôt que d'entrer dans la carrière missionaire, pour laquelle je me sentais si complètement incapable. Je suppliai Dieu de ne pas permettre que je suivisse ma propre volonté, mais de me faire connaître clairement la sienne, afin de me préserver de tout écart et de tout faux-pas. Sur ces entrefaites, mes parents s'adressèrent au doyen des pasteurs, qui était en même temps inspecteur scolaire de notre district, et sans l'approbation duquel aucun instituteur ne pouvait être agréé. C'était le pasteur qui m'avait baptisé. Il déclara d'emblée qu'il n'autoriserait jamais ma nomination, par la seule raison que j'étais piétiste. Mon chemin était ainsi clairement tracé et mon âme en repos.

Cette décision à peine prise, je reçus l'invitation de me

rendre à Bâle, pour y apprendre un peu l'allemand avant mon entrée dans la maison des Missions. On était à la dernière semaine de l'année 1819. Lorsque j'annonçai aux enfants que je devais les quitter dès le lendemain, les pleurs et les sanglots éclatèrent, et l'émotion me gagnant, je ne pus que les prier de venir le soir chez moi, ce qu'ils firent tous. En faisant beaucoup d'efforts pour maîtriser mon émotion je leur parlai pendant environ une demi-heure. Ce que je leur dis alors, je ne puis me le rappeler littéralement. Je sais seulement que je tâchai de leur montrer que Jésus les aimait réellement, qu'il voulait leur bonheur éternel, comme il l'avait prouvé par tout ce qu'il avait fait et souffert pour eux; que de leur côté ils n'avaient autre chose à faire qu'à s'approcher de lui, à implorer sa bénédiction et son secours, en lui donnant leur cœur entièrement. Après quoi je priai avec eux et les recommandai à Dieu et à la parole de sa grâce. Pendant tout ce temps avait règné un profond silence, interrompu seulement par quelques sanglots étouffés. Lorsque je m'approchai de la porte pour donner encore la main à chacun d'eux à sa sortie, les sanglots éclatèrent et bientôt le village fut rempli des lamentations des enfants, au point que plusieurs personnes sortirent de leurs maisons pour s'informer du malheur qui était arrivé. Le lendemain matin, lorsque je me mis en route à pied, au point du jour, je trouvai les chers enfants réunis tous ensemble pour me dire encore un dernier adieu. Nous priâmes et pleurâmes de nouveau ensemble.

Je me suis arrêté si longuement sur ce temps de ma vie, parce qu'il fut pour moi, comme pour les enfants qui m'avaient été confiés, un temps bien béni. Dans de lointaines contrées je me suis souvent rappelé avec joie et

avec reconnaissance envers Dieu ces évènements, et c'est pourquoi tous les petits incidents de ces jours-là sont restés gravés dans ma mémoire. J'ajoute encore avec actions de grâces envers Dieu, que peu à peu la plupart de ces quarante enfants se sont convertis.

CHAPITRE II.

Éducation missionnaire à Bâle, à Paris et à Londres.

(1820-1825)

Au commencement de 1820, quelques jours après mon entrée à la maison des Missions de Bâle, il m'arriva un incident que je crois providentiel, comme tant d'autres dans ma vie. On me pria de reconduire M. Zeller, alors directeur des écoles du district de Zofingue (en Argovie), et connu plus tard comme fondateur et directeur de l'institut de Beuggen, près de Bâle. Nous arrivâmes le soir, et M. Zeller m'offrit pour la nuit l'hospitalité dans sa maison. Les enfants étaient déjà couchés, mais Madame Zeller les amena tous pour saluer leur père. Comme mon amour pour les enfants s'était considèrablement développé durant les derniers mois, je les pris l'un après l'autre sur mes genoux, et dans le nombre une vive petite fille de six ans qui devait être un jour ma femme, la mère de mes dix enfants, et devait partager avec moi peines et joies. Cette rencontre fut le commencement de relations très-amicales entre M. et Mme Zeller et moi, quoique ni eux ni moi ne pensassions qu'un jour des liens plus étroits nous uniraient. Mais l'attachement et la confiance réciproques, qui résultèrent de ces relations, furent humainement parlant cause que, 14 ans plus tard, lorsque je leur demandai pour compagne leur

bien-aimée fille, ils me la donnèrent sans hésiter, quoique elle dût se rendre avec moi en Abyssinie, pays où jusque là aucune femme européenne n'avait mis le pied. Mais ceci viendra plus tard.

Comme l'étude de la langue allemande ne suffisait pas pour remplir mon temps, et qu'on trouvait désirable qu'un missionnaire connût à fond la typographie, on me conseilla d'en faire l'apprentissage. J'entrai dans l'imprimerie de Félix Schneider pour y travailler jusqu'à ce qu'une nouvelle classe d'élèves fût formée dans la maison des Missions, c'est-à-dire jusqu'au commencement de l'année suivante. Durant toute l'année 1820 je passai mes journées d'une façon passablement monotone. De 5 à 6 heures du matin je faisais du latin en leçons particulières, puis je retournais à la maison pour le déjeuner; de 7 à 12 je travaillais à l'imprimerie; à midi, diner et courte promenade; de 1 à 7, de nouveau à l'imprimerie; de 7 à 8, leçons d'allemand, puis le souper. Le reste de la soirée était employé à la préparation des leçons du lendemain et à la lecture. Pendant neuf mois environ, je fus compositeur à l'imprimerie, ce qui était très instructif et contribuait beaucoup à m'apprendre l'allemand. Cette initiation à l'art typographique me fut d'un grand secours, lorsque plus tard la société des Missions de l'église anglicane m'envoya à Malte pour diriger l'impression de la traduction arabe de la Bible. J'eus d'abord quelque peine à m'accoutumer à travailler tant d'heures de suite et sans interruption à un même ouvrage. Mais j'étais bien persuadé que Dieu m'avait appelé à cela sous la direction des membres du comité des Missions, qui étaient pour la plupart de vrais enfants de Dieu, et cela me suffisait. Je m'étais imposé comme règle de conduite de suivre absolument les directions de mes supérieurs, en toutes les

choses qui ne seraient pas contraires à la Parole de Dieu, ne me réservant que le devoir d'obéir et le droit de prier Dieu de me conduire en toutes choses d'après sa sainte volonté. Et s'il m'en coûta quelque renoncement pour suivre, en ce qui concernait ce travail d'imprimerie, le conseil de mes supérieurs, j'en reçus en retour une grande bénédiction, et cette année-là est bien au nombre des plus heureuses de ma vie. Car pendant mon travail je sentais la présence et l'amour de mon Sauveur, et dès que j'avais un moment de libre, l'esprit de prière, de supplication et d'actions de grâces était sur moi. Je pouvais parler à Dieu comme on parle à un ami présent, et je sentais luire sur moi la clarté de sa face. Dès que j'en avais le temps, je prenais ma Bible, et à mesure que je la lisais, elle devenait en moi force, joie et vie. Durant toute cette année, autant que je m'en souviens, les tentations me furent épargnées, probablement par le fait que mon temps était bien rempli. Le dimanche était pour moi un jour de joie. A 8 heures du matin je me rendais au temple, où j'entendais le bienheureux pasteur Nicolas von Brunn. C'était un homme de Dieu, qui prêchait avec puissance et qui était fermement résolu, comme Paul, à ne prêcher que Jésus-Christ crucifié. Tous ceux qui avaient été réveillés spirituellement, et qui cherchaient un aliment pour leur âme, venaient entendre ses prédications. Le reste de la matinée, je le passais dans la prière et l'étude de la Parole de Dieu. Après-midi j'assistais à un autre culte, je visitais des chrétiens expérimentés, soit pour mon édification, soit pour leur être de quelque utilité par des lectures. Je visitais aussi des pauvres et des malades de ma connaissance. Le soir je restais avec les élèves de la maison des Missions.

Le dimanche de Pâques de cette année 1820 fut pour

moi ce qu'il dut être autrefois pour Marie Madeleine. J'avais quitté la ville au lever du soleil, l'esprit un peu abattu, pour chercher dans un endroit solitaire la communion de mon Sauveur. Je passai ainsi devant le gibet, dont on avait fait usage quelques jours auparavant. Je m'arrêtai et pensai à la fin des impies ; je fis aussi un retour sur moi-même, et sur les années que j'avais passées dans l'incrédulité, et je bénis Dieu du fond du cœur de ce qu'il m'avait arrêté sur la voie du péché. Puis je considérai que le Seigneur Jésus avait été cloué sur la croix à ma place, lui, le juste, pour moi, l'injuste. La scène de Golgotha se reproduisit devant mes yeux si vivement que je croyais voir le Seigneur souffrir, saigner, mourir, mais aussi ressusciter; et tout cela pour sauver mon âme. Cette vision avait passé devant moi en un clin-d'œil. A cette vue de ma misère et de l'immense amour de Jésus pour moi, un vif sentiment d'amour et de reconnaissance pour lui remplit mon âme d'une joie et d'un bonheur indescriptibles. Ce n'était pas de l'extase ; je n'avais pas perdu la conscience des réalités extérieures; et pourtant, après bien des heures, il me semblait encore être dans les bras de mon Sauveur. Toutes les fois que plus tard ma pensée s'est reportée à ce jour béni, je me suis senti pressé de m'écrier, comme je le fais encore maintenant à mon âge avancé : « Oh! ce bonheur que j'éprouvai, lorsque pour la première fois je vis Jésus, quand le retrouverai-je avec cette même intensité! »

Je fus admis comme élève dans la maison des Missions au commencement de l'année 1821, avec douze autres jeunes gens de la Suisse, du Wurtemberg, et d'autres pays de l'Allemagne. Je m'étais réjoui de ce moment longtemps à l'avance, dans l'espoir des bénédictions spirituelles abondantes que je trouverais dans la communion fraternelle de

mes condisciples, et des rapides progrès que je ferais dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Cet espoir, hélas! devait se changer, du moins pour quelque temps, en une amère déception.

Dès le premier jour, pendant que nous étions à table, l'un des nouveaux élèves arriva, élégamment vêtu. Il avait laissé son bagage à la poste. Après le repas je lui offris de l'y accompagner. Pensant (comme je le pense encore) que tout ce qui concerne l'œuvre des Missions doit se faire aussi économiquement que possible, je ne pris pas de porte-faix. Mais je chargeai sur mon épaule sa malle assez lourde, puis, voyant qu'il ne paraissait pas disposé à se charger de son sac de voyage, je le pris encore à la main. En nous en revenant je remarquai qu'il évitait de marcher à côté de moi, et se tenait toujours à quelques pas en avant ou en arrière. Je ne pus m'empêcher de le considérer comme un orgueilleux, impropre à devenir missionnaire. Craignant cependant de juger un frère, je me proposai de l'observer plusieurs jours avant de me former une opinion sur son caractère, mais au bout de peu d'heures je constatai que, malgré la grâce de Dieu qui l'avait puissamment attiré, il avait encore en lui le vieil homme fort vivace sous la forme de la vanité, de la jalousie et de la colère, et je doutai de sa conversion. Cet incident, et une querelle qui éclata entre deux élèves, tous deux transportés de colère, me rendirent si malheureux que je résolus de quitter la maison des Missions. Toutefois, en faisant plus ample connaissance avec mes condisciples, je me convainquis que c'étaient là des exceptions, et que j'étais pourtant parmi de vrais enfants de Dieu. Peut-être aussi avais-je été trop prompt dans mon jugement sur ces trois condisciples.

Que cette triste expérience en fût ou non la cause, le fait est qu'à partir de ce moment, et durant tout le temps de mon séjour dans la maison des Missions, je traversai un état de trouble et de tentation, tel que je n'en avais pas encore connu. Je crois que ce fut la main de mon père céleste qui me fit passer par ce chemin sombre. Cette dispensation m'amena à reconnaître que mon cœur était mauvais à un degré que je n'avais pas soupçonné jusqu'alors. Bien des péchés que j'avais commis dans les jours de mon incrédulité reparurent devant mes yeux. Mais je possèdais l'assurance du pardon de Dieu, et ce souvenir ne faisait qu'accroître ma reconnaissance et confirmer ma joie et ma paix dans le Seigneur. Depuis que j'avais goûté combien le Seigneur est bon, j'avais marché à la clarté de sa face. Et maintenant cette joie m'était ôtée, tout était changé. Je n'avais plus le doux et continuel sentiment de la présence de Dieu. Par-çi par-là seulement, un rayon de cette clarté perçait mes ténèbres. Je priais, mais le Seigneur semblait ne pas m'entendre; je lisais ma Bible, mais sans en éprouver l'efficace. Peu à peu une sorte d'insensibilité spirituelle me gagna. Bien triste disposition! Quoique j'étudiasse avec ardeur, j'étais exposé à diverses tentations, qui venaient plutôt du dedans que du dehors, jusqu'à ce qu'à la fin je fus dégouté de moi-même et m'écriai : « Misérable que je suis! » C'est alors que je connus la dépravation de mon cœur. Ce qui me déroutait surtout, c'était d'avoir à combattre des péchés qui me paraissaient incompatibles avec mon abattement et ma tristesse. C'était d'une part la légèreté, le penchant trop souvent irrésistible à faire rire mes condisciples par des bons mots; d'autre part, les tentations de la chair, que j'avais peu connues jusque-là et toujours considérées avec horreur, même avant ma con-

version. Un passage de la Bible, que j'avais lu dans mon enfance, m'avait inspiré cette horreur particulière pour l'impureté. Je fus préservé de céder à la tentation, mais le fait que la tentation avait été possible me remplissait de confusion et me rendait abject à mes yeux. Un autre péché, dont je fus longtemps et amèrement tourmenté, c'est l'orgueil. Je savais bien que je n'avais rien dont je pusse m'enorgueillir; car j'étais pauvre, faible et ignorant. Néanmoins je sentais dans mon cœur l'aiguillon de l'orgueil. J'avais une certaine facilité à m'approprier diverses connaissances, et avec cela je devais m'avouer que j'étais un ignorant et j'en avais honte. D'abord j'essayai de me justifier, en rejetant sur les circonstances de ma première éducation la faute de mon ignorance, et cela avec une sorte de murmure contre Dieu. Mais je sentais bien que cet argument était celui de l'orgueil blessé. En m'examinant, je trouvai en moi le désir de paraître quelque chose devant les hommes. Enfin je reconnus que la principale cause de ma misère, et ce qui me voilait la face de Dieu, c'était le manque d'humilité, car je me rappelais la parole : « Dieu résiste aux orgueilleux et il fait grâce aux humbles. » Dieu résiste aux orgueilleux! Cette parole pénétra dans mon cœur comme un dard. Depuis lors je priai Dieu journellement et ardemment d'ôter de mon cœur tout orgueil et de m'accorder une vraie humilité. Il exauça ma prière, mais par un moyen que je ne compris que longtemps après. Il m'envoya humiliation sur humiliation. Et si je ne puis dire que mon cœur ait été alors guéri à jamais de l'orgueil, ces rudes combats ne furent pas sans exercer sur moi une salutaire influence pour le reste de ma vie. Il en résulta pour moi une indifférence complète, peut-être excessive, à l'égard des lou-

anges et du blâme des hommes. J'appris en outre, dans ces combats, à connaître par expérience la corruption naturelle de mon cœur, et il m'en resta toujours le sentiment que j'étais infiniment au-dessous des hommes, vivants ou morts, que je me proposais comme idéal à côté de Jésus-Christ, notre grand modèle. Une expérience de 46 années m'a appris que ce sentiment de notre indignité, bien qu'il ait quelque chose de déprimant, n'affaiblit point la foi (il ne fait que l'éprouver) et ne bannit nullement de nos cœurs la paix de Dieu et la joie du salut. De plus il nous excite à la vigilance et à la prière, et nous rend plus indulgents pour les faiblesses de nos frères.

Du reste, pour ce qui concerne ma vie extérieure pendant ce séjour de 2½ ans à la maison des Missions, je n'ai que peu de chose à en dire. C'était une vie monotone et laborieuse. Nous étions occupés depuis le matin de bonne heure (en été à 5 heures, en hiver à 6 heures) jusqu'à 10 heures du soir. Comme on nous instruisait dans un trop grand nombre de branches, nous ne faisions de grands progrès en aucune. J'appris autant de latin que je pus, dans le but de me rendre plus facile par cette étude celle que je pourrais avoir à faire plus tard d'autres langues, comme cela m'arriva pour l'arabe et l'éthiopien. J'apprenais avec plaisir le grec et l'hébreu, et quoique mes connaissances en ces deux langues fussent très-imparfaites, je pouvais pourtant, à la fin de mon séjour à Bâle, lire le Nouveau-Testament en grec, et l'Ancien-Testament en hébreu assez couramment, sauf quelques passages de Job, des Psaumes et des Prophètes. Ce me fut une grande bénédiction de lire avec mes condisciples Kugler et Pfander, lentement et en entier, toute la Sainte-Ecriture dans les langues originales. J'appris assez d'anglais pour pouvoir le parler un peu et

le lire. Outre l'étude des langues, nous suivions à la maison des Missions et à l'université des cours d'exégèse, d'histoire de l'Église et de dogmatique. Nous avions aussi des exercices de composition, des essais de discours, de prédication et de catéchisation. A ma sortie de la maison des Missions j'avais conscience de ce qui me manquait, mais je sentais aussi de quelle utilité avait été pour moi la connaissance que j'avais acquise des Saintes Écritures dans ma plus tendre enfance, et quel avantage cette connaissance m'avait donné sur plusieurs de mes condisciples.

A Pâques 1823 nous eûmes une semaine de vacances, que je passai chez mes parents avec deux de mes condisciples. Nous fûmes extrêmement heureux dans la communion de tous ces nouveaux convertis, en particulier de ma mère et de quelques-uns de ses vieux amis, qui semblaient avoir reçu une double mesure de l'esprit de Dieu et avoir grandi comme à vue d'œil dans la grâce et dans la vérité, en connaissance, en zèle et en sainteté. Pour retourner à Bâle, (à environ 40 kilomètres) nous avions une montagne à traverser. Parvenus au sommet, où ne s'offrait aucun abri, ni arbre ni maison, nous fûmes surpris par un vent froid, qui chassait sur nous une pluie mêlée de neige et nous empêchait par sa violence de tenir nos parapluies ouverts, de sorte que nous fîmes, mouillés jusqu'aux os, plus de seize kilomètres. Le lendemain nous étions pris tous trois de refroidissement et de fièvre. Mes deux compagnons de route gardèrent le lit trois ou quatre jours, et se trouvèrent entièrement remis. Pour moi, qui jusque-là n'avais jamais fait de maladie, je comptais sur ma robuste santé, et ne voulus pas m'avouer que j'étais malade. Je continuai à étudier durant quelques jours avec ardeur, mais bientôt je sentis que ma santé avait subi une

profonde atteinte. Des douleurs de poitrine, des palpitations, de l'abattement et le manque d'appétit en furent les premiers symptômes, qui s'aggravèrent de jour en jour. Je m'efforçai quelque temps de les cacher, en continuant à travailler, jusqu'à ce que mon visage défait me trahit aux yeux de mes supérieurs. Il fallut me soumettre à un traitement de deux ou trois longs mois, pendant lequel le mal ne fit qu'empirer et la faiblesse que s'accroître, si bien que le comité resolût de m'envoyer à Genève, pour y consulter un médecin alors célèbre, le docteur Butini. Chacun me croyait atteint de phthisie, et la pensée d'être bientôt retiré de ce monde de péché me remplissait de joie et de ferveur dans la prière. Je me mis en route pour Genève, au commencement de juillet, mais je n'avançais qu'à petites journées, tantôt à pied, tantôt à cheval. Je visitai, chemin faisant, plusieurs amis chrétiens, qui me témoignèrent tant de charité et tant d'égards que j'en étais parfois touché jusqu'aux larmes. A Yverdon je vis Pestalozzi et son école, qui n'avait déjà plus le même éclat que quelques années auparavant. Il y avait là des maîtres capables, mais la division s'était glissée parmi eux, et Pestalozzi, âgé, débordé, ne pouvait remédier au mal. Une demi-heure me suffit pour remarquer que la paix ne règnait pas dans cette institution, qui, quelques années après, tomba complètement en décadence. L'excellent Pestalozzi avait fondé son système, d'ailleurs distingué, sur une base fausse. Il partait du point de vue que les enfants sont *bons par nature*, et que cette nature ne demande qu'à être développée normalement. Il était impossible que ses illusions se maintinssent toujours. Il put encore avant sa mort reconnaître son erreur. En 1826 il visita l'établissement d'éducation de mon beau-père Zeller, qui enseignait d'après un système

analogue, mais en l'appuyant sur une base tout autre, je veux dire sur l'expérience qui démontre déjà chez de tout jeunes enfants la totale altération de la nature humaine. Après que le vieux Pestalozzi, pendant les quatre jours de sa visite à Beuggen, eût tout examiné attentivement, il s'écria les larmes aux yeux : « Voilà ce que j'ai cherché toute ma vie. » D'Yverdon je me rendis à Lausanne, où je passai la journée suivante, qui était un dimanche. J'entendis dans la matinée un sermon rempli de belles phrases et d'expressions choisies; c'était une sorte de traité de morale. A cette époque c'était là le caractère de la plupart des prédications. Je fis dans cette ville la connaissance très-profitable pour moi de trois chrétiens âgés et expérimentés. L'un d'eux était M. Gaudin, qui, quelques années plus tard, lorsque le réveil s'étendit, fût d'un grand secours à beaucoup de nouveaux convertis.

A cette époque règnait une violente opposition contre toute piété évangélique vivante. Une Anglaise, Miss Greaves, avait été récemment chassée du canton de Vaud, parce qu'elle avait permis à quelques pasteurs nouvellement convertis de se réunir dans sa maison pour lire la Bible et prier en commun. Pendant l'après-midi de ce dimanche je rencontrai une dame qui cherchait le chemin du salut et qui me dit connaître plusieurs personnes qui, comme elle, désiraient vivement apprendre ce qu'elles devaient faire pour être sauvées. Elle me pria de tenir le soir même une réunion. J'y consentis avec joie. La réunion eût lieu dans une maison écartée, afin de passer inaperçue, et elle compta environ 20 personnes. Mais, malgré nos précautions, nous fûmes découverts, et si nous pûmes lire, méditer la Parole de Dieu et prier sans être trop dérangés pendant la réunion, nous rencontrâmes sur la route, à notre sortie,

un rassemblement de populace, qui nous attendait pour nous jeter des pierres. Mais personne de nous, que je sache, ne fut gravement contusionné.

A mon arrivée à Genève j'étais très faible; je pus cependant, les premiers jours, visiter plusieurs amis chrétiens, pour lesquels j'avais des lettres de recommandation. Je fus partout cordialement accueilli. Deux bonnes et pieuses dames crurent de leur devoir de m'avertir délicatement que je n'avais plus que peu de temps à vivre. Elles me mirent sous les yeux des lettres qu'elles venaient de recevoir d'amis qui m'avaient vu en route pour Genève, et où je lus ces mots : « Nous avons vu M. Gobat sans doute pour la dernière fois, car sa fin paraît s'approcher à grands pas. »

Le Dr Butini m'ordonna de me mettre au lit et de me faire poser trois grands vésicatoires, deux sur les bras et un sur la poitrine. Ces exutoires, posés quatre fois de suite à la même place, finirent par me causer de vives douleurs. Pendant deux mois, toute autre nourriture que le lait d'ânesse me fut interdite. Le mois pendant lequel je fus alité, je le passai dans la maison d'un excellent ami, le pasteur Guers, dont la digne compagne me soigna avec la tendresse d'une mère. Comme elle était une humble chrétienne, je suis heureux de penser que le Seigneur l'aura abondamment récompensée de sa charité envers moi. On me donna à comprendre, pendant ces quatre semaines, que j'étais entre la vie et la mort, et j'eus le temps de rentrer en moi-même et de prier. Ce fut un moment de grandes bénédictions spirituelles; la présence de Dieu était pour moi celle d'un Sauveur avec lequel je pouvais m'entretenir comme avec un ami, et j'éprouvais une grande joie des visites que je recevais chaque jour de quelques amis chrétiens, avec lesquels je suis resté toute ma vie intimement

uni, tels que le Dr Gaussen, M. Cellérier, M. Malan, M. Empeytaz, le Dr Wilson, plus tard évèque de Calcutta, Gérard, Noël et d'autres.

Au bout d'un mois je me trouvai assez bien pour pouvoir quitter le lit. On me conseilla alors un séjour à la campagne. Je suivis ce conseil et passai deux heureux mois à Bourdigny, à sept ou huit kilomètres de Genève, avec deux dames anglaises, Mlle Greaves déjà nommée et Mlle Milne, qui devint plus tard Madame Gaussen. Cette maison était un rendez-vous des gens les plus distingués du voisinage. Ma timidité naturelle m'y maintint dans l'humilité, d'autant plus que mon plus grand bonheur était de passer mon temps seul avec Dieu. Le Dr Gaussen était alors pasteur à Satigny, où il habitait avec sa mère, sa sœur et sa fille. Comme Satigny n'est qu'à une demi-lieue de Bourdigny, il venait souvent me voir et je passais presque journellement quelques heures chez lui et dans sa famille. Nous étions rapprochés par une même foi et un même amour; quoique je sentisse sa supériorité en tout, notre communion fraternelle n'a fait que devenir toujours plus intime et s'est transmise aux membres de nos familles. Car chaque fois que nous passons à Genève nous sommes amicalement invités à loger sous leur toit hospitalier, où nous trouvons toujours l'occasion de renouveler d'anciennes connaissances ou d'en faire de nouvelles. La maison de Miss Greaves était le rendez-vous des dames chrétiennes, et celle de M. Gaussen l'était d'un groupe d'hommes d'élite, qui s'y réunissaient pour s'édifier et s'instruire mutuellement. Ces réunions furent pour moi d'un grand avantage spirituel et intellectuel. Deux fois par semaine nous lisions l'Epître aux Romains dans le texte original, et j'eus là une excellente occasion d'accroître mes connaissances par les

remarques pratiques et exégétiques de MM. Gaussen, Gérard, Noël, Th. Erskine et d'autres. Avec les deux derniers, surtout avec M. Erskine, je n'étais pas toujours d'accord, mais comme ils possédaient une connaissance approfondie des classiques grecs et des Pères de l'Église, leurs remarques étaient très-intéressantes et très-instructives pour moi, d'autant plus qu'elles étaient contrôlées par la rigoureuse logique de M. Gaussen. Mon séjour d'environ trois mois à Genève et dans les environs fut ainsi des plus profitables autant pour mon cœur et mon intelligence que pour ma santé.

Mon mal s'était manifesté à l'origine par des symptômes divers : la poitrine prise, la respiration gênée, le pouls irrégulier, l'appétit presque nul, et une disposition aux étourdissements et aux défaillances; mais tout cela s'était guéri peu à peu et il ne me restait plus que quelque chose au cœur, ce que le médecin appelait une péricardite, à laquelle il ne savait d'autre remède que le régime, un exercice modéré et un climat doux. En tous cas je ne devais pas passer l'hiver en Suisse. J'aurais dû me rendre immédiatement en Italie, car le froid commençait à se faire sentir. Quoique pendant ma maladie j'eusse étudié l'italien, j'avais alors de la répugnance pour l'Italie. Je demandai au docteur si je ne pourrais pas tout aussi bien me rendre à Paris, où je désirais étudier l'arabe sous le célèbre Silvestre de Sacy. Le docteur me répondit que pour moi Paris valait Rome. Je partis donc pour Bâle, où je passai quelques jours, et arrivai à Paris au commencement de novembre.

Je passai à Paris une année (jusqu'à la fin d'octobre 1824). Les avertissements de mes fidèles amis de Bâle contre les dangers de cette ville au point de vue des mœurs

avaient eu pour principal effet d'éveiller dans mon cœur mauvais des tentations qui me tourmentèrent beaucoup pendant les premières journées de mon voyage, jusqu'à ce que je fusse vaincu par les reproches de ma conscience. Mais cet état n'avait pas duré longtemps, et, pendant les longues nuits passées dans la fatigante diligence, je pus répandre mon cœur devant Dieu, confesser mes péchés et ma misère, demander pardon, implorer sa grâce pour l'avenir, et me remettre à lui, corps, âme et esprit entièrement et pour toujours. Le Seigneur entendit la voix de ma supplication, de sorte qu'après des heures d'angoisse, il daigna remplir mon cœur de paix et de joie par le sentiment de sa présence et l'assurance de son amour. Depuis mon arrivée jusqu'à la fin de mon séjour à Paris je demeurai en communion pour ainsi dire ininterrompue avec Dieu et recevant de sa plénitude grâce sur grâce.

Au commencement, Paris était pour moi un désert, mais j'y fus nourri abondamment de la manne céleste et de l'eau vive, de sorte que l'année que j'y passai fut l'une des plus bénies de ma vie, non seulement pour moi mais aussi, je l'espère, pour d'autres. Dès le premier jour ma vie à Paris fut uniforme et à certains égards ennuyeuse. Je n'ai que quelques faits à en raconter, mais mon esprit était alors si lucide et mon œil si ouvert, que ces faits sont restés dans mon souvenir comme s'ils étaient d'hier. Ma principale occupation était l'étude de l'arabe, dont je n'avais jusque là aucune connaissance. Comme M. de Sacy n'enseignait pas les éléments de cette langue je dus en prendre des leçons particulières de M. Garcin de Tassy. Avec une leçon chaque jour je fus bientôt assez avancé pour pouvoir profiter des cours de M. de Sacy. Levé de bonne heure, je travaillais jusque tard dans la soirée,

maniant à tour de rôle la grammaire et le dictionnaire. Cette occupation convenait à ma santé, car c'était un travail de patience mettant ma mémoire à réquisition, mais sans fatiguer l'esprit. Mes courses pour me rendre chez mes professeurs à d'assez grandes distances me servaient d'exercice corporel. Le soir je faisais ordinairement une promenade dans le jardin du Luxembourg. Mais dans ce jardin, comme dans la rue ou à la maison, je me sentais toujours dans ma solitude en communion avec mon Seigneur. Trois fois par semaine j'avais une grande lieue de chemin à faire pour me rendre à la Bibliothèque royale, où M. de Sacy donnait ses cours, mais une fois la curiosité des premiers jours satisfaite, je ne faisais plus attention à ce qui se passait dans la rue. J'étais absorbé dans la prière, et si quelque chose me frappait, cela servait ordinairement à éveiller ma pitié et à me faire prier avec ardeur pour la conversion des habitants de cette grande ville.

Mes progrès dans l'arabe furent d'abord très-lents. Je mettais plusieurs heures à lire et à comprendre un seul verset du Coran. Mais une fois que j'eus surmonté les difficultés de la grammaire j'avançai rapidement, de sorte qu'après neuf mois de travail je pus me mesurer avec mes condisciples, qui étudiaient l'arabe depuis deux ou trois ans. Je comprenais alors le Coran en arabe presque aussi facilement que la Bible en ma langue maternelle. Comme je m'attendais à être envoyé chez les mahométans, j'avais fait du Coran l'objet principal de mes études, et j'en avais appris par cœur la plus grande partie. M. de Sacy faisait aussi son possible pour me pousser. Souvent il donna la leçon pour moi seul, et cela une fois pendant trois semaines de suite, sans rien retrancher des deux heures pleines qu'il avait

coutume de donner quand douze à quinze étudiants étaient présents.

Dans ce temps-là Paris était un désert spirituel, ne produisant guère que des ronces et des épines, et dans lequel je ne parvins pendant longtemps à découvrir que trois de ces « chênes de justice », dont parle Esaïe. Ils avaient été transplantés là de pays étrangers; c'étaient le savant M. Stapfer, ancien ambassadeur de Suisse à la cour de France, le professeur Kiefer et un vieux pasteur Soulier. Tous trois âgés, ils vivaient retirés et n'exerçaient d'influence que sur leur entourage. Je suis pourtant convaincu qu'ils connaissaient et aimaient le Seigneur Jésus. Je passais de temps en temps une heure bénie avec l'un ou l'autre de ces chrétiens. Il y avait en outre une dame, convertie en Angleterre, et le plus jeune des pasteurs réformés, Frédéric Monod. Je ne le vis malheureusement que très-peu. Il habitait loin de chez moi, et en outre les devoirs de sa charge le retenaient souvent. Des autres pasteurs, deux étaient rationalistes; le troisième, M. Juillerat, prêchait l'évangile, mais, à cette époque-là, avec peu de vie et de force. Les deux pasteurs luthériens étaient orthodoxes, mais sans vie spirituelle.

Je dois encore faire mention d'un homme qui fut à plusieurs égards mon mentor. C'est celui qui commença à Paris l'œuvre d'évangélisation qui s'y est dès-lors développée, le bienheureux Marc Wilks, pasteur anglais indépendant, homme riche et doué d'une énergie infatigable. Il n'était point orateur, mais il savait agir sur des hommes influents pour les engager à former des sociétés poursuivant des buts utiles. M. Wilks étant mon voisin, je le voyais plusieurs fois chaque semaine, et ce fut lui aussi qui mit en mes faibles mains une œuvre, qu'avec ma jeunesse et mon inexpérience

je n'aurais jamais pu commencer seul. C'était d'abord une réunion mensuelle de Missions à la Chapelle de l'Oratoire. A la première de ces réunions il n'y eut qu'une demi-douzaine de personnes, à la seconde plus du double, et avant que je quittasse Paris le nombre des assistants était à l'ordinaire de plus de trois cents. C'était en outre une réunion biblique hebdomadaire. M. Wilks habitait une maison spacieuse, dans laquelle se trouvait une école supérieure pour jeunes filles anglaises et françaises. Avant mon arrivée à Paris M. Wilks réunissait chaque dimanche soir ces jeunes filles pour leur expliquer la Parole de Dieu; mais, n'étant pas assez maître du français, il devait parler en anglais. Or les jeunes filles françaises ayant au moins autant besoin d'instruction que les anglaises, M. Wilks me proposa de partager ces réunions avec lui, et de les tenir alternativement, lui un dimanche en anglais, et moi l'autre en français. Il inviterait à celle-ci, disait-il, d'autres personnes encore. A la première de ces réunions en français il ne se trouva toutefois, outre les jeunes filles, qu'une seule personne, Madame Pelet de la Lozère, qui amena avec elle à la réunion suivante le baron de Staël et un autre monsieur. Les réunions anglaises cessèrent quelques semaines après, tandis que les réunions françaises devinrent de plus en plus nombreuses. Avant de quitter Paris j'en remis la direction au pasteur Galland, qui a été le premier directeur de la maison des Missions de Paris, et qui venait alors d'être appelé à ces fonctions. Il les transmit à son tour à son successeur, M. le pasteur Grandpierre, qui, par sa prédication puissante, y attira des foules encore plus nombreuses, tellement que l'on dût bientôt trouver un local plus vaste. Cette réunion forma plus tard le noyau de l'église actuelle de la Chapelle Taitbout.

Je fis aussi la connaissance d'une femme pieuse, qui avait des chambres à louer, et qui me dit connaître beaucoup de gens de la classe ouvrière qui étaient préoccupés de la recherche du salut. Elle me pria de tenir pour ces personnes des réunions dans sa maison. J'y consentis avec plaisir. Il vint, la première fois, environ douze personnes, femmes et jeunes filles. Dès lors et jusqu'au moment où je quittai Paris, je tins chaque mercredi soir cette réunion qui fut de plus en plus nombreuse. A mon départ je la laissai à M. le pasteur Olivier, qui avait été chassé du canton de Vaud à cause de son attachement à l'Évangile. J'ignore ce que cette réunion est devenue par la suite.

Une autre occasion de rendre témoignage à Jésus-Christ me fut offerte par feu Louis Way. Il avait récemment visité les différentes cours de l'Europe pour y plaider la cause des Juifs, et venait d'arriver à Paris dans le même but. Aussitôt M. Wilks m'invita à aller le voir avec lui. Mais lorsque M. Wilks lui dit que j'étais de la maison des Missions de Bâle, il me tourna le dos sans dire mot. Il m'a avoué plus tard qu'il avait à cette époque un fort préjugé contre cet institut. Quelques jours après il invita les protestants les plus en vue et tous les pasteurs, en compagnie de catholiques-romains appartenant à la noblesse, de professeurs, d'officiers, &c., pour leur exposer la situation des Juifs, et fonder si possible une association missionnaire en faveur de ce peuple. Au dernier moment M. Wilks vint me prendre pour que je l'y accompagnasse. En chemin l'idée lui vint que je devrais y inviter le professeur Garcin de Tassy. Ceci me fit m'attarder. Lorsque j'entrai dans cette salle, toute remplie de gens du grand monde, la séance avait déjà commencé. Il ne restait plus que trois chaises disponibles près de la porte; j'en pris une

et m'assis. A peine y étais-je que M. Wilks vint à moi et me dit : « Mon ami, on s'attend à ce que vous adressiez la parole à cette assemblée, car M. Way dit qu'il se sent indisposé, et que d'ailleurs il ne sait pas assez le français pour le faire, et vous savez que je le sais également trop peu pour parler à un auditoire comme celui-ci. » Je fus si surpris que, pour la première fois, je manquai à ma résolution et répondis fermement : « Non, je ne peux pas ! » Dès que j'eus dit ces mots, je les regrettai et ma conscience me fit de vifs reproches d'avoir repoussé une bonne occasion d'annoncer l'Évangile à plusieurs personnes qui ne l'avaient encore jamais entendu. Cependant M. Wilks allait d'un pasteur à l'autre sans pouvoir en décider aucun à prendre la parole. Il revint alors à moi et me dit : « Le bon vieux M. Soulier veut bien ouvrir la séance par une prière, mais personne ne veut parler; laisserez-vous ces gens s'en aller avec leurs ténèbres, sans saisir joyeusement l'occasion de leur annoncer l'Évangile? » « Eh bien! lui répondis-je, ils l'entendront. » A peine ces mots étaient sortis de ma bouche, que je les regrettai amèrement. Mon cœur battait plus fort qu'il ne l'avait fait en aucune autre occasion depuis que j'avais quitté Genève et mon esprit était troublé. Je sentais qu'il ne s'agissait pas ici simplement d'annoncer l'Évangile, mais de le présenter dans sa relation avec le rétablissement des Juifs, un sujet auquel je n'avais guère pensé jusque là que dans mes prières. Je ne saisissais aucune idée claire, aucun point saillant auquel je pusse me raccrocher. Je suppliais le Seigneur de m'accorder du secours, mais le secours ne venait pas. Déjà la prière d'introduction approchait de sa fin et rien ne m'était encore venu à l'esprit. Que faire? Mais au moment où M. Soulier disait « Amen », un trait de lumière tra-

versa mon esprit, un sujet qui paraissait bien approprié à la circonstance se présenta à moi, savoir le lien entre les chapîtres LIII et LIV du livre du prophète Esaïe. La culpabilité des Juifs dans leur rejet du Messie souffrant et Sauveur du chapître LIII, le châtiment de cette faute, mais aussi, comme le présente le chapître LIV, le fruit des souffrances et de la mort expiatoire du Christ, le salut et le rétablissement des Juifs, la part égale de culpabilité des payens et des Juifs dans les souffrances et la mort de Jésus, et leur part égale au bienfait de sa rédemption par la foi en lui; tout cela rentrait dans les considérations offertes par le sujet. Au premier instant ces pensées, quoique claires dans mon esprit, arrivaient sans ordre et un peu tumultueusement, et le cœur me battait lorsque je me levai. Heureusement la salle était comble, et je ne pus la traverser que lentement pour arriver à la place d'où je devais parler. J'eus ainsi un instant pour ordonner et diviser mon discours et me remettre de mon trouble. C'est ainsi que je pus parler pendant une heure, avec vivacité, avec force, et, je le crois, avec assez de clarté. En finissant je priai M. Way, qui était assis à côté de moi, de dire aussi quelques mots. Ses paroles furent pour moi bien rassurantes. Il dit qu'il regrettait d'avoir été empêché d'entretenir l'assemblée, comme il en avait eu le désir; « du reste, ajouta-t-il, si j'avais pu vous parler, vous auriez entendu les mêmes choses que vient de vous dire ce jeune homme. » Ensuite il sortit de sa poche un papier, qu'il présenta à signer aux membres de l'assemblée. Ainsi se forma l'Association missionnaire pour l'évangelisation des Juifs; mais, faute d'une main capable pour la diriger, elle ne tarda pas à se dissoudre.

On était en avril, à l'époque de l'année où les sociétés re-

ligieuses françaises, telles que la Société biblique, la Société des Traités religieux, la Société des Missions, et d'autres, avaient leurs assemblées annuelles, et il avait été décidé, pour faire connaître la nouvelle Association en faveur des Juifs, de célébrer aussi par anticipation sa fête annuelle. Quelques jours d'avance M. Way nous avait priés, quelques messieurs et moi, de nous rencontrer dans son hôtel pour nous rendre ensemble à la réunion. D'après ce qui s'était passé je m'attendais bien à être du nombre de ceux qui seraient appelés à prendre la parole, et j'avais préparé, avant de me rendre chez M. Way, une allocution. Arrivé chez lui j'y trouvai plusieurs messieurs qui paraissaient devoir être du nombre des orateurs. Sans autre explication et au dernier moment nous nous mîmes en route pour l'Oratoire, et tandis que nous nous frayions passage à travers l'assemblée pour arriver à nos places sur l'estrade, je repassais dans mon esprit ce que je pensais dire. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'à ce moment, M. Way me prenant par un bras, un autre monsieur me prenant par l'autre, ils me placèrent au fauteuil du président! Le discours que j'avais préparé tombait à l'eau, car il ne s'adaptait que fort incomplètement à la position qui m'était faite, et le moment d'ouvrir la séance était venu. J'étais terrifié et j'osais à peine lever les yeux. Mais voici ce qui me rendit courage. Un monsieur âgé se leva — c'était, je crois, l'amiral comte Verhuel — pour expliquer à l'assemblée ce qui à leurs yeux me désignait pour cette présidence; et pendant qu'il parlait je criais à Dieu pour lui demander secours et direction, dans ma situation inattendue. Gloire soit rendue à son nom, il m'assista de telle sorte que je n'eus du moins pas de confusion.

Cette séance me valut le privilège de faire la connais-

sance du savant professeur Rostan, qui arrivait de Marseille. Autrefois, membre zélé de l'église catholique-romaine, il avait fait un pélerinage à Jérusalem, et là, dans l'église du Saint-Sépulcre, ses yeux s'étaient ouverts. Il était rentré en France avec la conviction que l'église romaine telle qu'elle est maintenant ne pouvait plus être considérée comme une institution divine. Il s'était mis dès lors à étudier la Bible dans le texte original et avait été amené peu à peu, sans s'en douter, à admettre toutes les grandes vérités évangéliques qui sont à la base du protestantisme. Je dis : sans se douter de cette conformité avec nous, car ce qu'il avait entendu jusque là des soidisant doctrines protestantes n'était qu'un froid rationalisme. Lorsque je fis sa connaissance il n'avait pas encore quitté ouvertement l'église catholique, et ne s'était encore rattaché à aucune communauté protestante. Pour la première fois il avait, dans cette assemblée et de ma bouche, entendu ces mêmes vérités qu'il avait trouvées dans sa Bible : le témoignage rendu à la vertu expiatoire de la mort de Jésus et la justification par la foi. Ce que j'avais dit dans cette même occasion de la dispersion des Juifs et de leur futur rétablissement, l'avait également captivé. Tout cela lui inspira le désir de faire ma connaissance. Dès notre première entrevue nous nous sentîmes unis dans une même foi et un même amour. Dans une seconde rencontre il me dit qu'il connaissait beaucoup de Juifs, et nous résolûmes de faire quelque chose pour ceux de Paris. Nous pensions commencer par en réunir chaque samedi soir le plus grand nombre possible et nous efforcer de les amener à Christ par le moyen de l'Ancien Testament. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre. Le premier samedi il en vint six, avec lesquels nous commençâmes à lire les Saintes Ecritures.

Nous convinmes avec eux que M. Rostan et moi alternativement nous leur expliquerions les portions de l'Ancien Testament qu'ils nous proposeraient. Nous y mettions cette seule condition, qu'ils nous laisseraient, quand le sujet l'exigerait, parler une heure entière sans nous interrompre, après quoi ils pourraient faire leurs remarques. Le samedi suivant leur nombre s'éleva à vingt. Dès-lors ils ne furent jamais moins de trente à cinquante, qui se comportaient d'une manière irréprochable. Cela dura jusqu'à mon départ de Paris. La première fois ils me présentèrent le premier chapître du livre des Proverbes de Salomon; ce chapître si riche ne me donna aucune peine. Le samedi suivant, c'était la tour de M. Rostan. Nos Juifs lui présentèrent le premier chapître du livre des Nombres. Ce choix me frappa, et je soupçonnai chez eux l'intention de mettre par là mon ami dans l'embarras, puisque ce chapître ne contient que des noms et des chiffres. Mais M. Rostan l'expliqua avec tant de clarté et de force, et d'une manière si touchante, que des larmes coulèrent sur les joues de plusieurs de ces Juifs. D'un ton solennel et en des termes qui sont encore, après quarante-cinq ans d'intervalle, dans ma mémoire comme s'ils étaient d'hier, il leur dit : « Mes chers amis de la maison d'Israël! Quand la Bible ne contiendrait que ce seul chapître, c'en serait assez pour vous démontrer que vous êtes déchus de l'alliance de Dieu. Voyez quelle admirable organisation possédaient vos pères quand ils avaient leur Dieu, le « Dieu de l'alliance » au milieu d'eux! Ils formaient un corps composé de plusieurs membres. Chaque membre était jaloux de ses prérogatives, il connaissait la tribu et la famille à laquelle il appartenait, ses droits et ses devoirs pour le bonheur et la gloire de la communauté tout entière. Vos pères, malgré leurs nombreux manque-

ments, avaient l'assurance que Dieu était avec eux, qu'il était leur guide et leur protecteur. Comparez cet état privilégié avec votre état présent. Vous voici dispersés en tous pays comme des brebis égarées et sans berger; nul d'entre vous ne sait à quelle tribu il appartient; vous êtes bannis, réjetés hors de l'héritage de vos pères, loin de cette terre sainte dont la possession était une des promesses de l'alliance, sans lévites, sans sacrificateurs, sans sacrifices, presque entièrement dépouillés de toutes ces lois et institutions qui étaient l'apanage de votre royaume d'autrefois. Tout cela doit vous faire voir que Dieu ne vous reconnait plus comme son peuple et que vous n'êtes plus dans son alliance. Or, Dieu étant un Dieu juste et saint, votre rejection n'a pu avoir lieu qu'ensuite d'un grand crime de la part de la nation tout entière, d'un crime plus grand que tous les péchés de vos pères dans le désert, péchés pour lesquels Dieu les punissait, mais pour lesquels il ne les a pas rejetés; d'un crime pire que l'idolâtrie et l'immoralité du peuple d'Israël, contre lesquelles les prophètes s'élevaient, et dont la captivité de Babylone a été le châtiment. Car cette captivité-là n'a duré que soixante-dix ans, tandis que votre captivité actuelle dure depuis dix-huit cents ans. Et quel est ce crime, si ce n'est le rejet du Messie, de votre roi légitime, de Jésus de Nazareth, qui était venu pour vous sauver, et que vous avez condamné au supplice de la croix? Ne me dites pas que vous n'avez aucune part à la culpabilité de vos pères; car tout Israélite qui rejette le Christ Jèsus, qui ne le reconnait pas comme son Seigneur et son Sauveur, et ne lui rend pas hommage, s'identifie avec ceux qui, il y a 1800 ans, le rejetèrent et le crucifièrent, et dès-lors se rend coupable du même crime. Je suis profondément peiné, ajoutait M. Rostan, d'avoir à vous rappeler tout cela; mais c'était

la préparation nécessaire aux paroles que j'aurai maintenant la grande joie de vous adresser encore. Ecoutez donc la bonne nouvelle du salut. Dieu a tiré le bien du mal; il a fait servir à sa gloire la méchanceté des hommes. Les frères de Joseph commirent un grand crime contre lui en le vendant; mais, grâce à la providence divine, ce crime fut le moyen de conserver la vie à eux, à leurs familles et à tout le peuple. De même la trahison, le rejet et la crucifixion de Jésus de Nazareth furent un effroyable crime, mais sa mort expiatoire a donné déjà à des millions d'hommes le bonheur et la délivrance. Oh! croyez-le donc! et ce sera pour vous aussi une source de salut, d'où découlera le rétablissement du peuple d'Israël aujourd'hui encore captif et dispersé. »

Peu après mon départ de Paris M. Rostan se déclara ouvertement protestant et partit pour l'Amérique, où il ne tarda pas à recevoir la consécration au saint ministère. Je perdis aussi peu à peu la trace de ces Israélites qui, durant plusieurs mois, avaient écouté attentivement la prédication de l'Evangile.

Ma vie privée à Paris était très simple, mais en somme une vie bénie, dans une communion presque ininterrompue avec Dieu. J'étudiais avec ardeur, m'appliquant surtout à puiser dans le Coran une connaissance approfondie de la doctrine mahométane. Après ma Bible il n'est, je crois, aucun livre, que j'aie lu avec autant de profit que le Coran. Je ne parle pas de ses beautés littéraires. Mais je puis dire que bien souvent la lecture de ce livre éleva mon âme à Dieu dans la prière et avec actions de grâces. Il renferme un certain nombre de passages d'une grande élévation morale, qui me poussaient à l'adoration. Malheureusement ces passages irréprochables sont rares et contrastent singu-

lièrement avec le reste du livre, qui contient surtout des choses absurdes, des insanités, une grossière immoralité, des contrefaçons et des alterations graves de la vérité, et des blasphèmes, au point que je me sentais pris parfois d'une profonde pitié pour les millions de mahométans égarés dans leur aveuglement, dont ce livre est le seul aliment spirituel, et que je me jetais à genoux et priais pour eux avec larmes. Cela m'affermissait dans la communion de mon Dieu Sauveur. Oh! si seulement j'avais eu toujours cette même ferveur quand plus tard je vécus parmi eux!

Durant la plus grande partie de mon séjour à Paris je vécus seul avec un jeune homme, qui plus tard trouva un emploi parmi les Grecs. Il se sentait plutôt attiré vers l'éducation des enfants; mais à cette époque-là il était tourmenté par des doutes et par une sombre mélancolie, qui allait presque jusqu'au désespoir. Il parlait peu et uniquement de la médecine, qu'il étudiait. Il ne voulait pas qu'on lui parlât de son état religieux. Je crois qu'il priait seul, mais, en dehors des assemblées de culte public, il ne voulait prier ni avec moi ni avec personne. Ce mutisme, qui m'était extrêmement pénible, me poussait à prier pour lui avec d'autant plus d'ardeur, et se tournait ainsi en bénédiction pour moi. Comme je combattais ainsi pour mon ami contre l'ennemi des âmes, je fus mis en quelque sorte aux prises avec Satan et j'eus à soutenir des combats dont je n'avais eu jusqu'ici aucune idée. Un jour que je me rendais à la Bibliothèque royale, plongé dans une fervente prière pour les masses, je m'égarai. Comme je traversais les foules au milieu des étalages de brillants magasins, je ressentis tout-à-coup une impression mystérieuse qui me remplit d'effroi et d'une mortelle angoisse. Rencontrant un passage je me hâtai d'atteindre une autre rue, où je me sentis aussitôt

délivré du malaise qui m'oppressait. Je demandai à un étudiant le nom de la rue où j'avais éprouvé cette pénible impression; il me répondit que c'était « le Palais-Royal ». Alors je compris la cause du malaise qui s'était emparé de moi, car à cette époque le « Palais-Royal » était un foyer de démoralisation. A côté de plaisirs relativement innocents, il s'y trouvait des maisons de prostitution et des maisons de jeu, dans lesquelles des pistolets chargés étaient à la disposition des joueurs malheureux.

Je cherchais depuis plusieurs jours à m'expliquer l'étrange sensation que j'avais éprouvée dans cet endroit, lorsque je rencontrai une pieuse dame de la Suisse, qui venait d'arriver à Paris. Appelé à lui servir de guide dans les différents quartiers de Paris qu'elle désirait visiter, je la conduisis par des rues étroites à l'endroit où j'avais éprouvé cette inexplicable émotion. A mesure que nous en approchions je m'efforçais d'animer notre conversation. Mais, à peine arrivés à cette même place, elle me saisit convulsivement le bras en disant : « Partons vite, car je suis environnée de démons. » Et c'était pour elle, comme pour moi, la première expérience de ce genre qu'elle faisait. J'en ai fait depuis lors beaucoup de semblables. Elle avait, je crois, donné à la chose son vrai nom.

Seul dans ma chambre, le soir de ce jour, je réfléchis au contenu du second verset du second chapître de l'Epître aux Ephésiens : « le prince qui règne dans l'air, savoir l'esprit qui agit dans les enfants de l'incrédulité. » Je pensai à ces millions d'hommes qui vivent dans l'incrédulité, courbés sous le sceptre de ce prince qui les précipite dans la perdition. Saisi de pitié à cette pensée, je me mis à prier avec tant de ferveur que je me perdis, pour ainsi dire, dans l'intercession et la compassion pour tous ceux qui, morts

dans leurs fautes et dans leurs péchés, n'ont pas conscience de leur malheureux état et pourtant doivent se sentir, déjà ici-bas, misérables, en danger de devenir pour l'éternité la proie de l'ennemi des âmes. Plus je priais, plus ma compassion augmentait pour ceux qui, étant sans Christ, sans Sauveur, sont dès lors aussi sans Dieu et sans espérance dans le monde. En même temps cette pensée me saisit : si les hommes sont malheureux sous l'influence de ce mauvais esprit et de ses funestes légions, combien plus malheureux doivent être ces mauvais esprits eux-mêmes, depuis qu'ils se sont révoltés contre celui qui est la source de tout bien et de toute consolation! Cette pensée était une tentation, car elle me conduisit au delà des bornes de la prière de la foi, en tant que, sans réfléchir à la portée doctrinale de ce mouvement du cœur, entraîné par la seule pitié, je me mis à prier non seulement pour les âmes perdues des morts, mais aussi pour les anges déchus et malheureux, et même pour le salut du diable, si un pareil salut était possible. Arrivé à ce dernier point, je me sentis tout-à-coup arrêté dans ma prière, quoique je n'éprouvasse aucun sentiment de crainte, car je me sentais en la présence de mon Père céleste. Mais, comme si une voix s'était fait entendre à mon oreille, je sentais le diable personnellement présent qui me disait : « Maintenant j'ai droit à te réclamer comme ma propriété, car tu t'es mis volontairement en rapport avec moi par ton intercession en ma faveur; c'est preuve que tu m'aimes. » Inquiet et troublé, je répondis hardiment : « Non, je ne t'aime pas; j'ai seulement compassion de toi, malheureux! » « Compassion, dit-il, mais, c'est là le fruit de l'amour. Je n'ai point de compassion, parce que je n'ai point d'amour. » Voilà ce que je me rappelle de ce dialogue, qui dura longtemps, jusqu'à ce que je fusse entièrement épuisé.

Le lendemain j'étudiai tranquillement tout le jour, mais le soir à la même heure que la veille, je sentis l'approche de l'ennemi, qui recommença ses assauts de la même manière, en prétextant un droit qu'il avait sur moi, « puisque je l'aimais, disait-il; ajoutant, que l'amour est le lien de l'unité. » Je lui répétai mes déclarations que je ne l'aimais pas. Alors il me remit dans la mémoire plusieurs de mes infidélités envers Dieu, spécialement certains cas dans lesquels, par crainte des hommes, j'avais négligé de confesser Christ publiquement là où j'en aurais eu l'occasion. Il ajoutait que, pour cette raison, Dieu ne me reconnaîtrait plus pour sien, etc. Quoiqu'il dît parfois la vérité, je sentais qu'il avait tort. Lorsque je me troublais et que ma réponse tardait à venir, il paraissait prendre un nouveau courage. Citais-je un passage biblique, aussitôt il m'en opposait un autre. Cela me déroutait un instant, mais seulement jusqu'à ce que j'eusse découvert ce qu'il y avait de faux dans sa manière de citer. Il ne nia jamais la réalité de ma conversion et ne me rappela pas mes péchés d'autrefois. Son seul effort tendait à me persuader que j'étais déchu de la grâce et que je lui appartenais. Il me montrait mon peu d'amour et de reconnaissance pour le Sauveur. Les nombreux manquements et péchés qu'il me présentait et sa présence importune m'écrasaient. J'avais honte de continuer à lui répondre, et d'un autre côté je sentais que mon silence l'encourageait. Epuisé, abattu, confus, je me jetai à genoux et priai à peu près en ces termes : « O mon très-cher Seigneur Jésus, sauve-moi! Je confesse devant toi que je ne t'aime pas comme je devrais; mais je voudrais t'aimer, et je sais et je crois que tu m'aimes; aie donc pitié de moi, lave-moi dans ton sang précieux, et je serai pur; déployes-en la vertu dans tout mon être, afin que je sois

uni à toi éternellement. » En ce même instant le malin me quitta et mon cœur fut rempli de la paix de Dieu.

Tout cela se passait en esprit, mais j'avais le sentiment de la présence personnelle du diable. Etait-ce une illusion ? Je ne sais. Ce dont je suis sûr, c'est que je discernais clairement ce qui venait de moi et ce qui venait de lui. Quoiqu'il en soit, voici l'utilité que je retirai de ce combat : bien que depuis lors j'aie souvent ressenti de la pitié pour les âmes perdues des morts, je n'ai plus jamais prié que pour celles des vivants; d'autre part je reconnus que mon devoir était d'avertir à chaque occasion mes frères, de ne se mettre jamais en communication avec aucun autre esprit, que le Saint-Esprit de Dieu.

J'employai mes vacances d'été à l'évangélisation en Picardie, auprès de M. le pasteur Colani, dans les nombreuses églises qu'il y avait formées de catholiques convertis et que la question du baptisme troublait en ce moment-là.

Rentré en Suisse vers la fin d'octobre 1824, j'y restai jusqu'en mars 1825. On me demanda de tenir à Bâle des réunions d'édification pour le public de langue française. Elles attirèrent tant de monde et rencontrèrent une si violente opposition, que le magistrat, quoique personnellement sympathique à mon œuvre, me conseilla de les suspendre. Sur l'avis de quelques amis expérimentés je cédai, quoiqu'à regret. Mais tout n'était pas perdu. Ces réunions, bientôt après, furent reprises avec beaucoup de succès par le nouveau pasteur français, M. Grandpierre.

Au commencement de l'année 1825, le comité de Bâle m'envoya visiter en Suisse les amis des Missions et particulièrement les pasteurs. Cette tournée de cinq semaines me fut en grande bénédiction, malgré un certain danger spirituel. La bénédiction, c'était de séjourner successive-

ment dans un grand nombre de familles chrétiennes, et de pouvoir, avec tant de personnes pieuses, m'entretenir de l'amour de Dieu et de son œuvre de salut tant pour les Juifs que pour les payens. Le danger, c'était l'orgueil. Parce que je sortais des leçons du célèbre Silvestre de Sacy, on me prenait pour un savant, les pasteurs surtout. Plusieurs d'entre eux me consultèrent sur des passages qui leur présentaient des difficultés exégétiques. Cette humilité de leur part me rendit d'abord tout confus. Je ne me sentais pas aussi humble qu'eux. Mais lorsqu'il se trouva que ces passages, difficiles pour eux, étaient pour moi aussi clairs que le soleil, je commençai à me figurer que, si ces messieurs m'étaient supérieurs en plusieurs branches de la science, je les surpassais en revanche sur un terrain bien plus important. Ma vanité et mon orgueil s'en trouvèrent flattés.

Si Dieu n'y eût mis un contre-poids, cette prétendue découverte aurait pu avoir pour moi des conséquences fâcheuses. Jusqu'ici, me souvenant que j'avais passé ma jeunesse à la campagne avec les chevaux et les bœufs, je n'avais jamais osé me comparer à des hommes dont l'esprit avait été cultivé dès l'enfance par les études classiques. Quand il m'avait été donné de faire du bien par une prédication ou une méditation, je l'attribuais uniquement au secours de Dieu et à l'exaucement de la prière. Maintenant, mon regard s'arrêtait avec complaisance sur moi-même et sur les hommes. Il en résulta que la face du Seigneur me fût voilée et que durant plusieurs jours je fus sans joie intérieure.

C'est dans ces dispositions que j'arrivai chez le bienheureux Linder à Ziefen, où mon fidèle Sauveur m'avait préparé un antidote. C'était un pasteur âgé, plein de sa-

gesse, d'expérience et de science, et qui avait l'habitude de dire la vérité avec amour. Qu'il se fût ou non douté de mes dispositions, il se mit, dès que nous fûmes seuls, à m'interroger sur une foule de choses sur lesquelles je ne pus donner aucune réponse satisfaisante. Mais il me témoigna d'autre part tant d'affection, que je fus à la fois troublé et confus, autant à cause de l'infériorité de ma science, qu'à cause de l'infériorité de ma charité comparée à la sienne. Enfin je trouvai un instant propice pour demander pardon à Dieu et m'humilier devant lui, non de mon ignorance, mais de mon orgueil et de mon amour propre. Je pus alors élever de nouveau mon regard avec confiance vers lui, et, pour autant que je m'en souviens, ce sentiment de mon ignorance et de ma faiblesse m'est constamment resté.

La Société des Missions de Bâle avait à cette époque l'habitude d'envoyer chaque année plusieurs de ses élèves en Angleterre, pour les mettre au service de la Société des Missions de l'église anglicane, cette dernière, à l'inverse de celle de Bâle, manquant d'hommes plus que d'argent. Il est regrettable que ces relations entre les deux sociétés aient cessé, car elles contribuaient beaucoup à entretenir l'amour mutuel et la sympathie chrétienne entre les chrétiens d'Angleterre et ceux du continent. Les élèves de la maison des Missions de Bâle étaient consacrés sur le continent; car ni la Société des Missions de l'église anglicane, ni la Société pour la propagation de l'Évangile, ne mettaient, au commencement, pour condition que leurs missionnaires eussent reçu la consécration épiscopale.

Ma tournée finie, je rentrai à Bâle en février. Le comité décida alors de m'envoyer en Angleterre, et pour cela de me faire consacrer. Ma consécration eut lieu le 25 février,

dans un temple de l'église nationale unie (composée de Luthériens et de Réformés) du Grand-Duché de Bade, sans examen préalable, et avec si peu de solennité, que cette cérémonie aurait fait peu d'impression sur moi, si je n'eusse été d'ailleurs touché par mes propres réflexions et par un entretien avec le célèbre Dr Stier, sur l'importance et la responsabilité du ministère évangélique.

Ce stage en Angleterre me contrariait. D'abord, parceque je prévoyais que, au lieu de m'assigner un poste réellement missionnaire, on utiliserait mes connaissances de l'arabe et de l'italien pour m'envoyer à Malte, aider M. Jowett dans la traduction et l'impression de livres et traités en ces deux langues et en d'autres. Ensuite, parceque, comme beaucoup de continentaux, j'étais plein de préventions contre les Anglais. Toutefois, sachant que j'avais été placé par la volonté de Dieu sous la direction de la Société des Missions de Bâle, que son comité était composés d'hommes de Dieu, j'étais depuis longtemps résolu à m'en remettre absolument à leur décision, persuadé que Dieu me conduirait de cette manière par des voies meilleures que celles que j'aurais choisies de mon chef. Me tenant à ce principe, je n'ai jamais cherché à changer ma position, et c'est en me laissant ainsi conduire que je suis arrivé, de la maison paternelle et d'entre les cornes de la charrue, par Bâle, l'Angleterre, Malte et l'Abyssinie, à ma place actuelle d'évêque de l'église unie d'Angleterre et d'Irlande à Jérusalem.

Cependant, au moment de quitter Bâle et de prendre congé des membres du comité, je me sentis pressé de parler à cœur ouvert à son bienveillant président, M. le pasteur von Brunn : « On m'a donné à entendre, lui dis-je, que je serais stationné à Malte ; mais permettez moi de vous dire

toute ma pensée. Je crains de ne pas pouvoir m'entendre avec les Anglais avec lesquels je devrai vivre et travailler là-bas. Si cela devait arriver, verriez-vous des difficultés à ce que, plutôt que de me quereller, je me rendisse à mes risques et périls en Abyssinie, pour y prêcher l'Évangile, en gagnant mon pain par le travail de mes mains ? » Il me répondit en souriant : « Remets tes voies à l'Éternel, il agira et te conduira bien. »

J'avais lu le récit des travaux des Jésuites en Abyssinie au seizième siècle, et cette lecture avait éveillé en moi un vif intérêt et une réelle compassion pour les habitants de cette contrée. Cette compassion n'a fait dès lors que s'accroître en mon cœur, surtout pendant les cinq années que j'y passai. J'avais dès 1825, comme je l'ai encore aujourd'hui, la conviction que, malgré les erreurs, la superstition et l'immoralité qui règnent en Abyssinie, Dieu s'y est réservé un peuple. L'église abyssine qui, parmi de nombreuses erreurs sans doute, retient pourtant les principales vérités du christianisme, telles que la doctrine de la trinité, de la divinité et de l'humanité de Christ, de la rédemption, cette église, dis-je, n'aurait pas pu subsister douze cents ans, entourée comme elle l'est par de fanatiques musulmans d'un côté, par de sauvages payens de l'autre, s'il n'était demeuré en elle quelque reste de l'élection par grâce.

Au moment où je soumettais mes réflexions à M. le pasteur von Brunn, je ne soupçonnais pas qu'aucune société de Missions eût la pensée d'évangéliser l'Abyssinie. Quelle ne fut donc pas ma joyeuse surprise lorsque, deux jours après mon arrivée en Angleterre, le comité de la Société des Missions de l'église anglicane, auquel je fus présenté, me demanda si je serais disposé à me rendre avec le missionnaire Kugler en Abyssinie ! Comme j'étais intérieurement préparé pour

une telle demande, je répondis avec joie que j'irais volontiers. Cet incident me confirma dans la conviction que c'était là que le Seigneur m'appelait, et plus tard, au milieu des dangers, des tentations et des tribulations de toute nature que j'y rencontrai, cette certitude fut pour moi une source abondante de consolations. Cette assurance d'être là où le Seigneur m'a placé et où il me veut, est aujoud'hui encore mon soutien contre les défaillances. Souvent cette assurance se répand comme une huile bienfaisante sur les vagues agitées de mon âme et de ma vie. Dans les heures pénibles de la maladie, exposé à la haine et aux critiques malveillantes des hommes, en même temps qu'aux suggestions du malin ou de mon propre cœur, — à celle-ci par exemple, qu'un autre champ de travail serait moins pénible et plus fructueux, — c'est cette assurance qui toujours m'a rendu le calme.

J'arrivai à Londres vers la fin de mars 1825, en compagnie de M. Lieder, aprés avoir passé deux jours auprès de mes amis de Paris. A Londres, nous prîmes un fiacre, M. Lieder et moi, pour nous rendre à la maison des Missions à Islington. Environ quatre heures de temps nous roulâmes à travers les rues de cette ville avant d'atteindre Islington. Lorsqu'enfin nous y fûmes arrivés et que nous demandâmes où se trouvait la maison des Missions, personne ne put nous renseigner. Nous n'avions d'autre adresse que « Church Missionary Society College ». Or, comme cet établissement venait d'être fondé et était encore peu connu, nous nous trouvions dans le plus grand embarras. Il me revint alors heureusement à l'esprit que l'évêque Wilson, de Calcutta, habitait Islington. Nous nous rendîmes chez lui, et il nous donna un guide pour nous conduire à la maison des Missions.

Les élèves nous accueillirent avec un amour vraiment fraternel. Le directeur, en revanche, le révérend N. Pearson, qui plus tard fut pour moi un fidèle ami et frère, nous reçut avec une certaine raideur. Dès la première entrevue il me donna à composer sur Rom. v, 1 un sermon, que je devais lire le lendemain en présence du comité. Heureusement c'était un passage sur lequel j'avais beaucoup réfléchi et consulté les meilleurs commentaires allemands et anglais. Je n'eus donc pas de peine à rédiger cette prédication, qui, malgré mon anglais fort défectueux, donna aux membres du comité une meilleure idée de mes capacités que je ne le méritais. Ce jugement trop favorable fut pour moi une cause de trouble dans mes rencontres subséquentes avec les membres du comité, car je craignais toujours de déchoir dans leur opinion à mesure qu'ils découvriraient mes imperfections.

Pendant mon séjour de sept mois dans cette maison j'eus souvent l'occasion de jouir de la société de M. Pearson et de sa famille, et de celle de plusieurs élèves missionnaires, particulièrement des deux archidiacres Cockran, de Ruppertsland, et H. William, de la Nouvelle Zélande, décédés tous deux ces dernières années. Souvent aussi je me rencontrais avec le savant et pieux C. Friend, qui hélas! est mort en Inde, au seuil de sa carrière missionnaire. Je me sentais si attaché à lui, que je suis resté jusqu'à ce jour en relations d'amitié avec sa famille.

La Société des Missions trouvait difficilement des hommes qualifiés pour ses divers champs de travaux. Ce n'étaient pas seulement les connaissances qui manquaient à plusieurs des élèves, mais les capacités intellectuelles et la piété. Car plusieurs, quoique sincères, humbles et dévoués, étaient encore fortement enlacés par le monde.

Je passais de temps à autre quelques heures bénies auprès d'amis chrétiens dans le voisinage de notre maison. Du reste ma vie à Londres était fort uniforme. J'étais la plupart du temps seul dans ma chambre d'étude, occupé à la lecture. Je lisais surtout des livres d'édifications, tels que le Repos éternel des saints de Baxter, et le Commentaire de l'évêque Leighton sur la Ire Epître de Pierre. Malgré cette vie paisible, j'étais moins sous l'influence de l'esprit de prière qu'à Paris, probablement parceque, entouré d'hommes pieux, j'avais moins le sentiment de ma faiblesse et me sentais moins exposé aux tentations.

J'eus le privilège de pouvoir visiter souvent les secrétaires de notre Société, MM. Pratt et Bickersteth, dont la conversation était pour moi aussi édifiante qu'instructive. Mes préventions contre les Anglais tombèrent bientôt complètement. Ce que j'eus plus de peine à vaincre, c'est le préjugé que j'avais contre la forme et la longueur du culte anglican. On m'avait permis de suivre les cultes allemands du Dr Steinkopf, et j'usais abondamment de cette permission. C'est peut-être une des causes qui m'empêchèrent de rendre plus vite justice à ce qui me choquait dans les formes du culte anglican.

J'étais depuis environ deux mois en Angleterre, lorsqu'un petit incident vint encore accroître mes préventions. S'il m'arrivait de laisser le culte allemand, c'était pour me rendre aux sermons de l'évêque Wilson, que j'aimais beaucoup à entendre. Comme on avait peine à y trouver place à cause de la foule, je devais ordinairement, malgré le mauvais état de ma santé, rester debout pendant toute la durée du service. Je remarquai alors que les gens bien vêtus étaient toujours les premiers conduits à une place, même quand ils n'en possédaient pas une à eux réservée,

et l'idée ou la tentation me vint d'essayer d'une ruse. J'arrivai le dimanche suivant avec une grosse et belle bague à mon doigt, et me tins près de la porte parmi d'autres personnes de diverses conditions. Au bout de quelques minutes, j'ôtai mon gant et portai comme machinalement la main à ma tête. Aussitôt je fus conduit à un bon siège. Cela me fit penser à ce que dit S. Jacques dans son Epître (II, 2. 3) et me disposa encore plus mal à l'égard de l'église anglicane. Je n'avais rien contre l'épiscopat, ni contre la doctrine, mais les longueurs et les répétitions de sa liturgie, jointes au formalisme de beaucoup de ses membres, tant laïques qu'ecclésiastiques, me choquaient.

J'aurais aimé assister une fois à un culte des dissidents, pour m'en faire une idée. Les règles de la maison des Missions ne permettaient pas aux élèves de s'y rendre; mais un jour le directeur lui-même me conseilla d'aller entendre un célèbre prédicateur indépendant. En arrivant je fus aussitôt conduit à un siège, ce qui produisit sur moi une bonne impression. Le service commença par un chant, puis vint la lecture d'une portion de la Parole de Dieu, puis une soi-disant prière, durant laquelle tout l'auditoire se tint debout pendant près d'une heure. L'officiant paraissait persuadé que sa prière devait nécessairement être d'une certaine longueur, car il commença dans cette prière par rappeler à Dieu en détail, ce que Dieu est et ce qu'il n'est pas, ce qu'il a fait, et ce qu'il n'a pas fait quoiqu'il eût pu le faire, etc. Tout cela était vrai, mais fort peu en rapport avec les besoins des âmes. La seconde partie de la prière, quoique manquant encore d'onction, était davantage une prière : confession des péchés, supplications, intercessions et actions de grâces. Mais la première partie m'avait tellement fatigué, que je ne pouvais plus profiter de la seconde,

et je crus remarquer la même lassitude dans mon entourage, qui s'était montré comme moi attentif à la première partie. Depuis ce jour la liturgie anglicane me plût davantage.

Ma principale occupation, durant les sept mois de mon séjour à Londres, fut l'étude de l'hébreu, de l'arabe et de l'éthiopien. Pour la première de ces langues j'avais comme camarade d'étude mon cher frère et futur compagnon d'œuvre en Abyssinie, le bienheureux Kugler; pour les deux dernières j'étais seul à recevoir les leçons du professeur Lee, dont je profitais d'autant plus, y mettant de mon côté une ardeur particulière. Lorsque l'on me donna pour la première fois la grammaire éthiopienne avec ses 209 caractères, dont pas un ne m'était connu, je me souvins avec confusion qu'un an et demi auparavant, quand je commençais l'arabe, j'avais mis plusieurs jours à apprendre l'alphabet, et je résolus qu'il n'en serait pas ainsi pour l'éthiopien. J'entrai dans ma chambre et, sur la porte que je venais de fermer, j'écrivis ces mots : « Je ne t'ouvrirai pas que je ne sache lire. » J'avais calculé que cela me prendrait un jour entier. Mais voici, à force d'application, mais d'une application telle que j'en ressentis les deux jours suivants de forts maux de tête, je pouvais lire d'une manière passable au bout de deux heures. Cinq mois plus tard, j'étais en état, dans un examen, de traduire de l'éthiopien en latin, sans le secours d'un dictionnaire, les cantiques de Marie et de Zacharie, avec deux chapîtres du prophète Osée.

Mentionnons encore un cours de médecine pratique, que je suivis à Londres, sous la direction d'un cher ami des Missions, M. Fernandez. Je n'avais il est vrai aucune prédilection pour cette étude. Néanmoins le peu que j'en appris me fut souvent d'une grande utilité, spécialement en Abyssinie, comme on le verra dans la suite de ce récit.

Pendant mon séjour en Angleterre un changement s'opéra en moi, je ne sais si ce fut à mon avantage ou non. Jusque là ma vie intérieure avait été agitée, toujours par hauts ou par bas; tantôt accablé dans le sentiment de ma corruption naturelle, tantôt ravi dans le sentiment de la présence de mon Sauveur et dans la jouissance de son amour immérité; dans l'une et dans l'autre de ces deux situations j'étais poussé à prier, pour ainsi dire, sans cesse pour mes semblables, chrétiens, juifs et payens. Tantôt c'était une profonde pitié pour ceux qui, plongés comme moi par nature dans une même corruption, n'avaient pas le même Sauveur devant eux pour lui exposer leurs besoins, tantôt c'était l'amour de Christ et le désir de le voir glorifié et invoqué par tous les hommes, qui me poussaient à le prier d'attirer, selon sa promesse, tous les hommes à lui.

Jusque-là je vivais trop replié sur moi-même, dans une préoccupation excessive de mon état spirituel. Pendant mon séjour en Angleterre j'appris à m'occuper moins de mes impressions, à m'appuyer davantage et plus simplement sur la Parole de Dieu, à vivre par la foi. Ma vie intérieure en devint plus calme et plus égale. Aussi ne m'est-il guère arrivé depuis lors de traverser de ces heures exceptionnelles, d'accablante tristesse ou de joie débordante. Je me souviens pourtant, qu'à la veille de quitter Londres, je jouis pendant quelques jours d'une communion si intime avec le Seigneur, que j'en étais comme hors de moi. D'un côté l'humiliation, à la vue de mon indignité; de l'autre, la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, me remplissaient tellement que je m'écriai : C'en est assez, Seigneur, je te prie, répands aussi ton amour dans le cœur de mes semblables, pour lesquels tu mourus aussi bien que pour moi !

Vers la fin de novembre eut lieu à Free Masons Hall la réunion nombreuse et imposante, dans laquelle nous devions, une quinzaine de frères et moi, faire nos adieux. Les uns se rendaient aux Indes et dans la Nouvelle-Zélande, les autres en Afrique; mon cher frère Cockran, dans l'Amérique du Nord, chez les Indiens de la Rivière Rouge; cinq autres, en Egypte et en Abyssinie.

Cette séance d'adieu fut à la fois solennelle et touchante. Sur le seuil de notre carrière, nous sentions tous notre faiblesse et notre responsabilité ; mais la bienveillance avec laquelle on nous parla, les prières qui montèrent devant Dieu en notre faveur, tout concourait à nous encourager et à nous fortifier, non seulement pour ce jour-là, mais pour les moments difficiles qui devaient se rencontrer dans nos divers champs d'activité.

Ce jour fut particulièrement sérieux pour moi, parce que le comité m'avait chargé, ainsi qu'un frère anglais, d'adresser à l'assemblée quelques mots en rapport avec la circonstance. J'en avais un grand souci, mais la sympathie que je lisais sur tant de visages me facilita tellement la tâche, que le souvenir m'en est revenu comme un puissant encouragement, dans mainte heure difficile.

CHAPITRE III.

Premier voyage missionnaire en Palestine et en Égypte.

(1826-1829)

Quelques jours après nos adieux, cinq d'entre nous partaient pour Malte ; Kugler et Kruse s'y rendaient par mer, tandis que Muller et Lieder traversaient le continent. Ces derniers passaient par la Suisse, dans l'intention de s'y marier. Comme ils ne savaient pas le français, je leur fus adjoint pour traverser la France. Nous nous arrêtâmes deux jours à Paris, où j'eus le bonheur de revoir mes amis Galland, Fr. Monod, Marc Wilks et d'autres, à ma grande édification. Au moment de quitter Paris, une lettre nous arriva de M. Blumhardt, directeur de la maison des Missions de Bâle, qui nous conseillait de nous rendre directement de Paris à Marseille, sans passer par Bâle, par la raison, nous disait-il, que le comité des Missions de Bâle n'approuvait pas le mariage des missionnaires. Mais notre place était payée; la lettre arrivait trop tard; nous devions continuer notre route par Bâle. Peu après notre arrivée nous fûmes appelés devant le comité, qui nous accueillit avec une certaine froideur. Après un silence solennel, le cher pasteur von Brunn, président du comité, prit la parole et pendant tout une demi-heure, parla contre le mariage en général, et contre le ma-

riage des missionnaires en particulier. Etant désintéressé dans cette question, je pouvais juger impartialement son discours. Je trouvai en effet que plusieurs de ses raisons contre le mariage des missionnaires étaient valables, au moins pour les commençants, qui n'ont pas encore fait leurs preuves. Mais le pasteur von Brunn ayant laissé de côté ce qu'il y avait à dire en faveur de tels mariages, il ne réussit pas à convaincre mes deux amis. D'ailleurs ses griefs contre le mariage semblaient trop tirés de son expérience personnelle, sa femme lui ayant causé durant de longues années bien des déboires. Son discours donc, au lieu de détourner mes deux amis de leur mariage, n'aboutit qu'à leur faire prendre en pitié M. von Brunn et le sien. Le bon vieillard ayant fini de parler, s'adressa à moi et me demanda quelles étaient mes pensées à cet égard. Je lui répondis d'un ton assez dégagé : « J'ai accompagné mes amis à travers le continent en qualité d'interprête ; je ne songe point quant à moi, et pour le moment, à me marier. » Sur cela les membres du comité se regardèrent avec surprise. Je ne comprenais pas pourquoi. Mais on me dit plus tard que ces messieurs m'avaient cru fiancé depuis longtemps, en dépit des règles de la maison. Je les rassurai, en leur disant que j'étais entré dans la maison des Missions fermement résolu à ne songer au mariage qu'après plusieurs années de service actif dans la mission. Quant à mes deux amis, ils s'en tinrent, comme cela arrive en pareil cas, à leur opinion.

Après avoir fait visite à mes connaissances de Bâle, je me rendis à Crémine, chez mes parents, pour passer auprès d'eux le reste du temps qui nous était accordé pour la Suisse (de décembre 1825 à janvier 1826). Je fis là une expérience qui plus tard m'a été bien utile.

Une sorte de réveil religieux s'était produit sans éclat dans la contrée avoisinante, et je parcourais ces villages pour y tenir des réunions et y visiter les nouveaux convertis. Je ne rentrais d'ordinaire à la maison qu'à une heure très-tardive, et cela inquiétait ma mère ; car l'hiver était rude et des loups rôdaient dans le voisinage. Un matin, à mon départ, ma mère me dit affectueusement : « Ne rentre plus si tard ; si tu es retardé, passe la nuit chez des amis. » Mais ce conseil me parut trop craintif. Ce même jour je me mis en route pour la maison encore plus tard que les autres fois. Comme je cheminais, entre onze heures et minuit, dans un sentier écarté sur la lisière d'un bois, j'aperçus à une certaine distance devant moi quelque chose qui ressemblait à un homme. Je toussai pour attirer son attention, mais l'objet s'éloigna. A ce moment j'arrivais à un fossé de douze à quinze pieds de large. Lorsque j'en fus remonté et que je pus de nouveau voir devant moi, il n'y avait partout que de la neige. Seulement on apercevait un sapin entre le sentier et la forêt. Je supposai que l'être que j'avais vu, et que je ne retrouvais pas, s'était caché derrière cet arbre, pour essayer de me faire peur quand je passerais. J'allai donc droit à l'arbre, cherchant et regardant derrière et dans ses branches ; mais rien ! Alors l'idée me vint que ce que j'avais vu pouvait bien être un loup. Je me rappelai le conseil que m'avait donné ma prudente mère, et, les remords de ma conscience aidant, je fus saisis de frayeur à la pensée qu'un loup pouvait se trouver à quelques pas de moi. J'arrivai ainsi à un endroit où mon sentier suivait le fond d'un étroit ravin, bordé des deux côtés par des broussailles, qui retombaient en voûte au-dessus de ma tête. Hé bien ! moi qui plus tard ai rencontré sans peur des lions, des boas, des léopards, des crocodiles, des

hyènes, je marchai le long de ce sentier pendant un quart d'heure en tremblant, à cause d'un misérable loup. De fait, la vraie cause de ma crainte ce n'était pas cette bête, mais plutôt ma conscience, qui me reprochait d'avoir désobéi à ma mère. Dès lors je compris que, d'une manière consciente ou inconsciente, le péché est la seule cause de la peur; car « l'amour bannit la crainte ». Le lendemain on retrouva près du dit sapin les traces d'un gros loup.

Le 30 janvier 1826 je quittai Berne avec mes deux amis, Muller et Lieder, et en outre madame Muller. Nous nous dirigions sur Malte. Notre voyage fut long et ennuyeux, sauf le premier jour à Lausanne, où nous passâmes une délicieuse soirée avec quelques frères persécutés et brûlants d'amour.

Dans ce temps-là il n'existait ni voiture postale, ni aucun moyen régulier de transport entre Genève et Marseille. Il fallut passer un contrat avec un voiturier de Lausanne, qui s'engageait à nous transporter en douze jours à Marseille. Il nous amena par Genève et la Savoie jusqu'à Grenoble. Déjà à la frontière savoisienne nous avions été dépouillés de tous nos livres et de nos traités, que, malgré toutes nos instances, l'on avait renvoyés à Genève; après quoi seulement nous avions pu traverser la Savoie. A Grenoble ce fut pis encore. Sous prétexte que nos papiers n'étaient pas en règle, — et pourtant ils avaient été visés à Berne par l'ambassadeur français, — nous fûmes arrêtés, et nous avions la perspective de passer là au moins une quinzaine de jours, surveillés sinon détenus par la police. Ce n'était toutefois qu'une manœuvre, employée pour tirer de nous quelque argent; car au bout de trois jours nos passe-ports nous furent rendus. Nous arrivâmes donc à Marseille après quinze jours de voyage, au lieu de douze.

Il nous fallut attendre là un mois entier, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de nous embarquer pour Malte. Long et triste mois, car nous ne parvînmes pas à rencontrer quelqu'un qui cherchât Dieu et qui se préoccupât de son salut. Pourtant les négociants de la maison Imer et frères, auxquels nous avions été recommandés, se montrèrent fort obligeants envers nous. Dieu récompensa leur charité en attirant à lui plus tard plusieurs de leurs enfants, dont il fit des instruments de bénédiction. J'entrai en relation avec les deux pasteurs protestants. L'un était rationaliste, l'autre orthodoxe, mais sans vie. J'eus plusieurs discussions avec le premier, en présence de personnes qui devinrent ensuite croyantes pour la plupart. Ce pasteur se fâchait souvent contre moi. Quelques personnes lui ayant un jour exprimé leur désir de m'entendre prêcher dans son temple, il répondit avec des jurements qu'il ne le permettrait jamais. Quelques années plus tard il avait détruit sa réputation et devait quitter Marseille.

Après avoir attendu en vain pendant un mois un vaisseau qui partît pour Malte, nous nous embarquâmes sur un bâtiment français se rendant à Messine. Nous espérions trouver là une occasion de continuer notre route. La navigation fut lente, et ce qui nous la rendait presque insupportable, c'était une malpropreté à laquelle nous n'étions pas encore accoutumés. Un vent faible nous amena en cinq jours près de la Corse. Mais le soir du cinquième jour, comme nous étions à table sur le pont, un violent et subit coup de vent d'est secoua notre vaisseau, renversa à terre la moitié de notre société avec le potage, les assiettes et les bouteilles. A peine fûmes-nous relevés, que le mal de mer nous prit. Alors, les vagues commençant à balayer le pont, les passagers furent renvoyés dans la cabine, et la

porte fut fermée. En montant le lendemain matin sur le pont, je m'aperçus que nous étions poussés avec une grande vitesse vers l'ouest; le soir nous abordions à Toulon! Quatre jours après, le vent d'est étant tombé, nous nous remîmes en mer et navigâmes durant cinq jours. Au matin du sixième jour le vent reprit avec cette force modérée qui plait aux marins anglais; mais nos marins français se réfugièrent dans le port de Gaëte, où on nous mit en quarantaine, c'est-à-dire qu'on nous retint là douze jours, sans nous permettre ni de descendre à terre ni de lever l'ancre. Impatientés, nous envoyâmes par un exprès une requête au roi de Naples, qui nous accorda comme une faveur la permission de continuer notre route. Il y avait du louche dans ces lenteurs. Elles éveillèrent en nous le soupçon que nos matelots faisaient de la contrebande, mais la chose ne pût être éclaircie. En trois ou quatre jours nous atteignîmes Messine, où nous eûmes à subir de nouveau sept jours de quarantaine. Après quoi pleine liberté nous fut accordée de visiter cette belle ville. Une chose nous y affligea profondément, savoir l'immoralité de ses prêtres et le sort de leurs ouailles.

Enfin une barque maltaise s'offrit à nous conduire à Malte, mais elle était si petite que les cinq passagers (un anglais s'était joint à nous) s'y trouvaient bien serrés. La pauvre dame Muller surtout me faisait pitié. Mais elle était heureuse de sentir que le Seigneur était avec nous dans la barque. Le premier soir on jeta l'ancre dans le voisinage d'un hameau de pêcheurs maltais. Un beau clair de lune m'engagea à me rendre dans une de leurs huttes, où j'essayai de m'entretenir avec ces pauvres gens. A peine m'étais-je assis, que la hutte se remplit d'hommes et de femmes avec lesquels je passai une heure agréable. Mon peu

d'italien s'était trouvé suffisant pour me faire parfaitement comprendre de ces gens simples, heureux de m'entendre parler de l'amour de Dieu et de ce que Christ a fait et a souffert pour notre rédemption. Deux jours plus tard nous abordâmes à la pointe qui se trouve au nord-est de Gozzo. Le vent y était si fort, qu'après un jour d'arrêt il fallut côtoyer le rivage, pour arriver le jour suivant à la baie de S.-Paul. Cet endroit passe pour être celui-là même où l'apôtre fut jeté par le naufrage. La nuit y fut calme, et pendant la soirée nous nous entretînmes de l'apôtre des Gentils, des voies de Dieu et de sa fidélité envers ses serviteurs. Nous atteignîmes La Valette le lendemain, quarante-neuf jours après notre départ de Marseille.

Nous n'étions pas au bout de nos tribulations. Débarqués à un endroit appelé Nix Mangiare, il nous fallut d'abord subir une sorte d'enquête sur nos personnes, notre lieu d'origine, notre voyage, nos projets, etc. Nos passeports furent réclamés et examinés pendant un temps qui nous parut bien long, exposés comme nous l'étions à l'ardeur du soleil. Autour de nous une foule de mendiants maltais nous remplissaient les oreilles de ce cri : « Nix Mangiare ». Après l'examen de nos passe-ports on nous demanda si nous connaissions dans la ville quelqu'un qui voulût se rendre notre caution, parce qu'autrement l'entrée nous en serait refusée. Nous répondîmes que M. le pasteur Jowett nous servirait de caution; on nous ordonna de le faire chercher. A notre grande joie, et bien plus promptement que nous n'avions osé l'espérer, le cher M. Jowett arriva. C'était notre délivrance. Mais pour moi ce fut une joie particulière de me sentir, dès le premier instant, uni à lui de cœur et d'âme. En quelques jours cette affinité d'esprit se trouva transformée en une amitié impérissable.

A notre arrivée à Malte, on nous apprit que le frère Kugler ainsi que M. et Mme Kruse, arrivés d'Angleterre par mer, étaient déjà repartis et en route pour Alexandrie. M. et Mme Muller et M. Lieder les suivirent quelques jours après. Je fus retenu quatre mois à Malte. M. Jowett avait fait traduire en arabe des traités, dont je devais corriger les épreuves. Ce fut mon occupation journalière. Elle était monotone, mais en compensation je jouissais de la famille de M. Jowett, chez qui je logeais.

Le culte anglais officiel, qui avait lieu dans la maison du gouverneur, me laissant froid, j'assistais d'ordinaire à celui des méthodistes; et, comme je n'avais pas encore reçu à cette époque la consécration épiscopale, je prêchais souvent dans leur chapelle. C'est là que j'appris à connaître le Dr Rule, connaissance que je renouvelai avec beaucoup de joie à Plymouth, quarante-et-un ans plus tard. M. Jowett n'avait pas l'autorisation de prêcher; il tenait seulement de temps en temps des réunions dans sa famille; mais ces réunions n'étaient fréquentées que par des membres de l'église méthodiste, des gens qui ne trouvaient pas d'édification au culte anglican tel qu'il se célèbrait alors.

Un jour on vint me prier de visiter un pauvre malade maltais, anxieux au sujet de son salut. Il avait passé plusieurs années en France, où il avait pu entendre quelque chose des vérités évangéliques. Il ne les comprenait toutefois que bien peu. Une seule chose était claire pour lui, c'est que l'église romaine est un système d'erreurs. Aussi ne voulait-il pas qu'aucun prêtre maltais l'approchât. En revanche il avait exprimé le désir d'être instruit par un pasteur évangélique. Des deux pasteurs établis dans l'île et des trois missionnaires qui s'y trouvaient occasionnellement, aucun ne connaissait la langue maltaise. On me de-

manda de lui parler en français, langue qu'il comprenait assez bien. Je le visitai deux ou trois fois chez lui, et le trouvai ignorant, mais conscient de son état de péché et désireux d'apprendre comment il pouvait être sauvé. Je m'efforçai d'affermir sa conviction de péché et de l'amener à Christ, le sauveur des pécheurs. Bien que ses facultés intellectuelles fussent très-restreintes, il saisissait avec une simplicité enfantine les vérités du salut. Quelques jours après ma première visite, on le transporta à l'hôpital, où je le visitai journellement. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il rendit témoignage de sa foi évangélique devant plusieurs personnes, en exprimant aussi le vœu d'être enterré comme protestant. Le bruit de cette conversion se répandit bien vite dans La Valette et les villes voisines. C'était, à ce que je crois, le premier maltais qui mourait protestant. A cette nouvelle les prêtres en émoi annoncèrent aux foules que le diable viendrait à la mort de ce malheureux, enlever non seulement son âme mais aussi son corps. Comme j'étais étranger, un pasteur des Indépendants fut appelé pour présider à l'inhumation. Tout devait se passer régulièrement et sans bruit. Mais des gens avaient été placés, paraît-il, en observation dans le voisinage de l'hôpital. Car au moment où on apportait le cerceuil dans lequel devait être déposée la dépouille mortelle, un cri partit, et aussitôt la porte de l'hôpital se trouva entourée d'une foule menaçante, qui s'attendait à voir le diable emporter le cadavre. Le gouverneur dut envoyer un détachement de soldats pour protéger le cortège funèbre. Mais il fallut se hâter; car la foule grossissait et sa fureur augmentait. Des milliers vociféraient, juraient et jetaient des pierres. Plusieurs soldats furent blessés et les fenêtres des maisons habitées par des protestants anglais furent brisées. Lorsqu'au milieu

d'un vacarme croissant, le cercueil fut sorti de la porte de la ville, cette porte fut fermée et la foule excitée resta dans la Strada Reale et les rues avoisinantes. Un renfort de soldats fut envoyé pour prévenir si possible un plus grand mal. J'étais seul à la maison; M. Jowett et sa famille étaient à la campagne. Je me rendis chez le pasteur méthodiste, où je trouvai plusieurs personnes en grande agitation et détresse. La maison était gardée par des soldats. Mon intention était de faire seulement une visite; mais dans l'intervalle, la populace avait reflué de devant la porte fermée de la ville et rempli toutes les rues autour de la maison où nous étions, de sorte qu'aucun de nous n'ôsa s'aventurer à en sortir, si ce n'est après minuit, et encore avec une escorte de soldats. Le lendemain tout était rentré dans l'ordre.

Mais mon travail à Malte était terminé, et le moment était venu de rejoindre mes frères à Alexandrie. J'appris qu'un voilier maltais, probablement le seul qui pour le moment dût s'acheminer du côté d'Alexandrie, s'apprêtait à lever l'ancre. Je me rendis auprès du propriétaire du vaisseau pour prendre ma place. Le prix était modéré, et nous fûmes bientôt d'accord. Mais, tandis que je lui comptais l'argent, des personnes présentes lui soufflèrent à l'oreille quelque chose qui l'inquiéta visiblement. Se tournant vers moi, avec un visage sévère, il me dit : « Je ne puis pas vous permettre de monter sur mon vaisseau. » — « Et pourquoi? demandai-je; n'êtes-vous pas convenu avec moi de ce prix ? » — « Oui, répondit-il, et je n'aurais du reste rien à objecter. Mais je viens d'apprendre que vous avez pris part à la conversion de cet homme qui a été récemment la cause de ce grand tumulte. Plusieurs Maltais ont déjà pris leurs places sur mon vaisseau, je craindrais que

pendant la traversée votre vie ne fût en danger, et j'en serais responsable. » — « Cela ne fait rien, lui dis-je. Je dois arriver sans retard en Egypte, et je n'ai pas d'autre moyen que votre vaisseau. Soyez un homme et tenez-vous-en à notre accord. Je ne crains rien, parce que Dieu me protégera. » Après un instant de réflexion, il reprit: « Hé bien! je ne change pas volontiers ma parole; mais n'oubliez pas que je décline toute responsabilité à votre égard. Si vous voulez me promettre de n'entamer à bord aucune conversation religieuse, je consentirai à vous embarquer. » — « Une telle promesse, répondis-je, serait de l'infidèlité envers Dieu, mon maître; je ne puis pas vous la faire. Mais je puis vous promettre d'éviter dans ma conversation tout ce qui pourait blesser un homme raisonnable. » Après qu'il se fut encore entendu avec quelques-uns de ceux qui étaient là et qu'il les eût pris à témoin, il me dit: « C'est bien! je compte sur votre promesse; trouvez-vous à bord tel jour. »

Ce jour venu, après un cordial adieu à M. Jowett, à sa famille et à quelques amis chrétiens de Malte, je me rendis à bord, non sans quelque inquiétude. En arrivant sur le pont, je me trouvai en face de quatre officiers, qui étaient comme moi des passagers de cabine. C'étaient un colonel français débauché, un sombre capitaine espagnol et deux frivoles lieutenants italiens; tous quatre incrédules déclarés. Lorsque j'arrivai près d'eux, ils se regardèrent d'un air qui voulait dire : voici justement celui dont nous parlions. Ils gardèrent cette attitude à mon égard pendant plusieurs jours, chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble. Mais quand je les rencontrais séparément, non seulement ils étaient polis, mais encore ils me permettaient d'exposer devant eux quelqu'une des vérités du salut. Outre ces mes-

sieurs, douze à quinze Maltais, avec un moine à leur tête, complétaient le nombre des passagers. Les Maltais étaient moins polis que les officiers. Dès qu'ils me voyaient, ils témoignaient par toute sorte de grimaces leur horreur pour ma personne; ils crachaient sur l'hérétique et montraient par des gestes que leur désir aurait été de me jeter par-dessus bord. Tous les matins, durant six jours, et pendant la journée chaque fois que je passais près de l'endroit où ils se tenaient, ils renouvelèrent leurs avanies. En revanche, le capitaine et le pilote étaient polis et presque aimables envers moi. Dans cet entourage ma consolation était la prière et une communion d'autant plus intime avec mon Dieu; si intime, que je pus goûter avec un inexprimable bonheur la certitude de sa présence et de son amour, sur ces mêmes eaux sur lesquelles il avait montré à son fidèle serviteur Paul son amour et sa fidélité. Oh! je priais Dieu ardemment de faire de moi un de ses instruments bénis, afin qu'un jour je pusse redire aussi : j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi (II Tim. IV, 7.)

Dans la nuit du sixième au septième jour de notre traversée, je fus réveillé vers minuit par un cri d'effroi perçant, poussé sur le pont. Je montai de ma cabine pour voir quelle en était la cause. Les quatre officiers étaient debouts, stupéfaits, devant l'entrée de leurs cabines. Aucun d'eux ne paraissait en état de répondre à ma question sur ce qui était arrivé. A quelques pas de nous le moine était couché sur le plancher, dans une angoisse mortelle, à peine capable de balbutier le nom d'un de ses saints, tandis que les autres Maltais, pour obtenir du secours, criaient de toutes leurs forces à tous les saints dont ils pouvaient se rappeler les noms. Aucun d'eux ne pouvait me dire ce qui était arrivé.

Enfin je vis les matelots puiser avec précipitation de l'eau de la mer, à la voix du pilote qui les encourageait. J'interrogeai celui-ci : « Le feu, me répondit-il, a éclaté près du dépôt de poudre, et nous sommes en grand danger. » Je lui demandai si je pouvais aider. « Non, répondit-il, il n'y a point de place en-bas pour travailler et puiser de l'eau. » Je compris toute la grandeur du péril lorsqu'on me dit que notre navire, à cause des pirates grecs, (c'était le moment de la révolution de Grèce) portait un cargaison de poudre. Chaque minute pouvait être notre dernier instant, car nous n'avions pas de chaloupe à notre disposition. Voyant que je ne pouvais parler à personne à cause des cris des Maltais, je descendis dans ma cabine et me remis entre les mains de Dieu. Je pus le faire avec une grande joie, précisement parce que les jours précédents la conduite de mes compagnons de route m'avait poussé davantage à la prière et à chercher la communion de mon Sauveur. Enfin on réussit à éteindre le feu, et les passagers retournèrent prendre du repos.

Au matin, lorsque je montai sur le pont, les quatre officiers, au moment où je passais devant eux, se levèrent et s'inclinèrent respectueusement. C'était pour moi un fait dont la signification m'échappait. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je passai près du moine et des Maltais! Tous se levèrent et me saluèrent respectueusement. Ils n'avaient plus rien de leur précédente attitude. Je me promenai longtemps sur le pont, et chaque fois que je passais près d'eux, ils me faisaient place, au lieu de me barrer intentionnellement le passage comme ils le faisaient les autres jours. Comme je cherchais en vain à m'expliquer ce changement, je remarquai que le moine, à plusieurs reprises, s'avançait de quelques pas vers moi, puis retournait

à sa place. Enfin, il s'avança résolument et me dit : « J'aimerais vous adresser une question. D'où vient que, tandis que nous étions cette nuit, les officiers aussi bien que nous, dans une angoisse mortelle, en face de la mort imminente, dans l'incendie du navire, vous étiez si calme et sans aucune frayeur? » Je lui répondis en cherchant à lui présenter quelques-unes des vérités du salut. « Je crois, lui dis-je, que Jésus-Christ est venu pour moi, que je suis au bénéfice de sa vie et de sa mort, et que pour l'amour de lui Dieu m'a pardonné mes péchés et m'a adopté comme son enfant. Assuré que si je mourais il me recevrait auprès de lui dans la vie éternelle, je n'ai aucune raison de craindre la mort. » Il reçut fort bien ma réponse et la traduisit à ses compagnons maltais, qui ne comprenaient par l'italien.

Pendant le reste du voyage il profita de toutes les occasions pour s'entretenir avec moi, et je pus lui annoncer l'Évangile. A ma grande joie, je l'entendais souvent traduire aux Maltais ce que je venais de lui dire. Lorsqu'il me quitta à Alexandrie pour se rendre à Jérusalem, il me demanda de prier pour lui. Me trouvant moi-même l'année suivante dans cette ville, j'appris qu'il y était mort peu de temps après son arrivée.

Après cette nuit de péril, les officiers italiens, toujours polis mais toujours également hostiles à la Parole de Dieu, s'abstinrent du moins de tourner les choses saintes en dérision devant moi. Le capitaine espagnol, par contre, se montrait plus sérieux et plus disposé à recevoir l'Évangile. Mais il était d'une extrême ignorance, à l'égard même des faits les plus élémentaires de l'histoire biblique. Et pourtant, on peut dire qu'il avait à sa manière souffert pour la Bible. Un Nouveau Testament (qu'il n'avait jamais ouvert, il l'avouait avec regret) avait été trouvé chez lui.

Cela avait suffi pour que l'Inquisition le fît mettre en prison. Comme il ne savait, ou ne voulait pas dire par qui ce livre avait été introduit dans sa maison, on le fit murer dans son cachot, n'y laissant qu'une ouverture, par laquelle on lui mettait dans la bouche une fois par jour du pain et de l'eau. Il s'attendait à y mourir de faim, lorsqu'éclata la révolution de 1820, qui délivra tous les captifs. Dès lors il avait haï le christianisme, auquel il attribuait cette cruauté de l'Inquisition. Mes entretiens firent sur lui, je le crois, une bonne impression. Mais nous nous quittâmes à Alexandrie, et je ne le revis jamais.

D'Alexandrie, où nous arrivâmes le 20 août 1826, nous avions l'intention de nous rendre, mon collègue Kugler et moi, directement en Abyssinie. Mais nous fûmes arrêtés plus de trois ans en Egypte. Nous en profitâmes pour faire un voyage de six mois en Palestine. Ce qui nous empêchait de partir pour l'Abyssinie, c'étaient les difficultés du voyage. Notre patience fut mise là à une rude épreuve.

L'entrée en Abyssinie par Massoua était interdite aux Européens. Plusieurs voyageurs célèbres avaient dû sur cette voie rebrousser chemin. Aussi nous avait-on conseillé, à notre départ d'Angleterre, de tenter la route par la Nubie. Mais nous apprîmes en Egypte que les Arabes de Shindy, après le meurtre d'Ismaïl Pacha, fils de Mohamed Ali, s'étaient réfugiés dans les montagnes qui bordent la frontière de l'Abyssinie, et ne laissaient passer aucun blanc. Je raconterai plus tard comment la Providence nous ouvrit le chemin de l'inhospitalière Massoua.

Pour comble de déception, il se trouva que je ne pouvais ni comprendre les natifs égyptiens, ni me faire comprendre d'eux, d'abord à cause de ma mauvaise prononciation, et aussi parce que la langue du Coran, dont je me servais,

n'était comprise que des lettrés. Les quatre missionnaires qui étaient arrivés en Egypte quelques mois avant moi me servaient d'interprètes, quoiqu'ils n'eussent pas comme moi commencé l'étude de l'arabe en Europe. Ils avaient appris cette langue par l'usage. Mais bientôt je remarquai de quelle importance est, pour la connaissance d'une langue, l'étude de la grammaire, et la lecture des ouvrages littéraires de cette langue. Car une fois que je me fus rendu maître de l'argot populaire et que j'eus un peu appris à connaître le génie de ce peuple, alors ces mêmes missionnaires me demandèrent à leur tour de leur servir d'interprête pour des discours plus considérables. Au bout d'un an je commençai des cultes réguliers, qui réunissaient de trente à quarante personnes, et où je parlais l'arabe presque aussi couramment que ma langue maternelle.

Après avoir passé quelques jours à Alexandrie, je partis avec Kugler et Lieder pour le Caire, où je demeurai jusqu'à la fin de janvier 1827. J'ai peu de chose à raconter de ce temps-là. Le chemin de l'Abyssinie nous étant fermé, nous nous mîmes à la recherche de quelqu'un qui pût du moins nous en enseigner la langue, l'amharique. Après de longues recherches nous trouvâmes un jeune moine nommé Girgis, misérable et bien malade, gisant devant la porte du couvent arménien. Accueilli dans notre maison, sa santé ne tarda pas à se rétablir. Vêtu à neuf par nos soins, il devint bientôt notre compagnon de tous les moments. Il ne savait que peu de mots d'arabe, mais il avait une extrême habileté à exposer le sens d'un mot, et à nous aider à former de petites phrases; de sorte qu'avec lui nos progrès furent rapides. Nous ne possédions en langue amharique que les quatre Évangiles, le livre des Actes des Apôtres, et l'Épître aux Romains. Nous les lisions avec Girgis et

nous voyions avec joie l'impression profonde que cette lecture produisait sur lui. Quand nous nous sentîmes un peu maîtres de la langue amharique, le désir nous vint d'un auditoire de plus d'une personne. C'est ce qui nous décida à visiter la Palestine, afin de passer quelque temps auprès des trente à quarante Abyssins qui habitaient Jérusalem.

Nous quittâmes donc le Caire vers la fin de janvier, le frère Kugler, notre Girgis et moi, en compagnie du Dr Smith de la mission américaine et de M. Théodore Muller, et nous arrivâmes par le désert, El Arieh, Gaza et Askalon, à Jaffa.

Ce fut ce qu'on pourrait appeler un voyage d'agrément : le jour, balancés sur le dos de nos chameaux ; le soir, sous la tente, nous récréant dans des entretiens fraternels. Après un jour donné à Jaffa, pour visiter ses environs, alors sablonneux, aujourd'hui transformés en jardins d'orangers, nous nous embarquâmes pour Beyrout, où M. Smith devait être stationné avec les missionnaires Bird et Goodell. Nous y passâmes deux délicieuses semaines, remplies par des entretiens sur la religion et les missions, par des réunions de prières et une fois par la participation à la Sainte Cène. Ainsi s'établit entre ces chers frères et moi un lien impérissable d'amour chrétien. A ce moment-là ces fidèles ouvriers étaient empêchés dans leur travail, ils n'avaient aucun accès auprès du peuple.

Peu de temps auparavant, Assad Schidiak avait été emprisonné pour la vérité par le cruel patriarche maronite. Ce martyr périt dans le couvent de Canobin, après avoir subi les vexations et les souffrances de tout genre que la haine de la Parole de Dieu suggérait à ce patriarche. Ce danger de persécution éloignait des missionnaires le peuple craintif. Seulement dans les heures tardives du jour et à la faveur de l'obscurité, quelques Nicodèmes venaient timi-

dement frapper à leur porte. Mais une fois entrés ils passaient plusieurs heures à entendre les enseignements des missionnaires.

Vers la fin de février, laissant MM. Muller et Smith à Beyrout, nous nous mîmes en route pour Damas, en compagnie d'un évêque arménien, appalé Denys. A cette époque, le chemin, peu fréquenté surtout en hiver, était en si mauvais état, que nous mîmes trois jours pour arriver de Beyrout à Damas. Sur le versant est du Liban je chevauchais seul à quelque distance en tête de la caravane dans une gorge étroite, lorsque j'aperçus entre des épines à ma gauche, à cinq ou six pas de moi, une tête pareille à celle d'un énorme chat. Je me mis à regarder ce que ce pouvait être, et pendant ce temps mes compagnons me rejoigirent. Leur arrivée ayant mis la bête en fuite, nous découvrîmes que c'était un léopard. Je ne m'étais douté ni du danger que j'avais couru, ni du moyen efficace que j'avais employé pour m'en garantir. Car je ne savais pas alors, ce que j'ai plus tard souvent entendu et remarqué en Abyssinie, savoir que lorsque le regard de l'homme a rencontré le regard de ce fauve, on ne doit pas cesser de le fixer, fût-ce même durant des heures.

Lorsque je racontai cet incident, le soir du même jour, dans le Khan el Merdj, dans la vallée de Cœlé-Syrie, on me dit qu'un léopard avait, dans cette même gorge, tué un homme quinze jours auparavant. Je remerciai Dieu de m'avoir ainsi préservé.

Sauf une averse à Beyrout, nous avions eu, depuis le Caire, toujours le soleil, qui éclaira encore notre entrée à Damas. Le mois de février est ordinairement très-orageux en Palestine et en Syrie. Quelques heures après notre arrivée à Damas, le ciel se couvrit; toute la soirée, ce furent

des tonnerres et des éclairs, et pendant la nuit (nous étions au commencement de mars) commença « la pluie de la dernière saison », qui ne cessa de tomber durant deux semaines. Pendant ce temps nous étions prisonniers, les rues étant impraticables à force de boue.

Il ne reste plus guère de traces de l'ancienne ville et de ses habitants. Nous logions chez une famille grecque, qui, avec des voisins réunis chez elle, écoutait volontiers nos entretiens religieux.

La peste sévissait alors à Damas. Un matin, traversant seul une rue un peu déserte, je fus attiré par les gémissements d'une pauvre femme, accroupie dans un coin et qui paraissait souffrir cruellement. J'allais m'approcher pour essayer de lui procurer quelque soulagement, lorsqu'un voisin arriva. Ne voulant pas que l'on me vit m'arrêter avec une femme mahométane, je passai mon chemin. Deux heures après j'appris que cette femme venait de mourir de la peste.

Comme nous désirions arriver à Jérusalem avant Pâques, il fallut quitter Damas dès que la pluie nous le permit. Notre route, une ancienne voie romaine, nous conduisit longtemps à travers un pays désert. Deux ou trois Kourdes, gardant leurs moutons au pied de l'Anti-Liban et de l'Hermon, furent les seuls êtres vivants qui s'offrirent à nos regards jusqu'au soi-disant Pont de Jacob, à mi-chemin entre les eaux de Merom et la mer de Tibériade. Ce pont une fois passé, nous étions « de l'autre côté du Jourdain ». Nous passâmes sept jours à Safed, dans la Galilée supérieure, chez le missionnaire auprès des Juifs, Nicolayson, où se rencontraient beaucoup de Juifs parlant l'allemand, avec lesquels nous eûmes de fréquents entretiens. Nous visitâmes le tombeau du prophète Osée, et d'autres lieux con-

sacrés par des souvenirs. Chaque jour nous nous rendions à la forteresse à demi détruite, d'où l'on a une vue charmante sur la moitié de la Palestine. Du côté du nord et du nord-est s'étend la chaîne du Liban, séparée de l'Hermon par une déchirure profonde; au sud et au sud-est, la mer de Tibériade, la vallée du Jourdain et le haut plateau oriental jusqu'à Galaad; au sud, les collines de la Galilée inférieure et le Thabor, qui s'y dresse comme un géant; plus loin, une grande partie de la plaine de Jisréel, maintenant appelée plaine d'Esdraëlon; plus loin encore, les collines de Gilboa et les autres collines de la Samarie jusqu'aux monts Ebal et Garizim. Au sud-ouest, le Carmel dans toute sa longueur, et à l'ouest, les autres collines de la Galilée jusqu'à la Méditerranée. Je ne puis rendre les émotions que cette vue éveillait en moi.

Dans la maison de Nicolayson se trouvait un jeune maronite nommé Joseph, parent du martyr Assad Schidiak. Le patriarche avait essayé de le prendre lui aussi; c'est pourquoi, laissant sa femme en arrière, il avait cherché ici un refuge. Mais, se reprochant sa fuite, il ne trouvait que condamnation dans sa Bible, qu'il lisait par devoir. Il était très-abattu. Nous le prîmes avec nous à Jérusalem. Il demeura longtemps écrasé par le sentiment de ses péchés, jusqu'à ce qu'un soir, en nous promenant sur la terrasse, je lui racontai la conversion de ma mère, et comment elle avait trouvé sa consolation et sa paix dans ces paroles de Jésus, qu'elle portait à une autre pécheresse repentante : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. » A ces mots il me quitta pour courir dans sa chambre. Il y resta enfermé plusieurs heures. Puis, venant à M. Kugler et à moi avec un visage rayonnant, il nous dit : « Bénissez Dieu et réjouissez-vous avec moi; j'ai

trouvé le Sauveur et il m'a donné son pardon et sa paix! » Il me dit plus tard qu'il avait lu plusieurs fois l'évangile selon S. Matthieu tout entier, sans que jamais son attention se fût arrêtée sur ce passage; mais qu'en entendant à ce moment ces douces paroles de Jésus, il avait senti qu'elles s'adressaient à lui, que Jésus l'appelait, l'attendait, et, allant à lui avec le fardeau de ses péchés, il avait fait aussitôt l'expérience de la fidélité du Seigneur.

Heureux depuis ce jour, il fut infatigable dans ses efforts pour en amener d'autres à la source de son bonheur. Plus tard, amené par nous au Caire, M. Muller l'employa comme instituteur. Ce fut le premier instituteur protestant qu'il y ait eu au Caire. Le Dr Wolf ayant une grande prédilection pour lui, le consacra et l'emmena avec lui à Smyrne et en Grèce, où ils se séparèrent à la suite d'un malentendu. Le pauvre Joseph mourut bientôt après, mais dans la paix de Seigneur, qu'il s'était sincèrement efforcé de servir.

MM. Nicolayson et Muller nous accompagnèrent de Safed à Jérusalem. A Nazareth les gens nous parurent bien grossiers. Le chemin par Naplouse n'étant pas sûr, nous passâmes par Megiddo, traversant la forêt qui est entre le Carmel et la montagne de Jisréel, et nous arrivâmes à Lydde et à Ramleh. Là nous rencontrâmes le vieux scheik Abou-Ghousch, dont le nom avait passé à son village. Sa demeure était à huit milles anglais à l'ouest de Jérusalem, et, à l'époque dont je parle, il était à l'apogée de son pouvoir arbitraire. Nous approchions du village d'Abou-Ghousch, lorsqu'un homme à cheval, coiffé d'un grand turban, s'avança à la tête de vingt hommes à travers les broussailles, et vint se placer en travers du chemin. En le voyant nous pensâmes que ce devait être le scheik Abou-Ghousch. Alors l'un de nous

trotta à sa rencontre, et, arrivé à une petite distance, lui demanda si le scheik était à la maison. « Pourquoi? » répondit cet homme d'une voix rude.— « Parce que nous désirons loger chez lui. » A cette réponse ses traits sévères s'adoucirent, et d'un ton bienveillant il nous dit : « Je suis Abou-Ghousch, suivez-moi sans rien craindre. » Il nous conduisit chez lui, nous donna sa meilleure chambre et commanda aussitôt un copieux repas, qui ne fut prêt que le soir. Pendant que nous l'attendions nous assistâmes, au travers de la fenêtre, au pillage par le scheik lui-même d'une caravane de pélerins, à laquelle il enlevait une lourde caisse en bois noir, laissant ensuite ses hommes achever la besogne. Envers nous il fut plein d'égards; il nous accompagna même, le jour suivant, un bout de chemin, sans vouloir accepter aucun présent. Il nous visita plusieurs fois à Jérusalem, nous demandant de nous arrêter chez lui à notre retour. Quoiqu'à cette époque bien peu d'Européens vinssent à Jérusalem, Abou-Ghousch tenait à être aussi bien noté que possible auprès d'eux, particulièrement auprès des Anglais.

Nous arrivâmes à Jérusalem le 31 mars et reçûmes l'hospitalité dans le couvent grec de S. Michel. De tout le couvent, les deux seuls qui parussent prendre quelque intérêt à la Parole de Dieu étaient le supérieur, Joël, et un jeune moine nommé Cæsarius. Ce dernier mourut bientôt.

Joël fut plus tard élevé au poste d'archimandrite, et il témoigna toujours beaucoup d'amitié aux missionnaires protestants. J'appris même que sa sympathie pour les doctrines protestantes avait empêché son élévation à de plus hautes charges. Sa conduite était si modeste et si irrépréhensible qu'il ne fut jamais autrement malmené par ses supérieurs, qui voyaient cependant ses tendances de

mauvais œil. Lorsqu'en 1846 je fus installé à Jérusalem, je le retrouvai le même, et nous eûmes souvent des entretiens sérieux sur la seule chose nécessaire. Il mourut quelques années plus tard dans une parfaite confiance dans les mérites de Christ. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il me fit appeler et, après que nous eûmes parlé de son état spirituel, il fit venir auprès de son lit deux jeunes moines et plusieurs autres personnes; puis il leur dit : « Je vous ai prié de venir afin que vous entendiez ma confession de pauvre pécheur. Je reconnais que ma vie et que toutes mes actions sont entachées de péché devant Dieu; néanmoins je ne crains rien, parce que je m'appuie entièrement sur les mérites du Seigneur Jésus-Christ, qui a accompli la loi et qui est mort pour moi. Son sang me purifie de tout péché. Il m'a sauvé, je suis à lui pour l'éternité. » Quelques moments après, il expirait.

Nous fîmes encore la connaissance d'un autre prêtre grec nommé Butrus (Petrus), qui avait traduit pour M. Jowett plusieurs traités en arabe. Ce travail paraissait lui avoir été utile à lui-même, car il avait réjeté plusieurs des superstitions de son église, sans tomber dans le scepticisme, comme cela arrive si facilement aux orientaux qui commencent à reconnaître et à abandonner leurs erreurs. On pouvait lui appliquer cette parole : « Tu n'es pas éloigné du royaume de Dieu. » Assez instruit, mais pauvre, il était méprisé de tous ses supérieurs et des moines, à l'exception de Joël et de Cæsarius. Ce mépris venait probablement de ce qu'il avait une famille.

Il reçut, pendant notre séjour à Jérusalem, une somme d'argent pour une traduction qu'il avait faite. L'envoi de la somme avait été tenu aussi secret que possible. Mais la nuit suivante, un effendi, pénétrant avec des esclaves dans

La place du Temple à Jérusalem.

sa maison, vint réclamer cet argent. Le pauvre prêtre refusant de le donner, fut saisi et emmené prisonnier dans la maison de l'effendi. Le lendemain une requête en sa faveur fut présentée au pacha. Celui-ci fit comparaître devant lui le jour suivant (c'était le temps du Ramadan) le prêtre et l'effendi ; M. Kugler et moi étions présents. L'affaire nous parut d'abord prendre une tournure satisfaisante, d'autant plus que le pacha, ayant vertement réprimandé l'effendi, qu'il traitait de voleur, le renvoya comme disgracié. Mais ensuite, se tournant vers le pauvre prêtre, il lui parla d'un ton doucereux, et termina par cette conclusion : « Tu vois combien de peine me cause cette affaire ; c'est à toi dès lors à supporter les frais de l'enquête. » Or ces frais se trouvèrent égaler à peu de chose près la somme que l'effendi avait réclamée. N'y a-t-il pas apparence que dans des cas de ce genre, et ils étaient fréquents, c'était le pacha lui-même qui donnait à l'effendi son rôle ? Je dois ajouter que la même oppression caractérise encore aujourd'hui (1869) le gouvernement turc à Jérusalem, avec cette différence qu'on y met à présent un peu plus de finesse, et qu'on sait mieux cacher son jeu.

Nous envisagions comme un devoir (mais combien, il nous fut pénible !) d'assister à tous les cultes et à toutes les cérémonies de la semaine sainte dans l'église du Saint-Sépulcre. Les Grecs n'avaient point de prédications. Un évêque grec commença par laver les pieds de douze pèlerins. L'eau dont il s'était servi pour cela fut mêlée à un tonneau d'eau claire. Et alors, en un clin d'œil, l'espace se remplit de pèlerins, hommes et femmes, qui se précipitaient et se poussaient pour arriver les premiers à tremper dans ce vase leur sâle mouchoir de poche, ou un arakieh plus sâle encore (bonnet blanc que l'on met sous le tar-

bousch). Ce morceau d'étoffe ainsi imbibé est ensuite pressé fortement, et l'eau que l'on peut en exprimer, soigneusement recueillie dans de petites bouteilles, que l'on rapporte à la maison pour servir de remède à toute sorte de maux et de maladies. A la fin il ne resta dans le tonneau qu'une boue verdâtre à peine liquide, que burent un certain nombre de malades pèlerins, comme remède à la fois pour le corps et pour l'âme.

Cette cérémonie ainsi que celle où l'on recueille le feu sacré sont les deux principaux moments du culte grec pendant la semaine sainte.

Le soir du Vendredi-Saint nous assistâmes au culte de l'église catholique romaine. Là l'on prèche à cette occasion dans les langues les plus diverses. A Golgotha, c'était un sermon en français. Le prédicateur était placé en face d'un crucifix haut d'environ quatre pieds, qu'il montrait à tout moment comme si c'eût été le Christ lui-même. Son discours en somme était une déclamation contre les Juifs, qui de nos jours n'osent pas même passer devant la porte d'entrée de l'église du Saint-Sépulcre. Il termina par ces mots : « S'il en est un parmi vous qui ait l'intention de crucifier de nouveau ce Christ (montrant le crucifix), que, celui-là, un coup de tonnerre le précipite en enfer! Amen! » Sur quoi le corps en bois fut descendu de la croix ; les clous en furent solennellement retirés, et il fut porté en bas et oint sur la soi-disant pierre de l'onction. Ensuite vint un sermon en espagnol, que je ne compris pas. Puis le corps fut porté dans la chambre intérieure du soi-disant Saint-Sépulcre. A la porte, un moine faisait un discours en italien. Il parlait avec une extrême emphase et cherchait à dépeindre vivement les douleurs expiatoires de la vierge Marie. Les souffrances de Christ furent aussi accentuées forte-

ment, mais dans le seul but d'expliquer l'affreuse agonie de sa mère, témoin de toutes les scènes de la crucifixion. Je ne puis dire quelle torture je subissais en entendant ces choses ; ce qui me consolait un peu, c'était la pensée que dans cette nombreuse assistance les moines seuls comprenaient le prédicateur.

Nous passâmes la nuit du Vendredi-Saint dans l'église du Saint-Sépulcre. Plusieurs centaines de pèlerins, hommes, femmes et enfants, se tenaient là, accroupis pêle-mêle, causant et se disputant. Le matin, au sortir de l'église, un grand nombre d'entre eux pleuraient et criaient, parce que pendant la nuit ils avaient été volés.

La cérémonie du feu sacré avait lieu le samedi après-midi. J'hésite à en donner une description, car, du moment que la place où ces choses se passent est considérée par ceux qui y prennent part comme le vrai tombeau de Christ, je ne puis pas me figurer de spectacle plus révoltant. Peut-on en effet se représenter un plus triste coup d'œil que celui de cinq à six cents soi-disant chrétiens qui croient honorer l'Agneau de Dieu en dansant à demi-nus, se poussant, criant et se disputant ! Je pleurais en voyant ces pauvres pèlerins, qui sont attirés à Jérusalem par la fiction de cette prétendue « lumière miraculeuse » (les Grecs n'osent pas l'appeler feu). A cette occasion vont s'engouffrer dans de riches couvents les économies que de pauvres pèlerins ont péniblement amassées pendant dix ou vingt ans. On a calculé qu'en moyenne la somme qu'on extorque à un pèlerin s'élève à environ cinq cents francs.

Le fait suivant donnera une idée de la manière dont la chose se pratique. Un jeune homme arriva un soir en pleurant au couvent où nous logions, et pria notre ami, le père Joël, de lui donner du pain et un abri pour la nuit. Il raconta

les incidents de ses dernières vingt-quatre heures en ces mots: « J'arrivai ici hier avec cent écus. Je fus bien accueilli, on me donna amicalement une bonne chambre et un bon souper. Ce matin je fus présenté à l'évêque, qui fut très-aimable à mon égard, et me dit quelles fatigues lui et les moines avaient à endurer pour leurs prières jour et nuit, parce qu'ils n'avaient pas à prier seulement pour eux-mêmes, mais beaucoup plus encore pour ceux qui s'occupent exclusivement des choses de ce monde. Il me dit encore combien il y avait de dépenses à faire pour les églises et les chapelles, et surtout pour les pauvres, et combien il y avait à souffrir sous l'oppression des Turcs. Il ajouta, en me regardant: « Tu n'es sans doute pas riche, pourtant j'espère que tu nous donneras quelque chose pour l'église. » Je m'étais déjà proposé, continua le jeune homme, de donner vingt écus, mais ému par le discours de l'évêque, j'en donnai vingt-cinq. « C'est bien beau, me dit l'évêque, mais tu comprendras toi-même, combien c'est un faible secours pour notre pauvre église. Ne pourrais-tu pas en donner cinquante? » J'étais timide, je craignais l'évêque, et, pour ne pas l'offenser, je promis de donner cinquante écus. Alors il ordonna à un moine de me conduire à ma chambre et de recevoir l'argent. Je pourrai bien avec les cinquante écus qui me restent couvrir la dépense de mon pèlerinage, me disais-je.

« Comme je quittais la chambre de l'évêque, un moine me demanda si je ne désirais pas, comme d'autres pèlerins, visiter les lieux saints, les chapelles et les autels. J'y consentis volontiers, et je fus aussitôt conduit par un autre moine à onze autels différents, à chacun desquels mon guide me disait que les pèlerins avaient à donner quelque chose pour les frais de l'autel. J'étais d'abord généreux, croyant qu'il n'y en aurait que deux ou trois. Lorsque j'essayai de lui dire

que j'en avais assez vu, il m'accusa de manquer de zèle, et il me conduisit ainsi tout le jour d'un sanctuaire à l'autre.

« Lorsque nous fûmes rentrés au couvent mon guide disparut un instant. Mais un autre moine arriva, me demandant si j'avais donné à mon guide quelque chose pour ses peines, et me conseilla de lui donner deux ou trois des écus qui me restaient. En ce moment mon guide rentra pour recevoir ses deux écus. J'étais consterné, mais je me consolais en pensant que je pourrais demeurer dans ma chambre sans faire de dépenses, et que j'aurais ainsi encore assez d'argent pour retourner chez moi, dans le voisinage d'Alep. Mais à ce moment arrive un autre moine, m'apportant une note très-élevée pour ma chambre, mon souper et mon déjeuner. Le cœur serré je payai cette note de mon dernier écu. Alors le moine m'annonça que la belle chambre que j'avais occupée ne servait qu'à la réception des pèlerins et qu'elle ne leur était donnée que pour une nuit, que j'avais par conséquent à me chercher ailleurs un abri. Là-dessus il m'a quitté, et maintenant je viens vous prier d'avoir pitié de moi et de m'accorder au moins pour cette nuit l'hospitalité sous votre toit. »

Le pauvre père Joël pendant ce récit se sentait mal à l'aise en notre présence. Il garda le jeune homme chez lui plusieurs jours. Mais la pauvre dupe n'était pas guérie. Notre jeune homme croyait que le dit « feu sacré » était surnaturel et que dès lors il ne consumait pas. Nous lui conseillâmes d'en faire l'essai. En effet, dès que dans la cérémonie il eût allumé son cierge à la flamme du feu sacré, il l'approcha de son visage. Sa barbe en fut à moitié brûlée et sa joue même fut atteinte. Néanmoins lorsque, la fête finie, nous lui demandâmes s'il croyait toujours que le feu sacré ne brûlait pas, il nous répondit: « Il ne brûle pas ».— « Mais tu portes

sur ta figure la preuve qu'il brûle ; pourquoi ne veux-tu pas en convenir ? » — « Parce que, nous répondit-il naïvement, si je dis qu'il brûle, je serai excommunié. »

Cette semaine sainte fut la semaine la plus triste de ma vie, et quoique j'aie habité dès lors vingt-deux ans Jérusalem, je n'ai jamais revu, ni désiré revoir les horreurs qui se produisent dans l'église du tombeau. Si c'est là vraiment qu'est le tombeau du Christ, il est profané, car on en a fait un foyer de fraude impie. Aussi n'avions-nous aucun désir de nous gâter le second dimanche de la fête par la participation à ces cérémonies. Nous préférâmes rester à la maison, lire nos Bibles et nous entretenir des souffrances et de la résurrection de Christ, et des bénédictions qui en découlent pour nous. Mais mon cœur brûlait d'indignation au dedans de moi, et je me rendis le lendemain auprès du vieil évêque de Petra, appelé l'évêque « de la lumière », pour lui faire de sérieuses autant que respectueuses représentations à ce sujet. Je lui demandai comment au grand jour du jugement et devant le juge des vivants et des morts il pourrait se justifier de cette duperie consciente, qu'il avait pratiquée envers tant de milliers d'ignorants. Il haussa les épaules et me répondit tranquillement : « Que voulez-vous que nous fassions ? Si nous n'avions pas la lumière sacrée, les Turcs nous massacreraient. » Ce qui voulait dire : Nous n'aurions pas les pèlerins et ne pourrions pas en tirer l'argent nécessaire pour satisfaire aux exigences des Turcs. L'évêque avouait ainsi indirectement que lui et ses collègues trompaient les gens par un motif d'intérêt. Cela se pratique encore aujourd'hui, mais avec un peu plus de prudence.

Toutes nos tentatives pour annoncer l'Évangile aux Juifs et aux soi-disant chrétiens pendant les trois mois de notre séjour à Jérusalem furent inutiles. Nous ne trouvions accès

nulle part. Personne n'osait accepter de nous une Bible ou un Nouveau Testament, par crainte des rabbins et des prêtres. Notre principale occupation était l'étude de la langue amharique; nous nous exercions à la fois à l'entendre et à la parler. Nous passions une grande partie de notre temps avec les trente Abyssins, tantôt dans leur couvent, tantôt dans notre maison; souvent nous mangions chez eux, ou eux chez nous. Mais nous eûmes bien de la peine à surmonter le dégoût que nous inspirait leur malpropreté. Les prêtres abyssins et coptes se font un mérite de cette dernière. Je demandais un jour au patriarche copte Butrus pourquoi il ne s'était pas lavé le visage. « Les gens consciencieux, me répondit-il, ne se permettent pas de se laver pendant le temps du jeûne ou en un jour de fête. »

Nos progrès dans la langue amharique furent assez grands pour nous permettre des entretiens journaliers sur des sujets religieux avec les moines et avec deux ou trois nonnes qui demeuraient sous leur toit. Plusieurs en reçurent de salutaires impressions, entre autres le rais ou abbé du couvent et une nonne, qui acceptèrent franchement les vérités évangeliques. Quatre semaines après notre départ de Jérusalem la peste y éclatait, et tous nos Abyssins en furent les victimes; aucun d'eux, homme ou femme, n'en réchappa.

Le 23 juin nous quittions Jérusalem pour nous embarquer à Jaffa pour Damiette. Pendant ce voyage, et en général durant tout mon séjour en Palestine et à Jérusalem, j'étais profondément attristé en voyant la désolation de la Terre sainte et le misérable état spirituel et matériel de ses habitants, surtout des Juifs. Les Juifs à cette époque-là n'avaient pas même la liberté de se rendre à la « place des lamentations » pour y pleurer sur la destruction de leur temple et la dispersion de leur peuple. Je me souviens

d'un pauvre Juif, qui avait demandé de pouvoir nous y accompagner; avant que nous fussions arrivés, une troupe de Mahométans se jetait sur lui, menaçant de le rouer de coups s'il avait l'audace de s'approcher de l'endroit sacré. Un bakchiche délivra le malheureux de leurs mains.

A Jaffa, dans l'espoir d'atteindre Damiette en deux ou trois jours, nous nous confiâmes à une barque non pontée. Mais un mauvais vent nous poussa le premier jour vers Gaza, d'où nous revînmes le lendemain à Jaffa. Le vent s'étant calmé le jour suivant, nous nous rembarquâmes dans l'après-midi pour partir vers le soir. Mais les heures s'écoulaient sans que l'on vit paraître le rais ou commandant de la barque. Enfin, vers minuit, il arriva et fut reçu par les invectives de plusieurs des passagers, auxquels il fit tranquillement cette réponse : « Mon frère était mourant de la peste ; je ne pouvais pourtant pas le quitter avant de lui avoir fermé les yeux, et il vient d'expirer! » En entendant cela, quelques passagers arabes furent si effrayés qu'ils voulaient aussitôt descendre. Nous parvînmes à les rassurer, et l'on partit. Pendant deux ou trois jours nous allions au hasard, tantôt à droite, tantôt à gauche, non sans quelque inquiétude, mais sans y pouvoir rien changer. Enfin, au matin du quatrième jour, on aperçut un petit village ; c'était Lamasson, au sud de l'île de Chypre, où on nous imposa sept jours de quarantaine. Après cela deux jours encore furent employés à nous procurer des vivres, consistant en de grossiers gâteaux, des oignons et du fromage. Nous partîmes avec un vent si faible que pendant cinq jours nous n'avancions pas. Enfin le vent se renforça, mais en changeant de direction, ce qui nous contrariait également. Au bout de six autres jours nous arrivâmes à Damiette, mourant de faim et de soif. Depuis quarante heures nous n'avions

plus rien à manger ni à boire.

Aussitôt repartis, nous rentrions au Caire vers le milieu d'août. J'y fus atteint d'une ophthalmie très-douloureuse, accompagnée d'un délire inquiétant. Je risquai de devenir non-seulement aveugle, mais la victime de mes propres illusions. Une fois par exemple, au milieu de la nuit, les douleurs saccadées de mes yeux produisant comme l'apparition subite et successive d'une flamme, je m'imaginai avoir devant moi des ennemis qui faisaient feu sur moi. L'ennemi naturellement n'était que dans mon œil. Je pris dans mon délire mon couteau à la main pour me défendre, et j'allais me l'enfoncer dans l'œil droit, lorsque mon ami, remarquant mon agitation, me demanda comment j'allais. Sa question me ramena au bon moment à la conscience de moi-même.

L'ophthalmie égyptienne commence par un picotement continuel, comme si on avait du sable dans les yeux. Puis les yeux s'enflamment l'un après l'autre, durant environ vingt-quatre heures, après quoi ils deviennent purulents pendant quatre ou cinq jours. Si aucune imprudence grave ne vient contrarier le cours de la maladie, on est ordinairement guéri au bout de huit jours. Mais les yeux deviennent très-délicats et, pour peu que l'on s'expose à un léger refroidissement, la maladie redouble d'intensité et bientôt les yeux sont perdus. J'eus à cette époque quatre rechutes l'une après l'autre et, dans la dernière seulement, je compris que c'était l'air du soir, que j'avais cherché à respirer après le coucher du soleil, qui en était la cause. A la fin, lorsque je me croyais au bout de la maladie, je me trouvai aveugle. Lorsque je regardais à la lumière du soleil, tout restait obscur autour de moi. Grâces à Dieu, la vue me fut peu à peu rendue, mais si lentement que je ne pouvais pas

encore, au bout de trois mois, discerner à une certaine distance un homme d'une femme, un jeune homme d'un vieillard. Après trois autres mois cependant, Dieu en soit loué, mes yeux étaient redevenus aussi sains qu'auparavant.

Cette expérience m'a amené à penser que c'est bien moins la maladie elle-même, que plutôt une mauvaise médication qui produit la cécité. Peu de temps après mon rétablissement un ami me dit qu'il venait de voir comment un nègre s'était guéri de l'inflammation ophthalmique, tout simplement en s'introduisant dans les yeux une pincée de tabac à priser. La guérison avait été instantanée. Quelques semaines après, sentant une nouvelle atteinte de ce mal, je fis sur moi-même l'essai de ce remède avec un merveilleux succès, car en cinq minutes j'étais entièrement guéri. J'ai souvent eu depuis lors l'occasion d'en faire usage, soit pour moi-même soit pour d'autres, et il m'a toujours réussi. Voici comment on l'applique : une personne étend sur son pouce une prise de tabac et, se tenant à une petite distance (pour que les grains trop gros et plus lourds puissent tomber à terre), elle le souffle à la fois dans les deux yeux du malade. Le premier effet est une vive douleur, après laquelle les yeux se remplissent d'eau, et avec cette abondance de liquide vient la guérison. Mais il importe que cela se fasse dès le premier jour de la maladie, lorsque l'œil est encore enflammé et sec; plus tard, quand les yeux sont devenus purulents, le remède, sans être nuisible, ne serait plus efficace.

Dans mon voyage de Massoua en Abyssinie je me reposais un jour à l'heure de midi dans la vallée de Schoho, lorsqu'un homme à la mine sauvage, le scheik de Schoho, s'avança vers moi, à la tête d'environ vingt hommes armés. Descendu de son chameau, il vint me faire voir ses yeux,

qui étaient enflammés et secs, précisément au point où le dit remède peut être appliqué avec le plus de succès. Tout en les examinant, j'y insufflai une prise de tabac. Le pauvre homme poussa un cri de douleur, et porta la main à son épée. Mais ne pouvant, pendant une ou deux minutes, ouvrir les yeux, il ne pouvait me frapper. Alors il dit à ses gens quelques mots que je ne compris pas, sur quoi ils tirèrent tous leurs sabres. Mais je leurs fis signe d'attendre un instant. Cinq minutes après le scheik était guéri. Il en fut si reconnaissant, qu'au lieu de m'imposer un tribut, comme il en avait eu sans doute l'intention, il me fit présent d'un bœuf.

Pendant que je souffrais des yeux, au point d'en être presque aveugle, la nouvelle nous arriva d'Égypte qu'Ibrahim Pacha avait perdu la bataille de Navarin, et que la flotte turque avait été à peu près anéantie par les forces réunies de l'Angleterre, de la France et de la Russie. Cette nouvelle causa une telle frayeur parmi les Européens, qu'ils partirent presque tous du Caire pour se réfugier à Alexandrie, craignant la vengeance des mahométans, malgré une proclamation du grand pacha Mohammed Ali, qui ordonnait que les Européens fussent protégés. Je me trouvais dans l'impossibilité de partir, et je serais resté seul, si le cher frère Théodore Muller ne se fût décidé à demeurer auprès de moi. Mon collègue Kugler avait déjà précédemment été appelé par des affaires à Alexandrie. Il voulait aussi visiter, dans un village entre le Caire et Alexandrie, le consul général Salt, qui était sur son lit de mort.

Dès que je fus un peu rétabli je me mis aussi en route pour Alexandrie, afin de m'entendre sur nos projets avec le frère Kugler. Il nous paraissait convenable qu'il se rendît en Angleterre pour y demander des directions au sujet de notre mission en Abyssinie, au cas qu'une porte vint à

s'ouvrir pour nous de ce côté-là. Il était parti depuis peu, quand nous fîmes une rencontre qui fut plus tard le moyen de nous procurer l'accès de ce pays. Depuis l'expulsion des Jésuites au XVIe siècle, aucun Européen, à l'exception du célèbre voyageur Bruce, n'avait pu y pénétrer.

Nous trouvâmes dans un affreux réduit, malade et près du désespoir, un pauvre Abyssin, dont le domestique était aussi malade. Or ce pauvre homme se trouvait être le possesseur de toute une contrée dans son pays. Il était arrivé depuis plusieurs mois, envoyé par le bon Saba Gadis, souverain du Tigré, en ambassade auprès du pacha Mohammed Ali. Mais comme celui-ci avait déjà reçu et renvoyé quelque temps auparavant un autre ambassadeur qui portait le même nom, il crut que c'était le même qui revenait dans le but d'obtenir de nouveaux présents, et il refusa de le recevoir. Humilié de ce refus notre pauvre Ali n'osait pas, dans son insuccès, retourner auprès de son souverain. Il tomba de la tristesse dans la mélancolie, et de celle-ci dans la maladie où nous le trouvâmes. Mais un malheur ne vient jamais seul. N'ayant point de protecteur et ne sachant que quelques mots d'arabe, il fut trompé, volé, si bien que, même s'il en avait eu le courage, il n'aurait plus eu les moyens de retourner dans son pays. Nous l'accueillîmes, lui et son domestique, dans notre maison, où il fut soigné jusqu'à son entier rétablissement. Comme j'étais lié avec le premier ministre de Mohammed Ali, Boghos Bey, avec lequel je passais souvent la soirée jusqu'à minuit passé à lire la Sainte Écriture, il ne me fut pas difficile de faire présenter notre ami au pacha. Celui-ci reconnut son erreur d'autant plus volontiers qu'il se trouvait d'accord avec les propositions du prince abyssin. Il accorda à l'ambassadeur toutes ses demandes, mais il le retint

plusieurs semaines avant de lui remettre sa réponse pour Saba Gadis. En attendant Ali écrivit à Saba Gadis ce que nous avions fait pour lui. Le prince dans sa réponse lui recommanda de tout employer pour nous décider à venir en Abyssinie, afin qu'il pût nous récompenser.

Ainsi la porte nous était ouverte, et nous aurions pu nous mettre en route déjà vers la fin de l'année 1827, si M. Kugler n'avait été alors en Europe.

Je passai l'hiver de 1827 à 1828 à Alexandrie, où je m'efforçai d'évangéliser les Européens, fort délaissés au point de vue religieux, mais mondains et incrédules pour la plupart. Un missionnaire wesleyen travaillait alors à Alexandrie, mais presque exclusivement parmi les marins anglais. Il présidait un culte chaque dimanche au consulat; mais trop souvent ce culte était troublé par le bruit des grandes bottes du consul, qui allait et venait pendant ce temps. Je réunissais quelques autres Anglais pour une réunion biblique le dimanche après-midi, et j'eus aussi quelques services religieux, tantôt en français, tantôt en allemand. La première fois l'auditoire fut assez nombreux, mais lorsque ces gens comprirent qu'on ne leur prêcherait que le Christ crucifié, auquel la plupart d'entre eux ne croyaient pas, ils ne vinrent bientôt qu'en très-petit nombre. J'étais à l'ordinaire bien triste et bien abattu, en voyant la mondanité, l'incrédulité et la sensualité de mes alentours. Il s'y trouvait pourtant aussi quelques personnes préoccupées de leur salut, en particulier M. Robert Tod, chez qui je logeais, et Boghos Bey, avec lequel je passais des heures délicieuses à sonder les Écritures. Je fis aussi la connaissance de trois dames anglaises, qui n'étaient pas sans piété, et avec lesquelles j'eus bien des heures bénies. Mais elles étaient de conditions différentes, ce qui rendait plus diffi-

ciles leurs relations mutuelles. Je ne réussis pas à les amener à former, par des liens plus étroits, un noyau autour duquel d'autres chrétiens moins décidés auraient pu se grouper.

Je fis pendant ce temps une expérience que je crois digne d'être relatée. Voyant que je ne réussissais pas à attirer les gens par le seul attrait du pur et simple Évangile, il me vint une idée que je croyais bonne, mais que l'expérience fut loin de confirmer. C'était d'annoncer par de grandes affiches une série de conférences et de prédications en langue française sur l'harmonie entre la vraie philosophie et le christianisme biblique. Mon premier sujet était: « La beauté de la nature humaine » d'après le texte, Genèse I, 27, Dieu créa l'homme à son image, etc. Le second sujet: « Ce qui reste encore de cette beauté originelle de la nature humaine. » Le troisième: « L'état présent misérable de la race humaine et sa dégénérescence. » Le quatrième: « La chûte de l'homme et son esclavage sous l'empire du malin. » Je cherchais à éviter autant que possible le style de la Bible; je m'efforçais de le remplacer par un langage plus raisonné, plus nourri d'arguments. Mais, bien qu'au fond je sentisse que mes pensées y étaient subordonnées à la Parole de Dieu, je n'étais pas satisfait de cette méthode, que j'avais cru devoir adopter comme un moyen d'attirer des auditeurs. Le nombre, il est vrai, en augmentait de dimanche en dimanche, et s'éleva bientôt au chiffre d'environ deux cents. Je pensai alors qu'ils étaient suffisamment préparés pour entendre la parole de la croix en simple langage biblique. Je résolus donc de prêcher dès la prochaine fois le pur Évangile, les principales doctrines du christianisme, comme on peut le faire dans une prédication. Je voulais présenter en quelques mots les conséquences de la chûte, la misère de l'homme,

et insister sur le besoin urgent que l'homme a d'un sauveur comme celui que nous avons en notre Seigneur Jésus-Christ, le fils de Dieu; présenter ce sauveur que Dieu, dans ses compassions, a donné au monde, et qui, par son incarnation, sa vie, ses souffrances, sa mort et sa résurrection, nous a rachetés. Enfin je voulais presser mes auditeurs de recevoir ce sauveur dans leurs cœurs par la foi. Le samedi, veille de ce dimanche, les deux consuls, français et autrichien, me firent savoir qu'ils avaient l'intention d'assister le lendemain à ma conférence; de sorte que j'attendais une grande affluence. Quelle ne fut pas ma surprise en ne trouvant pour tout auditoire que deux messieurs protestants et une dame grecque! Un si subit et si complet abandon m'était inexplicable. J'attendis environ une heure; enfin j'appris que les prêtres catholiques-romains avaient prononcé ce matin-là, avant l'heure de notre culte, l'excommunication sur tous ceux qui viendraient m'entendre. Et, quoique la plus grande partie de ceux qui, catholiques de nom, étaient venus précédemment, se vantassent de leur incrédulité, pas un d'eux n'avait osé braver la menace des prêtres. Et voilà le résultat que j'avais obtenu avec ma prétendue sagesse! J'avais réussi à grouper un auditoire assez nombreux pour éveiller la susceptibilité des prêtres romains, sans réussir à inspirer à cet auditoire le courage nécessaire pour chercher la vérité malgré les prêtres! J'en étais profondement humilié. Aussi je me promis de ne plus jamais prêcher l'Évangile avec les discours qu'enseigne la sagesse humaine.

Il m'arriva un soir à Alexandrie une petite aventure, que je veux encore raconter, parce que, malgré son côté comique, elle se rattache à des évènements sérieux. Invité chez Boghos Bey et étant un peu indisposé, je n'avais trouvé

pour m'y transporter qu'un pauvre ânon tout boiteux. Après que nous eûmes lu et médité les Saintes Écritures jusqu'à minuit passé, Boghos Bey à mon départ me fit accompagner jusqu'à mon domicile par deux de ses serviteurs, portant des flambeaux. C'est ainsi que je traversai lentement toute la ville sur mon âne éclopé. Mais les deux flambeaux répandaient dans la nuit environnante une vive clarté. Les curieux qu'elle attira hors de leurs lits s'attendaient à voir passer quelque grand personnage. Car c'est ainsi accompagné que Boghos Bey et le pacha lui-même avaient coutume de traverser les rues la nuit. Lorsqu'au lieu de l'un de ces personnages ils ne virent qu'un âne piteux, chargé d'un gros homme à longue barbe, leurs éclats de rire résonnèrent du haut de leurs fenêtres jusque dans la rue, et de mon côté, passant inconnu, j'y joignis de bon cœur les miens. Il dut en parvenir quelque chose aux oreilles de mon ami Boghos Bey; car à partir de ce jour, quand je le visitais le soir, il renvoyait chaque fois ma monture, un animal d'ordinaire tout à fait présentable, et me faisait reconduire chez moi sur son mulet.

Ce soir-là précisément nous nous étions entretenus des prophéties, et nous pensions y avoir découvert la prédiction de la fin prochaine du gouvernement turc. De mon côté cette conclusion se tirait, au point de vue théologique, de la considération que devant le Seigneur des Seigneurs mille ans sont comme un jour. Boghos Bey avait considéré la chose de l'œil du politique, qui regarde plus aux hommes qu'à Dieu. Le pacha et lui envisageaient l'Égypte comme entièrement distincte de la Turquie. Nous avions donc en apparence la même manière de voir, tandis qu'en réalité nous étions à deux points de vue tout à fait différents.

Après avoir quitté Alexandrie je ne songeai plus à cela.

Mais lorsque, cinq ans plus tard, revenant pour la première fois de l'Abyssinie en 1833, je visitai Boghos Bey, il s'avança souriant à ma rencontre, en me disant: « Te souvient-il de ce soir où nous étudiions ensemble les prophéties ? Quelques jours après, je donnai connaissance au pacha Mohammed Ali de notre opinion. Il voulut lire avec moi ces prophéties et, persuadé lui aussi, il se décida à attaquer la Porte. Voilà l'origine de notre conquête de la Syrie. » Et j'ajoute: voilà comment une petite étincelle peut allumer un grand incendie.

Je rentrai au Caire en mai 1828 et y demeurai jusqu'en octobre 1829. Pendant ce temps je ne fis aucune maladie. Je ressentais seulement quelques palpitations, un reste de ma maladie de 1823 ; mais je m'affaiblis graduellement et perdis toute mon énergie. Cet état était-il la cause ou l'effet de mon abattement moral? J'avais perdu l'appétit et vivais très-simplement, peut-être trop simplement. Mes dépenses pour moi, pour l'abyssin Ali et pour nos deux domestiques, s'élevaient à environ 60 £ par an, le loyer y compris. Sur le conseil du médecin je me mis à prendre régulièrement du vin, et mes forces revinrent avant mon départ pour l'Abyssinie. Ce qui m'affligeait le plus, c'était le triste état de ma vie intérieure. Je ne pouvais que rarement me réjouir dans le sentiment de la présence du Seigneur. Je n'avais pas de goût pour la prière ; mes prières étaient froides et languissantes. Je sentais ma tiédeur, et je ne trouvais pas en moi l'énergie nécessaire pour la secouer. Je comprenais bien que l'athmosphère physique et morale dans laquelle je vivais était de nature à étouffer ma vie intérieure ; mais cette explication ne me tranquillisait point, parce que ma conscience me reprochait bien des infidélités, le manque de vigilance et de prière, la conformité avec le monde dans des occasions où j'aurais dû protester contre

ses principes et ses coutumes. Le souvenir de ma joie dans le Seigneur, de mon ardeur dans la prière, de la constante assurance de mon adoption et de mon zèle pour le service du maître dans les années précédentes, venait encore par contraste aggraver mon état et me rendre toujours plus malheureux à mesure que je demeurais en Égypte.

Heureusement, le retour d'Europe de mon cher frère et collègue Kugler ranima mon esprit et réveilla mon énergie au moment de nous mettre en route pour l'Abyssinie.

Pendant ces mois d'abattement spirituel je m'adonnais entièrement à l'étude des langues éthiopienne, amharique et arabe. Je profitais avec empressement de chaque occasion de m'exercer soit dans l'une soit dans l'autre. Je n'avais pas cessé non plus d'évangéliser les Européens habitant Le Caire, et les mahométans que je pouvais atteindre. Mais les chrétiens n'osaient pas s'ouvrir à l'Évangile par crainte des prêtres, et les mahométans par crainte du supplice.

Je rencontrai un jour au Caire un savant scheik ou maître de religion nommé Ahmed. Il se montra tout de suite disposé à entamer une discussion religieuse, parce qu'il espérait me convertir à l'Islamisme. Heureusement je connaissais bien le Coran arabe; j'en avais même appris par cœur les principales parties. D'abord il me regarda avec pitié, en me disant que tous les chrétiens étaient condamnés au feu de la géhenne; ce qu'il prouva par un passage du Coran. Je lui répliquai qu'il était dans l'erreur, que le Coran disait précisément le contraire, et je lui récitai un long passage de la deuxième soura, où il est dit: « En vérité les Juifs, les Sabéens et tous ceux qui croient en Dieu et font de bonnes œuvres, n'ont rien à craindre. Au contraire, leur récompense est auprès de Dieu, savoir, des jardins arrosés par des fleuves et où ils demeureront éternelle-

ment. » — « Oh ! s'écria-t-il, ce passage a été retranché. » Cette doctrine de la suppression est une échappatoire à laquelle les mahométans ont souvent recours. — « Comment, repris-je, ne dis-tu pas que le Coran est le livre de Dieu ? Dieu est-il comme un homme, un méchant homme, qui promet et qui ne tient pas sa parole, soit parce qu'il ne peut pas, soit parce qu'il ne veut pas ? Est-ce que Dieu trompe ses créatures ? Un dieu pareil ne serait pas le vrai Dieu. » Le pauvre scheik ne sut que répondre. Embarassé, fâché, il s'en alla mécontent, mais sans céder. Il revint le jour suivant, et avoua que notre entretien l'avait préoccupé et avait éveillé en lui des doutes. Il ajoutait : « Mais si le Coran n'est pas la parole de Dieu et la vérité, où les chercherons-nous ? Vous, chrétiens, vous dites que c'est la Bible qui est la parole de Dieu ; et pourtant on y lit dans un endroit que Dieu est un seul Dieu, et dans un autre endroit que Jsa ou Jésus est le fils de Dieu, et Dieu même ; n'est-ce pas une contradiction ? » — « Non, lui répondis-je, ce n'est pas une contradiction, c'est un mystère, mais un mystère que Dieu a révélé dans sa sainte Parole. Je pourrais te prouver par la Bible que ces deux énoncés sont vrais, que Dieu est un seul Dieu, mais que dans le sein de la divinité il y a trois personnes réunies, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Mais comme tu ne crois pas à la Bible et que tu accuses les Juifs et les chrétiens de l'avoir falsifiée, mon premier devoir est de te montrer qu'une telle falsification est impossible et que dès lors le Coran, dans lequel se rencontre cette accusation, doit être dans l'erreur. Si tu le veux bien, nous lirons ensemble la Bible et le Coran, et nous les comparerons. » Le scheik y consentit, et vint chez moi pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce que peu à peu il avoua ses doutes sur le contenu du Coran et

confessa en même temps son état de péché et de culpabilité devant Dieu. Je cherchai alors à diriger son attention sur l'œuvre de notre rédemption par Jésus Christ, en lui faisant remarquer que cette œuvre serait inutile si Jésus n'avait été qu'un simple homme, fût-ce même un saint homme, fût-ce même un prophète. Après que nous eûmes touché ce point il vint pendant plusieurs semaines chaque jour, jusqu'à ce qu'un matin, avant le lever du soleil, il accourut vers moi avec des larmes dans les yeux et s'écriant: « Je suis anéanti ! que dois-je faire pour être sauvé ? Je n'ai pu dormir cette nuit, le poids de mes péchés est si lourd et je ne trouve aucune consolation dans le Coran. » Je lui annonçai la bonne nouvelle aussi bien que ma propre émotion me le permit. Durant une heure il paraissait boire chaque parole de grâce, de pardon et de paix que je lui annonçais. En partant il promit de revenir le lendemain. J'étais fort encouragé et très-heureux dans l'espoir qu'enfin une fois un musulman instruit, influent, était disposé à reconnaître Christ comme son Dieu et son Sauveur. Mais ma déception fut amère. Il ne revint plus. Pendant environ trois mois je ne pus découvrir de lui aucune trace. Enfin je le rencontrai un jour dans la rue et lui demandai pourquoi depuis si longtemps il ne m'avait plus visité. Il me répondit fort naïvement: « Lorsque je fus auprès de toi la dernière fois, je sentis que si j'y retournais, je serais convaincu de la vérité du christianisme et dès lors obligé de me déclarer chrétien, et alors on me tuerait. Je résolus donc de ne plus te voir jusqu'à ce que mon cœur se fût endurci contre tes arguments. » Il se montra en effet endurci; car, bien que je l'aie revu plusieurs fois, je n'ai jamais pu produire de nouveau une impression sur lui. Cela a été la plus amère déception de ma longue vie.

CHAPITRE VI.

Travail béni en Abyssinie.

(1829-1832)

La saison des grandes chaleurs était enfin presque passée, et nous pouvions entreprendre notre voyage du Caire en Abyssinie. Le 20 octobre 1829, après avoir conclu marché avec le conducteur qui devait nous tenir prêts dès le lendemain matin vingt-deux chameaux, nous emballâmes tout, même nos lits, car nous pensions partir de grand matin. Mais notre patience allait être mise à une épreuve qui aujourd'hui encore donne souvent des accès de fièvre à l'Européen voyageant en Orient. Le 21, debout de très-grand matin, nous étions prêts dès le point du jour, et nous attendions nos chameliers et nos chameaux. Ils se firent attendre longtemps. Enfin l'un des chameliers arriva avec douze chameaux, nous disant que les autres chameaux et chameliers suivraient bientôt. Ils n'arrivèrent que vers quatre heures de l'après-midi, sans le conducteur en chef, en l'absence duquel, malgré toutes nos réclamations, on ne put rien faire.

La nuit vint, et les chameaux durent être envoyés au pâturage. Le lendemain à neuf heures du matin les chameaux revinrent. Malheureusement il en manquait deux, et deux des chameliers coururent à leur recherche

dans le désert. Enfin vers midi ils arrivèrent. Mais les chameliers ayant oublié leurs cordes, ils durent se rendre au marché pour différentes emplettes, ce qui leur prit deux heures ; après quoi enfin ils commencèrent à répartir les bagages et charger les chameaux, en sorte que vers le coucher du soleil nous nous mettions en route. Nous ne pûmes faire ce jour-là que deux milles anglais. La nuit nous surprit près des tombeaux des Mamelouks, devant Bab-el-Nasser. Nous étions pour cette fois au bout de l'épreuve de notre patience.

La caravane se remit en marche le lendemain, dans la matinée. Notre société se composait de mon collègue Kugler, d'un menuisier allemand qu'il avait amené avec lui du Wurtemberg, de l'ambassadeur Ali avec son domestique, et de moi. Nous avions besoin d'une vingtaine de chameaux, parce que nous transportions une grande quantité de livres amhariques et éthiopiens pour les distribuer en Abyssinie.

Ce même jour nous atteignîmes Héliopolis, et trois jours plus tard Suez, où nous dûmes attendre quatorze jours un navire pour Djidda. Suez était à cette époque une chétive localité, sans verdure, si ce n'est quelques palmiers dans les environs. C'est à peine si l'on y eût trouvé une seule fenêtre avec des vitres en verre, et sur le marché il n'y avait guère que du riz. L'eau y était salée, mais non malsaine. Enfin il se rencontra un vaisseau chargé de pèlerins pour La Mecque. On nous y céda une cabine, mais si étroite qu'elle ne pouvait contenir que deux personnes, M. Kugler et moi. Le voyage de Suez à Djidda dura environ vingt jours. Nous avions renouvelé notre provision d'eau à Tor, petit village de la presqu'île du Sinaï. Mais, grâce à la malpropreté des Arabes, qui ne lavent jamais leurs cruches, cette eau de pluie était infecte déjà dès le troisième jour, à cause des animal-

cules qu'elle contenait et qui s'y corrompaient. Il fallut néanmoins nous forcer à la boire jusqu'à ce que nous eussions atteint Yambo, sur la côte de l'Arabie. Là nous retrouvâmes de l'eau fraîche, mais nos sâles Arabes, remplissant leurs cruches sans les vider, la mêlèrent avec le reste de l'eau de Tor, de sorte qu'au bout de deux jours elle était pire que la précédente. Bientôt elle se trouva si corrompue que la puanteur s'en répandait d'un bout du navire à l'autre. Malgré cela on était obligé de la boire, si l'on ne voulait pas mourir de soif. La provision s'en trouva même épuisée deux jours avant que nous atteignions Djidda. J'en étais malade ; mais j'aurais eu honte de me plaindre à la vue de tant de pauvres femmes et d'enfants de pèlerins qui défaillaient, consumés par une soif cruelle dans une température étouffante. Enfin un petit nuage parut au ciel, il grossit, et comme nous côtoyions le bord, nos matelots se hâtèrent de jeter l'ancre dans une petite baie. Un orage subit éclata, amenant le tonnere, des éclairs et des torrents de pluie. Pour recueillir cette pluie nous étendîmes tout ce que nous avions, linges, mouchoirs, pièces de vêtements, jusqu'aux nattes sur lesquelles couchaient les passagers. Notre provision se trouva ainsi renouvelée pour deux jours. Aussitôt que les femmes se furent ranimées en se désaltérant et qu'elles purent se remettre à causer, leur conversation roula exclusivement sur la « ceinture des non mariées à dénouer », ce qui veut dire sur l'époux qu'elles prendraient ou qui les prendrait à La Mecque. Car, pour pouvoir recevoir le titre de « hadjih », il faut qu'une femme, le lendemain du pèlerinage, se marie, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures, quitte à se divorcer le jour suivant. Je me suis laissé dire que de riches veuves paient parfois de grosses sommes d'argent à un homme pour qu'il les épouse

pour cette première nuit. Tel est le niveau moral et le point de vue des musulmans.

Arrivés à Djidda le soir d'une chaude journée, nous nous rendîmes aussitôt auprès du gouverneur, qui était en même temps consul anglais. Nous avions pour lui des lettres de recommandation du consul anglais du Caire, et du pacha Mohammed Ali. Il nous reçut poliment au premier abord; mais lorsque nous lui demandâmes un abri pour nous reposer quelques jours, il donna d'un ton sec à un domestique l'ordre de nous montrer une chambre. Cette chambre était une pièce d'environ douze pieds en chaque dimension, dans laquelle il n'y avait absolument rien qu'une couche de poussière de plusieurs pouces d'épaisseur, poussière qui ne tarda pas à se remuer et à grimper sur nos jambes nues. En outre de cet inconvénient, il ne se trouvait pas de place pour nos bagages. Nous allions en faire la remarque au domestique, mais il nous avait déjà quittés. Il nous fallut retourner nous-mêmes auprès du consul pour le prier de nous donner une meilleure chambre. Pendant que, tristes et fatigués, nous traversions les rues pour nous rendre chez lui, assaillis par les musulmans fanatiques qui nous poursuivaient de leurs injures favorites, « kelb » et « kâfir » (chien et mécréant), nous fûmes amicalement arrêtés par un marchand arménien, nommé Chawadja Yousouph, qui nous invita à venir loger dans sa maison. Nous acceptâmes avec empressement. C'était le seul chrétien qui demeurât à Djidda. Il nous retint quatorze jours chez lui, commodément logés.

Il y avait, à ce moment-là, au port de Djidda un vaisseau anglais, dont le personnel était occupé à des mesurages dans la mer Rouge. Chaque matin l'un des officiers venait nous chercher et nous conduire à bord. Nous y passâmes,

en particulier avec le premier lieutenant, bien des heures bénies. Le soir, nous nous entretenions de sujets religieux avec notre ami Yousouph, ou bien nous recevions la visite de quelque scheik de La Mecque. Nous pûmes annoncer l'Évangile à plusieurs d'entre eux. Ils étaient bien plus instruits en histoire et en géographie que ceux que nous avions rencontrés en Égypte et en Syrie; mais aussi avec une teinte plus prononcée de scepticisme.

Nous découvrîmes un jour par hasard que le gouverneur-consul, qui pourvoyait de vivres le vaisseau anglais, se faisait payer un mouton le triple de ce qu'il lui avait coûté. Avec l'aide de notre hôte nous constatâmes qu'il faisait un bénéfice de deux à trois cents pour cent sur les provisions qu'il fournissait au vaisseau. La chose examinée et reconnue par les officiers de l'équipage, ceux-ci écrivirent à Bombay, demandant que l'on nommât un autre consul. Sur notre recommandation ce fut notre ami Yousouph qui fut nommé, et, pendant bon nombre d'années qu'il occupa ce poste, il fit honneur au nom anglais dans la fanatique Djidda.

De là nous nous embarquâmes pour Massoua sur un paquebot arabe, plus spacieux et plus propre que celui qui nous avait amenés de Suez à Djidda. Nous profitâmes de ce confort relatif pour nous occuper à lire et à converser en langue amharique avec notre ambassadeur Ali, qui cherchait à nous initier au caractère, aux manières de voir, aux préjugés et aux habitudes des Abyssins, ce qui nous fut plus tard d'une grande utilité.

Mais pendant tout ce temps, jusqu'au moment où, un peu avant Noël, nous atteignîmes Massoua, j'étais presque continuellement malade.

Grâce à notre fidèle ambassadeur Ali, qui était connu à

Massoua comme officier de Saba Gadis, le souverain du Tigré et de Lasta, nous fûmes accueillis avec beaucoup d'égards, tandis que les autres Européens étaient ordinairement mal reçus et demandaient en vain la permission de pénétrer en Abyssinie. Le gouverneur nous accorda la meilleure maison de l'île et nous prit sous sa protection. Ali envoya aussitôt à son maître Saba Gadis la nouvelle que nous arrivions avec des bagages considérables. En attendant sa réponse et notre départ, je fus pris d'une dyssenterie si douloureuse et si grave que, durant plusieurs jours, on désespéra de moi. Ce qui contribuait à nous enlever tout espoir, c'est que nous avions lu dans le livre de Bruce que Massoua était appelée de son temps « le tombeau des Européens ». Néanmoins, par la bonté de Dieu, je me rétablis assez tôt pour être prêt à me remettre en route lorsque nos affaires le permirent.

Nous fûmes là témoins d'une scène touchante. Une dame allemande de la noblesse avait remis à M. Kugler une somme d'argent pour racheter, soit en Egypte, soit en Arabie, une esclave abyssine. Aidés par notre ami Yousouph nous étions parvenus à en découvrir une, qui avait été enlevée peu de temps auparavant et vendue avec son fils. Celui-ci n'avait pu être retrouvé, et la mère en était inconsolable ; elle-même avait été rachetée et nous la ramenions avec nous, dans l'espoir de la rendre à sa famille, dans le district voisin, celui de Hamassion. Nous avions prié plusieurs personnes, au cas où elles rencontreraient un chrétien de Hamasssion, de nous en informer. Or un jour on vint nous dire que trois hommes de ce district étaient en route pour Massoua et allaient arriver. Nos gens se mirent sur la porte pour les attendre. La pauvre femme, qui avait adopté la coutume arabe de se couvrir le visage, pouvait voir sans être vue.

Lorsqu'elle aperçut les trois hommes, elle eut comme une crise de nerfs et se blottit dans un coin. Comme elle ne parlait que la langue du Tigré, et que nous ne pouvions nous faire entendre d'elle, elle ne se doutait pas que notre intention était de la rendre à son mari, qu'elle venait précisément de voir passer. Elle cachait la cause de sa violente émotion, de peur que nous n'en prissions occasion de la garder de plus près. Mais, prenant à part notre Ali, elle lui confia son émoi et le supplia d'intercéder auprès de nous, pour que nous voulussions bien la mettre en liberté. Ali lui dit que nous n'avions pas d'autre intention à son égard, mais elle ne pouvait le croire. Elle comprenait que nous voulions bien la rendre à son mari, mais contre une rançon que sa pauvreté ne lui aurait jamais permis de payer.

Sans nous rien dire, Ali fit appeler le mari. Celui-ci entrait justement au moment où Ali nous parlait de lui en présence de la femme. Le pauvre homme, surpris, tremblant, n'osait ni en croire ses yeux ni s'approcher. Alors Ali s'adressant à la femme lui annonça de notre part qu'elle était libre et qu'elle pouvait s'en retourner avec son mari à la maison. Mais le mari restait comme pétrifié, n'osant croire à son bonheur. Il fallut que l'un de nous, le prenant par la main, le conduisît près de sa femme, elle aussi immobile d'émotion. Alors se regardant, puis se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils éclatèrent tous deux en pleurs de joie, tellement que leur émotion nous gagna tous. Ils nous quittèrent en nous souhaitant la bénédiction de Dieu.

La réponse de Saba Gadis arriva bientôt, apportée par un de ses officiers supérieurs, accompagné de quarante hommes. Il nous priait de nous rendre sans retard auprès de lui, et en même temps il invitait le gouverneur de Massoua à faire transporter notre bagage à travers le sauvage

district des Schohos jusqu'au pied de la montagne du Schumfeito, c'est-à-dire aussi loin que les chameaux peuvent aller. Pour nous-mêmes Saba Gadis avait envoyé des mulets. Sur le conseil d'Ali nous confiâmes tout notre bagage à l'officier en second, qui nous promit de nous le rendre en bon état à Adigrad, la résidence de Saba Gadis.

Nous voilà donc en route pour Adigrad, que nous atteignîmes au bout d'une quinzaine de jours, le 14 avril. Débarrassés du souci de nos bagages, nous voyagions très-agréablement. Pour ne pas nous fatiguer nous chevauchions seulement cinq ou six heures par jour. Notre seul regret était de ne pouvoir nous entretenir de la seule chose nécessaire avec nos guides, mais ils ne parlaient que les dialectes de Schoho et du Tigré. Les six premiers jours furent un peu monotones. Nous trottions au fond d'une étroite vallée, où coulait une eau délicieuse. Par-ci par-là un bouquet de beaux et grands arbres servait de retraite à des oiseaux charmants par leur plumage si ce n'est par leur chant. On sait qu'il n'y a point d'oiseaux chanteurs sous les tropiques, et ceux-là faisaient, par leurs cris, un bruit insupportable. Une troupe de singes, qui nous suivit pendant deux jours, tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, nous procura quelque divertissement. C'est dans cette même vallée que je guéris un scheik schoho d'une ophthalmie au moyen d'une prise de tabac.

Au pied du Schumfeito, non loin de la Taranta de Bruce, les chameliers remirent nos bagages entre les mains de l'officier de Saba Gadis, qui semblait connaître chaque colis, puis ils repartirent pour Arkiko. Le lendemain de bonne heure, en sus des soldats que Saba Gadis avait envoyés, arrivèrent encore de Halai, le premier village abyssin, des hommes qui chargèrent avec vigueur nos caisses

sur leurs épaules, et se mirent à gravir la montagne escarpée du Schumfeito. Nous arrivâmes tous sans accident à Halai un peu avant le coucher du soleil.

Ce fut pour nous un moment solennel que celui où s'offrit pour la première fois à nos regards ce pays de nos désirs, ce champ lointain, où le Seigneur nous envoyait travailler. Dans le sentiment profond de notre incapacité nous le priâmes de nous remplir de lumière, de force, et de sagesse, pour annoncer d'une manière efficace, dans ce pays enveloppé de ténèbres, la bonne nouvelle de la grâce de Dieu, et d'accompagner la parole de nos lèvres de la vertu de son Saint Esprit pour le salut de beaucoup d'âmes.

Pendant deux jours les quelques personnes qui comprenaient l'amharique à Halai s'entretinrent avec nous de différents sujets. Nous avions entendu sur le Schumfeito le rugissement d'un lion; cela nous conduisit à demander à ces gens ce qu'il y avait à faire dans ce pays en face des bêtes sauvages. Ils nous répondirent unanimement : « Ne tournez jamais le dos à l'hyène, elle n'attaque jamais en face. Si vous apercevez un léopard, fixez-le jusqu'à ce qu'il se soit éloigné; il n'attaque que ceux qui n'ont pas les yeux sur lui. Si vous rencontrez un lion, restez calmes; il n'attaque que ceux qui ont peur de lui ou qui le menacent ». Ils récitaient cela avec une sorte de rythme, comme des sentences populaires. Ils ajoutaient que le lion, à cause de sa fierté, doit être regardé avec indifférence, comme si l'on ne faisait pas attention à lui. J'avais entendu les mêmes choses de la bouche des nègres en Egypte.

Dès le lendemain j'eus l'occasion de reconnaître la justesse de ces remarques. Partis de Halai, nous traversions une contrée sauvage, et je m'étais écarté du chemin pour tirer quelque pintade ou perdrix pour notre dîner. Un

certain bruit dans les broussailles me parut un indice de la présence de gibier ; je m'approchai tout doucement à la découverte. Mais j'aperçus devant moi, à la distance de six pas, un lion, qui s'avançait en s'étirant nonchalamment, comme s'il ne m'apercevait pas. Je pris la même contenance à son égard, et me retirai lentement en regardant de ci, de là, sans avoir l'air de rien, mais toutefois en l'observant du coin de l'œil, et en tenant mon fusil prêt pour le lui décharger dans la gueule s'il venait sur moi. Ayant chargé à grenaille je ne pouvais pas me hasarder à l'attaquer. Mais il continua tranquillement à s'éloigner. Peu après j'entendis un coup de fusil, suivi d'un cri de douleur et d'un appel au secours. Je crus que c'était un chasseur qui s'était blessé avec son arme. J'accourus, et je trouvai un homme qui se défendait à coups de crosse contre trois ou quatre singes, qui voulaient venger un des leurs tué par le coup de fusil. Une troupe nombreuse d'autres singes arrivait à la rescousse. Ils auraient certainement mis cet homme en pièces si je n'étais arrivé à temps à son secours. Dès que je les vis, je courus contre eux en poussant des cris, et ils s'enfuirent.

De Halai quatre journées de chemin à travers le district bien connu de Senafeh nous amenèrent à Behaat, la patrie de notre Ali. Nous restâmes quatre jours chez lui. Sa maison était continuellement remplie de parents, qui lui apportaient des présents, consistant en brebis et en miel, comme témoignage de bienvenue.

Deux jours après nous arrivions à Adigrad, où notre bagage en très-bon état nous avait devancés. On l'avait déposé dans une maison que Saba Gadis nous avait destinée, et qui était la meilleure de l'endroit. Ce prince nous reçut à bras ouverts, comme si nous eussions été ses frères.

Tant qu'il vécut il ne cessa de se montrer trés-amical envers nous, parce que, comme il nous le disait souvent, nous étions venus prêcher l'Évangile dans son pays. Ayant du sang schoho dans les veines, il avait été dans sa jeunesse très-farouche, intrépide et souvent aussi très-cruel. Il était monté sur le trône du Tigré en faisant couler des torrents de sang. Maintenant il était doux, bienfaisant et généreux. Longtemps avant notre arrivée il avait senti l'aiguillon du péché dans sa conscience et cherché de différentes manières à expier ses péchés. Il gouvernait avec justice et pourtant avec douceur, de sorte qu'il était aimé et respecté, non seulement dans le Tigré, mais dans toute l'Abyssinie. Il avait renvoyé toutes ses femmes, sauf une, les comblant de riches présents. Il faisait beaucoup d'aumônes. Souvent il se relevait la nuit pour porter incognito quelque secours à des veuves et à des orphelins. Il se trouvait ainsi préparé à recevoir l'Evangile que nous lui prêchions. Malheureusement il nous manquait une langue commune. Il ne parlait que les dialectes du Tigré et du Schoho. Nous devions nous servir d'un interprête, et nous trouvions qu'il est bien difficile de prêcher l'Évangile par cet intermédiaire. Pourtant il paraissait recevoir avec joie la parole de vérité. Mon cher frère Kugler demeura huit mois chez lui, et fit de si grands progrès dans la langue du Tigré, qu'il pouvait à la fin de ce séjour la parler couramment. Il lui exposa tout l'ensemble des précieuses vérités du salut, et nous avons la ferme confiance que Saba Gadis est mort dans la paix du Seigneur. Il mourut environ un an après notre arrivée en Abyssinie.

Avant notre arrivée à Adigrad nous avions résolu que l'un de nous, et ce devait être moi, entreprendrait sans retard un voyage dans l'intérieur du pays, pour y répandre

les portions des Saintes Écritures en langue amharique, que nous avions apportées. Cette tournée devait aussi me faire faire plus ample connaissance avec le pays et ses habitants. Lorsque nous soumîmes ce projet à Saba Gadis, il ne voulut tout d'abord pas en entendre parler. Il prétendit que je serais exposé à trop de dangers, auxquels je ne pourrais échapper, et qu'il avait à répondre de notre sécurité. Pendant les dix jours que je passai chez lui, un officier supérieur du ras Marieh arriva à Adigrad avec une escorte de cent hommes. Je profitai de cette occasion et demandai de pouvoir partir pour l'intérieur du pays sous la protection de cet officier, Belata Darcopti, et de ses hommes. Saba Gadis finit par y consentir. Il me recommanda spécialement à la protection de cet homme de guerre, et me donna en outre un de ses propres officiers, pour m'accompagner au moins jusqu'à ce que je fusse arrivé sain et sauf à Gondar et que j'y eusse été remis en mains sûres. Il éprouvait à mon égard une sincère et vive sollicitude, et je dus lui promettre de revenir le plus vite possible auprès de lui.

Je quittai ainsi Adigrad le 25 février, après tous les préparatifs nécessaires, pour me rendre à Gondar. J'avais à mon service deux domestiques, et en outre dix hommes pour transporter les livres que j'avais à distribuer. Mes compagnons d'œuvre, Kugler et Aichinger (le menuisier allemand), m'accompagnèrent un bout de chemin. C'est ce jour-là que je commençai à rédiger le Journal de mon séjour de trois ans en Abyssinie, qui a été publié en anglais par la Société des Missions de l'église anglicane, tandis que l'original français l'a été par le comité de la Société des Missions de Genève (1). Mon but dans ces notes journalières

(1) *Journal of a three year's residence in Abyssinia in furtherance of the objects of the Church Missionary Society, by the rev.* SAMUEL

était de tracer un tableau aussi exact que possible des mœurs et des idées des Abyssins, afin que les directeurs de la Société des Missions de l'église anglicane pussent juger si une mission dans ce pays devait être poursuivie ou non. C'est pourquoi je reproduisais en entier dans ce journal des conversations avec les Abyssins de toute catégorie. J'éviterai ici d'entrer dans les mêmes détails, puisque je me propose surtout de donner une autobiographie complète, plutôt qu'un simple témoignage des nombreuses expériences que j'ai faites de la bonté fidèle et miséricordieuse et des soins paternels de notre Dieu et Sauveur. Je reproduirai pour mes enfants et petits-enfants et pour mes amis, quelques mots que j'écrivais dans ce journal le premier jour de mon départ pour Gondar : « En me séparant de mes frères Kugler et Aichinger j'ai senti pour un moment, et plus que jamais, ma misère et ma faiblesse. En chemin, j'ai confessé mes péchés à Dieu et je l'ai prié de m'accompagner, de me préserver des dangers que j'allais courir, surtout du péché, et de bénir mon voyage pour le salut de quelques âmes. »

Ce jour-là, comme d'ailleurs tous les autres jours de notre voyage d'un mois, nous fîmes halte entre deux et trois heures de l'après-midi, parce que c'était le temps du jeûne. Or pendant le jeûne les Abyssins ne prennent pas même une goutte d'eau avant trois heures. Belata Darcopti était un strict observateur du jeûne, mais d'un autre côté, comme

GOBAT. *To which is added a brief history of the Church in Abyssinia, by the rev.* SAMUEL LEE. London, 1834, 8°. — Sec. edition. London, 1847. — *Journal d'un séjour en Abyssinie, pendant les années* 1830, 1831 et 1832, *par* SAMUEL GOBAT ; *précédé d'une introduction historique et géographique sur l'Abyssinie. Avec carte et portrait.* Paris, J. J. Risler ; Genève, Suz. Guers. (1834). 8°, VIII et 438 pages.

il avait fort bon appétit, il tenait beaucoup à ne pas laisser passer l'heure où il lui était permis de prendre son repas.

Après ce repas de jeûne de mes compagnons de route j'invitai quelques uns d'entre eux, dont j'avais fait connaissance pendant le jour, à se rapprocher de moi pour que je leur lusse quelque chose de la Sainte Écriture. Il en vint cinq ou six, qui furent très-attentifs. Le jour suivant ils furent dix ou douze; au bout de quelques jours ils y étaient tous et m'écoutaient attentivement pendant environ deux heures de temps. Cela continua ainsi jusqu'à notre arrivée à Gondar, le 25 mars.

M. Salt, consul général en Egypte, m'avait averti plusieurs fois de me garder d'attaquer les préjugés des Abyssins sur les mérites du jeûne et sur l'intercession des saints, particulièrement de la vierge Marie et de l'archange Michel. Il avait visité le Tigré vingt ans auparavant et il parlait par expérience. Je m'abstins donc de toute attaque et même de toute allusion, me contentant de lire et d'expliquer d'une manière simple et pratique la Sainte Écriture. Je ne voulais pas les choquer, j'espérais qu'avec le respet qu'ils professaient pour la Parole de Dieu, la connaissance croissante qu'ils acquérraient de la vérité serait le meilleur remède à leurs erreurs. Je savais par expérience que ce n'est pas une simple acceptation intellectuelle de la vérité qui a le pouvoir d'arracher du cœur les racines de l'erreur. Peu à peu mes auditeurs, toujours plus intéressés par mes lectures, surmontèrent leur timidité, et m'adressèrent les questions suivantes : « Pourquoi ne jeûnez-vous pas? Pourquoi ne baisez-vous pas les images ? Pourquoi n'invoquez-vous pas la vierge et les saints ? » Cela me permit d'attirer leur attention sur l'amour de Dieu, sur l'œuvre accomplie par Jésus-Christ pour notre rédemption, sur la justification du pécheur

par la libre grâce de Dieu par la foi en Christ, sur la nécessité de la régénération et de la sanctification. De cette manière je fus nécessairement amené à combattre leurs erreurs favorites, particulièrement le mérite des soi-disant bonnes œuvres. Insensiblement j'arrivai à pouvoir leur parler sur tous les sujets religieux avec autant de liberté que si j'eusse été sur terre européenne. Bien souvent pendant ce voyage je fus encouragé en voyant quelle profonde impression la Parole de Dieu faisait sur mes auditeurs, tous plus ou moins ignorants. Un jour, par exemple, je leur lisais le chapître xve de l'Évangile selon Saint Luc, et j'étais moi-même ému à la vue de toutes ces brebis égarées et de tous ces enfants prodigues qui m'entouraient. Après la lecture je résumai ce chapître en quelques mots simples et pratiques. Quand j'eus fini, je vis des larmes dans les yeux de plusieurs de ces rudes soldats. L'un d'eux me dit: « Le fils prodigue, c'est moi ». Sur quoi plusieurs s'écrièrent: « Moi aussi, moi aussi, je suis perdu. » Oh ! combien ardemment je demandais que le Saint Esprit fortifiât ces impressions et les rendît fructueuses ! Car il faut dire que si les Abyssins sont impressionables, leurs impressions trop souvent ne sont pas de longue durée, à cause de leur ignorance et de leur mobilité.

J'assistai une autre fois à une scène touchante, dont le souvenir m'est resté bien net, et ravive sans cesse mon zèle à prier pour la pauvre Abyssinie. Nous avions dressé nos tentes dans le voisinage d'un grand village, sur le haut d'une montagne située sur la droite du fleuve Tacassé. Après notre simple repas je me trouvai entouré, non-seulement comme d'habitude de notre caravane, mais encore d'un bon nombre d'habitants de ce village, auxquels je lus des récits des Évangiles presque jusqu'au coucher du soleil, après

quoi tous se retirèrent pour la nuit. Le lendemain matin, tandis que les préparatifs se faisaient pour nous remettre en marche, je m'étais retiré à l'écart derrière des buissons, pour prier et écrire dans la solitude. Lorsque je retournai au camp, la troupe était partie. Mes gens avaient cru que j'avais pris les devants, comme je le faisais quelquefois. Je descendais la montagne seul, à travers une épaisse forêt, lorsque j'entendis tout à coup un grand bruit derrière moi. Je me retournai et je vis quinze à vingt jeunes garçons qui couraient après moi. Alors je me demandai ce qu'auraient fait dans mon pays de petits blancs, en rencontrant ainsi un nègre pour la première fois de leur vie ? Je continuai mon chemin et eux leur course. Mais lorsqu'ils m'eurent dépassé, les uns à droite, les autres à gauche, ils s'arrêtèrent et, tombant à genoux devant moi, ou plutôt sur leurs visages, ils me demandèrent de les bénir et de prier pour eux. Je le fis avec une profonde émotion. Je n'ai jamais revu cet endroit ni repassé par ce chemin, mais ne m'est-il pas permis d'espérer de retrouver un jour l'un d'eux parmi les bénis du Père, à la droite de celui qui est mort pour eux aussi bien que pour moi ?

L'avant-dernier jour de notre voyage je pris une fièvre si ardente qu'au bout de quelques heures j'étais dans le délire, couché à terre sur un tapis, à découvert. La pluie qui se mit à tomber par torrents me fit un lit de deux à trois pouces d'eau, et me ramena au sentiment de ma situation. Je me jetai par un cri de détresse dans les mains du Seigneur, et aussitôt je m'endormis profondément. Quand je me réveillai le lendemain matin, la fièvre m'avait entièrement quitté, je me sentais si bien que je pus aussitôt enfourcher mon mulet et trotter l'espace de trente milles anglais, jusqu'à ce que nous atteignîmes Gondar. J'y arrivai ainsi

en bonne santé le 30 mars 1830 avec le coucher du soleil.

J'étais donc dans la capitale de l'Abyssinie. Hélas! combien elle était déchue depuis la visite du voyageur Bruce, environ soixante ans auparavant, puisqu'il y comptait soixante mille habitants, et que maintenant il n'y en a guère que vingt mille. Je vis là le pauvre vieux roi, habitant une misérable cabane, à l'ombre de l'ancien palais, sans entourage et sans la moindre influence. En revanche Gondar est toujours le centre de l'autorité ecclésiastique. Le quartier où, en l'absence de l'évêque primat de toute l'église abyssinienne, l'Etschega ou supérieur général des moines, a sa résidence, est considéré comme un asile inviolable. Ce quartier sert de refuge à beaucoup de membres des familles régnantes momentanément en disgrâce, mais qui peuvent suivant les circonstances entrer en peu de temps dans les charges les plus importantes du pays. Dans un tel milieu je sentais la gravité de toutes mes démarches et la nécessité de peser toutes mes paroles. Je demandai au Seigneur de m'accorder la prudence du serpent avec la simplicité et la candeur de la colombe. Cela était doublement nécessaire; car, quoique je me fusse présenté comme un simple prédicateur de Jésus-Christ, on n'en voulait pas moins faire de moi un grand personnage, à cause des honneurs que m'avait témoignés Saba Gadis, alors le plus puissant chef du pays. Il convenait qu'après avoir fait la connaissance de l'Etschega, je rendisse aussi visite à tous les disgraciés de haut rang qui habitaient Gondar. C'était un devoir bien épineux. Je devais éviter de paraître soit leur ami soit leur ennemi; car, dans le premier cas, je serais mal vu de leurs parents au pouvoir, et dans le second cas, je m'exposais à leur vengeance s'ils y remontaient eux-mêmes un jour. Afin donc d'observer une stricte neutralité, au moins jusqu'à ce que je connusse de

plus près le caractère et la situation des dits personnages, je pris le parti de recourir, pour mes relations avec eux, à un interprête, qui traduisait très-exactement ce qui était des choses ordinaires de la vie, mais qui, dans les questions religieuses, lorsque par exemple je heurtais quelque préjugé, n'aurait consenti pour rien au monde à rendre mes paroles, quoiqu'il sût très-bien que je comprenais les siennes. J'étais souvent obligé de le faire taire et de parler amharique pour faire entendre ce que je voulais dire. J'appris ainsi par ma propre expérience combien vainement on essaierait de prêcher l'Évangile par l'intermédiaire d'un interprête inconverti.

J'avais éprouvé des désagréments aux péages. Tous mes livres m'avaient été enlevés et ne devaient m'être rendus que contre le paiement d'un droit d'entrée exorbitant, que je ne voulais pas payer. Je trouvai là un bon prétexte pour recourir à l'Etschega, qui, n'ayant pas l'idée qu'il pût exister d'autres livres que des livres ecclésiastiques, considéra l'acte des douaniers comme un empiétement sur son propre pouvoir et ordonna que les livres me fussent aussitôt rendus. Il fut flatté de ce que je m'étais adressé à lui, et j'eus ainsi une excellente occasion de lui offrir quelques-uns de mes livres, les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres et l'Epître aux Romains, qu'il n'avait encore jamais lus dans une traduction amharique. Il reçut avec plaisir mon présent. Quelques jours après il me dit qu'il avait lu le volume des Evangiles, et que c'était un bon livre. Dans l'intervalle j'avais aussi offert ce livre à d'autres personnes, qui avaient refusé de l'accepter, de crainte qu'il ne s'y trouvât quelque hérésie. Dès que l'Etschega m'en eût exprimé son approbation, je lui en remis six exemplaires, en le priant de les distribuer parmi les chefs des principales églises avec sa

recommandation. Il y consentit, et à partir de ce jour je commençai à recevoir de nombreuses visites, d'abord du voisinage, et peu à peu de toutes les parties du pays. Les uns venaient me demander un exemplaire des Évangiles, les autres, un entretien sur des questions religieuses en litige en ce moment-là dans leur église. Comme j'ai rapporté en détail ces entretiens dans mon journal je ne les reproduirai pas ici. Qu'il me suffise de dire qu'au bout de quelques semaines ma maison se remplissait chaque jour de gens de toutes les classes, parmi lesquels bon nombre d'hommes instruits. Ces entretiens duraient depuis le grand matin jusqu'au soir, excepté quand je devais faire quelque visite indispensable, ou quand j'étais malade. A mon lever, ordinairement avant le soleil, je trouvais devant ma porte de dix à vingt personnes. Aussitôt ouverte, ma maison — qui ne se composait que d'une seule chambre, pouvant contenir de quarante à cinquante personnes — se trouvait remplie. On commençait ordinairement par des questions au sujet de l'onction du Christ. C'est là un point sur lequel les Abyssins sont divisés en deux partis et se disputent depuis plus de trois cents ans.

Les extrêmes sont, d'un côté les ultra-monophysites, qui, insistant sur l'éternelle divinité de Christ et par conséquent sur son éternelle union avec le Saint Esprit, déclarent que Christ n'a pu ni être oint ni être conçu du Saint Esprit. Ils accordent que Christ est devenu homme, mais, disent-ils, ce fut par sa propre vertu qu'étant Dieu, il revêtit la nature humaine, l'absorbant dans la nature divine entièrement et si bien que celle-ci seule subsiste en lui. La conséquence de ce point de vue erronné est que Christ, n'étant plus homme, ne peut plus être notre modèle.

Le parti opposé se rapproche davantage de la vérité,

quant à la doctrine des deux natures en Christ; mais il manque de la formule exacte parce que les Abyssins, dans leur langue, n'ont pas de mot exprimant la notion de « nature » au sens de l'orthodoxie. Ce parti admet que Christ est à la fois vrai Dieu et vrai homme. Il s'appelle le parti des trois naissances, parce qu'il professe que Christ est né du Père de toute éternité; qu'il est né de la vierge Marie par l'action du Saint Esprit dans l'accomplissement des temps; ils ajoutent en troisième lieu qu'il est né du Saint Esprit à son baptême au Jourdain. Ce second parti fait de l'onction de Christ, soit à sa naissance, soit à son baptême, une « régénération baptismale ». C'est l'expression dont ils se servent, et c'est là leur erreur.

Je n'ai pas besoin de dire combien il m'était pénible et fatigant d'entendre chaque jour répéter les mêmes questions, et de refaire les mêmes réponses. Mais la prudence aussi bien que la charité chrétienne exigeaient de moi que je me prêtasse patiemment à ces discussions incessantes, mais en elles-mêmes inutiles. D'ailleurs l'occasion m'était fournie par là de combattre de nombreuses erreurs et de prêcher Christ. Je m'efforçais de le présenter à ces pauvres gens dans sa triple fonction de prophète, de sacrificateur et de roi, pour laquelle il a été oint, puis dans sa relation avec le Père, et avec l'humanité en général, et dans ses rapports avec son peuple en particulier. Mais surtout je le leur présentais comme l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

Autant que possible je donnais d'abord satisfaction aux interrogateurs au commencement de la matinée, pendant l'arrivée successive des auditeurs, pour en venir dès que je le pouvais à la lecture d'une portion de la Parole de Dieu, que j'invitais mes gens à méditer avec foi et avec

prière. Puis, après un moment d'instruction et d'exhortation, je congédiais ces premiers auditeurs, pour qu'ils fissent place à d'autres, qui attendaient devant la porte. Cela dura ainsi bien des mois, jour après jour, du grand matin jusqu'au soir, sans un moment de relâche pour moi avant les huit heures du soir environ. Comme j'avais toujours quelques auditeurs venus des diverses contrées du pays, et qu'ils s'en retournaient, la plupart d'entre eux du moins, emportant quelques rayons de lumière et des impressions profondes, l'Évangile se trouva ainsi apporté à des milliers d'âmes.

Au commencement j'usais de beaucoup de ménagements à l'égard des préjugés et des erreurs des Abyssins, parce que ceux-ci sont plus susceptibles à l'endroit de leurs préjugés qu'à l'égard de leurs péchés et de leur immoralité. Peu à peu cependant je m'aperçus que je pouvais parler avec eux aussi librement qu'en Europe sur n'importe quel sujet, sauf un pourtant. Le point qu'il m'était interdit de toucher c'était que la vierge Marie avait aussi dû être sauvée. Un jour, en présence d'hommes instruits, il m'était arrivé incidemment de dire que Marie avait appelé Dieu « son » Sauveur, et qu'un jour elle avait perdu de vue l'enfant Jésus, confié à ses soins. A cela l'un de ces hommes avait ajouté: « Oui, et Marie, à l'encontre de ce qu'elle savait, a appelé Saint Joseph le père de Jésus.» Ils paraissaient donc d'accord avec moi. Mais le lendemain, quelques-uns de mes amis vinrent me trouver pour m'avertir que le bruit courait dans la ville que j'avais appelé Marie une pécheresse, ce qui avait causé un grand émoi; et ils me priaient de ne plus jamais le répéter. « Dis ce que tu voudras, ajoutèrent-ils, excepté cela; car si tu venais à le répéter, tu perdrais la confiance et l'affection de tout le

monde. » J'accédai, en ce sens que je promis d'éviter ce sujet, mais en me réservant de dire ce que je tenais pour la vérité si l'on venait à m'interroger là-dessus.

Les Abyssins ne croient pas que la vierge Marie soit née exempte du péché originel, mais ils croient qu'elle a été rendue parfaitement pure et sans péché avant de devenir la mère du Fils de Dieu.

Dans un pays comme l'Abyssinie les prêtres sont le plus grand obstacle à l'Évangile, à cause de leur influence sur le peuple. Un grand nombre de prêtres s'opposaient à la Parole de Dieu et ne voulaient pas permettre que les Évangiles fussent lus dans la langue du pays. En général et dès le commencement, les prêtres furent mes seuls ennemis, jusqu'à ce qu'un incident vint leur fermer la bouche. Déjà à Jérusalem et en Égypte j'avais remarqué cette puissance des prêtres et, avant mon entrée en Abyssinie, j'étais résolu à les attaquer aussi peu que possible directement, jusqu'à ce que j'eusse fait la connaissance d'un grand nombre d'entre eux. Bientôt j'appris à en connaître beaucoup, et je trouvai que plusieurs — non pas la majorité — étaient pieux à leur manière, sincères, consciencieux, dévoués, de sorte que j'avais pour ceux-ci, malgré leur ignorance des voies du salut, une sincère estime. Cette découverte me fut plus tard très-utile, parce que, lorsque je m'élevais contre les erreurs, la dépravation et l'immoralité des prêtres en général, je pouvais ajouter en connaissance de cause qu'il y avait d'heureuses et de nombreuses exceptions ; qu'il existait des prêtres craignant Dieu et sincèrement dévoués. Chez ceux d'entre eux qui me contredisaient, l'opposition était ordinairement l'effet de l'ignorance et non de la méchanceté.

Un jour que je parlais à une vingtaine de personnes des

voies du salut, un jeune prêtre d'un extérieur agréable m'interrompit par une remarque, qui était en contradiction avec ce que je venais de dire. Me tournant vers lui : « Mon ami, lui dis-je, nous ne voulons pas discuter, mais plutôt nous lirons ensemble, pour l'instruction de ces gens ignorants, une portion des Évangiles » ; et je lui en mis entre les mains un exemplaire en langue amharique. Il ouvrit le livre, puis me dit : « Je ne sais pas lire l'amharique ; je lis le ghez (l'éthiopien) ». Je lui passai un volume des Psaumes en langue éthiopienne et le priai d'en lire quelque chose à ces gens. Comme il savait les Psaumes par cœur il put y lire, mais il le faisait avec une excessive rapidité. — « Ce n'est pas ainsi, lui dis-je, qu'on lit la Parole de Dieu » ; puis, lui indiquant le psaume XIXe, je l'invitai à le traduire aux auditeurs. Il se mit alors à parler en amharique comme s'il traduisait couramment. « Arrête, lui dis-je, ce n'est pas là le sens du psaume», et, le ramenant à la première phrase, j'ajoutai : « Traduis-moi cette phrase. » Il garda le silence un moment, puis il avoua qu'il ne le pouvait pas. Alors, m'adressant à la petite assemblée : « Vous voyez, leur dis-je, mes chers amis, quel danger vous courez en confiant vos âmes à la direction de prêtres ignorants. Jésus à dit : Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. » Après cela je me tournai vers le jeune prêtre et lui dis : « Comment peux-tu prendre sur toi la conduite de ces âmes immortelles pour les mener par ton ignorance à la ruine éternelle ? Comment pourras-tu en rendre compte devant Dieu au jour du jugement ?» Alors il me dit ingénuement : « Ayez la bonté de m'instruire. » Je lui remis un exemplaire des Évangiles et priai l'un de mes amis de lui apprendre à lire l'amharique. Environ deux mois après je le rencontrai de nouveau. Non seulement il

lisait couramment, mais encore il s'était approprié le contenu des quatre Évangiles et des Actes des Apôtres, et me demanda l'explication de quelques passages de l'Epître aux Romains.

Malgré l'ignorance générale des prêtres, des moines et naturellement de la masse du peuple, je rencontrai pourtant un certain nombre de prêtres et de laïques qui étaient familiarisés avec le contenu de la Bible, et avec les écrits des Pères de l'église d'Orient des quatre premiers siècles, ainsi qu'avec les principales questions qui agitèrent l'église au troisième et au quatrième siècle. Malheureusement leur Bible contient, outre les livres canoniques, quinze livres apocryphes. Plusieurs de ces hommes instruits étaient des esprits subtils, ayant plus de goût pour les problèmes métaphysiques que pour les questions pratiques et vitales. Ils me posaient souvent des questions auxquelles je ne pouvais répondre que par un: « Je ne sais pas. » Cet aveu si simple, mais qu'un Abyssin ne ferait jamais, me fut d'une grande utilité, car mes auditeurs en conclurent que ce que j'affirmais devait être vrai, puisque, lorsque j'ignorais quelque chose, je savais l'avouer. Ils remarquèrent en outre que je cherchais à appuyer sur une ou plusieurs citations des Écritures tout ce que j'avançais sur des sujets religieux. Ce fut là pour moi une double recommandation auprès des savants comme auprès des ignorants.

Le respect des Abyssins pour la Parole de Dieu m'a toujours rempli d'espoir à leur sujet, malgré tous leurs défauts. Car souvent la citation d'un passage des Écritures, au milieu de nos discussions animées, suffisait pour les apaiser, même quand cette citation contredisait l'une de leurs idées favorites. Jamais un Abyssin n'aurait l'idée de contredire la Parole de Dieu. Il est vrai qu'il leur arrivait souvent de

revenir le lendemain avec une autre citation, qui paraissait opposée à celle que j'avais avancée la veille. Mais ce n'était pas dans l'intention de soutenir leur idée, c'était plutôt afin d'entendre comment deux passages en apparence contradictoires pouvaient se concilier.

Je ne recherchai jamais la popularité, car, timide de ma nature, je cherche plutôt à m'effacer. En outre j'eus toujours le vif sentiment de mes défauts et de mes imperfections. Malgré cela, après peu de mois de séjour à Gondar, mon nom était connu dans toute l'Abyssinie, et bientôt il fut question dans le pays et dans toutes les classes de la société de me nommer évêque d'Abyssinie au lieu d'un Copte ignorant, comme avait été leur dernier évêque; celui-ci avait tué un jeune garçon dans un accès de colère. Un jour, faisant visite à l'Etchega, je le trouvai s'entretenant avec plusieurs influents debteras (savants laïques) de mes amis. Ils parlaient de la nécessité de nommer un nouvel évêque; mais ils ne pouvaient tomber d'accord; les uns voulaient élire un Copte comme était le précédent, les autres un Arménien. Dès que je me fus assis au milieu d'eux ils proposèrent unanimément de me nommer, ajoutant que le peuple accueillerait avec joie ma nomination. L'Etchega de son côté dit en langue éthiopienne : « J'ai beaucoup vu cet homme, j'ai une grande confiance en lui; mais nous ne devons pas oublier que nos ancêtres aussi avaient une grande confiance dans les Frengies (Français) ». Comme je ne voulais pas entendre ce qui devait apparemment être un secret, je l'interrompis en lui disant que l'histoire des Jésuites en Abyssinie m'était connue. Il fut visiblement surpris que je comprisse l'éthiopien, la langue ecclésiastique que bien des prêtres eux-mêmes ignoraient. Aussi pus-je constater que mon interruption

avait produit sur lui une bonne impression. La conversation tomba ensuite sur les troubles causés en Abyssinie par les Jésuites au seizième siècle, ce qui m'amena à tracer brièvement l'image de Rome et à leur présenter plusieurs traits de la Réformation en Europe. Dès ce moment je cherchai toujours à ramener nos conversations autant que possible sur la nécessité d'une réformation pour l'église d'Abyssinie.

Je dois reconnaître qu'une miséricordieuse Providence m'accompagna et me dirigea d'une façon toute spéciale dans mon premier séjour en Abyssinie, m'ouvrant les voies pour l'évangélisation dans toutes les provinces du pays, sauf dans celles du Tigré et de Lasta, dont les habitants ne me comprenaient pas parce que je ne savais pas leur langue.

Tout ce que je prêchais à Gondar était rapporté, non pas toujours exactement, mais toujours avec bonne intention, dans tout le pays. Cela m'attira un concours croissant d'hommes, venus des districts les plus éloignés, non pas toujours pour demander ce qu'ils devaient faire pour être sauvés, bien que cette question se présentât souvent dans nos entretiens, mais pour se faire expliquer quelque passage difficile des Écritures, ou demander mon avis sur différents points de doctrine, sur lesquels ils ne parvenaient pas à s'entendre. Quelquefois aussi ils me posaient telle ou telle question métaphysique, dans le but de m'embarasser ou de me déconcerter. C'est surtout dans des cas pareils que, pour mettre fin à des discussions oiseuses, je répondais simplement : « Je ne sais pas. » Et c'est alors que, étonnés de cette sincérité, ils se regardaient entre eux et se disaient par fois : « Nous n'avons jamais entendu un blanc dire : Je ne sais pas. Et nous mêmes bien souvent nous devrions avoir le courage de le dire ; nous nous éviterions par là bien

des désagrements; mais nous sommes trop orgueilleux pour avouer notre ignorance.» Mes interlocuteurs la plupart du temps n'avaient d'autre but dans leurs objections que de mettre ma patience à l'épreuve et de m'amener à me fâcher. Une fois quelqu'un fit en mon absence la remarque que j'étais différent des autres blancs qu'ils avaient jusque là rencontrés, Coptes, Grecs et Arméniens, lesquels se fâchaient dès qu'on les contredisait, tandis que moi je ne m'impatientais jamais. Une fois plusieurs des plus savants de Gondar s'entendirent pour tâcher de m'impatienter et de m'irriter, en me proposant des questions captieuses et en contredisant tout ce que j'avançais. Plusieurs jours de suite ils vinrent, deux ou trois d'entre eux, ou tous ensemble, et ne cessèrent de me contredire en présence de beaucoup d'auditeurs. Cette opposition, qui était un mystère pour moi, m'attrista profondément. Car jusque-là j'avais eu bonne idée de ces hommes, et plusieurs d'entre eux me semblaient n'être pas éloignés du Royaume des cieux. Cette tristesse me porta à prier plus ardemment pour eux. Ils le sentirent sans doute, car quelques jours après ils vinrent tous ensemble me demander pardon, et me dire qu'ils étaient maintenant persuadés que je voulais leur véritable bien, c'est-à-dire leur salut.

Quant au fruit réel de mon travail à Gondar, je puis difficilement l'apprécier; c'est plus tard qu'il viendra au jour. Quoi qu'il en soit, plusieurs Abyssins changèrent leur manière de voir, et je pus constater chez quelques uns que les vérités évangéliques avaient laissé de profondes impressions. Mais de vrais convertis je n'ose en compter que quatre ou cinq.

Il m'arriva une aventure qui, par la bonté de la divine Providence, contribua à attirer sur moi l'attention et à

m'acquérir le respect du public. Je possédais quelques connaissances médicales, qui avaient été utiles à plusieurs malades. Ayant appris cela une noble Abyssinienne, Oizoro Takleet, dont l'influence était dominante à Gondar et dans la contrée, m'adressa une pressante invitation pour que je visitasse son frère, qui était, disait-on, démoniaque, et que je le guérisse, s'il était possible. Elle me faisait dire que durant les trois mois précédents elle avait demandé à tous les prêtres de Gondar de le garder et de prier pour lui; qu'il avait toujours une douzaine de prêtres dans sa chambre, mais que, bien loin de se guérir, il entrait de plus en plus en fureur. Je n'avais aucune envie d'entreprendre une pareille cure, mais je ne pouvais m'y refuser sans encourir la défaveur de la noble dame.

Son invitation m'était arrivée un dimanche matin; je lui fis répondre que j'irais voir son frère le lendemain. Ce n'était pas que j'eusse aucun scrupule à visiter un malade ou un aliéné le dimanche. Je voulais simplement gagner du temps et m'enquérir préalablement de l'histoire et des habitudes de cet homme. J'appris qu'il aimait la bonne chère et les boissons, et qu'il était pléthorique. Je me rappelai alors mon grand-père, qui était un habile médecin; je me dis qu'il aurait recouru à la saignée pour cet homme, et je me décidai à employer le même moyen. J'appris en outre que ce malade était très-violent, car quelque temps auparavant, le croyant mieux, on lui avait rendu l'usage de l'un de ses bras, et il avait tué une de ses sœurs. J'en conclus que je ne pourrais le saigner qu'avec son plein consentement. Je fis tous mes préparatifs avec d'instantes priéres, et le lundi matin je me rendis auprès de lui.

Au moment où j'entrai dans sa grande chambre remplie

de prêtres il jeta sur moi un regard furieux et me dit : « Viens Gebts (c'est ainsi qu'on appelle tous les blancs), voyons si tu es aussi un menteur, comme ces prêtres, qui disent que je suis un démoniaque. Qu'en dis-tu, toi ? » — « Ne vous fâchez pas contre eux, lui dis-je calmement ; ils voient que vos yeux sont rouges et ils en concluent que vous êtes possédé. Si vous me permettez de vous faire une saignée, vos yeux redeviendront blancs, et ces prêtres verront bien que vous n'êtes pas un possédé. » Il fut enchanté de ma proposition et ordonna que son bras, qui était solidement enchaîné au lit, fût délié. Lorsqu'il vit couler son sang il se fit un malin plaisir de le faire rejaillir sur les vêtements blancs des prêtres qui l'entouraient. Je m'étais proposé de laisser couler le sang jusqu'à ce que le malade s'évanouît, afin de provoquer par là une crise, mais ce ne fut qu'après avoir perdu de deux à trois kilogrammes de sang qu'il tomba en défaillance. J'ordonnai alors qu'on le couchât sur son lit, et je m'en allai, en promettant de revenir dans deux jours. Lorsque j'entrai dans sa chambre il m'accueillit avec un sourire et me dit : « Approche-toi, tu es mon seul véritable ami ; mais tu ne m'as pas dit que j'étais fou (il n'employa pas l'expression de « possédé »). Oui, j'étais en démence et je le suis encore ; il te faut pratiquer une nouvelle saignée. »

C'était précisément ce que je désirais, afin de le débiliter complètement. Je résolus de l'amener de nouveau à l'évanouissement ; toutefois, afin de ne lui prendre que la quantité de sang strictement nécessaire, je le fis tenir debout, et, avant qu'il eût perdu un demi-kilogramme de sang, il s'affaissa en perdant connaissance. Je le quittai en promettant de revenir dans trois jours. Lorsque je le revis au bout de ce temps je le trouvai dans son parfait bon sens et guéri,

de sorte que je n'hésitai pas un instant à ordonner que les chaînes fussent enlevées de ses bras et de ses pieds.

Ce succès me valut une telle réputation, qu'aucun prêtre n'osait plus dire de mal de moi; car s'il le faisait, il se trouvait toujours quelqu'un pour le réduire au silence en lui disant que tous les prêtres de Gondar ensemble n'avaient pas pu chasser un démon, et que moi seul je l'avais chassé.

Cette médaille avait malheureusement son revers; car dès lors tous les malades s'imaginèrent que je pouvais les guérir. Dans bien des cas je réussis au-delà de toute espérance, mais ma provision de médicaments fut vite épuisée, et il ne me resta que ma lancette, qui fit il est vrai des merveilles, même dans des cas désespérés. Ma principale préoccupation était de ne pas faire de mal.

Un jour deux femmes d'un certain âge vinrent en larmes me supplier de visiter leur vieux père, qui souffrait de violentes douleurs dans les jambes et dans les pieds, et ne pouvait plus marcher depuis deux ans. Je n'espérais rien de ma visite, mais comme elle me fournissait l'occasion d'annoncer l'Évangile à ce vieillard et à sa famille, je m'y rendis. En voyant cet homme de quatre-vingts ans, tout décrépit, j'exprimai mon regret de ne pouvoir lui être d'aucun secours, d'autant plus que ma provision de médicaments était épuisée. Mais les personnes présentes me disaient: « Recourez à la saignée et il guérira certainement. » — « Comment voulez-vous, leur répondis-je, que je recoure à la saignée ? Vous voyez bien qu'il n'a plus de sang; il n'a plus que la peau et les os ! » — « Oh ! répliquèrent ces gens, vous avez saigné tel et tel, et il s'est guéri; faites-le aussi pour ce vieillard, et vous verrez qu'il guérira. » Après avoir échangé encore plusieurs paroles je me levai pour partir; mais l'une de ses filles et un homme fort se plaçant de

chaque côté auprès de la porte: « Vous ne sortirez pas, me dirent-ils résolument, que vous ne l'ayez saigné. » Ne pouvant donc m'y soustraire, je demandai de l'eau chaude, et je pris à ce vieillard un peu de sang au pied, mais si peu, que l'eau en était à peine rougie. Ils m'accablèrent de remerciements, et je les quittai avec la pensée que je ne reverrais plus ce vieillard. Mais au bout de trois ou quatre jours, le voici qui arrive lui-même pour me remercier. Il avait fait à pied un demi-mille anglais pour se rendre chez moi. Je ne pouvais attribuer de telles guérisons, après Dieu, qu'à la foi des malades et de leur entourage. Ainsi en particulier dans le cas suivant.

Un matin, comme ma maison était remplie d'auditeurs, on me pria instamment de venir voir un malade devant ma porte. Je sortis, et trouvai, couché sur un brancard, un pâle et maigre jeune homme de vingt à trente ans, qu'on avait apporté de plusieurs journées de distance. Il était paralytique depuis environ deux ans, ne pouvait plus remuer que les paupières et la langue. En le voyant les larmes me vinrent aux yeux. Je lui tâtai le pouls, je l'auscultai à plusieurs endroits, puis, m'adressant à ses porteurs, je leur dis: « Eh bien! bonnes gens, j'ai vu votre malade, je l'ai examiné, mais je n'ai malheureusement point de remède pour lui. » Ils me répondirent: « Vous l'avez touché, cela suffit. » Puis, chargeant le brancard sur leurs épaules, ils partirent. Quelques jours après l'un d'eux revint pour me remercier. Il me raconta qu'ils n'avaient remarqué le premier jour aucun changement chez le malade; mais que le second jour il s'était tout à coup écrié: « Je suis guéri! » et qu'il avait pu, malgré sa faiblesse, faire un bout de chemin à pied.

Je ne fus pas aussi heureux sur moi-même lorsque quel-

ques jours plus tard je tombai malade. J'avais visité dans leurs villages quelques Falaschas, Juifs nègres de l'Abyssinie, et ils m'avaient rendu ma visite. Or les Abyssins considèrent tous les Falaschas comme des « Budas », c'est-à-dire comme des magiciens ou des sorciers, qui ont le pouvoir de se transformer en toute espèce d'animaux, entre autres en hyènes, et de dévorer intérieurement à la longue les entrailles d'un homme ou d'un animal. Parmi mes nombreux amis Falaschas se trouvait une femme d'un certain âge, éveillée et résolue, du nom de Mariel. Je l'appelais une « mère en Israël », bien qu'elle eût toujours contredit, et cela par de bien futiles objections, mes arguments en faveur du christianisme. Cette femme bien connue était considérée par les chrétiens comme la reine des Budas. Ils s'enfuyaient de ma maison lorsqu'ils l'y voyaient entrer. Souvent j'avais cherché à les guérir de cette superstition, tantôt par des raisons sérieuses, tantôt par des railleries ; mais en vain. Or il faut savoir que l'hyène a deux sortes de cris, l'un semblable au rugissement du lion, avec un son élevé à la fin ; l'autre, tellement semblable au rire d'une femme, que les gens même qui y sont accoutumés peuvent s'y tromper. Un soir donc, comme je rentrais chez moi, un cri se fit entendre dans la rue, tout près de ma maison. C'était une hyène. Pour me moquer de mes gens superstitieux je dis à ceux qui étaient là : « Eh bien ! avez-vous entendu Mariel ? » Ce qui voulait dire, la femme juive transformée en hyène. Mais eux ne l'entendirent pas au sens de la plaisanterie ; ils le prirent au sérieux et s'effrayèrent. Ce fut le lendemain que je devins gravement malade. Aussitôt le bruit se répandit que j'étais tombé sous le pouvoir de la redoutable Mariel, qui déjà dévorait mes entrailles. De suite ma maison se remplit de gens compatissants, qui venaient me raconter des histoires

d'ensorcellement, pour me prouver que je me trouvais dans un cas pareil. Quoi que ce soit que j'essayasse de leur objecter, ils le retournaient en preuve contre moi. Avec cela naturellement ils ne manquaient pas de me conseiller aussi leurs remèdes, et, dans le nombre, de si absurdes que, malgré mes souffrances et mon accablement, je ne pouvais m'empêcher de rire. A leurs yeux ce rire était une nouvelle preuve que je me trouvais sous l'influence des Budas. Les remèdes les plus efficaces, selon eux, étaient des amulettes ; aussi résolut-on, malgré mes protestations, d'en fixer sur les parties souffrantes de mon corps. Mais comme j'avais souvent condamné l'usage de ces amulettes, dont l'acquisition avait souvent ruiné des familles entières, je m'opposai absolument à ce qu'on en approchât une seule de mon lit. Ce refus péremptoire fut interprêté comme une réponse du Buda, donné par ma bouche contre moi-même. Aussi plusieurs d'entre eux s'approchèrent-ils, voulant suspendre de force des amulettes à mon cou et à mes bras. Quelques-uns, dans cet entourage, pleuraient. Une si précieuse vie ! ce serait de leur part un crime de la laisser détruire par des Budas, tant qu'il serait en leur moyen de la défendre.

M'adressant alors à mon domestique, un robuste jeune homme, dont les idées superstitieuses s'étaient déjà quelque peu corrigées avec moi, mais qui n'en était pas encore assez affranchi, en ce qui concernait les Budas, pour intervenir de son chef dans cette circonstance, je lui dis : « Si tu laisses ces gens poser une seule amulette sur mon corps, je te congédie aujourd'hui-même. » Alors, prenant ces gens l'un après l'autre par le bras, il les mit à la porte, en leur enjoignant de me laisser seul un moment.

Durant ces scènes je n'avais cessé de prier en silence et avec émotion pour ces gens, car j'avais la certitude qu'ils

faisaient tout cela par amour pour moi et comme un devoir de conscience. Dès qu'on le leur permit ils rentrèrent, apportant d'autres remèdes. Ne voulant pas user le reste de mes forces en résistant à leurs instances, je consentis à les laisser faire, avec cette réserve toutefois que je n'accepterais aucun remède inconnu. Ils se mirent alors à m'envelopper et m'ensevelir dans une profusion d'herbages de toutes sortes. Le soir venu je dis à ces gens obséquieux : « Vous avez besoin de repos, laissez-moi seul pendant que vos remèdes produiront leur effet. » Ils me quittèrent en exprimant encore leurs meilleurs vœux.

Dès que je fus seul avec mon domestique je lui ordonnai de ne laisser le lendemain entrer personne, sauf deux ou trois amis discrets et tranquilles, que je lui désignai par leurs noms, et qui viendraient afin de pouvoir dire aux autres que le Buda ne m'avait pas encore dévoré. Le lendemain je souffrais moins, et l'on put dire à ceux qui demandaient de mes nouvelles que j'étais mieux. Quelques jours plus tard j'étais guéri et je reprenais mon travail.

Cependant la fin d'octobre était venue. La saison des pluies était passée et le fleuve Tacazzé guéable ; c'était le moment de songer à mon départ. Dès qu'il fut fixé, les gens affluèrent chez moi. Je m'efforçai d'éviter toute discussion oiseuse et d'insister auprès des particuliers sur la nécessité de la conversion et d'une foi personnelle en notre Seigneur Jésus-Christ, et, pour le pays en général, sur la nécessité d'une réformation de l'église, afin de la retirer, et ses membres avec elle, de son état de déchéance. Ceci amena la convocation d'une grande assemblée des hommes les plus influents du pays, tant ecclésiastiques que laïques, en vue de délibérer sur les moyens de rendre au pays la paix et la prospérité. Tous s'accordaient à considérer une réformation

de l'église comme la condition préalable et nécessaire du relèvement de la nation. Mais ils ne purent s'entendre sur l'extension à donner à cette réforme. Je vis bien qu'ils n'étaient pas encore prêts à adopter des changement sérieux touchant les points de doctrine que nous avions maintes fois discutés ensemble. Je me bornai donc à leur proposer des changements plus extérieurs et d'organisation, par exemple l'établissement d'écoles supérieures et de séminaires pour relever le niveau moral et intellectuel du clergé. Je leur conseillai de n'admettre à la consécration écclésiastique aucun candidat ne possédant pas une connaissance complète du contenu du Nouveau-Testament et des principales parties de l'Ancien. Ils acquiescèrent unanimement à ce dernier vœu, tout en faisant remarquer que la réalisation en serait impossible sans un secours du dehors. A cela je répondis que, s'ils désiraient sincèrement atteindre ce but, je pouvais leur promettre que mes amis d'Angleterre leur accorderaient volontiers ce secours. Je leur conseillai d'établir des écoles publiques, où leurs jeunes gens, garçons et filles, apprendraient à lire en la langue maternelle, et de ne plus se contenter d'envoyer quelques jeunes garçons dans quelque couvent apprendre à lire machinalement en une langue morte et incomprise. Je m'engageai à leur faire parvenir d'Angleterre des livres, sur tout des Bibles et des Nouveaux-Testaments. Cette promesse les mit dans une si grande joie qu'il leur semblait avoir déjà reçu l'envoi.

Au lieu d'un seul évêque copte, c'est-à-dire étranger et ignorant, je leur conseillai d'élire plusieurs évêques indigènes, pieux et instruits, ayant moins de pompe et de pouvoir extérieur, mais plus de simplicité et de vraie dignité que les précédents. Ils approuvèrent; mais quand j'ajoutai qu'ils devaient rendre à ces évêques, et aux autres mem-

bres du clergé, le droit de se marier, alors ils se trouvèrent partagés, une petite majorité seulement se prononçant dans ce sens.

Une autre proposition que je leur soumis était d'enlever de leurs églises toutes les images (ils n'ont pas de statues en fonte ou taillées). La majorité, à ma grande surprise, se déclara aussi sur ce point d'accord avec moi; j'attribuai ce résultat à mes sermons sur ce sujet. Cependant ils étaient en désaccord: ces images, disaient les uns, sont là seulement pour rappeler le souvenir des Saints qu'elles représentent et pour encourager à les imiter. Sans doute, répondaient les autres, nous savons faire cette distinction, mais le peuple ignorant ne la fait pas, et il rend à l'image un culte idolâtre, dont la responsabilité retombe sur nous. Leur discussion m'ayant encouragé, je leur proposai de supprimer l'invocation des Saints, y compris la vierge Marie et l'archange Michel, puisque Dieu déclare dans sa Parole qu'il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ. Une petite minorité seulement s'opposa à ma proposition; la grande majorité y adhéra. J'en fus aussi surpris que réjoui, et je reconnus là aussi un fruit de mon enseignement évangélique. Plusieurs choses de ce genre furent encore examinées et, malgré bien des divergences d'opinion, tout se passa paisiblement et sans aigreur.

En terminant ils me dirent: « Tu connais l'état misérable et désastreux de notre pays, et tu nous quittes! Mais nous ne sommes pas en état d'y remédier et de nous relever nous-mêmes! Recommande-nous donc aux bonnes âmes de l'Angleterre, afin qu'on ait compassion de nous et qu'on nous vienne en aide. »

Aprés des adieux pleins de cordialité je les quittai et me préparai pour mon départ, qui était fixé au lendemain.

Mon intention était de revenir sous peu me fixer définitivement à Gondar avec un collègue missionnaire, que la Société des Missions anglicanes m'adjoindrait, peut-être mon bien-aimé frère et collègue Kugler. Ce projet, hélas! comme on le verra bientôt, ne devait pas se réaliser.

Lorsque je me reporte par la pensée à ce séjour et à mon œuvre à Gondar, à ces temps les plus remplis de ma vie missionnaire, à cette grande porte qui m'était ouverte là par la Providence pour la prédication de l'Évangile, je me sens profondément affligé de ce que les espérances qu'il semblait alors permis de concevoir ne se sont pas réalisées. Est-ce ma faute? Certainement, j'ai bien des reproches à me faire: Si j'avais eu plus de foi, plus d'amour, plus de dévouement; moins de recherche de moi-même, de satisfaction personnelle dans le succès de mes travaux, et moins de découragement, moins d'abattement dans l'insuccès, puisque cette œuvre en définitive n'était pas la mienne; enfin si j'avais été moins négligent et paresseux dans la prière...! Cependant ma conscience me rend le témoignage que je me suis constamment efforcé de prêcher fidèlement l'Evangile de la grâce de Dieu et de rendre témoignage à la Parole de la réconciliation par Jésus-Christ. Serait-ce donc par l'effet d'un mystérieux jugement de Dieu que cette porte ouverte devait se refermer et rester fermée jusqu'à ce jour à l'Évangile de paix? Je l'ignore; mais ce que je puis dire, c'est que depuis ces temps-là je n'ai jamais cessé de prier pour le salut et la paix de l'Abyssinie.

Il me fut accordé plusieurs années plus tard, comme je le raconterai, s'il plait à Dieu, un peu plus loin, de revenir dans ce pays et d'y faire non sans quelque succès une nouvelle tentative d'évangélisation.

Quelques jours avant que je quittasse Gondar, je reçus

de Saba Gadis, souverain du Tigré, une somme d'argent, qui me remplit de reconnaissance; car, bien que je n'eusse rien emprunté, je devais néanmoins quelques petites sommes à diverses personnes, et la pensée de partir sans les payer m'était pénible. Un vieillard par exemple, ayant appris une fois que j'étais à bout d'argent, m'avait envoyé vingt écus, d'autres m'avaient fait des présents de plus ou moins de valeur. Par cet envoi de Saba Gadis, comme par une miséricordieuse dispensation de la Providence, je fus mis en état de m'acquitter envers chacun avant de partir. Il est vrai qu'après cela il ne me restait qu'un seul écu. Mais ma confiance en Dieu avait été tellement fortifiée, que je pus sans crainte entreprendre avec un unique écu un voyage de treize journées, avec quatorze personnes à nourrir.

Quelques semaines avant mon départ j'avais remarqué un jeune homme, nommé Gabrow, qui se tenait chaque jour devant ma porte sans dire mot. Il était témoin des réprimandes que je faisais aux mendiants, et, en m'entendant leur assurer que, s'ils priaient avec foi, Dieu leur donnerait leur pain quotidien, il s'était dit, comme il me l'avoua plus tard : « Il t'est facile, à toi qui as beaucoup d'argent, de parler ainsi ; mais si tu te trouvais une fois dans la position de ces pauvres gens, je voudrais bien voir si tu agirais comme tu leur prêches qu'ils devraient faire. » Lorsqu'il entendit que j'étais sur le point de quitter Gondar, il me pria de le prendre à mon service. Il s'engageait à servir sans rétribution, pourvu que je voulusse bien l'instruire. Le croyant sincère dans ce désir et le voyant bien doué, je l'acceptai.

La veille du départ il s'approcha de moi timidement et me dit: « Tu entreprends un voyage de plusieurs journées,

à travers un pays ravagé par la guerre, où tu ne trouveras ni vivres à acheter, ni même de gibier à tuer, parce que celui-ci, effarouché par les armées, s'est enfui; il est donc nécessaire d'acheter ici des provisions de route. » Sa surprise fut grande lorsque je lui répondis que j'avais pour toutes provisions un peu de farine, pour laquelle je venais de donner mon dernier écu. Le lendemain, après m'être recommandé, moi et ma petite caravane, à la miséricordieuse protection de Dieu, et avoir rendu grâces pour tous les témoignages de sa bonté et de sa fidélité durant mon séjour à Gondar, je quittai cette ville et me mis avec mes hommes en route pour le Tigré. La sécurité n'était pas encore suffisamment rétablie dans la contrée pour que les trafiquants pussent voyager avec leurs marchandises.

Je repris le même chemin que j'avais fait six mois auparavant, à travers la longue et maintenant déserte plaine de Wogara. Pendant les deux premières et monotones journées de marche nous ne rencontrâmes pas une maison debout, jusqu'à ce que nous atteignîmes Georgis Faras Saber, un petit village situé sur le sommet du Lamalmon. Saint-Georges, le patron de l'endroit, est un Saint si redouté que les mahométans et les Gallas de l'armée de Marieh n'osèrent pas attaquer le village placé sous sa protection.

De Faras Saber nous traversâmes les montagnes de Samene et nous passâmes la nuit comme d'habitude en plein air, au pied de la montagne nue de Bowahel, où le froid était très-vif. Lorsque je voulus le matin plier ma couverture, elle était raidie par le gel. Le jour suivant nous gravîmes cette montagne jusqu'à mi-hauteur par le chemin le plus accidenté que j'ai parcouru de ma vie. Tous très-fatigués, nous nous reposâmes de bonne heure sous un rocher en voûte, non loin d'une source délicieuse. Notre

provision de farine était presque épuisée ; il n'en restait que peu pour notre repas du soir. Je pris mon fusil et j'allai à la recherche de quelque gibier.

Pendant que j'escaladais un rocher escarpé j'aperçus un petit troupeau d'une douzaine de bouquetins, aussi grands que des cerfs. Si j'avais pu tirer un de ces animaux, notre petite société aurait eu des vivres pour plusieurs jours. Mais, effarouchés par les soldats, ils étaient devenus craintifs. Dès qu'ils m'aperçurent, ils s'enfuirent par un couloir entre de hauts rochers. Je jugeai inutile de les pousuivre, la seule vue de ma personne les chassant à une grande distance. Le seul moyen de les atteindre était de me cacher dans quelque embuscade, puis de les amener si possible à ma portée. Dans ce but j'envoyai un de mes jeunes hommes au devant d'eux, par un assez grand détour afin de les ramener. De mon côté, pour me diriger à leur rencontre, je grimpai par un passage étroit et très-escarpé, où j'avançais péniblement. Enfin je me trouvai à un endroit où je n'avais pour poser le pied qu'une corniche inclinée, d'environ quinze pouces de largeur ; au-dessus de moi, le rocher, comme une muraille de quatorze à seize pieds de haut ; au-dessous de moi, un abîme d'au moins six cents pieds. Enfin j'en étais sorti avec infiniment de peines et de précautions, et je venais de poser mon fusil sur un petit espace de terrain plat, lorsque tout à coup l'idée me vint qu'il serait encore plus difficile de redescendre qu'il ne l'avait été de monter, d'autant plus que la nuit approchait. A cette pensée je fus pris d'un violent tremblement dans tous mes membres, sans que j'eusse aucune angoisse dans l'âme. Je me remis tranquillement entre les mains de mon Père céleste, et me couchai sur le rocher pendant cinq à dix minutes, jusqu'à ce que le tremblement de mes membres

se fût arrêté. Puis je repris mon fusil et redescendis prudemment. Bientôt la nuit m'enveloppa et obscurcit mon chemin à travers les rochers. J'entendais distinctement mes hommes m'appeler d'en bas dans toutes les directions, mais, si fort que je leur répondisse, ils ne m'entendaient pas, de sorte qu'ils étaient fort en peine de moi. Enfin, après une heure de tâtonnements, je les rejoignis, heureux mais harassé de fatigue, et si affamé, que notre pain sans levain me sembla délicieux. Pendant que nous le préparions mon jeune Gabrow se disait : « Voyons si mon maître, maintenant qu'il ne lui reste plus rien, va faire ce qu'il recommandait aux pauvres de Gondar, et si Dieu lui enverra du pain sans qu'il doive en demander à personne en chemin. » Seulement il faisait toutes ces réflexions par devers lui, et ne me les confessa que plus tard.

Le lendemain matin on retrouva un dernier reste de nos provisions, une tasse de beurre. On la fit fondre; chacun de nous en eut une petite cuillerée, et ce fut notre déjeuner. Là-dessus on se mit en marche, et vers midi nous arrivions au pied de la montagne. Selon la coutume du pays j'envoyai l'un de mes hommes saluer de ma part une femme influente, qui demeurait à environ huit milles anglais du chemin que nous suivions. Je lui avais autrefois envoyé, sur sa demande, un exemplaire des Évangiles. Mon messager n'avait pas encore fait un quart d'heure de chemin, que nous rencontrâmes sur le nôtre un homme assis à côté d'une grande corbeille de pain et d'une cruche de bière, lequel nous invita, de la part de cette dame, à accepter cette nourriture. Elle avait entendu dire que nous devions ce jour-là passer par ce chemin, et, sachant qu'on n'y trouvait rien à acheter, elle nous avait envoyé ces pains et cette bière. Je reçus ce présent avec reconnaissance. Il y avait

là de quoi rassasier tous mes hommes, et même de quoi donner plus que des miettes à six ou sept pauvres individus qui nous escortaient par mesure de sûreté.

Le jour suivant, partis dès le lever du soleil, nous marchâmes jusqu'au soir dans la vallée du Telemt, sans prendre de nourriture. Arrivés un peu avant la nuit à un endroit où se trouvait une source fraîche au bord d'une forêt, nous y fîmes halte. D'un visage souriant je dis à ma troupe: « Nous allons passer la nuit ici et prier Dieu de bénir cette eau tellement qu'elle apaise notre faim en même temps que notre soif. » Mes hommes le prirent en bonne part. Je puis dire que j'ai souvent marché une journée entière, une fois même cinquante-deux heures de suite, sans prendre de nourriture, et que je n'ai malgré cela jamais souffert de la faim; mais bien de la soif. Mais à peine étions nous couchés depuis deux minutes que voici deux cavaliers qui viennent à nous. A une petite distance ils descendent de cheval, en signe d'amitié. Puis, s'étant approchés, ils nous disent que leur maître, le gouverneur du district, ayant appris qu'un blanc, qui avait distribué des Évangiles à Gondar, devait passer par cette contrée ce jour-là, il les avait envoyés pour le chercher et le lui amener. « Tu es certainement cet homme-là, ajoutèrent-ils, nous te prions donc de venir. Tu peux monter l'un de ces chevaux. » Quoique bien fatigués nous fîmes avec eux encore cinq milles anglais environ. Le gouverneur était malade. Il avait fait tuer un bœuf et préparer un grand festin, avec abondance de bière et de vin. Quelques-uns de mes jeunes gens burent trop.

Le lendemain matin, pendant que mes compagnons de route faisaient les préparatifs pour nous remettre en route, le gouverneur me fit appeler. Je le trouvai au lit, triste et abattu à la pensée de la mort et dans le sentiment de ses

péchés. Une de ses premières paroles fut celle-ci : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Je pus ainsi ouvrir devant lui les trésors de la grâce et de l'amour de Dieu, tels qu'ils se présentent à nous dans la doctrine de Christ, dans sa vie, ses souffrances, sa mort expiatoire, sa résurrection, trésors en présence desquels il n'est rien demandé de nous si ce n'est de confesser nos péchés, de nous repentir et de croire en lui, notre rédempteur. Je passai environ une heure entière auprès de ce mourant, et le laissai en possession de ces précieuses et abondantes consolations. Dès lors je ne l'ai pas revu ; mais on m'apprit plus tard qu'Ubieh lui avait fait couper les mains et les pieds, et qu'il n'avait survécu que quelques heures à ce cruel supplice.

Lorsque je sortis de sa chambre, mes hommes étaient prêts à se mettre en marche. Après que nous eûmes fait environ vingt minutes de chemin, la profonde vallée du Tacazzé se présenta devant nous, affreux désert, où l'on ne rencontre que des bêtes sauvages et des reptiles venimeux. A cette vue je m'arrêtai un instant et, je dois l'avouer à ma honte, malgré mes expériences des deux jours précédents, en même temps que mes lèvres disaient : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » une pensée de doute me montait au cœur : « Dieu pourrait-il bien nous dresser une table dans ce désert ? » J'en fus aussitôt repris dans ma conscience, et je demandai pardon à Dieu de mon incrédulité. La descente n'était pas facile; elle nous prit quatre à cinq heures. Arrivé au fond de la vallée, j'y trouvai deux des serviteurs de notre hôte de la veille, que celui-ci avait secrètement envoyés en avant chargés de vivres, pour nous attendre au passage du fleuve. Il y eut là de nouveau de quoi nourrir, avec mes gens, une douzaine d'autres hommes

qui nous servaient d'escorte, et à l'entretien desquels je devais pourvoir.

Le fleuve était encore gonflé et rapide, et de plus, peuplé de crocodiles. Pendant notre repas, tantôt l'un tantôt l'autre de mes compagnons racontait une histoire de gens qui avaient été pris et mangés par des crocodiles. Mais tous s'accordaient à dire, comme je l'avais déjà entendu ailleurs, que ces monstres n'attaquent jamais l'homme au passage même du fleuve, mais qu'ils se tiennent à quelque distance en aval, guettant ce qui, animal ou homme, pourrait être emporté par le courant, pour s'en saisir et le dévorer.

La chaleur était là si intense, que la cire à cacheter fondait dans l'intérieur de ma malle. Nous reposâmes plusieurs heures à l'ombre au milieu du jour, tandis que le soleil dardait pour ainsi dire verticalement.

Pour le passage du fleuve nous convînmes, après délibération, que les plus grands et les plus forts de la troupe porteraient sur leurs épaules les plus petits et les plus faibles, ce qui donnerait à la fois du lest aux uns et de la taille aux autres. Je fus le seul qui refusât ; je n'avais le courage ni de prendre la responsabilité d'un homme à transporter, ni de me confier moi-même aux épaules de l'un d'entre eux. L'expédient dont j'usai fut de charger une lourde pierre sur mon épaule. Cela me donnait du poids et m'empêchait d'être emporté par le courant vers la gueule des crocodiles. Le fleuve heureusement traversé, nous remontâmes à peu près le tiers du versant opposé, et nous choisîmes notre gîte pour la nuit dans un charmant endroit gazonné et ombragé de grands arbres à l'épais feuillage. Après avoir pris quelque nourriture nous nous couchâmes en rang pour nous livrer au repos. On entendait le rugissement des lions et des hyènes, mais ils ne vinrent pas nous

attaquer. Debout de bonne heure le lendemain, nous atteignîmes vers le milieu du jour, consumés par la chaleur et la fatigue, le haut de la montée. Le reste des provisions de la veille servit à notre repas. Ensuite je lus et méditai avec mes gens plus longtemps que de coutume la Parole de Dieu; car ce jour était un dimanche.

Devant nous s'étendait une contrée sauvage et déserte. Lorsque, après une nuit de repos, nous nous remîmes en route, quelques hommes de la troupe firent remarquer que nous aurions à jeûner ce jour-là, puisqu'il n'y avait point d'habitations sur notre chemin. Néanmoins je demandai à Dieu notre pain quotidien avec plus de confiance que je ne l'avais fait de l'autre côté du Tacazzé. Jusqu'à une heure de l'après-midi nous marchâmes sur un étroit sentier, entre des buissons épineux. Et voici que sur ce sentier nous rencontrons tout à coup un nègre assis à côté d'un panier de pain et d'une cruche de bière, qu'il était venu nous offrir. Je lui demandai d'où il me connaissait: « Je ne te connais pas, me répondit-il; je suis un esclave. Mon maître cette dernière nuit n'a pu dormir, ni trouver aucun repos, jusqu'à ce qu'il se soit levé et m'ait ordonné d'apporter ce pain et cette bière sur ce chemin pour des voyageurs qui devaient y passer. Comme vous êtes les premiers qui arrivez, c'est pour vous. » — « Où demeure ton maître? » lui demandai-je. De sa réponse je conclus qu'il demeurait à environ dix à douze milles anglais de distance. Le pain était grossier et la bière de médiocre qualité; mais ma reconnaissance envers Dieu n'en fut pas moins vive, et j'implorai avec ferveur la bénédiction de Dieu sur ce bienfaiteur inconnu.

Au sortir de cette région notre chemin nous conduisit à travers une contrée bien cultivée, par laquelle j'avais passé trois mois auparavant. Les habitants savaient que je jouis-

sais de la faveur de leur souverain, Saba Gadis, aussi pendant chacune des quatre dernières journées de notre voyage s'offrit-on à nous héberger pour la nuit, sans que nous eussions besoin de rien demander. A Axum, la dernière nuit, on nous fêta, et une foule nombreuse entendit la bonne nouvelle.

En arrivant à Adowa, le 12 octobre, j'appris que Saba Gadis s'y trouvait depuis le matin, et qu'il allait justement se rendre à un repas avec son nombreux état-major. Avant que j'eusse pu l'informer de mon arrivée il envoya un de ses officiers pour m'inviter à sa table. Dès que j'entrai dans la salle il me fit signe de venir prendre place à côté de lui. J'y arrivai à travers une foule de grands personnages et de serviteurs. Il ne me permit de baiser sa main, ce qui est un signe à la fois de respect et de subordination, qu'après qu'il eut lui-même baisé la mienne. Après cela il me fit prendre place à côté de lui sur son divan. C'était la plus haute recommandation qu'il pût me donner auprès de ses gens. Et c'est ainsi que je passai ce jour-là de la plus grande pauvreté jusque sur le trône du souverain du pays. Le lendemain il s'avança contre les forces réunies de Marieh et d'Ubieh, qui allaient faire invasion dans le Tigré, et je ne le revis plus. De mon côté j'eus, le soir de ce même jour, la joie d'embrasser mon cher frère et collègue Christian Kugler, qui venait d'Adigrat.

Dès le jour de mon arrivée à Adowa je remarquai que mon jeune Gabrow devenait triste et concentré en soi-même. Pendant quinze jours il demeura dans un complet silence. Aussitôt son ouvrage achevé, il se retirait à l'écart pour lire son Nouveau-Testament. Le voyant absorbé dans sa lecture, je ne lui dis rien, pensant que ce que la Parole de Dieu lui enseignerait vaudrait mieux que tout ce que je

pourrais lui dire. Cependant un matin il vint à moi, la tête baissée, des larmes dans les yeux, et portant une pierre sur son dos, comme marque de l'aveu d'une faute; et, d'une voix tremblante, il me demanda pardon. « De quoi? lui demandai-je; tu ne m'as offensé en rien. » Alors, rassemblant tout son courage, il me dit toutes les mauvaises pensées d'incrédulité qu'il avait portées dans son cœur depuis qu'il m'avait entendu à Gondar combattre la mendicité et recommander la confiance en Dieu. Il me dit avec quelle joie maligne il avait savouré le triomphe de son incrédulité lorsque, près de Silky, il m'avait entendu dire que toutes mes provisions et mes ressources étaient épuisées. « Mon maître, s'était-il dit, est maintenant comme les pauvres de Gondar, il n'a plus rien. Nous allons voir s'il mettra en pratique ce qu'il prêche aux autres, et si Dieu lui enverra du ciel son pain de chaque jour.» Ses larmes coulèrent lorsqu'il ajouta : « Mais lorsque je vis jour après jour des gens, que tu ne connaissais pas plus qu'ils ne te connaissaient, t'apporter, sans en avoir été priés de ta part, abondamment tout ce qui t'était nécessaire pour toi-même et pour nous avec toi, je compris que je n'avais ni la vraie connaissance de Dieu, ni la vraie foi en lui, et que j'avais commis un grand péché en prenant pour un menteur Christ, qui a dit que tout ce que nous demanderions avec foi nous serait accordé. Ah ! je suis un grand pécheur ; que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Ce fut là le commencement de sa conversion, que j'eus tout lieu de tenir pour sincère et réelle. Il passa après cela une année avec moi; pendant tout ce temps il rendit par sa conduite fidèlement témoignage à l'Évangile. Son frère l'ayant emmené de force, je n'entendis plus parler de lui, mais j'espère le revoir dans une vie meilleure.

A Adowa je passai avec mon frère Kugler deux mois, qui furent un temps de rafraîchissement spirituel, mais aussi un temps de douloureuse épreuve. Presque tous les hommes de la ville et de la contrée avaient suivi Saba Gadis à l'armée, et ceux qui restaient ne comprenaient pas la langue amharique, de sorte que je ne pouvais guère évangéliser que quelques laïques et quelques prêtres dans des conversations. D'ailleurs je ne me sentais pas bien ; je souffrais surtout des yeux. Néanmoins je passai des heures bénies avec mon collègue. Il me raconta ses expériences avec l'humble Saba Gadis, avide d'instruction. De mon côté je lui racontai les miennes des trois derniers mois. Outre cela nous faisions ensemble des plans d'avenir qui, hélas! ne se sont pas réalisés.

Il avait eu beaucoup de succès dans sa pratique médicale, ce qui lui avait procuré bien des occasions de prêcher l'Évangile dans l'intérieur des familles, car il était arrivé à posséder assez bien la langue du Tigré.

Un jour, c'était le dix décembre, l'un et l'autre souffrants et montés sur des mulets, nous faisions une promenade matinale le long d'un ruisseau, dont le courant inégal avait par place plusieurs toises de profondeur. Environ à l'heure du lever du soleil nous aperçûmes à une certaine distance, dans l'un de ces endroits profonds, une bête qui nous parut être un crocodile. M'adressant à Kugler, je lui dis: « Lequel de nous deux tuera cette bête?» Avec une sorte d'hésitation qui ne lui était pas naturelle il me répondit: « J'irai. » Lorsqu'il fut plus près, il crut que c'était un hippopotame et fit feu. Son fusil éclata et le blessa au bras en plusieurs endroits. Au premier moment il n'y attacha pas grande importance. Mais quelques jours plus tard le mal se montra très-grave. Dans mon journal d'alors je retrouve à la date

du 23 décembre : Aujourd'hui Kugler a eu une hémorragie par la plus grande de ses plaies, et il est en fièvre. Il ne parle tous les jours que de sa mort prochaine, et cela m'inquiète et m'attriste beaucoup. Déjà il y a plus d'un mois, quand j'étais malade et lui en bonne santé, il me disait : « J'ai le pressentiment que je serai bientôt rappelé de ce monde. Si je devais vous quitter, écris à tous mes amis et dis leur que je les aime, et que s'il m'était arrivé d'offenser quelqu'un d'entre eux je lui demande pardon. » — Je ne décrirai pas ici en détail les soucis et les angoisses qui suivirent. Cela se trouve dans mon journal. Mais je ne puis m'empêcher d'en donner au moins un extrait :

29 décembre. Hier au soir Kugler souffrait tellement qu'il lui échappa un cri, mais aussitôt il ajouta : « La volonté de Dieu est que je souffre, je souffrirai donc avec patience. » Au même moment il s'évanouit, mais il revint bientôt à lui. Alors, sa chambre s'étant remplie de gens, il leur parla en tigré d'une manière solennelle un assez long moment, puis à ma consternation il termina par ces mots : « Je vais quitter ce monde. » Lorsque ces gens furent sortis, il ajouta : « Pendant que je parlais je ne sentais presque plus mes souffrances, mais en ce moment elles sont si violentes qu'elles me percent les os. » Pourtant la nuit fut encore passable.

30 décembre. C'est avec une profonde douleur que je décris les évènements de hier au soir. Jusqu'ici le Seigneur m'a soutenu, il continuera de le faire. Pendant que nous nous entretenions hier soir tranquillement de l'avancement du règne de Dieu, le sang se mit à jaillir avec abondance de la plaie de mon cher ami, et il s'évanouit dans mes bras. Dès qu'il fut revenu à lui il me dit : « Je vais mourir ; j'aurais aimé vivre plus longtemps, afin d'annoncer l'Évangile à ces pauvres gens, mais que la volonté de Dieu soit

faite. » Puis il pria : « Seigneur Jésus, bénis-moi ; fais-moi grâce ; prends-moi à toi ! » La voix lui manquant, il s'arrêta et me dit, comme avec le souffle : « Je ne puis plus parler, mais toi, dis à ces gens (plusieurs personnes étaient présentes) que Jésus est mon partage, et qu'ils ne doivent pas me pleurer quand je serai mort. » Après un moment de silence il reprit : « Je ne puis plus parler ; toi, parle-moi du Sauveur. » Mais je ne pouvais pas encore croire qu'il allait mourir. J'avais le cœur si gros de tristesse que je ne pus qu'avec beaucoup de peine lui dire ces quelques mots : « Aie bon courage, le Seigneur sera avec toi dans la vie et dans la mort. — « Je le sais, répondit-il d'un ton assuré ; il ne m'a jamais abandonné. » C'est avec ces paroles qu'il s'endormit entre les bras de son Sauveur, le 29 décembre 1830. Lorsque je dis : « Il n'est plus ! » les hommes et les femmes qui remplissaient la maison se mirent à pleurer et à crier, comme si chacun d'eux eût perdu son fils unique. Je laissai un moment libre cours à leurs cris et à leurs lamentations, puis, les interrompant : « Je sais, leur dis-je, que vous avez aimé, que vous aimez encore l'ami qui vient de nous quitter ; mais vos plaintes ne peuvent plaire à Dieu ; car, vous l'avez entendu des lèvres de notre ami mourant, il était à Jésus, et maintenant il est auprès de Jésus ; il est heureux ; ne le pleurez donc pas, mais réjouissez-vous. » J'ajoutai en langue amharique quelques mots sur I Thessaloniciens, IV, 13, qu'ils écoutèrent attentivement. Un mahométan, qui se trouvait là, rendit hommage à cette mort paisible : « J'ai déjà souvent vu mourir ; quatre personnes ont expiré dans mes bras. Mais jamais je n'avais vu comment la foi peut triompher de la mort. » On voulait procéder sans délai à son inhumation. J'eus bien de la peine à obtenir qu'on la différât jusqu'au troisième jour, mais bien plus de peine

encore avec les prêtres, qui se refusaient à recevoir dans leur cimetière quelqu'un qui ne s'était pas confessé à eux. Les gens qui avaient assisté à ce lit de mort leur affirmant que Kugler avait été un saint, ils consentirent pourtant à le laisser enterrer, mais à condition qu'on les laissât dire une messe pour son âme, condition que je ne pouvais évidemment pas accepter. Mais je ne me serais pas tiré d'affaire avec eux si un jeune prince de l'ancienne famille royale, Técla Georgis, avec lequel je lisais tous les jours la Parole de Dieu, n'était intervenu énergiquement pour leur faire entendre raison.

J'eus alors pendant bien des jours de suite ma maison pleine de gens auxquels je pus, du matin au soir, annoncer la Parole de Dieu. Mes paroles étaient traduites en dialecte du Tigré pour ceux qui ne comprenaient pas l'amharique.

C'est ainsi que je finis l'année 1830 et que je commençai l'année 1831, d'un côté pleurant mon frère, et de l'autre bénissant Dieu pour tous les bienfaits qu'il avait si libéralement répandus sur moi, son indigne serviteur, et me remettant entre ses mains pour l'avenir.

Le 7 janvier j'envoyai un messager à Saba Gadis, qui campait avec son armée en deça du Tigré, pour lui annoncer la mort de Kugler. Ce messager à son retour me raconta qu'en apprenant cette nouvelle Saba Gadis s'était couvert le visage et avait éclaté en sanglots, qu'il avait ensuite appelé quelques officiers pour pleurer avec lui, mais que bientôt, la réflexion reprenant ses droits, il avait cessé de pleurer et s'était adressé à ses officiers en leur disant: «J'oubliais la situation où nous nous trouvons. Il vaut mieux que je pleure seul et secrètement. Car si nos ennemis apprenaient que nous pleurons ensemble ils pourraient croire que nous menons deuil sur un de mes chefs et en prendraient plus d'au-

dace. » Il se couvrit de nouveau le visage et demeura dans le silence pendant environ deux heures. Ensuite il s'informa de l'inhumation de Kugler, qu'il appelait son frère, et, en apprenant que les prêtres y avaient apporté des difficultés, il se fâcha contre eux et menaça de les punir sévèrement.

Le jeune prince dont j'ai parlé, me faisant visite quelques jours plus tard, trouva chez moi son confesseur. C'est sans doute à cause de la présence de ce dernier qu'il m'adressa alors plusieurs graves questions, par exemple comment le pécheur peut être justifié devant Dieu, ce qu'est la foi qui justifie, ce qu'on doit tenir de l'invocation des Saints. Après mes réponses, en particulier sur ce dernier point, il me dit : « Ta croyance est meilleure que la nôtre. Tu pries Dieu et tu es assuré qu'il t'exauce, tandis que nous prions les Saints sans savoir seulement s'ils nous entendent. Nous les invoquons, ne sachant si en cela nous faisons bien ou mal. » Ici son confesseur l'interrompit en disant : « Nous n'adorons ni les Saints ni leurs images. » — « Pardon, reprit le prince, nous les adorons. » — « Moi, dit le prêtre avec humeur, je ne les adore pas. » — « Pourquoi donc, repartit le prince, m'enseignes-tu à les adorer ? » Le prêtre confus répondit : « Je ne les adorerai plus ; mais seulement Dieu et la vierge Marie. » — « Mais, dit encore le prince, si tu n'adores pas les Saints, pourquoi adorerais-tu la vierge Marie ? n'est-elle pas une créature mortelle comme nous ? » Le prêtre embarrassé garda de silence.

Un jour la propriétaire de la maison que j'habitais fut piquée au doigt par un insecte. Elle mourut le lendemain avant le lever du soleil, dans d'atroces souffrances. Quelques temps après j'échappai à un danger d'un autre genre. Je suivais le long du ruisseau un sentier à peine tracé dans l'herbe touffue et conduisant à un village voisin. Occupé tout

en marchant à considérer la forme d'une montagne escarpée qui était devant moi, je sentis tout à coup mon pied heurter contre un objet résistant. Je crus que c'était une grosse pierre; mais, au moment où mon regard s'abaissa sur cet objet, il disparut subitement. J'entendis dans l'eau une chute bruyante, et je vis que c'était un crocodile.

Le temps me paraissait bien long à Adowa. Je n'avais que quelques amis avec lesquels je pusse m'entretenir de sujets religieux en langue amharique, et je souffrais presque continuellement d'ophthalmies, ce qui me rendait impossible la lecture aussi bien que l'écriture. Chaque jour arrivaient des nouvelles contradictoires au sujet des armées, qui restèrent plus de trois mois en présence sans livrer bataille. Mon intention était, aussitôt la guerre terminée, de retourner dans la province d'Amhara, où les gens se montraient bien plus désireux d'entendre l'Évangile que les habitants du Tigré. Ce projet ne devait pas se réaliser.

Enfin Marieh et Ubieh passèrent le fleuve; une sanglante bataille fut livrée, dans laquelle Marieh tomba, tandis que son armée remportait la victoire. Saba Gadis fut fait prisonnier, et les Gallas sanguinaires de l'armée de Marieh exigèrent sa mort, comme expiation de celle de leur chef. Ubieh restait donc le seul chef vainqueur. Pendant deux ou trois mois il ravagea une grande partie du Tigré, tandis que les fils de Saba Gadis rassemblaient une armée dans la province de Schoho, du côté de la Mer Rouge. Grâce à la faveur dont leur père avait joui auprès du peuple ils réussirent au point de repousser Ubieh de l'autre côté du Tacazzé. Mais, à peine dégagés de ce côté-là, les fils orgueilleux et insensés de Saba Gabis se tournèrent les uns contre les autres. Trois d'entre eux aspiraient au trône, que leur disputaient une douzaine de prétendants, de sorte que le

pays fut plongé dans l'anarchie pendant des années. Chaque district pour ainsi dire était en guerre avec le district voisin. Dans ces conditions les voyages étaient, sinon impossibles, du moins très-périlleux. Chaque année, après que la saison des pluies était passée et que le fleuve avait repris son niveau le plus bas, Ubieh faisait une nouvelle invasion, et, ne rencontrant que des ennemis divisés, il finit par soumettre pour plusieurs années tout le Tigré à sa domination.

Le 14 février une nouvelle bataille décisive fut livrée près du fleuve, et le lendemain des soldats débandés apportèrent à Adowa la nouvelle que l'armée du Tigré avait été mise en déroute. On pouvait dès lors s'attendre à chaque instant à voir entrer à Adowa les féroces et pillards Gallas, soldats de Marieh, devenus par sa mort les soldats d'Ubieh. L'effroi se répandit dans la ville, personne ne savait quel parti prendre. Pendant la nuit suivante la nouvelle se répandit que les Gallas étaient arrivés à une petite distance, pillant et ravageant tout sur leur passage. Lorsque je me levai le matin on me dit que les habitants de la ville avaient pris la fuite pendant la nuit. Il n'y restait que quelques vieilles femmes, qui, réfugiées sur les toits, poussaient des cris lamentables. Bientôt j'aperçus, au milieu d'un grand désordre, un va-et-vient de soldats et de paysans des villages voisins, qui fuyaient devant l'ennemi. Jusqu'à ce moment j'hésitais sur le parti à prendre, fuir ou rester. Je savais que si je pouvais, avant que ma maison eût été envahie, faire parvenir un billet à Ubieh ou à l'un de ses généraux, je serais en parfaite sécurité ; car mon nom était connu dans tout le pays. Mais je compris que je n'en avais plus le temps, que ma maison serait pillée et ma vie menacée bien avant qu'un officier de l'armée eût pu me prendre sous sa protection.

Je pris donc la résolution subite de partir avec les six élèves que j'instruisais. Nous n'avions pas le temps de préparer le déjeuner. Je transportai à la hâte mes livres et mes autres effets dans l'église voisine, considérée comme un asile sacré. (Cette église fut accidentellement brûlée, un an plus tard, avec tout ce qu'elle renfermait.) Je ne pris avec moi que le strict nécessaire : un peu de blé pour notre repas à la première halte, et un mouton à tuer le premier soir. Étant très-faible je me laissai porter tout le jour par mon mulet, le cédant parfois à l'un ou à l'autre de mes jeunes gens que gagnait la fatigue. Nous marchions aussi vite que possible, car à tout instant nous étions rejoints par des fuyards, qui annonçaient l'approche de l'ennemi. Enfin, la nuit étant venue, nous nous jetâmes dans l'herbe, harassés de fatigue. Personne n'avait le courage de tuer le mouton et de l'apprêter. D'ailleurs nous n'osions pas allumer de feu. A notre réveil, au matin, notre mouton avait été enlevé par une hyène.

Il fallut donc nous remettre en route et marcher tout le jour à jeun, toute habitation humaine dans le district d'Antichow, alors la retraite des brigands, devant être évitée. En revanche plusieurs ruisseaux offrirent à mes jeunes gens de quoi apaiser leur faim, et à moi, ma soif. Le matin du troisième jour je rencontrai Walda Michael, le fils aîné de Saba Gadis, avec quelques soldats. Ce fut lui qui m'apprit en secret que son père était mort. Il me fit promettre, pour l'amour de son père, de lui garder mon amitié et de ne pas me ranger du parti de ses ennemis.

Ses soldats venaient d'égorger un bœuf. Il m'en donna une bonne portion, de quoi rassasier mes jeunes gens. Moi-même, affamé aussi, je m'en régalai, quoiqu'il ne fût pas apprêté, mais tout crû, dans sa chaleur naturelle; car j'étais

déjà accoutumé à me nourrir de chair crûe. Après que Walda Michael m'eut indiqué dans quelle direction je devais me diriger pour trouver un refuge il me quitta, me laissant quelques-uns de ses hommes pour guides et pour escorte. Mais, comme nous nous sentions à une certaine distance du danger, nous nous reposâmes le reste du jour. La nuit suivante un terrible orage éclata, versant sur nous des torrents de pluie. Mais j'étais devenu un Abyssin pour l'ameublement et le vêtement. J'avais une grande peau de vache, qui me servait de matelas par le beau temps et de couverture en temps de pluie. Je me fis un lit de l'herbe épaisse et m'enveloppai dans cette peau. Au matin je me réveillai après un bon et long somme, bien au sec malgré la pluie.

Le lendemain nous nous engageâmes dans une vallée profonde, et vînmes passer la nuit sous le rocher de Debra Damo, dont j'aurai à parler plus loin. En deux jours nous atteignîmes Behaat, près de Senaféh. J'y rencontrai un fidèle ami musulman, qui me demanda de me charger de l'instruction de son fils, âgé de neuf ans. Ce jeune garçon fut baptisé quelques années plus tard par le missionnaire C. Isenberg, et fut très-connu, sous le nom de Samuel, du temps du roi Théodoros.

Je demeurai à Behaat environ trois mois, jusqu'à ce que notre situation y devînt tout à fait critique. Un certain nombre de sauvages Schohos avaient formé le projet d'assaillir ma maison et de m'enlever le peu que je possédais. Sur le conseil de Walda Michael je me rendis à Adigrat, mais ici encore l'approche des ennemis nous obligea, aussi bien que la population de cette ville, à chercher plus loin un refuge, et je fus refoulé jusque près du couvent presque inaccessible de Debra Damo. Je passai ainsi un an et neuf

mois dans un district dont les fils de Saba Gadis revendiquaient la possession, mais qu'ils ne pouvaient qu'insuffisamment protéger. Je m'y trouvais retenu par les dangers que présentaient tous les chemins de sortie, en même temps que par la promesse que j'avais faite à Walda Michael de n'en partir qu'avec sa permission.

L'inaction à peu près complète à laquelle me condamnait mon ignorance de la langue me fit trouver ce séjour d'une longueur interminable. Ma principale occupation était l'enseignement donné à mes six élèves, sans autre livre que ma Bible polyglotte. J'avais, comme je l'ai dit, laissé mes autres livres dans une église à Adowa. Je devais enseigner de mémoire à ces jeunes gens l'histoire générale, l'histoire de l'église, la géographie, etc. Leur affection et leur obéissance me rendaient la tâche agréable, et contribuèrent à entretenir ma bonne humeur et mon courage, malgré mes continuels maux d'yeux.

Par malheur il ne me restait plus, au bout de la première année, que la somme nécessaire pour mon retour en Égypte, et j'étais dans l'impossibilité de me procurer de l'argent. Malgré cela j'avais résolu de ne pas quitter le pays avant la fin de la guerre et de l'anarchie dans le district d'Amhara; de l'autre côté du Tacazzé l'ordre avait déjà été rétabli par le ras Ali. Car ce n'est qu'après le rétablissement de l'autorité dans le pays que je pourrais juger s'il y avait lieu ou non à poursuivre l'œuvre de la mission en Abyssinie. Pour subvenir à l'entretien des dix personnes de ma maison sans entamer ma réserve d'argent, voici à quel moyen j'eus recours. Ayant donné la matinée mes leçons à mes jeunes gens, je les conduisais l'après-midi dans quelque terrain inculte, à la recherche d'une plante dont la racine servait à la composition de l'hydromel. J'é-

changeais cette racine contre du blé, ou d'autres vivres, ou de l'argent. Mais une fois enfermé dans le couvent de Debra Damo cette ressource me manqua, et il fallut bien puiser dans mon argent de voyage. Pour le diminuer le moins possible je me contentais, et mes jeunes gens avec moi, d'orge et d'eau. De cette façon notre dépense totale d'un mois pour sept personnes fut d'un écu.

Lorsque j'étais à Adigrat, j'avais une cuisinière et une domestique plus jeune. La tâche de cette dernière était de moudre le blé et de chercher l'eau et le bois. En Abyssinie ces travaux-là sont réservés aux femmes et aux esclaves. Un jour, la jeune domestique étant malade, nous n'avions plus de bois, et ne pouvions en acheter. Je dis à mes élèves qu'ils devraient aller en chercher à la forêt. Ils me répondirent en haussant les épaules : « Ce n'est pas le travail que nous craignons, c'est la honte ; car c'en est une pour des hommes de faire cet ouvrage-là. » Et ils refusèrent d'y aller. Sachant qu'un ordre était impuissant à lui seul pour surmonter un préjugé, je n'insistai pas. Je me retirai et m'en allai secrètement moi-même à la forêt. Intrigués de ma disparition, ils s'informèrent, et apprirent de quel côté je m'étais dirigé. Ils accoururent et, me trouvant à côté d'une charge de bois que je venais de ramasser, chacun d'eux voulut la prendre sur son dos. « Non, non, leur dis-je avec douceur, laissez-moi porter cela, puisque ce serait une honte pour vous. Je ne veux pas que vous ayez cette honte. » Mais ils insistèrent tant que je dus céder, et, quoique le jour tombât, chacun voulut ramasser et porter sa charge. De mon côté je persistai à vouloir porter aussi au moins une grosse pièce. Dès ce jour-là, sans se faire prier, ils devinrent les pourvoyeurs de bois de la maison.

Voyant que ces jeunes gens bien élevés et des plus con-

sidérés n'avaient pas honte de porter du bois, plusieurs des habitants d'Adigrat se dirent qu'il n'y aurait pas davantage de honte à cela pour eux-mêmes, et, en s'encourageant, en s'appuyant pour ainsi dire l'un l'autre afin de mieux sauvegarder leur honneur, ils s'enhardirent jusqu'à imiter cet exemple. Aussitôt le premier pas fait dans cette voie ils s'en félicitèrent, se trouvant heureux de ne plus voir, comme cela arrivait souvent, leurs femmes et leurs filles exposées loin de leurs demeures à devenir la proie des sauvages Schohos, qui les emmenaient comme esclaves. Au bout de trois mois il s'était opéré un tel changement sous ce rapport, qu'on n'aurait pas trouvé dans tout le voisinage une seule femme ou jeune fille cherchant le bois à la forêt.

Vers le même temps je fis une expérience d'un autre genre, qui fut dès lors pour moi et pour d'autres une source de grandes bénédictions. Je me trouvais dans un état d'abattement spirituel, sans joie à la lecture de la Parole de Dieu, et incapable de m'élever jusqu'à la prière ardente de la foi. J'étais bien malheureux, lorsque je me rendis un matin de bonne heure dans la forêt, pour me recueillir et pour prier. Je m'assis sur une pierre à l'entrée d'une grotte, dans laquelle, comme je l'appris deux jours plus tard, une douzaine d'hyènes avaient leur retraite. Après quelques minutes de réflexion j'essayai de prier pour moi-même, mais j'avais le sentiment que ma prière était inutile, et même qu'elle offensait Dieu. Je ne pouvais pas prier avec une confiance enfantine. C'était comme si Dieu m'eût repoussé. « Eh bien ! me dis-je alors, si je n'ose pas prier pour moi, je prierai au moins pour mes amis chrétiens ; peut-être quelqu'un d'entre eux prie-t-il pour moi, et Dieu l'exauce. » Ensuite je visitai en esprit tous les amis chrétiens que j'avais appris à connaître depuis ma conversion

Je cherchai à me transporter dans leur situation particulière, et je demandai à Dieu de leur accorder ce dont chacun d'eux avait plus spécialement besoin. A mesure que je parcourais ainsi en esprit villes et villages de Suisse, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, je sentais l'amour pour Dieu et pour les hommes se raviver dans mon cœur ; ma foi devenait cette « vive représentation des choses qu'on ne voit point » ; et lorsque je quittai la caverne, un peu avant l'heure du coucher du soleil, c'était comme si j'eusse été porté par les bras de mon Sauveur. Ce fut un des plus heureux moments de ma vie. Cela se passait en 1832.

J'ai dit que cette expérience tourna en bénédiction pour d'autres. Qu'il me soit permis de citer à l'appui les deux faits suivants. Six ans après le moment dont je viens de parler, je passais quelques heures à S., en France, dans la compagnie de plusieurs amis chrétiens. La conversation porta sur les expériences intîmes. On me demanda si je n'avais pas aussi traversé des heures d'abattement et de découragement. Je répondis que oui. Sur quoi un savant, M. C., qui se trouvait depuis des mois dans un état voisin du désespoir, se lamentant de ce qu'il ne pouvait ni n'osait prier, s'approcha de moi et me dit à l'oreille : « Et que fîtes-vous alors ? » Je répondis en lui racontant mon expérience à l'entrée de la caverne. — Cette même année-là je rencontrai en Suisse une jeune dame, qui se trouvait aussi dans un extrême abattement ; elle était toujours en larmes, parce qu'elle envisageait son état spirituel comme irrémédiable, et se plaignait de ne pouvoir prier. Je l'avais exhortée à lire la Parole de Dieu et à s'appuyer sur ses promesses, qui sont faites même pour les plus indignes. Mais tout cela avait été inutile. Ayant, cinq ans plus tard, l'occasion de m'informer d'elle auprès d'une de ses amies, celle-ci me

répondit : « Oh ! elle est heureuse ; elle se réjouit dans le Seigneur ; elle est, par la sainteté de sa vie et par son activité chrétienne, un exemple et une lumière dans son entourage. » Et quand je demandai comment elle était sortie de son état d'abattement, son amie répondit, en tirant un papier de sa poche : « Voilà ce qui a été, humainement parlant, le moyen de sa guérison. » C'était une lettre dans laquelle ce M. C., de S., lui racontait comment il avait été longtemps, lui aussi, dans un pareil abattement, et comment il en était sorti en suivant le conseil d'un ami de prier pour plusieurs personnes spécialement. Il était arrivé ainsi à être entièrement débarassé de ses doutes et de ses craintes, de sorte qu'il pouvait à présent s'approcher de Dieu avec une confiance enfantine, en lui disant « Abba, Père ! », et se réjouir, dans la clarté de la face de son Père céleste. La jeune dame avait suivi ce conseil et retrouvé par là la paix et la joie que sa foi lui procurait auparavant, tellement que depuis lors tout son bonheur est de vivre par la prière, l'intercession et l'action de grâces, dans la communion de son Dieu.

J'ai maintenant à décrire mon séjour à Debra Damo, avant de raconter mon retour par l'Égypte en Europe. Debra Damo est un rocher isolé, qui s'élève perpendiculairement au-dessus d'un monticule. On aurait pu tailler un escalier en quelques rares endroits sur ses flancs, mais on ne l'a pas fait. A soixante pieds environ au-dessus de la vallée, à mi-hauteur du monticule, se trouve un endroit plat, où l'on s'arrête pour se faire hisser par les moines au moyen d'un ascenseur, c'est-à-dire d'une corde, jusque dans le couvent. L'on vous redescend par le même moyen. Je dois avouer que ce ne fut pas sans une assez forte appréhension, la première fois du moins, que je confiai le respectable poids de ma personne à cette corde tenue par la main des moines.

Voici ce que raconte la légende admise par les Abyssins : Frumentius, l'apôtre de l'Abyssinie au IVe siècle, voulait bâtir un couvent sur le rocher de Debra Damo ; mais, ne trouvant aucun moyen de l'escalader, il pria Dieu de lui venir en aide. Alors il vit un énorme serpent qui se glissait au haut du rocher perpendiculaire, et dont la tête reposait sur le sommet. Il se hâta de le saisir par la queue et fut ainsi transporté sur le rocher. De là son surnom de grimpeur, Aragaîvi. Il devint le patron du couvent, qui est bâti sur le sommet, et qui se compose de quarante maisons ou cabanes, habitées par cent vingt moines. Chaque cabane a trois habitants, dont l'aîné prétend ne s'occuper que d'intérêts spirituels ; le second pourvoit aux besoins matériels, et le troisième leur sert de domestique. A la mort de l'un d'eux son subordonné immédiat prend sa place. Ces moines affirment, et la chose est possible, que jamais une femme n'a mis le pied sur ce rocher.

Le sommet est un petit plateau, long d'un demi-mille et large d'un quart de mille anglais. J'y faisais chaque jour une promenade; sous mes yeux, au fond de la vallée, une troupe nombreuse de singes m'amusaient par leurs jeux et leurs grimaces. Ils étaient bien une centaine, qui venaient chaque jour s'ébattre pendant environ quarante minutes sur un espace de gazon, au pied du rocher. Ils arrivaient toujours en bon ordre, cinq ou six mâles des plus forts servant d'avant-garde, autant à l'arrière-garde et sur les côtés de la petite colonne; au centre, les jeunes et les femelles portant leur petits. Immédiatement au-dessous de l'endroit d'où je les observais, une roche plate, qui ne faisait pas saillie au-dessus du sol, mais qui se distinguait bien du gazon d'alentour, servait de préau à quarante ou cinquante petits singes, que leurs mères laissaient là gambader,

mais sans leur permettre jamais, quoiqu'elles mêmes s'éloignassent, de franchir la limite, la verte bordure de la pierre. Aussitôt les petits ainsi parqués, les mâles prenaient place dans toutes les directions à environ dix pas du rocher, puis ils appelaient par des signes leurs femelles, qui sur le champ venaient à eux. Alors ils s'éloignaient ensemble d'environ vingt pas, le mâle toujours en avant. A cette distance ils s'asseyaient et la femelle se mettait à son ouvrage, c'est-à-dire à nettoyer de sa vermine son compagnon, qui lui témoignait son contentement en lui tapant à diverses reprises tout doucement sur l'épaule. La monogamie semblait régner parmi eux; cependant quelques mâles avaient deux ou trois femelles, qui leur obéissaient au premier geste. Chacun de ces polygames désignait par une petite tape sur la tête celle de ses femelles qui devait le suivre; les délaissées, visiblement mécontentes, demeuraient en place les yeux baissés. Parmi cette troupe de singes quelques-uns n'avaient pas de femelle. Ils se tenaient à quatre ou cinq pas des négligées, et les regardaient, mais sans les toucher. Au bout d'un moment le bigame se souvenait de sa délaissée, et s'acheminait doucement vers elle ; mais, apercevant le rival envieux, il se précipitait sur lui. Celui-ci se tenait sur ses gardes, et échappait toujours. Alors l'autre revenait à sa compagne innocente, et la frappait de la main, mais ne la mordait jamais. Le temps étant écoulé, les mâles rentraient en rang, les femelles reprenaient leurs petits, et la troupe en bon ordre s'en retournait comme elle était venue. Je remarquai aussi que dans les chemins pierreux et difficiles c'étaient les mâles qui portaient les petits.

Au couvent les moines étaient presque tous prévenus contre moi et m'évitaient; bien peu avaient le courage de discuter avec moi. Trois ou quatre pourtant devinrent

véritablement mes amis, surtout le vieux moine chez qui je logeais. Il était doux, humble, pieux, j'allais dire saint. Il montrait un tel amour pour Dieu et pour la vérité, que je pouvais le considérer et l'aimer comme un frère, malgré ce que, à côté de cela, il y avait de superstition chez lui. J'aimais et j'estimais encore un autre moine, à cause de son humilité, de sa complaisance et de sa fidélité si grande, comparativement à son peu de connaissances. Voici ce qu'il me raconta : « Je vivais à Axum dans une assez belle position, heureux avec ma digne femme, lorsque, il y a quelques années, je tombai malade. Elle me dit alors : « Je ne puis pas te voir mourir avant moi ; je veux mourir à ta place. » Là-dessus elle prit une jeune poule, avec laquelle elle fit trois fois le tour de mon lit, et qu'elle tua ensuite sous mes yeux. Le même jour elle tomba malade, et le lendemain déjà elle mourait, tandis que de mon côté je me sentais en voie de guérison. Alors je fis vœu de ne plus revoir une femme. »

J'ai été moi-même témoin d'un pareil cas de mort par substitution. Un jeune homme plein de santé offrit de mourir à la place de son maître, qui était à toute extrêmité. Au lieu de tuer une poule, il brisa un œuf. Deux jours après il était mort, et son maître, guéri. Ce jeune homme, c'était mon domestique, et c'est pour moi qu'il s'était sacrifié à mon insu. Je n'entreprendrai pas d'expliquer de tels faits, mais ils montrent à quel point les Abyssins comprennent l'esprit de sacrifice et de dévouement. Aussi ne fut-il pas difficile à mon ami, le moine ignorant de Debra Damo, de croire à la mort expiatoire de Christ.

J'eus à Debra Damo encore un autre sujet de joie. Deux jeunes gens de dix-sept et dix-huit ans, nommés Hadara et Kidan, que j'avais connus à Adigrat, vinrent me trouver pour me prier de les instruire. Je les avais autrefois blâmés

d'offrir leur culte et leurs prières à la vierge Marie, au lieu de les adresser à Dieu par Jésus-Christ. Mais il avait fallu des malheurs et des heures de detresse pour leur apprendre que ce n'est pas la vierge Marie, mais le Seigneur, qui exauce et qui délivre. Ces expériences leur avaient remis en mémoire mes exhortations, et ils étaient alors venus se rendre auprès de moi avec les quatre jeunes gens qui m'étaient restés. Des six que j'ai mentionnés plus haut, deux étaient retournés chez leurs parents. Hadara et Kidan avaient une grande confiance en moi, parce que c'était en suivant mon conseil d'invoquer le secours de Jésus, qu'ils avaient été délivrés de marchands d'esclaves, entre les mains desquels ils avaient eu le malheur de tomber. Ils étaient en outre très-avides d'instruction. Aussi étudièrent-ils avec un grand zèle le Nouveau-Testament, dont je leur remis à chacun un exemplaire. Leurs progrès dans la connaissance de la vérité furent très-remarquables. Néanmoins ce ne fut qu'au bout de deux ou trois mois qu'ils arrivèrent à une réelle conversion. Lorsque je quittai l'Abyssinie je les emmenai tous deux avec moi en Égypte.

Deux ou trois mois avant mon départ de Debra Damo je reçus la visite du plus savant Abyssin que j'aie rencontré, et qui s'appelait Walda Selassia. Il avait fait un chemin de plus de trois cents milles anglais pour venir me trouver. Il me dit qu'il avait entendu parler des choses que je prêchais à Gondar, qu'il en avait été tellement préoccupé qu'il s'était décidé à venir me trouver, pour s'en entretenir avec moi. Et aussitôt il entama l'une de ces questions métaphysiques qui ont de tout temps divisé les penseurs. Suivant ma méthode de Gondar je répondis à ses questions en le ramenant sur le terrain pratique; mais il ne cessait de me contredire.

Un jour enfin j'appris que les fils de Saba Gadis avaient

fait leur soumission à Ubieh; que dès lors, celui-ci régnant sur tout le pays du Tigré, l'ordre avait remplacé l'anarchie; et aussitôt je me préparai à me remettre en route.

A mon départ, le 27 novembre, les plus respectables d'entre les moines m'accompagnèrent jusqu'à l'endroit d'où l'on vous dévale en bas le rocher, plusieurs même se firent descendre avec moi. Avant de les quitter je les exhortai encore une fois à donner leur cœur à Jésus, et à se confier absolument en sa seule grâce. Tout à coup Walda Selassia se mit à pleurer, puis me dit en présence des moines : « En ce moment où tu nous quittes je veux te demander pardon de toute la peine que je t'ai causée. Après que tu eus quitté Gondar j'entendis parler des choses que tu y avais prêchées, et cela éveilla bien des préoccupations dans mon esprit et bien des doutes sur plusieurs points de notre doctrine. En venant ici mon principal but était d'entendre les arguments au moyen desquels tu soutenais ta doctrine en opposition à la nôtre. Je t'ai contredit de toutes mes forces, souvent même quand je me sentais intérieurement d'accord avec toi; mais c'était afin de t'obliger à développer encore mieux tes arguments. Maintenant que tu nous quittes et que probablement nous ne nous reverrons plus, je veux être franc et sincère à ton égard. Tu as ouvert mes yeux. Je garde ta doctrine dans mon cœur; je me déclare ouvertement ton disciple. Tu es mon pére. » En disant ces mots il recommença à pleurer et, après que je lui eus dit adieu et que je l'eus quitté, me retournant je le vis qui restait là tout en larmes, adossé au rocher.

Il parait que des doutes lui revinrent dans l'esprit plusieurs années plus tard, puisqu'en 1842, dix ans après nos entretiens de Debra Damo, il revint me chercher à Jérusalem. Là il apprit que j'avais séjourné l'année précédente

à Damas et dans le Liban ; il y alla à ma recherche. Il savait un peu d'arabe. Les gens de Damas lui dirent que les « Inglis » (Anglais) demeuraient aux Indes. Il s'y rendit, et ne m'y trouvant pas, il retourna en Abyssinie. Je n'eus pendant vingt ans aucune nouvelle de lui, jusqu'à ce qu'en 1861 le missionnaire Stern, au retour de sa première visite en Abyssinie, me dit qu'il avait rencontré Walda Selassia à Gondar, et que c'était le seul Abyssin vraiment converti qu'il connût.

De Debra Damo je me rendis à Behaad, où se trouvait le camp et l'armée d'Ubieh. Lorsque j'approchai de sa tente le soldat qui en gardait l'entrée me regarda d'un air courroucé, et mit bien de la lenteur à m'annoncer. Ubieh m'accueillit poliment au premier abord, mais bientôt il se fâcha et me dit d'un ton brusque : « Pourquoi ne t'es-tu pas rendu auprès de moi, lorsque par deux fois je t'ai envoyé mon invitation à Debra Damo ? » Les deux fils de Saba Gadis se trouvant présents, je lui répondis en les lui montrant : « C'est parce que ceux-ci sont mes amis et que tu étais alors leur ennemi. Maintenant que vous êtes reconciliés je suis heureux de te revoir. » Se tournant alors vers ses officiers, il leur dit : « Cet homme est le seul dans toute l'Abyssinie qui dise la vérité. » A partir de ce moment il se montra très-favorable à mon égard, et me fournit bien des occasions de lui adresser quelque parole opportune. Quand je le quittai, il me remit trente écus comme argent de voyage.

De Behaad je passai par Senaféh, Adée, Kié et Halai. Là je rencontrai un chef schoho, que j'avais autrefois secouru et délivré à Massoua. Il s'offrit aussitôt par reconnaissance à me servir de guide et de protecteur à travers le pays sauvage des Schohos, bien qu'il eût à craindre pour lui-même la rencontre de quelques soldats d'une tribu voisine enne-

mie. Il nous conduisit, mes deux jeunes gens, Hadara et Kidan, et moi, par des sentiers détournés et épineux. A l'entrée de la nuit nous arrivions par Hamhamo dans la plaine. Pour notre gîte notre guide nous mena à l'écart, à quelque distance du chemin, dans des broussailles, où la crainte d'être découverts par des ennemis nous empêcha d'allumer du feu. Ayant marché depuis le lever du soleil, nous étions très-fatigués. Aussitôt couchés, nous voilà endormis. Mais bientôt un bruit me réveilla. C'était une hyène qui hurlait à quinze pas de distance de nous. Au moment où j'allais me lever pour la chasser, j'entendis, à la même petite distance de l'autre côté de nous, un léopard. Comme j'avais entendu dire qu'un léopard n'attaque pas un homme qui ne l'a pas aperçu, je me recouchai, me couvris la tête et me rendormis. Au matin, à mon réveil, l'hyène avait disparu, le léopard seul était encore à la même place. Il nous suivit, à environ cinquante pas de distance, jusqu'au lever du soleil. Le danger que nous avions couru n'était en réalité pas si grand, s'il est vrai, comme je l'appris plus tard, que le léopard et l'hyène se haïssent et se craignent à tel point, qu'ils peuvent rester deux ou trois jours auprès d'un cadavre, en face l'un de l'autre, sans oser s'y attaquer.

On m'a représenté dans des gravures seul entre ces deux bêtes féroces. L'erreur a pu provenir de ce qu'en certaines occasions, en racontant le fait ci-dessus, je n'avais parlé que de moi. Je le rectifierai donc en disant que nous étions quatre, sans compter mon mulet. Lorsque je retournai en Abyssinie deux ans après, on me dit qu'à ce même endroit un jeune homme avait été récemment tué par un léopard.

Le lendemain j'arrivai à Massoua. Je m'y trouvai engagé dans une périlleuse controverse avec quelques mahométans. En répondant à une allégation fausse de l'un d'eux, il m'é-

chappa de l'appeler un incrédule. J'aurais dû me servir de l'expression ghair-miémin; mais, comme je n'avais plus parlé l'arabe depuis trois ans, je me trompai et j'employai le mot de kafir, expression qu'un chrétien ne peut employer vis-à-vis d'un musulman sous peine de mort. En effet, dès que cette expression fut sortie de mes lèvres, ils s'écrièrent tous ensemble : « Il a mérité la mort ! » Et, passant de la menace à l'exécution, ils me saisirent et me traînèrent à travers les rues, pour me jeter à la mer, tout en m'accablant d'injures. L'un d'eux entre autres disait que tous les chrétiens seraient jetés comme moi dans le feu de l'enfer. Là-dessus je me récriai si fort que je les obligeai à m'écouter. Les regardant fixement je leur demandai s'ils croyaient réellement ce que l'un d'eux venait de dire ? Plusieurs répondirent : oui ! Alors je leurs dis : « J'ai commis tout à l'heure une faute en appelant l'un de vous kafir, mais maintenant j'ai le droit de vous appeler tous des kofâr (pluriel de kafir), parce que vous ne croyez pas au Coran. Je leur citai un passage de la seconde Soura, que j'ai déjà eu l'occasion de mentionner précédemment, et qui permet positivement aux Sabéens et aux chrétiens, à tous ceux qui croient en Dieu et qui font des bonnes œuvres, d'espérer le paradis. Ils me répondirent par l'échappatoire ordinaire, et continuèrent à m'entraîner. Mais nous rencontrâmes un scheik savant, en grand renom de sainteté. L'interpellant par ses noms et ses titres je lui demandai s'il était vrai que ce passage ait été supprimé. « A Dieu ne plaise ! » répondit-il. Alors je le priai de nous en donner l'interprétation. « Ce passage, dit-il en souriant, signifie que tu peux, toi aussi, être sauvé. » Ayant entendu cela mes persécuteurs me laissèrent, et c'est ainsi que le Seigneur me délivra de leurs mains.

Le jour suivant je m'embarquai pour Djidda, sur une barque dont le chargement consistait en cruches remplies de beurre fondu et en passagers abyssins et nègres faisant le pélerinage de La Mecque. A chacun de ces passagers, ainsi qu'à mes deux jeunes gens et à moi, était assigné un espace d'environ cinq pieds de long sur deux de large, entre ces pots ou cruches de beurre. L'unique cabine était occupée par le gouverneur de Massoua et sa femme. Nous restâmes vingt-et-un jours dans cette position gênante, exposés aux ardents rayons du soleil. Un calme plat nous retint sept jours en face de l'île de Dahlak. La nuit je ne pouvais pas dormir ; car dès que je commençais à sommeiller, je sentais sur mon corps le poids des jambes de trois ou quatre de mes voisins. Mais le pire était, pour ma peau trop sensible, la quantité de vermine que m'amenait ce voisinage. Un soir un orage éclata, accompagné d'une pluie abondante. Mes habits en furent complètement trempés et la nuit était fraîche, car c'était en décembre.

Cependant ma position avait d'autres inconvénients plus graves encore. Les natifs de Massoua et de l'Arabie haïssent les chrétiens. Les matelots avaient entendu quelquefois ma controverse et me voyaient de mauvais œil. Non seulement ils se moquaient de moi; mais encore, quand ils allaient et venaient sur le pont, où les passagers étaient couchés parmi les pots, ils se faisaient un malin plaisir de marcher sur moi, en ajoutant des excuses ironiques des plus blessantes. Ils me causèrent ainsi à la poitrine et en plusieurs endroits du corps des meurtrissures douloureuses. J'étais entièrement en leur pouvoir. Malgré tout cela je ne perdis pas ma bonne humeur. J'étais d'autant plus heureux que je me réfugiais d'avantage au pied du trône de la grâce, et que je pouvais sincèrement prier pour ces pauvres igno-

rants. La reconnaissance aussi remplissait mon cœur quand je pensais que trois ans auparavant j'avais fait en sens inverse ce même voyage, souffrant d'une cruelle maladie, tandis qu'à présent j'étais en bonne santé.

Enfin le 2 janvier 1833 nous abordâmes à Djidda, où je rencontrai les officiers d'un navire anglais. Occupés à mesurer la côte dans les environs de Massoua, ils avaient entendu parler de moi et m'avaient cherché pour me ramener avec eux à Djidda; mais nous ne nous étions pas rencontrés. Eux avaient fait le voyage en quatre jours. Ils furent tous très-obligeants envers moi, en particulier le lieutenant, M. Powell.

A Djidda, mon ancien hôte, Moallem Yousouf, qui dans l'intervalle avait été nommé consul anglais, me reçut amicalement, ainsi que mes deux jeunes Abyssins. Il avait mérité sa nomination à ce poste par les services qu'il avait rendus. Un navire anglais ayant fait naufrage près de Souakin, les habitants de cette localité, le gouverneur en tête, étaient venus piller les naufragés. Mais Moallem Yousouf apprenant cela avait contraint le gouverneur de Djidda de mander son subordonné de Souakin et de le punir, d'abord par la bastonnade, puis en le faisant conduire les mains liées dans les rues de Djidda, à côté d'un huissier qui criait: « Telle est la punition que l'on infligera à quiconque fera du mal à un Anglais. » Je trouvai les gens beaucoup plus polis qu'ils ne l'étaient trois ans auparavant.

Durant mon séjour de plus d'un mois à Djidda j'eus fréquemment l'occasion de m'entretenir sur des sujets religieux avec des scheiks de La Mecque. Je les trouvai beaucoup plus instruits, même en histoire, que tous ceux que j'avais rencontrés en Égypte et en Syrie, et beaucoup plus avides d'instruction. Cependant ils se fâchaient contre moi lorsque

dans nos discussions ma conscience m'obligeait à signaler quelque stupidité, quelque grossière erreur ou immoralité du Coran et de Mahomet.

J'avais trouvé dans la maison du consul un volume de Feuilles des Missions, où l'on racontait plusieurs conversions de jeunes gens. Cette lecture fut un vrai régal pour moi. J'en traduisais chaque jour quelque chose pour mes deux Abyssins. Un jour, après avoir entendu le récit d'une conversion frappante, ils se retirent dans leur chambre, puis l'un d'eux dit à son camarade : « Si ce que nous venons d'entendre est la conversion véritable, nécessaire pour le salut, et je sens que c'est cela parce que c'est ainsi que la Parole de Dieu nous la présente, alors je ne suis pas converti. » L'autre répondit : « C'est bien aussi ce que je pense quant à moi-même. » Ils se mirent alors à pleurer et à sangloter ensemble. Je les entendis pleurer, et je vins leur demander ce qu'ils avaient. Au bout d'un moment, lorsqu'ils purent parler, ils me dirent : « Nous ne sommes pas convertis, et nous ne savons que devenir » A partir de ce jour je m'efforçai plus spécialement de les amener à Jésus, en les éclairant de la lumière de l'Évangile.

Le 6 février 1833 je quittai Djidda sur un bateau à vapeur, qui avait pour capitaine M. Wilson. De Suez j'arrivai au Caire le 16 février, ayant chevauché un jour et demi. J'avais dû laisser à Djidda mes deux jeunes gens, jusqu'à ce qu'ils y trouvassent l'occasion de s'embarquer sur un paquebot arabe pour venir me rejoindre. L'attente et le long voyage de plus de quarante jours jusqu'à Suez leur furent en bénédiction ; ils avaient trouvé le Sauveur ; un nouveau jour s'était levé pour eux, et à sa clarté ils étudiaient la Parole de Dieu avec une joie croissante. Ils étaient cette fois vraiment convertis.

Le fait suivant donnera la preuve de la réalité du changement qui s'était opéré en eux. Lorsque je partis du Caire pour retourner en Europe, je les remis tous deux au missionnaire Isenberg. Ils étaient à la fois ses domestiques et ses élèves dans l'étude de la langue amharique. Quelques jours après leur entrée à son service ils rencontrèrent dans les rues du Caire l'homme qui s'était emparé d'eux par ruse et les avait vendus comme esclaves à Massoua. Ce malheureux se trouvait dans une profonde misère. Mes deux jeunes Abyssins, au lieu de se venger en se réjouissant de son malheur, non seulement lui pardonnèrent, mais encore ils se chargèrent de son entretien jusqu'à sa mort, et employèrent à cet usage durant toute une année leurs très-modiques gages. Il mourut repentant et croyant. L'un d'eux, Hadara, m'accompagna avec ma famille à mon second retour d'Abyssinie en Europe. Il se montra en tout et jusqu'à la fin le chrétien le plus sincère, le plus humble et le plus zélé que j'aie connu. Il mourut à Beuggen en 1838 dans une paix joyeuse. Kidan fut envoyé en 1841 comme colporteur biblique à Godjam. J'appris plus tard qu'il était mort en paix à Djidda.

Pendant plus de deux mois que je passai au Caire je m'occupai surtout à compléter le journal de mes trois années de séjour en Abyssinie.

CHAPITRE V.

Retour en Europe. Mariage. Second voyage missionnaire en Abyssinie. Grave maladie.

(1833-1837)

Vers la fin d'avril 1833 je quittai l'Égypte et me mis en route pour l'Angleterre. J'arrivai en six jours par le Nil du Caire à Alexandrie ; en trente jours par mer d'Alexandrie à Trieste, où je fus retenu trente jours en quarantaine. De là, par Venise, Milan et le St-Gothard, j'arrivai en Suisse, où je passai deux bien belles journées, l'une à Berne auprès de ma sœur, l'autre à Crémine auprès de mes parents. Ici je tins le soir une réunion. Au milieu des miens, le cœur plein de reconnaissance et de précieux souvenirs, en communion avec Dieu, je me sentais humilié de mes péchés et de mes imperfections, à tel point qu'au lieu de raconter quelques traits de mon activité missionnaire, je ne pus que confesser avec larmes mes manquements. Mais aussi je me sentis pressé de rendre grâce à Dieu pour sa protection et pour les innombrables témoignages de sa bonté et de sa fidélité durant les huit dernières années.

De Crémine j'arrivai à Bâle, où je passai un heureux dimanche, une partie du temps au temple, l'autre dans la Maison des Missions. Le lendemain je partis pour l'Angleterre, où j'arrivai le 3 juillet, et fus accueilli très-cordiale-

ment par le comité de la Société des Missions de l'église anglicane, et particulièrement par MM. Pratt et Bickersteth.

Je passai à Londres environ deux mois, appréciant fort, après mes années d'isolement, les bénédictions d'une vie de famille, dans la maison chrétienne du bienheureux Baptiste Noel à Walthamston. Lui-même m'accompagnait souvent chez les secrétaires de la Société des Missions et chez mes amis d'Islington, en particulier chez M. le Dr Steinkopf. Ce fut un temps de repos et de rafraîchissement pour mon corps et pour mon âme.

Le comité aurait voulu réveiller par mon moyen l'intérêt pour l'œuvre des Missions. Malheureusement en ces huit années j'avais bien oublié l'anglais. Vers la fin de mon séjour cependant le comité m'invita à assister à une réunion de Missions chez M. Samuel Hoare, à Hampstead; je me trouvai être le seul orateur, sous la présidence du pasteur de l'endroit. J'en fus consterné. Pour me tirer d'affaire je proposai que le président voulût bien m'adresser des questions, auxquelles je répondrais comme je pourrais. Mais, trouvant que les questions ne se faisaient qu'avec peine, et que d'ailleurs je réussissais à me faire comprendre, je m'abandonnai à la parole, et continuai pendant une heure sans attendre de questions. J'appris ensuite à mon grand encouragement que la réunion avait réussi.

Cette expérience me donna assez de courage pour tenir, sur l'invitation de Madame Noel, une réunion de Missions dans la chapelle de Braford Row. Cette fois aussi le succès dépassa mon espérance. J'ose même dire que le pain jeté alors sur la surface des eaux se retrouva plus tard; car trente-quatre ans après (en 1867), me trouvant à table en face d'un inconnu, il me dit : « Je vous connais depuis bien des années ; je vous connaissais avant ma naissance. » Il

voulait parler de sa nouvelle naissance. Puis il me raconta comment, dans une société de jeunes hommes légers où il se trouvait en 1833, l'un d'eux avait dit : Un missionnaire revenu de l'Abyssinie donne une conférence, allons l'entendre. Nous allâmes, et ce fut là, ajouta-t-il, le premier pas vers ma conversion. Ce monsieur était lord C.

J'étais venu en Angleterre surtout afin de m'entendre avec la Société des Missions sur mes plans pour l'avenir, et pour obtenir un crédit de 200 livres sterling nécessaire pour leur exécution. Ce but était rempli. Mais il en restait un autre, qui ne l'était pas. Je cherchais une compagne, qui pût être pour moi une aide dans mon travail en Abyssinie, et j'allais quitter l'Angleterre sans l'avoir rencontrée. Comme je l'ai déjà fait entendre, j'avais pris la résolution, à mon entrée dans la Maison des Missions, de ne pas songer au mariage avant deux ou trois ans de travail missionnaire. En conséquence je n'avais jamais jeté les yeux sur aucune jeune personne. Maintenant, après huit ans passés en Égypte et en Abyssinie, le moment était venu, et l'autorisation m'était accordée par le comité. Mais la chose n'était pas sans difficulté, à cause de mon champ de travail. D'une part je désirais pour compagne une personne bien élevée et de sentiments délicats ; et d'autre part il me fallait pour aide une personne qui pût s'accommoder à la vie rude et grossière des Abyssins. Or ce sont là des qualités opposées, que l'on rencontre bien rarement réunies, quoique tout chrétien, en sa qualité d'imitateur de Jésus-Christ, doive les rechercher. Ces circonstances me mettaient en une réelle perplexité, et à cela s'ajoutait encore ma timidité naturelle.

Il ne me restait qu'à remettre toute l'affaire entre les mains du Seigneur, qui m'avait jusque-là si miséricordieuse-

ment conduit pour toutes choses, et à le prier de tracer lui-même mon chemin. C'est ce que je fis, en me promettant en outre trois choses : d'abord de ne pas m'en rapporter à mon seul jugement ; ensuite de ne demander conseil à personne ; et enfin d'examiner sérieusement et de suivre autant que possible tout conseil donné incidemment par un chrétien expérimenté.

J'évitais ce sujet dans mes conversations, mais mes amis s'en préoccupaient d'autant plus. L'un me conseillait une de ses amies, riche d'expérience ; mais elle était trop âgée pour pouvoir facilement changer ses habitudes ; une autre était trop délicate. Ainsi se passèrent plusieurs mois sans résultat. Plusieurs de mes bons amis réunissant alors leurs avis me proposèrent (ce sont leurs expressions) « une jolie et pieuse personne de vingt ans, qui avait souvent exprimé le désir d'entrer au service de la Mission ». Ses parents étaient de mes connaissances et ils avaient dit à mes amis qu'ils m'accorderaient volontiers leur fille. Suivant ce conseil bien intentionné je rendis visite à la famille, qui me reçut avec une grande bienveillance. Après le dîner on me laissa seul avec la jeune fille, et je crus de mon devoir de de lui présenter le tableau des privations et des fatigues de la vie missionnaire en Abyssinie. « C'est précisément là, répondit-elle, ce qui m'attirerait et me conviendrait. » Elle possédait en outre des avantages qui n'étaient pas à mépriser. Dans le courant de la conversation elle avait aussi parlé des visites qu'elle faisait tous les jours à quatre heures aux pauvres et aux malades du voisinage. Je croyais donc toucher au but, lorsqu'à quatre heures je vis s'arrêter devant la maison une riche voiture attelée de deux beaux chevaux, qui venait prendre Mademoiselle pour la conduire chez ses pauvres et ses malades. Alors, tout déçu je me

dis : « Ceci ne cadre pas avec la mission en Abyssinie, » et, choisissant un instant favorable, je quittai la maison, non sans y laisser une partie de mon cœur.

Dès ce moment mes projets de mariage furent un peu relégués à l'arrière-plan. Le comité des Missions de Bâle me demanda de visiter ses sociétés auxiliaires. Je devais tenir des réunions de Missions d'abord dans le Wurtemberg, où la société avait ses meilleurs amis. J'avoue que si je répondis avec joie à cette invitation, dans le sincère désir de réveiller l'intérêt pour l'œuvre des Missions, c'était aussi un peu avec l'espoir de rencontrer dans quelque pieuse famille de l'heureux Wurtemberg l'aide désirée pour moi et pour mon œuvre en Abyssinie.

La veille de mon départ de Bâle, dans la dernière semaine de l'année 1833, un ami me conseilla de commencer ma tournée par Strasbourg. Il connaissait là une pieuse famille, où il y avait trois filles, dont l'une, pensait-il, pouvait me convenir. J'étais presque décidé à suivre ce conseil lorsque sa pieuse et prudente femme, qui me connaissait de près depuis des années, intervint en disant : « Deux fois j'ai fait des arrangements de mariage qui n'ont pas été heureux, et je me suis bien promis de ne plus jamais me mêler de choses aussi délicates ; mais aujourd'hui ma conscience m'oblige de parler et de vous dire, d'après ma ferme conviction, que Mademoiselle Marie, la fille du directeur Zeller de Beuggen, est la compagne qu'il vous faut pour votre œuvre en Abyssinie. » Je ne pus m'empêcher de sourire à ce nom, qui rappelait à mon souvenir la petite fille que j'avais tenue sur mes genoux quatorze ans auparavant. Mais j'avais une entière confiance dans la sagesse et la prudence de ma conseillère, de même qu'en M. Zeller. Je changeai donc mon plan et partis le lendemain pour Beuggen. Mais, quoi-

Maria Gobat.

née le 9 Novembre 1813
décédée le 1 Août 1879

que je fusse avec M. et Mme Zeller depuis bien des années sur un pied d'intimité, je n'étais pourtant pas sûr qu'ils voulussent m'accorder leur fille bien-aimée, pour l'emmener dans la sauvage Abyssinie. Je ne pouvais espérer de leur voir faire ce sacrifice que pour autant qu'ils y verraient la volonté de Dieu. C'est ce qui arriva. En réponse à mes ferventes prières Dieu dirigea tout de telle sorte qu'ils eurent de leur côté, comme je l'avais du mien, l'assurance que c'était là ce que Dieu avait préparé. Je ne passai qu'un jour au milieu d'eux. Dans la soirée ma conviction était faite, mais, par timidité et aussi par le besoin de remettre encore la décision entre les mains de Dieu, je pris congé de la famille sans avoir déclaré mes pensées.

Le lendemain je partis à deux heures du matin pour Schaffhouse, seul dans une voiture fermée. La nuit était froide, mais je n'en sentais rien. Absorbé dans la prière et dans la communion de mon Dieu je sentais s'affermir en moi la certitude que Marie Zeller était la compagne que Dieu m'avait préparée. Vers midi je fis halte à Waldshout. Je descendais de voiture et allais entrer à l'auberge pour dîner lorsqu'arriva de la direction opposée une voiture qui s'arrêta aussi. Le voyageur qui en sortit était le comte Zaremba, missionnaire à Schouscha, à la frontière de la Perse, mon plus intime ami. Nous nous embrassâmes, puis nous dînâmes ensemble. Pendant le dîner je lui ouvris mon cœur et le priai, puisqu'il se rendait à Beuggen, d'être mon Éliézer auprès de M. et Mme Zeller et de leur fille. Il s'en chargea et remplit fidèlement sa mission. Sept jours après je recevais la réponse favorable des parents, et quelques jours plus tard celle de leur fille.

Le jour de l'an 1834 je tins une réunion de Missions à Schaffhouse, dans un temple rempli d'une foule attentive ;

le soir de ce même jour, une plus petite réunion à Bouch, dans la maison du pasteur Spleiss, un homme de prière et l'un des plus dévoués amis des Missions que j'aie connus.

Me trouvant l'après-midi du 2 janvier dans la première petite ville wurtembergoise, le pasteur me dit qu'il me céderait volontiers le temple pour une assemblée de Missions, si le gouvernement ne l'avait défendu, ensuite de faits peu édifiants auxquels avait donné lieu une semblable assemblée tenue par deux missionnaires. Mais il ajouta qu'il allait convoquer sa paroisse pour le soir même à la maison d'école. Son exemple fut suivi. Des salles d'école me furent offertes dans différentes localités chacun des soirs de cette première semaine. Le 5 janvier j'arrivai à Tubingue. Le lendemain, jour de l'épiphanie et de la fête annuelle des Missions de la Société auxiliaire, se trouvait être un dimanche. Quelques personnes pensaient qu'on devrait se rendre au temple malgré la défense ; d'autres n'étaient pas de cet avis. Il se présenta une issue : on mit à ma disposition la grande salle des conférences à l'université. Plusieurs étudiants assistèrent à cette assemblée, entre autres un jeune homme très-bien doué, qui se décida en ce moment-là à devenir missionnaire. A son exemple deux autres étudiants prirent un peu plus tard la même résolution. Tous trois ont travaillé avec succès aux Indes.

Peu après cette réunion dans la salle de l'université les temples me furent ouverts. Le samedi suivant je trouvai, en arrivant à Stuttgart, une lettre de Beuggen, dans laquelle Mademoiselle Marie Zeller m'annonçait qu'elle consentait à devenir ma compagne. J'en rendis à Dieu d'humbles actions de grâces, et tout le reste de mon voyage j'eus l'esprit en repos.

Je rencontrai en Wurtemberg plusieurs hommes pieux,

savants, chauds amis de l'œuvre des Missions, et ayant beaucoup d'expérience et d'influence. Ils me donnèrent des lettres de recommandation auprès de leurs amis, laïques et pasteurs, et me tracèrent mon itinéraire. Ils adressèrent une demande au gouvernement pour obtenir que le service de l'après-midi dans la principale église de Stuttgart fût remplaçé le dimanche suivant par une réunion de Missions. En attendant la réponse j'eus chaque soir de la semaine des assemblées très-nombreuses dans différentes localités. A Kirchheim sous Teck je passai une soirée chez la pieuse duchesse Henriette de Wurtemberg, qui versa des larmes au récit qu'elle m'avait demandé de quelques-unes des souffrances de mes années précédentes. Elle me donna des lettres de recommandation auprès de ses filles, la reine de Wurtemberg et la margrave de Bade, que je vis quelques jours après, et qui sont demeurées jusqu'à leur mort de fidèles amies de l'œuvre des Missions.

En rentrant le samedi soir à Stuttgart j'appris que l'autorisation avait été accordée pour tenir une réunion de Missions le lendemain à trois heures dans la principale église. Le moment venu, la foule remplissait l'édifice à tel point que j'eus de la peine à arriver à la chaire. Les enfants de la famille royale étaient dans l'auditoire. La réunion durait depuis environ une heure lorsqu'un noir nuage vint à passer sur la ville, anticipant sur la nuit qui approchait. Craignant d'avoir été trop long je m'excusai et voulus terminer. Mais les enfants de la famille royale et d'autres personnes s'écrièrent : « Continuez, s'il vous plait; on apporte des lumières ! » et je continuai encore un moment.

De toute manière la glace était rompue, et dès lors toutes les églises du Wurtemberg furent ouvertes pour des réunions de Missions ; la conséquence en a été que le pays du

Wurtemberg, qui est petit et qui n'est pas riche, contribue, toute proportion gardée, plus qu'aucun autre pays du monde à l'œuvre des Missions, par le nombre des jeunes gens qui s'y vouent, par ses prières et par ses dons.

Je continuai ma tournée dans le Wurtemberg jusqu'au 16 février, puis je retournai à Beuggen, pour faire plus intime connaissance avec ma future épouse. Notre première entrevue eut quelque chose de solennel et d'un peu gêné, car nous n'avions jamais jusque-là échangé une seule parole. Je l'avais vue et elle m'avait entendu parler de l'œuvre en Abyssinie; voilà tout. Néanmoins nous avions tous deux la certitude que nous marchions dans les voies de Dieu, et au bout de peu de jours nous étions unis de cœur, et notre plus grand bonheur était de prier ensemble.

Nous avions espéré que notre mariage pourrait avoir lieu aussitôt après Pâques, mais nos autorités respectives mirent tant de temps pour les formalités préalables, qu'il se trouva retardé jusqu'au 23 mai. Nous passâmes quelques-unes de ces semaines d'attente auprès de mes parents, d'autres à Bâle et à Beuggen, où je jouis beaucoup de la société de plusieurs chrétiens expérimentés, en particulier des parents de ma fiancée. Le mariage eut lieu à Crémine.

Mais le temps était maintenant venu de retourner en Abyssinie. Nous partîmes de Beuggen le 7 juin, après un service religieux solennel, pendant lequel bien des larmes coulèrent; puis nous vînmes faire nos adieux à mes parents à Crémine. De là, nous dirigeant sur Marseille, nous eûmes la joie de voir bien des amis chrétiens, à Neuchâtel, à Berne, à Lausanne, à Genève. Là nous nous arrêtâmes plusieurs jours chez notre cher ami M. Gaussen; jours délicieux et bienfaisants! Le 29 juin nous arrivions à Marseille, vrai désert spirituel à cette époque-là. Plusieurs amis, affamés du pain

de vie, me prièrent de tenir une réunion d'édification dans une maison particulière, et de leur permettre d'y inviter leurs connaissances; j'y consentis volontiers. On décida d'inviter aussi les deux pasteurs protestants, quoique l'on sût qu'ils désapprouvaient toute réunion religieuse en dehors du temple. Je les priai par lettre d'y assister. L'un d'eux, orthodoxe mais mort, jeta mon invitation au panier. L'autre, qui huit ans auparavant avait juré de ne jamais me laisser monter dans sa chaire, fut exaspéré, comme si une réunion d'édification devait détruire toute l'église protestante de Marseille. Il accourut auprès de moi, me conjurant de ne pas faire un service religieux dans une maison particulière, et de venir plutôt dans son temple. J'acceptai son offre avec joie, sachant bien qu'il y aurait dans le temple beaucoup plus d'auditeurs. J'y prêchai deux fois, et mes prédications produisirent sur plusieurs personnes influentes une impression si favorable, qu'elles n'eurent pas de repos jusqu'à ce qu'elles eussent obtenu un pasteur vraiment évangélique. Ce pasteur fut M. Armand-Delille, dont j'eus la joie de faire la connaissance en passant une autre fois par Marseille.

Nous nous embarquâmes le 14 juillet 1834 pour Alexandrie, sur un vaisseau voilier qui nous y déposait le premier août. Nous avions avec nous Melle Geerling, de Bâle, qui épousa là le 4 août mon futur collègue M. Isenberg. Après une semaine passée dans cette ville nous nous rendîmes avec eux au Caire, où il nous fallut attendre près de trois mois l'arrivée des livres que nous devions distribuer en Abyssinie. Nous profitâmes de ce temps pour faire à loisir tous nos préparatifs pour le voyage par la Mer Rouge, et surtout je m'appliquais à faire avancer ma jeune femme dans l'étude de la langue amharique, que nous avions commencée

pendant la traversée de Marseille à Alexandrie, et que nous continuâmes en navigant sur la Mer Rouge. Ma femme y fit de si rapides progrès qu'à notre arrivée en Abyssinie elle parlait cette langue couramment.

Le 21 octobre nous partions du Caire pour arriver à Suez au bout de quatre jours. Outre M. et Mme Isenberg nous avions avec nous, dès le Caire, les deux jeunes gens que j'y avais amenés d'Abyssinie, qui nous furent d'un grand secours tout le long du voyage, et de plus deux compagnons de route allemands. Notre caravane comptait ainsi huit personnes. Avec cela trente-huit chameaux, et deux ânes pour les deux dames. Ma femme préféra un dromadaire, et je dus faire une partie du voyage à travers le désert sur son âne. Notre bagage était considérable. D'abord beaucoup d'effets, d'ustensiles, et quelques meubles, parce que nous avions la pensée de passer toute notre vie en Abyssinie; ensuite la charge de seize chameaux en livres amhariques, savoir deux mille Bibles, une grande quantité de Nouveaux-Testaments et de portions des Saintes Écritures.

Nous étions tous en bonne santé et de bonne humeur, et nous jouissions extraordinairement de l'air pur du désert. Après deux jours d'arrêt à Suez nous nous embarquâmes sur un paquebot arabe, en compagnie de pélerins se rendant à La Mecque. Nous avions, ma femme et moi, une jolie cabine, dans laquelle nous passâmes dix-huit jours remplis par d'agréables entretiens, par la lecture et par l'étude de la langue amharique. Nous touchâmes à Tor, petit village habité par des chrétiens grecs très-ignorants, mais de mœurs paisibles, et à Yambo, le port de Médine.

Le 14 novembre nous arrivâmes à Djidda, où nos femmes, pour se conformer à la mode arabe, se couvrirent de voiles épais, qui ne laissaient voir que les yeux. Mon ancien ami,

Massoua sur la Mer Rouge.

le consul anglais Mouallem Yousouf, nous accueillit très-amicalement. Il nous donna deux chambres dans la partie supérieure de sa maison et une terrasse, du haut de laquelle nous pouvions prendre l'air après la chaleur du jour. Un fort vent contraire nous y retint plus de trois semaines. Je profitai de ce temps pour m'entretenir le soir de sujets religieux avec des scheiks de La Mecque. Mon bon Mouallem Yousouf trouvait que je leur parlais parfois trop librement contre Mahomet et le Coran; mais eux ne s'en fâchaient pas.

Jusqu'à Djidda notre voyage, tant par mer que par terre, avait été des plus heureux, de vraies semaines de plaisir. Mais là commencèrent une série d'épreuves et de souffrances si terribles, que cela me donne le frisson quand je m'y reporte par la pensée.

Après la première semaine de séjour à Djidda je sentis que mon estomac ne fonctionnait pas convenablement; j'y éprouvais des douleurs, auxquelles d'abord je ne crus pas devoir m'arrêter. Mais comme elles allaient en augmentant, je consultai un habile docteur allemand, un ancien ami, qui se trouvait justement à Djidda. Apres examen il déclara que la cause de mon mal était le ver solitaire, contre lequel nous n'avions pas de remède sous la main. Mais il y avait bien autre chose que cela; je fus en effet quelque temps après débarassé de cet hôte importun, mais sans éprouver pour cela une amélioration sensible de mon mystérieux état de souffrance. Nous nous embarquâmes le 9 décembre pour Massoua, où nous arrivâmes le 20. Je souffris beaucoup pendant la traversée, ce qui naturellement fut bien pénible pour ma pauvre femme. Des circonstances contrariantes nous retinrent onze semaines à Massoua. J'y endurai pendant tout ce temps des douleurs parfois atroces, mais qui me laissaient pourtant quelques moments de relâche.

Je me trouvai assez bien un jour pour me faire transporter sur la terre ferme et m'y promener un peu avec ma femme. Ma maladie dégénéra en une sorte de dyssenterie, accompagnée d'accès de suffocation si terribles que mes alentours crurent maintes fois que j'allais y succomber. Et lorsque l'occasion favorable de partir pour l'Abyssinie se présenta j'eus à me demander, douloureuse question ! si je pouvais continuer ma route, ou s'il ne fallait pas revenir sur mes pas. Il n'y avait guère d'espoir de guérison, étant privés de tout secours médical excepté l'homéopathie de M. Isenberg, qu'il recommandait beaucoup. Il m'en prescrivit de plusieurs manières, sans amener le moindre soulagement. Mais je ne pouvais supporter la pensée de prendre le chemin du retour, et à cet égard j'admirai l'attitude de ma chère femme, qui, avec la plus vive sympathie, ne cessa de m'encourager, priant Dieu sans cesse et avec une inébranlable confiance pour mon rétablissement.

J'arrivai à la conviction que je pourrais mourir dans le retour par la Mer Rouge aussi bien qu'en essayant d'arriver en Abyssinie. J'avais en outre l'espoir de recouvrer la santé une fois que je respirerais l'air frais des hauts plateaux. Surtout je désirais pouvoir avant de mourir présenter mon collègue M. Isenberg à quelques-uns de mes amis abyssins, afin qu'il pût ainsi reprendre ce travail de la mission à Gondar, qui donnait de si belles espérances quatre ans auparavant. Ce désir accompli, je consentais à laisser reposer dans le tombeau mon corps brisé.

Nous nous mîmes donc en route dès que cela fut possible, le 2 mars 1835 ; et d'abord pour Arkieko, situé sur terre ferme. Ici le nayeb ou chef nous retint et nous ennuya si longtemps par son insatiable mendicité, que ma maladie s'en aggrava visiblement. A la fin, le troisième jour, lorsque

nous pûmes partir, je pus, monté sur mon mulet, cheminer sans trop de douleurs jusqu'à la première halte, et goûter ensuite une heure de repos. Mais lorsqu'après cela j'eus repris ma monture, d'affreuses souffrances me saisirent, accompagnées de soulèvements de cœur, qui durèrent jusqu'au soir. Quinze à vingt fois je dus descendre du mulet, et je fus pris de vomissements une douzaine de fois. Lorsque nous établîmes notre campement pour la nuit j'étais complètement épuisé. Pourtant la nuit fut meilleure que les précédentes, et pendant les quatre jours suivants, cheminant dans l'étroite vallée de Schoho, je me sentais de jour en jour un peu mieux.

Notre société était gaie. Ma femme prenait beaucoup d'intérêt à tout ce qu'elle voyait de nouveau, oiseaux et plantes, entre autres à une troupe de singes, qui nous accompagnaient tantôt à notre droite tantôt à notre gauche. Quelques sauvages Schohos chassaient devant nous des bœufs, destinés à transporter notre bagage au haut des pentes rapides de la montagne du Schumfeito jusqu'à Halai. Tout cela aidant, je pus presque jouir de notre course le long d'un frais ruisseau à l'eau limpide.

Quelqu'un des nôtres ayant tué un singe, nos Schohos accoururent en disant qu'ils avaient à venger leur frère. C'était une plaisanterie de leur part; mais ces sauvages ont une curieuse idée sur les singes. Leur vient-elle du Coran, qui contient quelque chose d'analogue, ou de quelque autre tradition? Cette idée c'est que les singes sont des hommes dégénérés.

Lorsque nous fûmes arrivés au pied du Schumfeito je me sentais assez bien, et je commençais à espérer que je serais bientôt complètement remis. Hélas! c'était une illusion, que vingt mois de dures souffrances devaient

cruellement dissiper. Comme j'étais le seul de notre petite caravane qui pût s'expliquer avec les Schohos, tantôt en amharique, tantôt en arabe, c'était à moi qu'incombaient les dispositions à prendre et les ordres à donner. Jusque là les chameaux avaient porté notre bagage, mais ils ne pouvaient grimper par d'étroits sentiers les pentes escarpées du Schumfeito, dont l'élevation est de six mille pieds. Il nous fallut quarante bœufs des Schohos pour porter la charge de sept chameaux. Nous avions laissé la plus grande partie de nos effets à Massoua.

Mais au moment d'entreprendre le transport de nos effets jusqu'à Halai nos Schohos nous demandèrent un prix exorbitant. Il fallut, pour arriver à des conditions acceptables, marchander avec eux pendant deux jours, du matin jusqu'au soir. Par moments j'étais sur le point de céder à leurs exigences par fatigue et épuisement; mais, considérant que le prix que nous fixerions cette fois ferait règle pour ce que nous avions laissé en arrière à Massoua, je reprenais le débat, jusqu'à ce qu'ils eurent à la fin accepté mes conditions.

Les bœufs ne pouvant pas porter les grandes et lourdes caisses des chameaux, il fallut tout déballer, puis remballer dans des sacs en peau. Pendant que cela se faisait, et cela prit un certain temps, je pus me reposer. Lorsque tout fut prêt, je pus monter sur mon mulet et gravir lentement la pente, mais non sans de vives douleurs. Au bout de deux jours nous atteignîmes le village de Halai. Ici, nouvel arrêt de deux jours, et nouveaux marchandages pour le transport de nos effets jusqu'à Behaat, à trois ou quatre journées de distance. Ces nouveaux et pénibles débats avec les Schohos m'éprouvèrent tellement que je souffris beaucoup dans cet espace de chemin. Il y eut un moment où je fus saisi de

douleurs si violentes, accompagnées d'une telle oppression, que je dus me jeter à terre et rester là gisant sur le sol pendant deux longues heures, sous les rayons verticaux du soleil. C'était dans la plaine de Senaféh, devenue célèbre dans la guerre de 1868. Il nous semblait à tous que j'allais mourir avant le soir. Ma femme montra aux Abyssins comment ils pourraient me procurer de l'ombre en étendant leurs habits à une certaine hauteur au-dessus de moi. Grâce à cette ombre et à ce repos je me remis assez pour pouvoir faire encore ce jour-là environ quatre milles anglais, et arriver jusqu'à Behaat, mais avec de grandes souffrances. A Behaat, nouvelles difficultés de la part du gouverneur du district. Mais Ubieh, qui se trouvait non loin de là avec son armée et auquel j'en appelai, nous donna l'un de ses officiers pour nous conduire en sûreté jusqu'à Adowa, où nous arrivâmes le 11 mai 1835, dix semaines après notre départ de Massoua.

Mon projet était de me rendre à Gondar, où je trouverais, beaucoup plus que dans le Tigré, la porte ouverte pour l'évangélisation. Je comptais ne m'arrêter à Adowa que quelques jours, pour retrouver si possible dans le repos les forces nécessaires pour l'achèvement du voyage. Mais Dieu en avait disposé autrement. De plus grandes épreuves que toutes celles que j'avais traversées jusqu'ici allaient m'arrêter et me retenir longtemps à Adowa.

Dès la première semaine de notre séjour dans cette ville tous les symptômes de ma maladie reparurent, accompagnés de douleurs si violentes et si continues que mes amis s'attendaient à ma mort. Ce fut pour moi un amer désappointement de voir ainsi mes espérances brisées. Mon ami Habeta Selasseh avec quelques autres ayant appris mon arrivée, avait fait plus de deux cents milles anglais pour venir à ma rencontre, me saluer et m'emmener à Gondar. Je pus à

peine recevoir leur visite et échanger avec eux quelques paroles, tant mes souffrances et ma faiblesse étaient grandes.

Un peu plus tard Ubieh vint dresser son camp dans le voisinage d'Adowa. Les usages du pays exigeaient, si nous tenions à conserver sa faveur, que quelqu'un de nous se rendît auprès de lui pour nous placer sous sa protection. Je priai M. Isenberg de le faire; mais il m'objecta qu'il ne connaissait pas assez la langue du pays. Quelques jours après, me sentant un peu mieux, j'essayai de me mettre en route. Mais à mi-chemin je fus pris de telles douleurs qu'en arrivant au camp je dus rester deux jours étendu sous ma tente, sans pouvoir faire un mouvement ni prononcer une parole. Outre mes propres souffrances j'étais tourmenté par la pensée de ma femme, que j'avais laissée malade à mon départ. Lorsqu'enfin, au matin du quatrième jour, je pus me lever et entrer dans la tente d'Ubieh, il me fit un bon accueil, sympathisa à mes maux et donna des ordres pour que des provisions nous fussent assurées pour un certain temps.

En le quittant j'enfourchai mon mulet pour rentrer à Adowa; mais, quoique la distance ne fût pas grande, je dus m'arrêter pour me jeter sous ma tente et demeurer là plusieurs heures dans un état pitoyable. Enfin, comme la nuit approchait, que l'endroit était solitaire et fréquenté par les hyènes, il fallut malgré tout me remettre en route. Je rentrai tard à Adowa et trouvai ma femme mieux que je ne l'avais laissée. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre et pleurâmes longtemps comme de petits enfants. Ce jour était le premier anniversaire de notre mariage.

Je me remis au lit et y passai neuf longs mois sans interruption, tourmenté et de plus en plus épuisé par une espèce de dyssenterie, accompagnée de fréquents vomissements et

m'obligeant à me relever de trente à quarante fois par jour. Je devins d'une maigreur extrême, n'ayant littéralement plus que la peau sur les os ; je ne pouvais m'endormir sans tomber dans le délire ; mon sommeil était court et pénible. Pendant ces neuf mois, qui me parurent une éternité, je connus ce « lit baigné de pleurs » dont parle le psalmiste. C'étaient moins des larmes de douleur que d'attendrissement, à la pensée de ma misère spirituelle et de l'immense amour de Dieu, à la vue aussi du dévouement sans bornes de ma pauvre femme. Je dois avouer à ma honte que la maladie m'avait rendu très-exigeant. J'en donnerai un exemple. Étant tourmenté par la soif, je demandai une fois à ma femme un verre d'eau. Je n'avais pas remarqué qu'elle était occupée en ce moment-là à emmailloter notre petit enfant. Elle me répondit : « Attends un instant ». Ce mot si naturel me perça le cœur comme une épée, et le chagrin qu'il me causa dura au moins six semaines, sans que j'en disse rien à ma femme. Je finis par comprendre que c'était moi seul qui avais tort. J'en eus un tel remords que je le confessai à ma femme et lui en demandai pardon. Dès lors je devins plus patient. Je sus attendre que ma femme fût en mesure de me servir, et je pus consentir, ce que je ne faisais pas auparavant, à être servi quelquefois par d'autres que par elle.

Ma maladie empira jusqu'à revêtir tous les symptômes du choléra. Mes mains et mes pieds étaient glacés, et rien ne parvenait à y ramener la chaleur, jusqu'à ce qu'on eut l'idée d'essayer des frictions. Elles réussirent ; mais il fallait les renouveler fréquemment et les prolonger longtemps. Une fois quatre hommes se relayèrent durant vingt-trois heures sans interruption pour me frotter les mains et les pieds. La chaleur revenant aux extrêmités je respirais plus

librement, et je fus ainsi délivré de suffocations auxquelles on crut plusieurs fois que j'allais succomber.

C'est pendant que j'étais ainsi malade que naquit, le 2 août 1835, notre premier enfant, une petite fille pleine de santé. Malgré la joie profonde que cet évènement nous causa, sept mois s'écoulèrent avant qu'il me fût accordé le bonheur de pouvoir tenir cette enfant dans mes bras.

Cette maladie fut pour moi un temps non seulement d'épreuve, mais aussi de jugement. Tout mon passé reparut devant mes yeux avec toutes ses lacunes et ses taches, toutes mes œuvres prétendues bonnes, avec le mélange de péché qui s'y découvrait; mon être intérieur tout entier, avec le fond de corruption qui le constituait, se présenta devant moi comme pour ma condamnation. Je ne pus que me jeter anéanti aux pieds de celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, et se donner lui-même en rançon pour nous. J'y trouvai, non pour la première fois, mais avec une force et une joie toutes nouvelles, abondance de pardon et un inexprimable sentiment de l'amour de Dieu.

J'eus un peu de relâche dans ma maladie à la fin de ces neuf mois, en mai 1836. Je dus, humainement parlant, cette amélioration à un moyen singulier. Après avoir tout essayé inutilement, j'entendis parler d'un vieillard qui venait d'arriver à Adowa et qui assurait qu'il pourrait me guérir, si je consentais à prendre sa médecine. Un homme qui se noie se raccroche à un brin de paille; je permis à ce mège d'entreprendre ma guérison. Voici quelle fut son ordonnance: trois livres de lait, trois livres de beurre, trois livres de miel, une livre d'ail, avec trois onces de diverses épices; le tout en décoction pris en trois jours, trois fois par jour. La dose était trop forte pour la capacité de mon pauvre estomac; je la reduisis; et je fis pendant dix jours ma nour-

riture de ce mélange, en y ajoutant un peu de pain. Le résultat en fut que je me trouvai un peu mieux et que je pus pendant quinze jours me lever quelques instants. Mais je n'étais pas guéri, et je restai longtemps encore d'une extrême faiblesse.

A cette même époque le choléra éclata dans la ville avec une telle violence que durant trois semaines, sur une population de trois mille âmes, il mourut journellement de trente à quarante personnes. D'heure en heure pour ainsi dire j'apprenais la mort de quelqu'une de mes connaissances. Ma femme fut atteinte du terrible mal, mais elle se remit bientôt, grâce à un remède qui s'est maintes fois trouvé efficace quand il est pris à temps, savoir une solution de camphre dans de l'esprit de vin. Mais un mois plus tard, lorsque nous croyions la maladie entièrement disparue, elle eut tout à coup une violente rechute. Il était onze heures du soir lorsque le mal se déclara, et le lendemain au point du jour ma chère femme ressemblait à un cadavre, le teint d'un jaune mat, les yeux éteints, et ne pouvant plus parler. De mon côté j'étais si faible que je ne pouvais me remuer ni même parler à haute voix. Ce fut un des moments les plus angoissants de ma vie. Nous ne pouvions qu'échanger nos regards. Nous les arrêtions tour à tour sur notre enfant de dix mois, qui reposait dans son berceau, nous nous regardions l'un l'autre, puis nous levions les yeux en haut pour nous encourager réciproquement à attendre de Dieu consolation et secours. Cela dura environ une demi-heure, car nous étions seuls dans notre maison, ou plutôt notre cabane, qui ne consistait qu'en une seule pièce, et ni l'un ni l'autre n'avait la force de se lever et d'aller jusqu'à la porte pour demander du secours. Alors une servante arriva et, nous voyant dans cet état, courut chez mon collègue, M. Isen-

berg. Il ne tarda pas à venir, accompagné du docteur Wolff, récemment arrivé à Adowa. M. Isenberg, en voyant l'état de ma femme, déclara qu'il n'était plus temps d'employer pour elle l'homéopathie. Le docteur Wolff dit que pendant son séjour aux Indes il avait souvent entendu dire en temps de choléra qu'un moyen efficace avait été l'application d'un fer chaud sur l'estomac du malade. En l'absence de tout autre remède on recourut à celui-là. Le fer fut chauffé en hâte. Il devait être enveloppé d'un linge; mais le docteur dans sa précipitation laissa le fer glisser hors du linge et tomber presque rouge sur la peau nue. J'entendis le crépitement de la brûlure, et la malade poussa un cri. Une forte réaction se produisit, amenant une sueur abondante. Le mal était arrêté, de sorte que j'attribuai, humainement parlant, la guérison de ma femme à la maladresse du docteur Wolff. Mais la plaie mit bien des semaines à se cicatriser, et ma chère femme ressent jusqu'à ce jour le contrecoup de cette terrible maladie.

Dans de telles circonstances il était naturel que la question de quitter l'Abyssinie se posât devant nous. Maintes fois nous l'avions abordée. Je m'y étais d'abord opposé, en pensant que malgré tout Dieu pourrait encore me guérir; que d'ailleurs j'étais trop faible pour supporter les fatigues du voyage, et enfin que, si je venais à mourir en route, ma femme et mon enfant, loin des protecteurs que nous avions à Adowa, courraient bien plus de dangers en traversant le pays des sauvages Schohos, dont l'un des gagne-pain consiste à voler de jeunes femmes et des enfants pour les revendre. Mais lorsque le docteur Wolff fut venu nous rejoindre et qu'il se fut décidé pour son propre compte à retourner à Massoua, puisque la guerre l'empêchait de pénétrer dans l'intérieur du pays, nous nous décidâmes à

partir avec lui. Si je venais à mourir, ma femme et mon enfant pourraient continuer leur voyage sous sa protection.

Étant trop faible pour aller à cheval aussi bien que pour marcher, je dus me faire porter sur un grossier brancard. A la fin de la saison des pluies, le premier septembre 1836, nous partîmes d'Adowa, après nous être recommandés au secours du Dieu des miséricordes. Le chemin était escarpé et raboteux, et mes porteurs, novices dans leur métier. Le voyage me fut trés-pénible, surtout jusqu'à Halai. Nous marchions à petites journées, passant la nuit à la belle étoile, dans des grottes, ou dans des cabanes enfumées, en un mot à l'endroit, quel qu'il fût, où nous nous trouvions le soir. Il nous fallut dix-huit jours pour aller d'Adowa à Massoua.

J'eus surtout un mauvais moment lorsque nous passâmes dans le voisinage de Debra Damo. Je souffrais beaucoup et j'étais très-abattu lorsque nous atteignîmes le sommet d'une montagne escarpée. Mais la descente était encore plus difficile ; la pente étant très-raide, et le chemin, tantôt resserré entre des rochers, tantôt très-étroit au bord de l'abîme et encombré de blocs de pierre de deux à trois pieds de hauteur. Devant cette difficulté nous nous arrêtâmes tout perplexes. Le brancard n'était pas possible et je ne pouvais absolument pas marcher. Tout abattu je me couchai sur le sol et pleurai comme un enfant pendant environ deux heures. C'est, je le crois, la seule fois de ma vie où j'aie été aussi complètement découragé. On trouva néanmoins un moyen de me transporter, mais j'étais tellement anéanti que je ne me souviens pas de ce qu'on fit de moi, ni comment j'arrivai de l'autre côté du fleuve qui coule au pied de cette montagne.

Le jour de notre arrivée à Halai je me sentis, pendant notre halte du milieu du jour, tellement épuisé par de violentes souffrances que l'on crut que je ne survivrais pas au

passage de la montagne Schumfeito. Je dictai tout en larmes mon testament à ma femme. Je n'essaierai pas de décrire ce qu'elle éprouvait alors, ni tout ce qu'elle souffrit à cause de moi durant un an et demi, dans un pays sauvage, où nous étions étrangers. Dans ces temps sombres notre petit enfant, qui prospérait sous ses soins vigilants, était son rayon de soleil.

Nous nous reposâmes un jour à Halai, et le lendemain matin je fus porté en brancard en une demi-heure jusqu'à l'endroit où l'on commence à descendre la montagne de six mille pieds. C'était cette redoutable descente qui m'effrayait le plus lorsque nous agitions à Adowa la question du voyage. Le docteur Wolff proposa de m'envelopper avec beaucoup de paille dans un cuir de vache et de me traîner ainsi emballé en bas la montagne. La chose évidemment n'était pas faisable. Le seul moyen qu'on pût essayer était de me hisser sur un mulet et de me faire porter en bas la descente par cette monture. Mais on nous disait que cela n'irait pas, que jamais personne n'avait fait cette descente autrement qu'à pied. Malgré cela, au lieu de me décourager, je me sentis cette fois merveilleusement fortifié par le Seigneur. J'avais acheté à Adowa le meilleur mulet que j'avais pu trouver. Je me laissai charger et solidement attacher sur ma bête, en m'abandonnant à la garde de Dieu. Bientôt je remarquai que ma monture était habituée aux chemins en escaliers, car chaque fois que nous rencontrions de ces mauvais pas tant redoutés l'animal ployait si habilement le genou que je ne sentais pas la secousse. Aussi avec quel inexprimable sentiment de reconnaissance envers Dieu constatai-je, après environ deux mille pieds de descente, que, bien loin d'éprouver un accroissement de souffrances, je me sentais plutôt mieux ! Et cela continua ainsi jusqu'à

ce que nous arrivâmes au pied de la montagne. Là on me déposa sous un rocher, où nous allions nous reposer pendant la nuit. Je ne ressentais pour ainsi dire aucune douleur, seulement une très-grande lassitude.

Cette descente rapide avait été bien fatigante aussi pour ma femme, et l'amabilité du docteur Wolff la lui avait rendue encore plus pénible. Car, depuis l'endroit où l'on pouvait cesser de marcher à la file parce que la pente était moins forte et le terrain plus plat, il avait voulu qu'elle acceptât son bras. Mais, sans y prendre garde, il marchait lui dans l'étroit sentier battu, tandis que ma femme à côté de lui devait marcher dans les pierres et les épines. Malgré cela, arrivée à notre halte, elle oublia bientôt sa fatigue en voyant que je me trouvais mieux. Sur l'étroit sentier où nous marchions à la file elle ne m'avait pour ainsi dire pas vu de tout le jour. La nuit suivante j'eus un bon sommeil de deux heures, comme je n'en avais jamais eu durant les vingt derniers mois. A partir de là je pus monter environ deux heures journellement mon mulet, jusqu'à ce que nous atteignîmes Massoua.

Cette ville passe pour être un des endroits les plus chauds et les plus malsains de la terre, et nous y arrivions en septembre, presque à l'époque des plus grandes chaleurs. Nous ne pouvions songer à nous y arrêter. Mais, pour partir le plus vite possible, nous ne trouvâmes à louer qu'un bateau sans cabine, qui nous transporta en dix longues et brûlantes journées à Djidda en Arabie, exposés le jour aux ardeurs du soleil et la nuit à la rosée. Malgré cela nous étions heureux. Je reprenais l'espoir de me rétablir et de pouvoir retourner en Abyssinie pour y reprendre mon œuvre. Mais cela ne devait pas m'être accordé.

A Djidda, où ma maladie avait commencé environ deux

ans auparavant, nous restâmes trois jours, pour faire laver nos vêtements et nous procurer les provisions nécessaires pour la continuation du voyage. Mais, à l'exception de fruits qui ne se conservaient qu'un ou deux jours, nous ne trouvâmes que du riz, des oignons et de la bonne eau dans des cruches neuves. Nous aurions voulu acheter un peu de farine pour notre enfant, mais il ne s'en trouvait que de celle qui était venue d'Égypte pour les soldats du pacha Mohamed Ali et qui était mélangée d'un quart ou d'un tiers de sable.

Le docteur Wolff nous quitta à Djidda pour se rendre à La Mecque. Pendant ces trois jours à Djidda je sentais revenir mes anciens maux, c'est pourquoi nous avions hâte de repartir. Nous nous embarquâmes le soir du troisième jour sur un paquebot qui avait une petite cabine, infestée par les rats et les punaises. Il devait nous mener à Cosseir. La nuit dans le port j'eus des douleurs presque insupportables, entrecoupées par quelques courts instants de repos. Quand je croyais que j'allais m'endormir un mal violent me saisissait subitement, comme si l'on m'avait percé l'estomac avec un couteau. Lorsqu'au matin le bateau fit voiles vers la pleine mer je pus m'endormir, et lorsque je me réveillai, après environ quatre heures d'un bon sommeil, mon premier mot fut: « Grâces à Dieu, je suis guéri! » Je sentais mon corps tellement changé qu'il ne me semblait pas que j'eusse jamais été malade. Pendant les vingt-huit jours de notre navigation mes forces revinrent sensiblement, en dépit de l'horrible nourriture dont nous devions nous contenter.

Les matelots arabes, qui sur terre s'étaient montrés polis à notre égard, changèrent entièrement de procédés envers nous dès qu'ils se sentirent dans leur élément. Ils burent

Dangers sur la mer.

2 Cor. 11, 26.

toute notre bonne eau dès les cinq premiers jours, et nous fûmes obligés pendant le reste du voyage de cuire notre riz dans leur eau, qui était si puante que nous devions manger des oignons pour en surmonter l'odeur. Nous avions acheté à Djidda une chèvre, afin d'avoir du lait pour notre enfant. Mais, dès les premiers jours, la mer houleuse la rendit malade, elle cessa de manger et perdit son lait, de sorte que pour toute la traversée nous n'eûmes rien à donner à notre enfant de quatorze mois que ce même riz auquel nous étions réduits nous-mêmes.

A cela vinrent s'ajouter des accidents. Un jour que le vent était fort et que les matelots cherchaient à en prendre autant que possible dans les voiles, il tourna tout à coup avec une telle rapidité que notre bateau allait chavirer. Heureusement, lorsque déjà l'eau entrait et allait nous submerger, on entendit un effroyable craquement; c'était le grand mât qui se rompait sous la pression du vent dans la voile. Le bateau se releva. Mais il n'y avait pas une hache, ni même un bon couteau, pour détacher le sommet du mât brisé et en réparer le tronçon; et le vent soufflant de la terre nous poussait toujours plus vers la haute mer, où les matelots arabes n'osent pas se risquer. Notre situation devenait sérieusement périlleuse et vraiment désespérée, lorsqu'au bout de quelques heures nous aperçûmes un vaisseau voilier, dont l'équipage, remarquant nos signaux de détresse, vint nous délivrer en nous menant à la remorque jusqu'au rivage, où on nous abandonna. Mais là, sur la plage déserte de l'Arabie, notre situation était aussi critique que sur mer, car nous n'avions pas d'outils pour réparer notre accident. Nos matelots coururent vers les montagnes, à la recherche d'un campement arabe. Au bout de quelques heures ils revinrent avec une misérable hache. Ils taillèrent

pendant plusieurs jours autour de notre mât afin d'y rattacher la voile, et au bout de six jours nous pûmes reprendre la mer. Le lendemain nous donnâmes sur un écueil et nous restâmes un jour entier pris entre des rochers à fleur d'eau, jusqu'à ce qu'un vent du sud, élevant en quelques heures le niveau de l'eau d'environ trois pieds, nous retira de notre prison.

Si de Djidda nous nous étions dirigés directement sur Cosseir nous aurions pu y arriver en trois ou quatre jours, car la distance n'est que de deux cent quarante milles anglais environ. Au lieu de cela nos matelots arabes longèrent la côte jusque bien avant dans la golfe d'Akaba, d'où nous apercevions distinctement le côté oriental du mont Sinaï, qui se présente beaucoup plus élevé et plus imposant que du côté sud ou du côté ouest. De là nous fîmes voile sur Ras Mohammed et, poussés par un fort vent du nord, nous atteignîmes Cosseir en deux jours. Cosseir était alors une misérable petite localité, mais, ayant appris à nous contenter de peu, nous y trouvâmes de quoi renouveler nos provisions : du riz, des oignons et du biscuit grossier. De là notre route continuait par terre. Nos véhicules étaient des chameaux flanqués des deux côtés de grosses caisses. Nous essayâmes de nous établir dans ces caisses, mais, n'ayant ni coussins, ni oreillers, nos os y furent bientôt si moulus qu'il fallut en sortir et essayer de marcher dans le sable. Mais ni ma femme ni moi n'avions les forces nécessaires pour faire le chemin à pied. Pour remonter sur les chameaux il aurait fallu avoir une selle. Au moyen de deux caisses et d'un matelas on en improvisa une sur laquelle ma compagne put prendre place. Mais cette selle était sans dossier, et ma femme voyagea six longs jours ainsi à l'ardeur du soleil, sans parasol, ni chapeau. Les siens avaient été

déchirés par les épines en Abyssinie. Ces inconvénients étaient d'autant plus graves que ma femme se trouvait dans le huitième mois de sa seconde grossesse. Elle n'avait pas la joie de pouvoir tenir dans ses bras notre petite aînée, qui était tombée malade le premier jour après notre départ de Cosseir, et dont les souffrances étaient redoublées par les secousses de la marche du chameau. Nous avions avec nous deux domestiques et une servante; mais eux aussi, devenus malades dès le premier jour, ne pouvaient que se tenir avec peine sur leurs chameaux. Notre cher Hadara, que j'avais le projet d'emmener en Suisse dans un établissement d'instruction, marchait à pied, et c'est lui qui porta notre petite fille à travers tout le désert. Cette maladie de notre enfant, une ophthalmie qui dégénéra bientôt en inflammation de cerveau, aggrava considérablement les souffrances de notre voyage de Cosseir jusqu'à Kena, au Nil. Les gémissements de l'enfant perçaient le cœur de la mère.

Dès le soir du troisième jour nous vîmes que notre provision d'eau ne durerait pas jusqu'au bout de la traversée, parce que nos Arabes en employaient pour leurs ablutions plus qu'il n'était nécessaire. Il fallut redoubler de vitesse dès le lendemain; partir de grand matin, marcher sans relâche tout le jour, avec un petit arrêt d'une demi-heure à midi, et ne s'arrêter qu'après le coucher du soleil, harassés de fatigue et dévorés par la soif. Nous allions ce soir-là nous livrer au repos lorsque nous vîmes dans la nuit une lumière, qui semblait briller à une demi-lieue de distance. On nous dit que cela indiquait qu'il y avait là une citerne. L'espoir de trouver de l'eau si près nous remit sur pied. Nous montâmes sur nos chameaux; mais la transparence de l'air nous avait induits en erreur; la distance était bien

plus grande que nous ne l'avions pensé. Vers minuit seulement nous arrivâmes, à demi-morts de fatigue, à cette citerne, mais pour apprendre, à notre grande consternation, qu'elle était vide. Quelques Arabes, qui venaient d'en puiser les dernières gouttes, nous en donnèrent un peu. Alors nous nous couchâmes sur le sable pour nous reposer jusqu'au matin. Nous aurions bien voulu prolonger ce tardif repos ; mais nous avions devant nous une longue journée de marche pour atteindre le Nil. Je priai ces Arabes d'envoyer quelques-uns de leurs hommes en avant pour nous chercher de l'eau, mais ils ne le voulurent à aucun prix. Encore à présent, quand je reviens par la pensée à cette journée, je frémis et les larmes me viennent aux yeux. Lorsque nous nous remîmes en route au matin, nos forces étaient encore brisées de la veille ; nous étions tous plus ou moins malades ; mais surtout l'état de la petite avait bien empiré pendant la nuit. Déjà dans la matinée ma femme me pria plusieurs fois de lui permettre de descendre et de se reposer un peu. Mais, quoique très-fatigué moi-même, sachant que nous n'avions pas de temps à perdre, je dus bien à regret le lui refuser. Mais au milieu du jour, le soleil nous brûlant de ses feux et l'enfant gémissant d'une manière toujours plus douloureuse, ma femme s'écria d'un ton résolu : « Maintenant, je n'y tiens plus ; il faut nous reposer ! » Ces paroles me brisaient le cœur, mais je savais par d'anciennes expériences que si nous descendions de nos chameaux dans l'état de fatigue et d'abattement où nous nous trouvions, sans une goutte d'eau pour nous ranimer, nous ne remonterions jamais et mourrions de soif sur place. Je fis donc un immense effort pour me donner à moi-même de la résolution, et je répondis avec fermeté : « Non, il faut poursuivre notre marche. » Cela dit, je me détournai pour cacher mes larmes.

Combien il m'en coûtait de devoir paraître si dur envers celle qui n'avait cessé depuis notre mariage de m'entourer des soins les plus dévoués avec une patience inépuisable ! Ma chère femme, qui ne pouvait lire dans mon cœur, me trouva inhumain, et, comme je m'y attendais et comme chacun l'aurait fait à sa place, elle se fâcha contre moi. Mais son indignation ranima ses forces et elle me répondit avec énergie : « Eh bien ! oui, je marcherai jusqu'à ce que je tombe morte. » Cette excitation lui fit pour un moment oublier sa lassitude. Je n'osais pas m'approcher d'elle, mais avec quelle ardeur je priais intérieurement jusqu'à ce qu'au bout d'une heure, parvenus au haut d'une petite colline, la verte plaine de l'Égypte se présenta devant nos yeux, tachetée de flaques d'eau, restes de la dernière inondation. Alors je rejoignis ma femme et la trouvai baignée de larmes de regret de s'être abandonnée à la colère. Toutefois elle n'était pas convaincue que j'eusse eu raison d'agir comme je l'avais fait, et elle ne l'est pas encore à l'heure qu'il est, bien que de mon côté je fusse alors et que je sois encore maintenant parfaitement certain que les circonstances me faisaient un devoir d'agir ainsi.

Enfin nous avions devant nous la vallée du Nil, avec sa merveilleuse verdure, et surtout de l'eau douce. Cette vue, avec le souffle d'air frais qui nous venait de ce côté-là, sans nous ôter notre fatigue, ranima pourtant notre courage. Nous fîmes nos trois dernières heures de marche, sinon joyeux, du moins soumis et contents. Enfin nous atteignîmes, un peu avant le coucher du soleil, cette eau tant désirée. Nous nous établîmes, pour passer la nuit, à l'abri d'un vieux mur. Il ne nous restait jusqu'au Nil qu'une journée de marche, à travers une contrée bien cultivée. Nous espérions que le plus mauvais moment était passé.

La nuit fut très-froide et nous manquions de couvertures. L'inflammation cérébrale de notre enfant atteignit son plus haut degré. Jusqu'ici l'enfant avait témoigné son malaise par de l'agitation, des gémissements, des soupirs et des pleurs. Maintenant elle poussait des cris perçants. Harrassé de fatigue, je succombai au sommeil ; mais non la mère, qui ne s'endormit pas un instant. C'est un miracle qu'elle ait pu traverser cette nuit comme elle le fit. Vers le matin les cris cessèrent peu à peu, l'enfant perdit de nouveau sa connaissance, qui était revenue un moment la veille. Nous nous mîmes aussitôt que possible en route pour Kena, une ville sur le Nil, dans la Haute-Égypte. Là je me mis en hâte à la recherche d'un bateau, dans l'espoir d'arriver au Caire et d'y trouver un médecin assez tôt pour sauver, s'il était possible, notre enfant. Le bateau se trouva, mais il fallut attendre deux jours jusqu'à ce qu'il fût prêt à lever l'ancre. En navigant jour et nuit nous arrivâmes au Caire en huit jours, pendant lesquels l'enfant était toujours sans connaissance, dormant presque continuellement, jusqu'à ce qu'au matin du huitième jour, trois heures avant notre arrivée au Vieux-Caire, il plut à Dieu de le prendre à lui.

Un triste devoir, celui de l'inhumation, restait à accomplir ; mais pour cela il nous fallait une autorisation écrite du consul. Je me rendis en hâte au Caire, où il résidait. Mais presque tous les Européens, du moins ceux que j'y avais connus, étaient partis, les uns enlevés, les autres chassés par la peste, qui y avait sévi avec violence au printemps de cette même année. Seul le missionnaire Lieder était resté. Je me rendis chez lui ; mais il était sorti, et personne ne pouvait me dire où il était allé. Je dus l'attendre deux longues heures, pleurant mon premier-né et plaignant ma femme. Enfin il arriva ; il m'accompagna chez

le consul, de là chez un menuisier pour commander un cercueil. Puis nous retournâmes au Vieux-Caire pour déposer dans le cimetière copte ce petit corps, que la mère avait tenu toute cette longue journée sur ses genoux. Triste et amère journée pour elle et pour moi, mais journée qui devait, par la bonté de Dieu, marquer la fin de nos longues et exceptionnelles tribulations. La nuit était venue quand nous entrâmes dans la maison confortable de notre ancien et intime ami, le révérend Théodore Muller (maintenant pasteur en Angleterre), qui nous accordait l'hospitalité.

Arrivés au Caire le 19 novembre 1836 nous y demeurâmes jusqu'au 13 février 1837. Ce fut pour nous un temps de repos et de rafraîchissement, à la fois spirituel et corporel, bien doux à nos cœurs. Nous n'avions là qu'un petit nombre d'amis, mais qui étaient du nombre des élus de Dieu : le conseiller aulique Schubert, de Munich, l'un des hommes les plus savants, les plus pieux et les plus humbles de son temps, et son épouse si distinguée ; une dame noble de Cassel, Melle de Waitz, qui les accompagnait ; le docteur Jean Roth et le peintre Bernatz, qui faisaient un voyage scientifique en Orient ; enfin le missionnaire Lieder et deux jeunes personnes au service de la Mission. Nous passions la plus grande partie de notre temps avec ces amis, jouissant beaucoup de tant d'avantages et de bénédictions de toute sorte, après toutes les privations que nous avions endurées. Nous n'étions plus malades, quoiqu'il nous restât, et bien longtemps après encore, des traces de nos souffrances en Abyssinie.

Ma femme s'était si bien remise pendant les six premières semaines de notre séjour au Caire qu'elle accoucha heureusement le 31 décembre d'un gros et fort garçon, auquel nous donnâmes le nom de Benoni, en souvenir de nos dou-

leurs passées. Comme nous n'avions ni sage-femme ni garde-malade, et pour toute aide une jeune fille d'Abyssinie, qui ne s'entendait aucunement aux soins d'un nouveau-né, ce fut moi qui me trouvai chargé de cette tâche. Ce devait être bien curieux pour ma femme de voir et d'entendre son gros homme de mari, avec sa longue barbe et dans son costume arabe, promener dans ses bras par la chambre le petit enfant et chantonner pour l'endormir ; mais pour moi c'était une occupation délicieuse.

Nous partîmes du Caire le 13 février 1837 et arrivâmes par bateau en huit jours à Alexandrie. Là, comme je n'avais nulle envie d'arriver en Europe avec mon costume et mon air arabe, je me fis raser et vêtir à l'européenne. Lorsque je rentrai, ainsi transformé, et sans heurter, dans la chambre de ma femme, son premier mouvement fut de mettre à la porte cet intru malhonnête ; ce ne fut que lorsque je me mis à rire tout haut de sa méprise qu'elle me reconnut. Nous nous embarquâmes pour Malte sur le même bateau à vapeur, le Blase, qui nous avait amenés à Alexandrie quelques années auparavant. Malgré une brusque tempête nous arrivâmes en cinq jours à cette île, où nous nous retrouvions sur terre européenne.

CHAPITRE VI.

Temps d'attente. Travail missionnaire en Suisse, chez les Druses, en Italie et à Malte.

(1837-1845)

A Malte on nous retint vingt jours en quarantaine; puis un vaisseau à voile nous amena en dix jours à Marseille, où l'on nous arrêta encore dix autres jours avant de nous laisser débarquer. Là je pus faire la connaissance de quelques fidèles disciples de Jésus, et prêcher d'un cœur d'autant plus ému et heureux que c'était la première fois que j'annonçais de nouveau la Parole de Dieu depuis que le Seigneur m'avait ramené des portes du tombeau. De Marseille nous nous rendîmes par la diligence directement au Val de Moutier, sans autre arrêt que deux jours passés chez nos amis Gaussen à Genève. Nous avions espéré jouir en Suisse d'une douce température de printemps. Mais quand nous arrivâmes le 11 mai, tard dans la soirée, chez mes parents, il neigeait; et le lendemain matin tout était blanc, et des glaçons pendaient au bord des toits.

La joie était grande dans la maison paternelle ; car, bien que, grâce à Dieu, mon retour ne fût pas celui de l'enfant prodigue, mes parents pouvaient dire pourtant dans un sens: Voici notre fils qui était mort et qui est revenu à la vie. Le fait est qu'ils avaient perdu l'espoir de jamais me revoir.

Plusieurs fois on leur avait annoncé la nouvelle de ma mort. Ma mère avait longtemps refusé de croire à ces bruits; car, disait-elle, quand je prie pour lui j'ai le sentiment bien net qu'il est encore en vie. Même à un moment où lui arriva la nouvelle très-positive de ma mort, elle avait été soutenue dans son espoir par un ami du voisinage. Un chrétien âgé et de beaucoup d'expérience, M. de Roche, venait d'une lieue de distance au moins une fois chaque semaine passer la soirée avec mes parents. Ce vieillard avait le don, quand il était en prière, de voir parfois comme présentes des choses encore à venir, ou qui se passaient à une grande distance. Un jour que ma mère lui disait: « Je dois croire cette fois qu'il est mort, puisqu'aucune nouvelle ne nous arrive d'Abyssinie,» M. de Roche lui avait répondu: « Ne vous arrêtez pas à ces bruits ou à ces indices, et ne pleurez pas votre fils, il est vivant et vous le reverrez. » — « Mais comment le savez-vous ? » lui demanda ma mère. Il répondit: « Je priais pour lui dernièrement, et tout à coup je le vis avec sa femme et un petit garçon (notre petit Benoni n'était pas encore né à ce moment-là) descendre de voiture devant votre maison, et je n'ai pas le moindre doute que tout ne se réalise comme je l'ai vu. » — « Pour le coup, répliqua ma mère, je ne puis vous croire, puisque nos enfants ont une petite fille et point de fils. » Mais sans se troubler il répéta avec une parfaite assurance: « Vous verrez votre fils, sa femme et leur petit garçon. » Ma mère ne fut naturellement pas convaincue, mais du moins fut-elle encouragée dans son espoir. Mais lorsqu'en effet, descendant de voiture devant leur maison avec ma femme, nous présentâmes à mes parents leur petit-fils, ma mère ne put s'empêcher de s'écrier, pleine d'étonnement et de reconnaissance envers Dieu: « La vision du maire de Roche s'est réalisée! » Pour

moi il y avait dans ce fait, dont je ne pouvais mettre en doute la véracité, un grand encouragement et une nouvelle preuve que Dieu, dans les jours de notre dure épreuve, ne nous avait pas perdus de vue.

De Crémines nous nous rendîmes à Beuggen, dans la famille de ma femme. Ce séjour nous fut particulièrement agréable et bienfaisant à cause de la proximité de la ville de Bâle, où nous avions tant d'amis et les plus précieuses ressources médicales. Déjà avant notre arrivée à Bâle j'avais reçu de M. Coates, secrétaire de la Société des Missions de l'église anglicane, une lettre très-amicale, dans laquelle il m'engageait à consulter les meilleurs médecins, sans regarder aux frais. Le traitement nécessaire pour ma femme et pour moi était le même, à cause de l'analogie de nos maux passés, le choléra et la dyssenterie. On nous conseilla les bains de Kreuznach, où nous fîmes un séjour de trois mois, de juin à septembre, qui nous fut très-salutaire, tant au point de vue spirituel qu'au point de vue corporel, sans toutefois enlever entièrement les restes profonds de la maladie.

Pour revenir à Beuggen nous passâmes par Francfort et le Wurtemberg. Nous y fîmes la connaissance de plusieurs parents de ma femme et d'un grand nombre d'hommes de Dieu, chauds amis des Missions, qui nous comblèrent d'amabilité. Nous reçûmes à Francfort la nouvelle de la mort de ma mère. Elle avait succombé à l'âge de soixante-sept ans à un mal aussi prompt que cruel, le « miserere ». Sa piété vivante et sa fidélité durant les dix-neuf années de sa carrière chrétienne avaient fait espérer pour elle une mort triomphante. Mais ses violentes douleurs privèrent ses amis de ce spectacle, qui leur eût été si doux. « Je ne puis penser à rien, disait-elle, et je n'ai que le sentiment de mes

terribles souffrances, mais je sais en qui j'ai cru, et je suis en sûreté dans ses mains jusqu'à ce qu'il lui plaise de me retirer à lui. » La perte était grande pour nous, mais particulièrement pour mon père, habitué à s'en remettre, tant pour les choses temporelles que pour les choses spirituelles, au jugement sain de ma mère et à s'appuyer sur la fermeté de son caractère. Je craignais qu'il ne s'abandonnât au découragement, malgré tous les soins et tous les égards dont mon frère l'entourait. Je me hâtai donc de venir le voir. Nous pleurâmes ensemble, sans pouvoir d'abord nous dire une seule parole. Puis, après que l'émotion du premier moment fut un peu calmée, mon père exprima sa reconnaissance envers Dieu, qui avait retiré ma mère de ses souffrances et l'avait introduite dans le repos du ciel. Humble et timide, considérant les autres comme plus excellents que lui-même, mon père était fort réservé dans son langage religieux, de sorte que sa piété n'était aux yeux de plusieurs que le reflet de celle de ma mère. Mais dans les douze années qu'il lui survécut il montra un tel amour, une piété si active et tant de tact dans son témoignage pour Christ, que l'on vit bien quelle plénitude de la grâce divine remplissait son cœur depuis longtemps. Il mourut en novembre 1849, tandis que nous traversions le désert, du Caire à Gaza. Si je me suis un peu étendu sur le caractère de mes vénérés parents, c'est afin de montrer combien de bénédictions Dieu m'avait accordées par leur moyen.

Nous passâmes l'hiver de 1837 à 1838 à Beuggen. La lecture de la Bible entière dans les langues originales, et les entretiens du soir avec mon beau-père, l'inspecteur Zeller, d'une culture classique remarquable, furent pour mon esprit un précieux rafraîchissement. De temps en temps je venais voir mon père à Crémines, ou quelques-uns de

nos bons amis de Bâle. Lorsque ma santé me le permettait je tenais de côté et d'autre des réunions de Missions.

Au printemps de 1838 le comité de la Société des Missions de l'église anglicane m'invita à venir faire avec ma femme une visite en Angleterre et à y consulter d'habiles médecins. Nous passâmes tout l'été à Londres, au milieu d'une grande abondance de moyens d'édification, et dans des relations aussi bienfaisantes qu'agréables avec un grand nombre d'amis anciens et nouveaux. Mais ma santé ne s'améliora pas; et ma chère femme tomba gravement malade. Je souffrais surtout de l'inaction à laquelle ma faiblesse persistante me condamnait, et qui faisait de moi un inutile fardeau pour notre Société. Mais dès que j'essayais de faire un effort j'amenais une rechute. Je voyais ainsi disparaître toute possibilité de retourner jamais en Abyssinie, où mon cœur était resté, et j'en éprouvais une grande tristesse.

Une seconde cure à Kreuznach en 1839 me procura un soulagement si réel que le comité anglais crut pouvoir m'envoyer à Malte, pour aider le missionnaire Schlienz dans sa révision de la Bible arabe. Après de longues journées de voyage dans de fatigantes diligences et en bateaux à voiles, avec un enfant malade et sa mère encore souffrante, et après avoir essuyé deux terribles tempêtes, nous arrivâmes à Malte vers la fin de novembre. Peu après notre arrivée M. Schlienz tomba malade et dut bientôt quitter Malte pour n'y plus revenir. Je me trouvai ainsi chargé de la surveillance et de la direction des travaux considérables de traduction et d'impression de la Société des Missions de l'église anglicane dans son établissement de Malte. Ce travail un peu monotone n'excédait pas mes forces: il se bornait à des traductions en arabe et à la surveillance de l'imprimerie. Aussi n'en parlerai-je pas davantage, pas plus que d'une

maladie très-grave dont ma femme fut guérie par nos prières lorsque déjà le médecin avait renoncé à tout espoir, ni de l'agitation puséiste qui se produisit à cette même époque dans l'église de Malte.

En 1841 le comité m'envoya visiter les Druses du Liban, auxquels les Anglais portaient en ce moment-là un intérêt tout particulier. La Société voulait savoir s'il y aurait possibilité d'accomplir une œuvre d'évangélisation au milieu de cette étrange petite nation, ou du moins si l'on ne pourrait pas y ouvrir des écoles, dans lesquelles la Parole de Dieu serait lue et enseignée. Je consacrai à cette tournée les mois de juillet, d'août et de septembre.

Arrivé à Beyrout je fis la connaissance d'un personnage intéressant. C'était un ecclésiastique du nom de Rowland, qui revenait de Damas enchanté de la politesse et de l'amabilité que lui avait témoignées le clergé de l'église grecque. Il me racontait avec enthousiasme comment à Damas un savant prêtre, nommé Yousouph, le bras droit du patriarche, l'avait chaleureusement remercié du don d'un livre de prières en arabe, et lui avait exprimé le désir d'une union de l'église grecque avec l'église anglicane. Mais leur entretien avait eu lieu par l'intermédiaire d'un drogman. Ce rapport me décida à suivre l'invitation de deux Anglais, avec lesquels j'étais parti de Malte, et qui m'engageaient à les accompagner à Damas. L'un d'eux était membre du clergé. J'arrivai donc à Damas, et dès le premier jour je me mis à distribuer un bon nombre de Bibles. Mais voici que le lendemain tous ces volumes me furent retournés. Le patriarche avait menacé de l'excommunication tous ceux qui en accepteraient, et même interdit à tous ses gens de s'approcher de moi, sauf à un vieux prêtre versé dans la controverse. Un jour, dans un entretien avec ce dernier au

sujet de l'adoration des saints, des anges et des images, comme je lui opposais l'exemple de Pierre qui refusa l'adoration de Corneille (Actes x), et celui de l'ange qui refusa l'adoration de l'apôtre Jean (Apoc. xix, 22), il me fit la curieuse réponse que voici : « Dans ces deux cas particuliers l'adoration n'était pas admissible, parce qu'il s'agissait de personnages du même rang. Corneille, au service de l'empereur romain, portant le même grade que Pierre au service du Seigneur, et l'ange dans le ciel la même dignité que l'apôtre Jean sur la terre, ni Jean ni Corneille ne pouvaient adorer leur égal. Mais il en est autrement là où un être d'un rang inférieur se trouve en présence d'un être d'un rang supérieur. »

L'attitude du patriarche grec de Damas à mon égard ne m'encouragea pas à lui faire visite, comme j'en avais eu l'intention. Mais un jour, comme je rencontrai et saluai dans la rue son représentant, le dit prêtre Yousouph, ce dernier me demanda d'un ton rude et peu poli : « Que prétendez-vous faire ici avec tous vos livres ? Nous n'en avons nul besoin. Un de vos pareils, il y a quelques jours, m'a fait présent d'un livre de prières. Croit-il par hasard que j'en fasse jamais usage ? Nous avons assez de livres et de bien meilleurs. » J'allais lui répondre ; mais il se détourna brusquement et partit, comme s'il avait peur qu'on ne le vît s'entretenir avec moi.

Le lendemain de cette rencontre je fus pris d'une forte dyssenterie. Comme cette maladie sévissait d'une manière grave à Damas en ce moment-là je résolus de partir dès le jour suivant. J'avais annoncé cette intention à mon hôte, en présence de deux ou trois Arabes de l'église grecque. Environ deux heures après je reçus du patriarche une invitation à lui rendre visite dans l'après-midi de ce même jour.

Il me faisait dire que lui et son clergé aimeraient à faire ma connaissance. Je me rendis chez lui et j'y trouvai une dizaine de prêtres, qui me témoignèrent la plus grande amabilité, comme à un représentant de l'église anglicane. Le patriarche lui-même me fit l'éloge de cette église, exprimant son regret de ce que l'église anglicane et l'église grecque ne fussent pas unies, puisque la différence entre elles était si minime. « Le seul obstacle, ajouta-t-il, c'est l'église romaine. » Enfin tous me dirent leurs regrets de me voir repartir si tôt. Jusqu'à quel point ces regrets étaient-ils sincères ? C'est ce que je ne puis décider. Mais combien j'aurais préféré, au lieu de leurs belles paroles, qu'ils m'eussent demandé quelques exemplaires de la Parole de Dieu, dont ces prêtres et le patriarche lui-même connaissaient à peine le contenu.

Je partis donc de Damas le lendemain, en compagnie des deux Anglais. Nous fîmes route par Baalbek et les Cèdres, pour redescendre sur Beyrout par le Kesrawan. J'eus plusieurs fois l'occasion de prêcher l'Évangile et de distribuer des livres à Baalbek et dans quelques villages du Kesrawan où se trouvaient des membres de l'église grecque, pauvres gens, mais sans préventions contre nous. Qant aux Maronites, ils se montrèrent peu aimables. Chez eux, qui dit Anglais, dit protestant, et qui dit protestant, dit franc-maçon, incrédule, ayant fait un pacte avec le diable. Pourtant, lorsque je me donnais pour un Allemand, ils devenaient un peu plus confiants et même ils acceptaient par ci par là quelques traités.

Aussitôt arrivé à Beyrout je repartis pour me rendre chez les Druses, où je passai environ un mois, allant de village en village, visitant les familles et assistant à plusieurs assemblées des chefs du peuple. Comme ils espéraient

en ce moment-là que l'Angleterre entreprendrait quelque chose en leur faveur, ils se montraient bienveillants à mon égard. Mais je remarquais que bien peu d'entre eux avaient une idée claire de leur religion, ou pour mieux dire, de leur système d'irréligion. Un des points les plus importants de leur doctrine c'est que les premiers Druses ont été créés tous à la fois, et que leur nombre doit demeurer toujours le même. Je mentionne cela parce que j'y vois l'explication de leur absolue indifférence à l'égard de toute religion. Dès que j'entamais auprès d'eux une question religieuse je rencontrais une parfaite indifférence, qui disparaissait et faisait place à un vif intérêt dès que j'abordais un autre sujet, par exemple la création d'écoles pour leurs enfants. Alors ils s'animaient et me demandaient ce qu'on enseignerait dans ces écoles. Je leur répondais que leurs enfants y acquerraient autant que possible toutes les connaissances utiles, mais qu'on y lirait aussi la Parole de Dieu, qui nous enseigne le chemin du salut. Avec la première partie de ma réponse ils se déclaraient d'accord, mais la mention de la Bible les rendait pensifs et silencieux. A la fin l'un d'eux me demandait poliment (les Druses des hautes classes sont très-polis) : « Votre intention est-elle de faire de nos enfants des chrétiens ? » Ma réponse était invariablement celle-ci : « Comme nous sommes persuadés que Christ est le seul chemin qui mène à la vie éternelle notre désir certainement serait que vos enfants et vous-mêmes devinssiez ses vrais disciples. Les Anglais, ajoutais-je, sont un peuple libre, et ils désirent que tous les hommes jouissent de la même liberté qu'eux ; et quant à vos enfants, tout en leur donnant un enseignement biblique, nous les laisserions tout à fait libres de devenir chrétiens ou de rester Druses. » — «Vous ne contraindriez donc pas nos enfants, ajoutaient-ils,

à se faire chrétiens ?» — «Assurément non ; et si quelqu'un, disais-je encore, voulait les y contraindre, nous serions les premiers à nous y opposer. » Rassurés de ce côté-là ils n'avaient plus d'objection à faire, et leur conclusion était celle-ci : « Commencez ces écoles le plus tôt possible. » Leur tranquillité à l'endroit de la religion ne leur venait pas seulement de ces assurances que je leur donnais. Les Druses ont la conviction que, parce qu'ils ont été créés en qualité de Druses, personne de leur secte ne pourra jamais être gagné à une autre religion. Mais ils tiennent à se mettre en garde contre des essais de contrainte. Ils ne se soucient pas de la persécution, tout en la croyant impuissante contre eux. C'est pourquoi, rassurés de ce côté, non-seulement ils consentirent à ce qu'on ouvrît parmi eux des écoles chrétiennes, mais encore ils me demandèrent des Bibles et d'autres livres, et se mirent à les lire ; et lorsqu'ensuite je me rendis à Deir el Kamer, l'endroit écarté où se tiennent leurs assemblées religieuses, je vis, sur une table au milieu de la chambre, une Bible. Mais de tous les nombreux Druses que je vis, je n'en rencontrai que deux qui se sentissent attirés vers le christianisme. C'étaient deux hommes éveillés et à l'esprit ouvert, appartenant aux plus hautes familles.

A part cinq familles distinguées et dominantes, auxquelles tous les Druses rendent hommage et obéissance absolue, toute la nation se partage en deux classes ; les akaals ou instruits, et les djahaals ou ignorants. Ces derniers sont comme des brutes, adonnés au vice, sans aucune idée de religion ou de quoi que ce soit d'autre que ce qui a rapport à leur corps et à la vie présente. Les akaals au contraire sont bien élevés, initiés aux mystères de leur religion, dont ils s'entretiennent dans leurs assemblées secrètes, exercés à dominer leurs passions, leurs sentiments

et leurs penchants, et surtout à garder leurs secrets. C'est ce qui rend si difficile de savoir quelle est leur religion et si même ils en ont une. J'avais lu autrefois l'ouvrage de de Sacy sur la religion des Druses, et je pouvais en quelque mesure me rendre compte de l'accord ou de la différence entre les pratiques actuelles et celles du fondateur de leur religion, Hakem ben Amr Allah et de ses premiers disciples, vers l'an 1000 de notre ère. Mais il est inutile que j'entre ici dans ces détails. Qu'il me suffise de dire que les akaals sont intelligents, sobres et polis. Ils ne fument pas, ne boivent aucune liqueur enivrante, et gouvernent leur maison beaucoup mieux que les autres Arabes. Ils sont doux et affectueux envers leurs femmes et leurs enfants, et ceux-ci se font remarquer par leurs manières respectueuses. Mais la morale qu'ils apprennent dans leurs livres et leur tradition a un défaut grave. Elle leur apprend à être sobres, véridiques et aimables les uns envers les autres, mais elle permet tout à l'égard des étrangers, de quiconque n'est pas druse; le crime, le vol, la fraude, l'adultère, tout en un mot, à la seule condition qu'il n'en rejaillisse pas de déshonneur sur la secte.

Je disais plus haut que je n'avais rencontré que deux seuls Druses qui se montrassent attirés vers l'Évangile. Peu de temps après mon passage parmi eux j'appris que l'un de ces deux, avec lequel j'avais eu plusieurs entretiens et qui avait apporté à Deir el Kamer la Bible que j'avais vue dans le lieu de leur assemblée, était mort, probablement empoisonné. J'ai à raconter de l'autre, un scheik du Hauran, une histoire intéressante. Il parait que l'un des livres que j'avais distribués à Damas était arrivé jusque dans le Hauran, et était tombé dans les mains de ce scheik, qui l'avait lu attentivement. Ce livre était une sorte d'introduction à la

lecture de la Bible avec ce titre en arabe : Morsched el Talibin, le guide du chercheur. Le scheik le trouva intéressant, et conclut que le livre (c'était la Bible) auquel celui-là renvoyait sans cesse devait être d'une importance bien plus considérable encore, et il résolut de se procurer à tout prix cet autre livre. Ayant appris que son « guide du chercheur » était venu de Damas, il se hâta de se rendre dans cette ville. Là il apprit que la personne qui avait apporté l'un et l'autre livre était partie pour Baalbek. Il vint aussitôt à notre recherche dans ce dernier endroit, et lorsqu'on lui dit que nous avions pris la route de Beyrout par les Cèdres il nous suivit jusqu'à Beyrout. Ici on lui dit que j'étais à Deir el Kamer, où il se hâta de venir me trouver, sans s'informer à Beyrout si le livre qu'il cherchait ne s'y trouverait pas. M'ayant enfin rencontré il me raconta ses courses et me supplia de lui donner le livre auquel renvoyait toujours l'introduction qu'il avait lue. Je n'avais avec moi que le seul exemplaire de la Bible dont je me servais journellement, mais il aurait fallu avoir un cœur de pierre pour lui refuser sa demande. Il me remercia de la manière la plus chaleureuse ; son visage était rayonnant de joie, mais tout à coup il devint sérieux et pensif, et il me pria encore de lui enseigner comment il pourrait le mieux faire usage de ce livre. J'eus avec lui un entretien de plusieurs heures, après lequel il me quitta, emportant avec lui ses deux trésors. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui, mais j'ai souvent, et non sans espoir, prié le Seigneur de faire fructifier à salut sa Parole dans le cœur de ce scheik druse. Car je sais que Dieu peut aussi bien retirer un Druse de la perdition éternelle qu'il a pu m'en retirer moi-même.

Ma tâche auprès des Druses était remplie. J'avais eu avec les principaux d'entre eux des entretiens, d'où il

résultait qu'il y avait là une porte ouverte pour l'établissement d'écoles chrétiennes. Malheureusement une grande perte que la Société des Missions de l'église anglicane fit l'année suivante l'obligea à restreindre son champ de travail au lieu de l'élargir. De sorte que ma mission dans cette contrée demeura sans résultat apparent.

Lorsque j'étais à Deir el Kamer j'appris un jour que le vaisseau qui fait une fois par mois le trajet de Beyrout à Alexandrie allait partir le lendemain. Je désirais fort ne pas le manquer; mais un des principaux chefs, demeurant sur la montagne à la frontière entre le district des Druses et celui des Maronites, dans le voisinage de Beyrout, m'avait invité à venir visiter son village. Il s'était toujours montré fort amical envers moi et m'avait fait promettre, la dernière fois que je le vis, de venir passer quelques heures chez lui. J'avais accepté son invitation, espérant lui être de quelque utilité spirituelle. Je résolus donc de faire un petit détour pour passer chez lui en rentrant à Beyrout. Parti de Deir el Kamer dans le courant de l'après-midi avec mon domestique et deux muletiers, j'espérais arriver par la montagne vers dix heures du soir à la demeure du scheik, et passer avec lui quelques heures le lendemain matin. Mais environ une heure après le coucher du soleil nous rencontrâmes une hyène sur notre chemin. Sur quoi les muletiers, saisissant nos montures par la bride, s'écrièrent d'un ton décidé: « L'hyène est de mauvais augure; nous ne pouvons faire un pas de plus dans cette direction. Si nous continuions il nous arriverait certainement un malheur. » Moi, qui pendant tant d'années avais pour ainsi dire vécu parmi les hyènes, je riais de leurs craintes, que mon domestique partageait du reste aussi. Lorsque je vis leur air résolu, je leur parlai sévèrement; mais ce fut en vain. Je dus céder,

rebrousser chemin et prendre la direction de Beyrout, où nous arrivâmes au point du jour.

En revenant à Malte, et des semaines encore après mon retour, je me reprochais sans cesse de n'avoir pas su profiter d'une si bonne occasion de rendre témoignage à mon Sauveur en faisant visite à ce scheik. Mais bientôt je reçus d'un ami de Beyrout une lettre, dans laquelle il me disait qu'il avait vu ce scheik. «Il faut, lui avait dit ce dernier, que votre ami soit sous une protection divine toute particulière; car il devait venir un jour chez moi, et, s'il était venu, il s'en serait mal trouvé.» En disant ces mots il fit un geste duquel mon ami conclut que j'aurais été tué. Dès lors, au lieu de continuer à me faire des reproches, je bénis Dieu de m'avoir préservé. On sait que les Druses sont insidieux et traîtres; leur religion les y autorise.

Peu de temps après mon retour à Malte je reçus de M. Coates, secrétaire de la Mission anglicane, une lettre très-amicale, dans laquelle il me montrait discrètement qu'il y aurait pour moi de grands avantages à recevoir la consécration épiscopale, qui élargirait mon champ de travail et accroîtrait mon influence. Cette question n'étant dans ma situation d'alors ni sans à propos ni sans difficultés, je me fis un devoir de lui exposer au long dans ma réponse mes vues à l'égard du ministère de l'église. Sous ce rapport je n'ai, que je sache, jamais changé. Je crois devoir donner ici un résumé de cette réponse. Comme c'est un sujet auquel j'ai beaucoup réfléchi, je pense que ma mémoire la rendra assez fidèlement. Je sais que mes vues sur ce point ne s'accordent pas avec celles de beaucoup de mes frères en la foi, mais j'ose espérer qu'ils me supporteront, comme de mon côté je les supporte, à la conditon que leurs principes ne soient pas en désaccord avec la Parole de Dieu.

J'aime l'organisation épiscopale, et si la divine Providence m'avait conduit dans cette voie lors de ma consécration au saint ministère, ou si j'en avais eu alors la faculté, j'aurais sans doute préféré être consacré par un évêque. J'estime que la charge d'évêque, comme grade spécial et supérieur dans l'église, a été introduite en accord avec la volonté divine, pour répondre aux besoins des temps. Dans des circonstances différentes il peut arriver qu'une église, également en accord avec la volonté divine, se constitue en église chrétienne, scripturaire et apostolique, en dehors de l'épiscopat, pourvu qu'elle se place sous le ministère spirituel établi de Dieu (I Cor. XII, 28 ; Eph. V, 11), et à condition surtout qu'elle demeure en vivante communion avec le chef, qui est Jésus-Christ, et avec les apôtres, qui en cette qualité ne peuvent pas avoir de successeurs, mais qui sont représentés dans l'église et qui la gouvernent par leurs écrits. Dans le premier siècle, après la mort des apôtres et lorsque le canon des écrits inspirés n'était pas encore fermé, il était de la plus haute importance que l'église fût enseignée et dirigée par des hommes généralement reconnus comme les successeurs immédiats de ceux qui avaient été établis, examinés et consacrés par les apôtres, et comme leurs successeurs dans la vie de la piété aussi bien que dans leur charge. Que ces serviteurs de l'église s'appelassent évêques, surveillants, superintendants, tous les fidèles savaient qu'ils pouvaient s'adresser à eux avec confiance, pour recevoir des décisions, tant pour ce qui concerne la foi que pour ce qui concerne les mœurs.

Mais après la clôture du canon du Nouveau-Testament, non-seulement la succession soi-disant apostolique perdit de son prix, mais encore elle devint peu à peu dangereuse et même nuisible pour l'église, dans un temps surtout où

des empereurs impies choisissaient pour évêques des hommes mondains ou hérétiques. A partir de ce moment les chrétiens, et les évêques aussi bien que les simples fidèles, eurent le droit et le devoir de prendre la Parole de Dieu pour règle seule infaillible de la doctrine et des mœurs.

Et toutefois il existe dans l'église une succession apostolique, établie de Dieu et représentée par le ministère évangélique en général. Si dans les premiers temps, sous la direction de la Providence, les presbytres ont pu choisir entre eux des hommes auxquels ils ont octroyé, avec une partie de leurs devoirs et de leurs prérogatives, le titre d'évêques, il a pu arriver aussi, sous la même direction de la Providence, que dans des circonstances toutes différentes les presbytres aient revendiqué pour eux les pouvoirs accordés par eux aux évêques. Ainsi par exemple lorsque, par des hérésies, par une conduite répréhensible ou par leur opposition à la Parole de Dieu, des évêques se rendaient indignes de leur haute position, comme ce fut maintes fois le cas dans les premiers temps de la Réformation. C'est par cette revendication seule que l'église put s'affranchir de la tyrannie de l'antéchrist. Il est de fait que à cette époque sur le continent aucun évêque n'a voulu donner raison au témoignage de la Parole de Dieu contre les choquantes erreurs du papisme. C'est pourquoi les églises protestantes du continent peuvent être reconnues, aussi bien que l'église anglicane, comme des branches authentiques de l'église universelle. L'archevêque Cranmer et d'autres réformateurs anglais étaient tellement convaincus de l'influence pernicieuse de l'épiscopat d'alors qu'ils inclinaient à l'abolir en Angleterre, et ce fut sur le conseil de Calvin essentiellement que l'on y conserva l'organisation épisco-

pale, parce qu'un nombre considérable d'évêques avaient accepté et encouragé la réforme.

Ma réponse à la lettre de M. Coates se terminait par cette déclaration : Je considère l'église dans laquelle j'ai reçu la consécration au saint ministère comme une vraie église chrétienne, établie providentiellement telle qu'elle est, et je me considère moi-même comme un ministre légitimement autorisé à remplir toutes les saintes fonctions du ministère évangélique, la prédication et l'administration des sacrements. Je ne pourrais donc, sans motif particulier, rechercher ou accepter la consécration épiscopale. Car en le faisant je froisserais beaucoup de chers frères en paraissant par là déclarer insuffisante celle que j'ai reçue. Le seul cas que je puisse supposer, dans lequel je pourrais être amené à accepter la consécration par un évêque, serait celui où je serais appelé à une cure d'une église épiscopale, ou à quelque autre poste pour lequel cette consécration fût indispensable. Si ce dernier cas se présentait, le fait même d'un appel de ce genre prouverait que l'on m'en reconnait digne indépendamment de la consécration épiscopale, et cela suffirait pour contenter mes amis du continent.

A ce moment-là je ne pensais pas que le cas que je supposais se présentât jamais. C'est pourtant ce qui arriva quelques années plus tard. Et je travaillais sans le savoir à préparer ce résultat. Je veux dire que j'étais alors très-préoccupé de l'établissement à Malte d'une sorte de séminaire pour la préparation d'évangélistes pour l'Orient. Une institution de ce genre me paraissait fort désirable, et je m'en entretenais souvent avec le capitaine Gordon et avec le docteur Crawford. C'est de là que prit naissance le collège protestant de Malte, dont il sera question un peu plus loin.

L'année 1842 fut marquée pour ma famille par beaucoup de maladies, mais aussi par la naissance de notre cinquième enfant, notre chère fille Dora (maintenant épouse de M. H. Rappard, directeur de l'établissement de Ste-Chrischona, près Bâle).

A côté des travaux de traduction et de direction de l'imprimerie à Malte, je m'occupai beaucoup de la dissémination des Saintes Écritures par le moyen de deux colporteurs maltais, payés et entretenus aux frais du bienheureux Ed. Lillington. Malte ne leur offrait pas un champ de travail favorable. Mais comme l'un d'eux, Fiorini, avait en Sicile de bons amis, qui pouvaient l'aider à introduire dans cette île des exemplaires des Saintes Écritures, je l'envoyai deux fois à Girgenti avec des Bibles et des Nouveaux-Testaments qu'il s'agissait de faire entrer, malgré la prohibition dont ces livres étaient frappés. Fiorini, en me rendant compte de ses voyages, me disait qu'il n'avait pu placer presque aucun des volumes sacrés à Girgenti même, mais que, avec le secours d'un ami, il avait réussi à les placer dans les petites villes et les villages des alentours. Un an après que j'eus quitté Malte quelqu'un de ma connaissance se rendit à Girgenti pour s'informer du sort de ces livres, mais il n'en put retrouver la moindre trace. Ensuite de ce rapport, quelques amis, auxquels j'avais laissé en partant la surveillance de Fiorini, l'interpellèrent et lui demandèrent ce que ces livres étaient devenus. Comme il ne pouvait pas fournir la preuve de ce qu'il avançait, ces personnes crurent qu'il s'était joué de nous et qu'il avait simplement jeté ces livres à la mer, et le congédièrent. Le pauvre homme, déjà phthisique, mourut bientôt après. Tout cela, lorsque je l'appris, m'affligea beaucoup. Connaissant le caractère sournois des Maltais j'osais à peine blâmer ces amis, et

pourtant je me refusais à croire Fiorini capable d'une conduite si déloyale. Après avoir tant désiré de faire quelque chose pour ce pays pauvre et méprisé, il m'était dur de devoir me dire que j'avais été trompé. Heureusement ce n'était pas le cas. Le pain avait été jeté sur la surface des eaux et devait avec le temps se retrouver. (Ecclésiaste XI, 1.)

J'avais depuis longtemps oublié toute cette histoire, lorsqu'en 1870 je lus dans un journal religieux, le Volksbote de Bâle, un rapport dont je n'ai plus le texte sous les yeux, mais qui m'intéressa vivement. Ce rapport disait que le pasteur Malan, ayant entrepris depuis Messine une course d'évangélisation en Sicile, et étant arrivé dans le voisinage de Girgenti, avait été invité à se rendre dans une petite ville de ce district. Il y fut accueilli joyeusement par des gens qui, peut-être sans le savoir, étaient de véritables protestants. Invité à prêcher dans leur église, il y trouva un auditoire nombreux et très-attentif. Lorsque, fort intrigué à leur sujet, il leur demanda comment ils avaient été amenés aux doctrines religieuses qu'ils professaient, ils lui répondirent simplement que, bien des années auparavant, un homme était venu leur apporter des Bibles et des Nouveaux Testaments; qu'ils avaient dès lors toujours lu la Bible en commun, et que, parce qu'elle est la Parole de Dieu, ils avaient accepté les vérités qui y sont renfermées, et qu'ils s'étaient appliqués à vivre d'après ses préceptes. De quelle joie me remplit la lecture de ce rapport ! Sans aucun doute l'homme dont parlaient ces gens était Fiorini. Celui-ci s'était donc acquitté fidèlement de sa tâche en répandant ces livres parmi ces gens simples et de bonne foi.

La Société des Missions de l'église anglicane avait vu en 1842, comme je l'ai déjà dit, ses ressources diminuer. Plu-

sieurs stations réclamaient des secours urgents. D'autre part la provision de livres en italien, en grec et surtout en arabe, s'était considérablement accrue, et l'on manquait de débouchés pour leur écoulement. Les missionnaires du Caire étaient à ce moment-là seuls en mesure d'en répandre quelques exemplaires. La Société décida de supprimer son établissement de Malte pour la publication d'ouvrages en langue arabe, etc. pour les pays de l'Orient. Mais maintenant, après trente années écoulées, je suis heureux de pouvoir dire avec assurance que le travail de la Société à Malte n'a pas été inutile. Car tous les livres qu'elle a publiés ont été peu à peu répandus dans tout l'Orient, et y ont fait beaucoup de bien, particulièrement en Égypte. J'ai la conviction en effet que les succès obtenus dans ce dernier pays par les missionnaires américains sont dus, après la bénédiction de Dieu, à la circonstance que les Coptes avaient ces livres entre les mains.

Mes occupations durant l'hiver de 1842 à 1843 consistèrent surtout à terminer les travaux d'impression de la Société, à ranger les ouvrages et à les faire déposer dans un endroit convenable. Quelques années plus tard ils furent tous remis, du moins ceux en langue arabe, aux missionnaires de la Société des Missions anglicanes au Caire, d'où ils furent ensuite répandus de divers côtés, en Égypte, en Palestine et en Syrie. J'eus aussi à dresser un catalogue de la précieuse bibliothèque que la Société possédait à Malte, à emballer et expédier cette bibliothèque en Angleterre. Ce qui me fut le plus pénible ce fut de devoir vendre à vil prix et en mains profanes les objets appartenant à la Société, tels que les presses, le mobilier etc. Ajoutez à cela que ces brocanteurs n'avaient pas plus d'idée du prix du temps que de celle de la valeur des objets qu'ils achetaient.

Enfin je fus, pour comble de malheur, entraîné dans un méchant procès qui, une fois commencé, menaçait de ne jamais finir. C'était au sujet du loyer de la maison occupée durant de longues années par la Société. Le bail, au moment où je commençais la vente du mobilier, approchait de son terme. Le propriétaire vint à moi et me demanda si j'avais l'intention de louer la maison à nouveau pour une année; je lui répondis que, la Société étant occupée à liquider ses affaires, je ne pouvais louer la maison que pour la durée de cette liquidation, c'est-à-dire pour trois mois. Il se retira en disant qu'il y réfléchirait jusqu'au lendemain. Il consulta, à ce que j'appris plus tard, des gens qui envisageaient comme leur devoir de créer aux protestants le plus d'embarras possible, et le lendemain il m'annonça qu'il ne pouvait m'accorder ma demande et qu'il m'intimait l'ordre d'évacuer immédiatement la place. Je lui objectai l'impossibilité où j'étais de trouver sur le champ un local assez spacieux pour y transporter les objets dont j'étais occupé à me défaire, et c'est alors que commença le procès. Je reçus une sommation de quitter la maison en quelques jours. Beaucoup de Maltais en conçurent une vive joie. Ils savouraient d'avance le plaisir de voir tous ces livres hérétiques jetés sur la rue et anéantis. Dans cette situation je dus, de mon côté, recourir à un avocat et lui remettre, quoiqu'à regret, le soin de régler avec le propriétaire ces difficultés et des débats auxquels je n'entendais rien. Il réussit à garder la maison à ma disposition jusqu'au mois de février 1843. Alors ma tâche à Malte se trouva terminée, mais ma santé était fortement ébranlée.

Au mois de mai je rentrai en Suisse avec ma famille. En passant à Genève je rencontrai mon ami M. Lillington, qui m'invita à aller faire avec lui une cure d'eau froide à Albis-

brunnen. Ces bains étaient alors nouveaux et fort en vogue. A Berne je logeai au Faucon, où l'on me raconta un incident qui venait de s'y passer : Deux jeunes Anglais, un ou deux jours auparavant, avaient demandé une chambre et y étaient entrés le soir de bonne heure. Au milieu de la nuit ils sonnèrent. Le portier arriva et leur demanda ce qu'ils désiraient : « Appelez votre maître, » lui dirent-ils. Mais l'hôtelier ne vint pas. Au bout d'un moment ils sonnèrent une seconde fois, et lorsque le portier revint ils lui dirent : « Que votre maître vienne donc, il le faut absolument. » Là-dessus, le propriétaire de l'hôtel arriva. « Que désirez-vous, Messieurs ? » leur demanda-t-il. — « Prenez cette paire de bottes, et posez-là sur cette chaise. » L'hôtelier le fit, puis leur demanda poliment s'ils désiraient encore quelque chose. — « Rien d'autre, » répondirent-ils. Le lendemain matin ils demandèrent leur note, qui se trouva en général très-modérée, mais qui contenait cet article supplémentaire : « Pour avoir posé une paire de bottes sur une chaise, fr. 100. » Les jeunes extravagants voulurent refuser de payer ce compte ; on s'opposa à leur départ. Ils s'adressèrent au consul anglais. Celui-ci répondit que, l'exigence ayant été exorbitante, il était juste que les frais le fussent aussi ; et ils durent payer la somme demandée. Je rapporte ce fait parce que j'ai souvent remarqué chez de jeunes touristes anglais de pareils procédés, dont ensuite d'honnêtes étrangers, anglais et autres, ont eu à pâtir.

Je passai trois mois à Albisbrunnen, dont la cure consistait chaque matin à me tirer d'une transpiration forcée et abondante, pour me plonger subitement pour quelques minutes dans une eau glaciale. Le reste du jour je devais, à côté de trois copieux repas, absorber une grande quantité d'eau fraîche, et me promener pendant plusieurs heures.

Mais comme la société des baigneurs était nombreuse et offrait des ressources, le temps m'y parut court, et j'espère qu'il n'aura pas été stérile. M. Lillington avait demandé la plus vaste salle de l'établissement pour que j'y tinsse chaque soir des réunions d'édification. De vingt à quarante personnes y assistaient. J'espère que ces heures auront été en bénédiction à quelques âmes, en particulier à quelques jeunes gens. En tout cas elles me furent utiles à moi-même, en ce qu'elles m'aidaient à remplir tous les moments libres de la journée par la méditation et l'étude de la Parole de Dieu en vue de ces réunions du soir. En outre je prêchais chaque dimanche dans la grande salle à manger, qui, vers la fin de la saison, quand les baigneurs étaient nombreux, se remplissait chaque fois. Un abbé catholique réclama un jour formellement contre cet emploi de la salle par « une secte particulière », comme il disait. Voyant que cela mettait le chef de l'établissement dans un certain embarras, je proposai, pour éviter toute contestation, que mes prédications eussent lieu dans la même salle que les réunions du soir. C'est ce qui se fit, et la paix ne fut pas troublée. Cette cure m'avait fortifié, mais tout reste de mon ancienne maladie n'avait pas encore disparu, entre autres une disposition permanente à la dyssenterie.

Je louai à Wiedlisbach, au pied du Weissenstein, une petite maison, où je passai deux ans avec ma famille, priant et attendant que le Seigneur m'ouvrît une porte. Des réunions de Missions qu'on me demanda de tenir de côté et d'autre dans le voisinage réussirent si bien que la Société des Missions de Bâle me chargea de visiter ses amis et les réunions de ses sociétés auxiliaires dans toute la Suisse, des Grisons à Genève, mais particulièrement dans la Suisse française, autant que ma santé me le permettrait. J'acceptai

avec joie cette invitation et je demeure profondément reconnaissant envers le Seigneur pour les bénédictions dont il lui plût d'accompagner mes faibles efforts dans ces tournées. Je commençai par visiter les localités où se tenaient déjà des réunions régulières de Missions. Pour la plupart ces réunions étaient si peu suivies qu'il ne valait presque plus la peine, pour ceux qui les présidaient, de s'y préparer comme le sujet le demande. Je proposai un changement qui fut partout accepté. C'était de remplacer les réunions hebdomadaires ou mensuelles peu fréquentées dans chaque petite localité, par des réunions trimestrielles dans des localités plus centrales, où seraient invités les amis des Missions et le public de tous les environs. Pour ces assemblées-là les orateurs seraient obligés de se mieux préparer, et l'intérêt en serait plus considérable. Je m'engageai à venir inaugurer ces réunions partout où on les établirait, et à y assister ensuite autant que je le pourrais. Ce plan réussit remarquablement. Car, bien qu'au commencement chaque village donnât peu d'auditeurs, il se forma néanmoins par leur réunion des auditoires assez nombreux et bien composés. La curiosité et l'intérêt augmentèrent, et ainsi bien des gens, retenus jusque-là par l'indifférence ou l'ignorance, furent amenés et gagnés à la cause des Missions. Plus que cela; ces réunions, plus sérieuses en Suisse qu'en Angleterre, furent en bénédiction à beaucoup d'âmes, qui ne s'y trouvèrent pas seulement intéressées mais édifiées.

J'employais ordinairement deux ou trois semaines à aller de lieu en lieu, le sac au dos, tenir pour ainsi dire chaque soir des réunions de ce genre. Puis je revenais à la maison, renouveler ma provision de faits en étudiant les publications et rapports anglais, allemands et français, des diverses Sociétés de Missions. Je consacrai au Canton de Vaud, où

tous les temples m'étaient ouverts, une grande partie de l'année 1844. Au mois de septembre je rentrai à la maison pour la naissance de mon sixième enfant, Maria, maintenant épouse de M. Kober, le successeur du bienheureux Spittler, à Bâle. Mon projet était de revenir au printemps au Canton de Vaud et d'y passer une bonne partie de l'été. Mais à ce moment le gouvernement et la masse du peuple se montrèrent si opposés à toute liberté religieuse et spécialement à l'œuvre des Missions que mon œuvre y fut arrêtée. Cependant la bonne semence jetée en terre, non-seulement par moi, mais par beaucoup de pasteurs fidèles, porta et porte encore ses fruits.

La bienveillance et l'affection que, à côté de l'hostilité des ennemis de l'œuvre, je rencontrais partout et le succès de mes travaux me firent oublier pendant un temps les difficultés de ma position. Mais à la fin ce sentiment se réveilla et aurait été bien douloureux si je n'avais eu pour l'adoucir la certitude que j'étais où Dieu me voulait. En somme je n'avais point de position. La Société des Missions de l'église anglicane m'accordait 75 livres sterling par an, avec 5 livres en plus pour chacun de mes enfants. La Société de Bâle y ajoutait 25 livres. C'était un revenu très-suffisant pour l'entretien de ma famille; mais ma souffrance était de sentir que ce traitement m'était accordé comme une faveur, puisque je n'étais à ce moment directement au service ni de l'une ni de l'autre de ces deux sociétés. Malgré tous les soins employés, l'état de ma santé restait si précaire qu'il y avait peu d'espoir pour la Société anglicane de pouvoir m'employer de nouveau dans un de ses champs d'activité en pays lointain; et d'autre part je n'étais pas assez malade pour être mis au nombre des invalides. Je pouvais encore travailler, à la condition de ménager mes

forces et de prendre au moment convenable le repos nécessaire. Je n'étais pas encore arrivé à la vieillesse, puisque je n'avais que quarante-sept ans. La pensée que j'étais ainsi à charge à une Société qui avait déjà fait beaucoup de dépenses pour moi, et au service de laquelle j'avais si peu pu travailler, m'était extrêmement pénible. D'un autre côté j'avais appris que le Comité des Missions de Bâle avait eu une séance à mon sujet. Quelques-uns de ses membres voulaient m'engager comme secrétaire ou comme prédicateur itinérant, tandis que d'autres, plus hommes d'affaires qu'hommes de sentiments, s'y opposaient, par la raison que ma santé était délicate, que je pourrais bientôt mourir, et qu'alors ma femme et mes enfants seraient une lourde charge pour la Société. Plusieurs fois j'avais eu la pensée de me présenter quelque part pour un poste de pasteur dans une petite paroisse ; mais toujours j'avais été arrêté par deux difficultés. La première était mon état de santé, qui ne me permettrait pas de m'acquitter des devoirs pastoraux d'une manière suivie, la seconde, que je m'étais jusque là toujours laissé conduire par la divine Providence, sans chercher à faire mon chemin moi-même, et qu'il me paraissait impossible de m'écarter de cette ligne de conduite. Ainsi il ne me restait qu'à me remettre toujours plus à la disposition et au service du Seigneur, en le priant de m'ouvrir une porte et de me montrer mon chemin si clairement qu'il ne me restât aucun doute sur sa volonté à mon égard.

Pendant que j'étais ainsi dans l'attente je reçus de Londres une lettre du même ami avec lequel je m'étais souvent entretenu à Malte de l'opportunité d'ouvrir dans cette île un établissement supérieur d'éducation. Depuis deux ans j'avais perdu de vue cette idéé. Ce cher ami, M. le docteur A. Crawford, m'informait que le capitaine Gordon et lui,

après leur retour en Angleterre, avaient présenté ce projet à un certain nombre de personnes influentes, avec l'appui desquelles un comité avait été nommé pour mettre le projet à exécution ; que toutes les mesures étaient prises, les statuts rédigés, un immeuble acheté, de sorte que l'institution allait être ouverte incessamment. Il ajoutait qu'il était chargé par le comité de m'offrir, et cela dans des conditions très-avantageuses, la charge de vice-directeur, un directeur proprement dit ne paraissant pas nécessaire pour le moment. Il y avait une condition, c'est que je devrais recevoir la consécration de l'église épiscopale.

Cette offre me parut la réponse de Dieu à mes prières, et la condition qui y était attachée renfermait aussi pour moi une indication divine. Car c'était précisément un cas de ce genre que j'avais réservé quand je présentais quelques années auparavant au secrétaire de la Société des Missions de l'église anglicane mes objections contre cette consécration. Je ne supposais pas alors que ce cas se présentât jamais. Ainsi je pouvais accepter cet appel sans arrière-pensée et en bénissant Dieu. La seule chose qui me donnât quelque souci était la perspective d'un examen à subir. J'avais un peu oublié mon latin et mon grec, ainsi que d'autres branches essentielles de l'enseignement, mais pour cela aussi je me confiais au Seigneur. Du reste j'avais l'assurance que, même si ma santé demeurait dans le même état, je pourrais avec le secours de ma femme m'acquitter convenablement de ma tâche. J'acceptai donc joyeusement cet appel, ainsi que l'invitation à me rendre en Angleterre pour y faire la connaissance des membres du comité et y recevoir mes instructions. Je partis en mai 1845 et passai trois mois à Londres et aux environs pour visiter les membres du comité. Le docteur Crawford m'invitait souvent à déjeuner

chez lui, puis à présider le culte de famille. Je le faisais comme j'en avais l'habitude chez moi. Souvent on me laissait le choix de la portion des Saintes-Écritures à lire, d'autre fois elle m'était désignée. Peu à peu je m'aperçus que c'était là une sorte d'examen que je subissais. Ces trois mois me furent d'une grande utilité. Je fis la connaissance d'un grand nombre d'amis chrétiens, avec plusieurs desquels je suis resté lié jusqu'à ce jour; d'autres sont entrés déjà dans la patrie céleste. Je ne rencontrai une certaine froideur à mon égard que chez deux seules personnes, juste ce qu'il fallait pour m'apprendre à ne pas mettre ma confiance dans les hommes. En août je fus ordonné diacre par l'évêque Blomfield de Londres, qui se montra très-aimable et facile.

Le comité me donna comme instruction de parcourir, aussitôt après mon arrivée à Malte, l'Italie et la Sicile, pour visiter dans les principales villes les protestants, avant tout les Anglais qui y étaient établis, et gagner si possible leur intérêt pour l'entreprise d'un établissement d'instruction supérieure à Malte, et les engager à y placer leurs fils et à contribuer à ce qu'on y pût recevoir gratuitement de jeunes Orientaux. Je fis cette tournée en Italie à la fin de l'année 1845. Je visitai les protestants de Naples, de Rome, de Livourne, de Pise, de Florence, etc.; puis ceux de Palerme, Messine et Catane en Sicile. Je rencontrai généralement un bon accueil. Quelques-uns me reçurent au premier abord brusquement, mais me firent ensuite leurs excuses. Ici aussi je nouai de bonnes amitiés, qui ont duré jusqu'à ce jour. Je rencontrai plusieurs dames anglaises mariées à des Italiens de distinction, mais qui ne paraissaient pas très-heureuses. A Livourne, Palerme et Messine on me demanda de prêcher et je tins en outre des réunions d'édification.

Les nombreux Italiens et Siciliens que j'avais précédem-

ment rencontrés à Malte ou en Orient m'avaient laissé une très-mauvaise idée de l'état religieux, ou plutôt irréligieux, de leur nation. Je revins un peu de cette impression, sauf en ce qui concerne les foules dans les grandes villes. Quant aux gens de la campagne, quoiqu'ils soient superstitieux et entachés des vices qui accompagnent la superstition et la confession auriculaire, il reste pourtant chez eux un point d'appui sur lequel le prédicateur de l'Évangile peut se baser avec confiance : c'est le sentiment du péché ; mais qu'il se garde de laisser voir d'emblée qu'il est protestant ; car, pour les gens simples, prévenus par les prêtres, cela équivaudrait au titre d'athée et de suppôt de l'enfer. Quand je n'avais pas de visites à faire je me rendais le matin ou le soir dans les campagnes et m'entretenais avec les paysans que je pouvais rencontrer sur les chemins. Je commençais par les questionner sur des choses indifférentes, et je dirigeais insensiblement leur attention sur la bonté de Dieu et son amour envers des créatures pécheresses et rebelles ; sur la manifestation de cet amour par le don de son fils, venu chercher et sauver ce qui était perdu. Si la mention de ces sujets éveillait en eux le soupçon que j'étais protestant, et cela arrivait souvent, ils me demandaient qui j'étais. Alors je ne pouvais naturellement pas le leur cacher, et c'en était fait de l'entretien ; ils ne voulaient plus rien entendre. Mais quand je réussissais à les intéresser par mes premières paroles sur l'amour de Dieu, alors ils écoutaient sans méfiance, et ce que j'ajoutais des souffrances et de la mort de Christ trouvait de l'écho dans leurs cœurs. Je trouvais chez eux la conviction du péché, non seulement avoué comme acte, mais ressenti comme état de culpabilité devant Dieu. Or, c'est toujours là, à mes yeux, le premier effet de la grâce de Dieu dans un cœur et le premier pas

vers une réelle conversion. Lorsque je découvrais ce sentiment, je cherchais à conduire ces gens simples au Seigneur Jésus, non comme à un juge courroucé, ainsi que le leur présentent leur prêtres, mais comme à l'ami et au Sauveur des pécheurs. Ceux qui avaient écouté jusque-là me quittaient rarement sans me remercier.

J'accompagnais un jour un négociant anglais dans un village à quelque distance de Naples. Nous entrâmes dans une grande chambre, dont la porte ouverte donnait sur la rue. Pendant que mon ami vaquait à ses affaires je nouai conversation avec deux ou trois personnes qui se trouvaient là. Je leur parlai de l'amour de Dieu, de la misère et de la culpabilité de l'homme. Les passants, remarquant qu'il y avait un étranger dans la chambre, entrèrent l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'elle se trouvât remplie. Alors je cessai de causer et me mis à leur prêcher l'Évangile. Pendant que je parlais, quelques-uns d'entre eux, intrigués par ce discours, s'en allèrent demander à mon ami anglais, qu'ils connaissaient, qui j'étais. Il leur dit que j'étais un pasteur anglais, et malgré cela ils ne se laissèrent pas effrayer. Ils avaient entendu de bonnes paroles avant de savoir qui j'étais. Lorsque je cessai de parler ils vinrent me baiser la main en témoignage de respect et de reconnaissance.

Je me suis souvent demandé d'où vient que le sentiment du péché, de la corruption naturelle et de la culpabilité de l'homme se retrouve toujours plus ou moins vivace chez les catholiques sincères, tandis que je n'ai jamais rien pu découvrir de semblable chez les membres de l'église grecque ; et je suis arrivé à la conviction que cela tient en grande partie à ce que, par les cérémonies de l'église catholique et les crucifix, l'attention est dirigée sur le Sauveur crucifié, tandis que dans l'église grecque elle se porte plutôt

sur le Sauveur ressuscité et glorifié. Ce n'est pas sur le Thabor, c'est à Golgotha que nous sont révélées la grandeur et la gravité du péché. L'église catholique en un sens et par un chemin détourné conduit ainsi ses membres jusque sur le seuil de la vie d'en haut. Mais sa hiérarchie, qui prétend tenir les clés du royaume des cieux, n'y entre pas et ne permet pas au peuple d'y entrer.

Puisque j'en suis à parler de mon séjour en Italie je rapporterai encore un fait qui m'arriva à Naples. J'avais fait la connaissance d'un banquier anglais, dont la femme souffrait depuis deux ans d'une extinction de voix. Lorsque je la vis, avant mon voyage dans le nord de l'Italie, elle se plaignait de douleurs dans la gorge. Comme j'avais fait avec mes enfants, dans des cas d'angine, l'expérience de l'efficacité de l'application autour du cou d'un linge trempé dans l'eau froide et recouvert d'une bande de laine ou de soie, je conseillai à cette dame de se mettre au lit et d'employer ce remède. A mon retour dans cette maison, quelques semaines après, elle vint à ma rencontre d'un air joyeux et reconnaissant. Elle était complètement guérie.

En rentrant à Malte, à la fin de janvier 1846, je trouvai que ma chère femme, avec le secours de M. Innes, avait acheté le mobilier nécessaire, et que tout était prêt pour l'ouverture de l'école. Nous commençâmes le 3 février avec une dizaine d'élèves, en général peu avancés. Plusieurs avaient déjà fait du latin pendant trois ou quatre ans et même lu César. Quand je pris cet auteur pour le leur faire lire à livre ouvert, quelques-uns s'en tirèrent assez bien. Ils traduisaient couramment et correctement. Mais il leur manquait les éléments. Aucun d'eux n'avait la moindre notion de grammaire, et ne savait ce que c'est qu'une déclinaison ou une conjugaison. Tout ce qu'ils avaient appris

était mémorisation machinale. Je dus les remettre à décliner « mensa ». Ces jeunes gens, âgés de douze à treize ans, n'avaient non plus aucune notion de géographie ni d'histoire. Néanmoins tout marcha assez bien. Bientôt les jeunes gens s'attachèrent à moi et à ma femme, qui dirigeait le ménage, ils étaient obéissants et faisaient des progrès. Nous vivions tous ensemble en famille, mangeant à la même table, faisant nos promenades en commun et notre culte domestique matin et soir. Après toutes les épreuves que nous avions traversées, nous nous trouvions heureux dans ce poste, et nous bénissions Dieu qui nous y avait placés.

CHAPITRE VII.

Nomination et consécration à l'épiscopat. Arrivée à Jérusalem.

(1846)

Le repos et la tranquillité dont nous jouissions à Malte ne devaient pas être pour nous de longue durée. Un dimanche, vers le milieu de mars, on me remit au sortir de l'église une lettre fermée d'un gros cachet. Sans la regarder de plus près je glissai cette lettre dans ma poche, et rentrai à la maison tranquillement et sans me douter de rien. Arrivé dans ma chambre je l'ouvris, et, à la vue de ces premiers mots : « Je suis chargé au nom de mon souverain, Sa Majesté le roi de Prusse etc., » je laissai tomber la lettre en m'écriant : « Non, non, jamais ! » C'était une lettre du chevalier de Bunsen, ambassadeur de Prusse à Londres, m'informant que le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV, m'avait nommé au poste vacant d'évêque de Jérusalem, et me sollicitant d'accepter cette nomination. La reine Victoria avait nommé le précédent évêque ; c'était au tour du roi de Prusse d'adresser vocation à son successeur, sous réserve de l'approbation de l'archevêque de Cantorbery.

Quoique j'eusse au premier moment répondu « Non, non, jamais ! » dans le sentiment de mon insuffisance pour une charge si importante, j'ajoutai ensuite à l'exemple de Moïse :

« Seigneur, envoie celui que tu dois envoyer » (Exode IV, 13). Ma conscience me reprochait ma résistance en me rendant le témoignage que je n'avais jamais pensé à un poste aussi éminent. « Quoique je n'aie pas été élevé en vue d'une telle carrière, peut-être cet appel, me disais-je, vient-il de Dieu, et s'il en était ainsi, oserais-je résister ? Car si c'est Dieu qui m'y appelle, il m'accordera aussi les dons nécessaires pour remplir les devoirs d'une telle charge à sa gloire et pour le bien de mes semblables. » Dans le courant de la même semaine je répondis à M. de Bunsen en lui communiquant mes craintes bien naturelles et ma première pensée de refuser cet appel ; mais en ajoutant que je serais prêt à l'accepter malgré mon incapacité si je pouvais me convaincre que cet appel venait de Dieu. J'aurais cette conviction, me disais-je, si le comité de l'établissement d'instruction supérieure de Malte me donnait non seulement l'autorisation de quitter, mais encore le conseil formel et positif d'accepter.

Deux jours plus tard, je recevais une lettre de M. Coates, secrétaire de la Société des Missions de l'église anglicane, et depuis plus de vingt ans mon ami et mon conseiller. Il me parlait de cet appel, dont il venait d'avoir connaissance, et, supposant les objections que je me ferais à moi-même, il cherchait de la manière la plus aimable à les écarter ; enfin il me conseillait, et pour ainsi dire m'enjoignait, de répondre affirmativement à cet appel. Pendant que je pesais ses raisons par devers moi je reçus, à la fin de la même semaine, une lettre de lord Schaftesbury, président du comité de notre institution de Malte, dans laquelle non seulement il me conseillait, mais m'ordonnait formellement d'accepter cette charge, à laquelle, selon sa conviction, Dieu lui-même m'appelait.

Comme je m'étais toujours fait un devoir en même temps qu'une joie d'obéir à mes supérieurs, mon chemin était clairement tracé, et j'étais maintenant persuadé que Dieu, qui avait dirigé mes pas jusqu'à ce jour, m'appelait à Jérusalem. Je pus dès le prochain courrier, répondre à M. le chevalier de Bunsen avec une assurance joyeuse que, malgré mon insuffisance et mon indignité, en comptant sur la miséricordieuse assistance de mon Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, j'acceptais la nomination de Sa Majesté le roi de Prusse, et que j'étais prêt à me rendre immédiatement à Londres, si cela était nécessaire, pour y être consacré comme évêque. En effet je quittai Malte quelques jours après, laissant la direction de l'école au premier maître, le révérend H., et celle de la maison à ma femme, qui attendait à ce moment-là (ceci rendait notre séparation plus pénible) la naissance d'un septième enfant. Mais Dieu lui accorda les forces nécessaires pour suffire à sa tâche pendant plusieurs mois que dura mon absence.

Aussitôt arrivé à Londres je visitai l'évêque Blomfield. Il me remit entre les mains un écrit émanant, disait-il, de personnages influents, et adressé à l'archevêque Howley. Il me le remettait en me laissant le soin d'y répondre. C'était une protestation contre ma consécration éventuelle comme évêque de l'église anglicane. Ce factum de dix-huit pages in-folio contenait toute une série d'accusations contre moi, au sujet d'hérésies que l'on croyait avoir découvertes dans le journal de mon séjour en Abyssinie. La principale se trouvait dans ma manière de voir quant à la question de la régénération baptismale, telle qu'elle ressortait de mes entretiens avec les Abyssins. Toutes les autres accusations étaient insignifiantes. Des paroles les plus innocentes on avait tiré les conséquences les plus étranges. Par exemple

il m'était arrivé une fois de dire que, dans la dispute entre Cyrille et Nestorius, ce dernier avait souvent montré un meilleur esprit que son antagoniste. Les dits personnages influents en avaient pris occasion de m'accuser de nestorianisme. Je ne pouvais que sourire à la lecture de ce document, et je me réjouissais d'y répondre.

Toutefois il y avait un point, un seul, qui me donnait à réfléchir. Je savais que l'évêque Blomfield soutenait énergiquement la doctrine de la régénération baptismale que je ne pouvais alors admettre, pas plus que maintenant, dans le sens du moins dans lequel le mot régénération est pris dans le Nouveau-Testament. Or je devais me dire que si mes vues contredisaient celles de l'évêque je serais refusé. Avant donc de rédiger ma réponse je me rendis chez lui et lui demandai ce qu'il entendait par régénération. « J'entends par là, me répondit-il, un changement de position, le passage de l'état d'inconverti à celui de converti, dans ce sens que, avant le baptême on est en dehors, et après le baptême, dans le sein de l'église visible. » A cela je n'avais rien à objecter. Dans ce sens j'aurais même pu aller encore un peu plus loin.

D'après l'une des dernières accusations de mes adversaires je paraissais n'accepter en matière de foi que ce qui est contenu dans la Parole de Dieu. Ceci me fournit une excellente occasion d'entrer en matière par ces mots : « Puisqu'il est devenu nécessaire dans l'église anglicane de s'excuser ou de se justifier lorsqu'on n'admet en matière de foi que ce qui est contenu dans la Bible, je suis heureux d'être appelé à exposer mes vues à cet égard, etc. »

L'évêque de Londres se déclara entièrement satisfait de ma réponse, malgré le sel dont j'avais cru devoir l'assaisonner. Deux ou trois jours après il vint me trouver et

m'annonça que mes adversaires étaient en général satisfaits de mes explications ; ils se plaignaient seulement de ce que je parusse les accuser de déloyauté. En conséquence il me demanda de modifier certains passages de ma défense. Je lui répondis que, puisqu'après avoir pris connaissance de ma défense, il l'avait approuvée lui-même dans les termes dans lesquels elle était conçue, je ne faisais pas de difficulté d'y apporter, pour lui être agréable, les modifications qu'il désirait. Ainsi toutes les difficultés semblaient être levées. Il n'en était rien. Car, quelques jours après, au moment où, à l'occasion d'une grande consécration dans l'église de Saint-Paul, je devais être ordonné prêtre, l'évêque m'avertit qu'un de mes adversaires, inconnu de lui, avait aposté un homme de loi dans l'église pour protester publiquement contre mon ordination, si elle avait lieu. Je dus donc me retirer momentanément pour éviter un scandale. Quelques jours plus tard je fus ordonné prêtre avec plusieurs autres à Fulham et peu après ordonné évêque par l'archevêque Howley à Lambeth. Ce fut l'évêque Wilson de Calcutta qui fît le sermon de consécration, sur ces paroles d'Esaïe LXII, 1 : « Pour l'amour de Sion, je ne me tairai point ; pour l'amour de Jérusalem, je n'aurai point de repos, jusqu'à ce que sa justice paraisse comme l'éclat du jour et sa délivrance comme un flambeau qui s'allume. »

L'après-midi de ce même jour je prêchai à Bethnal Green, dans la chapelle de la Société pour la propagation du christianisme parmi les Juifs, sur ce texte, dont j'avais fait la devise de ma vie (Galates VI, 14) : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par laquelle le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde. »

Bientôt après, mes visites obligatoires étant terminées à

Londres, je partis pour Berlin, où m'appelait une gracieuse invitation de Sa Majesté le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV. Je passai auprès de lui quelques jours aussi délicieux qu'instructifs. Ce fut en particulier une grande joie pour moi de voir que le roi n'avait point honte de confesser Christ comme son Sauveur, et qu'il profitait chaque jour de ma présence à table pour amener pendant le repas la conversation sur des sujets religieux, dans le but évident de faire quelque bien aux convives. Il m'adressa plusieurs questions sur la Terre-Sainte, sur différents lieux auxquels se rapportent certains actes ou paroles de Jésus, et cela afin d'amener dans la conversation les grands faits qui sont les objets de la foi chrétienne. Pourtant j'eus le malheur de lui déplaire à propos d'un de ces lieux saints : lorsqu'il en vint à parler du Saint-Sépulcre je laissai voir que l'authenticité m'en paraissait plus que douteuse. Il s'anima dans son affirmation opposée et, lorsque j'essayai de faire valoir mes raisons, je remarquai que, à l'instar de bien d'autres grands seigneurs, il n'aimait pas à être contredit. Je lui racontai alors tout simplement les scènes dont j'avais vu le prétendu Saint-Sépulcre être le théâtre pendant la semaine sainte, la nuit encore plus que le jour, et comment, en présence de ces abominations, une seule chose avait pu me consoler, je veux dire la pensée que l'endroit ainsi profané n'était pas le tombeau de mon bien-aimé Sauveur. Là-dessus l'expression sévère de son visage s'adoucit et il ajouta : « J'avoue qu'il y a là une forte preuve à l'appui de votre manière de voir. »

Dans une autre occasion encore j'eus le malheur d'offenser Sa Majesté, mais cette fois en l'absence de témoins. J'avais incidemment parlé d'un certain mécontentement et de symptômes de tendances révolutionnaires dans le peuple.

« Comment, s'écria-t-il indigné, prétendez-vous que mes bien-aimés sujets sont rebelles! Non, non; ils aiment leur roi, comme leur roi les aime. » — « Je prie votre Majesté de me pardonner, repris-je. Je puis me tromper, puisque je ne connais que fort peu le peuple prussien. Pourtant il y a quelques jours je remarquai, en traversant la ville de Magdebourg, un attroupement considérable de gens qui paraissaient fort excités, et, en passant lentement, selon ma coutume, au travers de cette foule pour saisir quelque chose de ce qui s'y disait, j'entendis bien des mots durs et révolutionnaires: c'est sur quoi se basaient mes impressions. » — « J'espère pourtant, reprit-il d'un ton plus doux, qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de mécontents.» Ceci se passait en 1846, à peine deux ans avant la révolution qui causa tant de tourments au roi.

Le synode général, composé d'ecclésiastiques luthériens et réformés de tout le pays, se trouvait réuni à Berlin en ce moment. Le roi l'avait convoqué dans l'espoir que ces représentants du clergé entreraient dans ses vues et travailleraient à amener dans l'église prussienne l'organisation épiscopale. Lui-même gémissait sous le fardeau de sa charge d'«évêque suprême » de l'église nationale, d'autant plus que, comme il le disait, il n'avait pas le droit d'exercer la moindre fonction du ministère spirituel. Le roi eut la bonté de me présenter au synode; j'eus le privilège d'y faire la connaissance de précieux amis chrétiens, et en outre d'entendre d'éloqnents et édifiants discours. Quant à l'objet de cette réunion, il régnait entre les membres de l'assemblée un si grand désaccord que l'on pouvait prévoir qu'il n'en sortirait aucune décision. Pendant ces jours, que je passai en grande partie à Sans-Souci parmi les princes, je n'oubliai jamais que j'avais été à la lettre (I Samuel II, 8)

« élevé jusque-là de dessus le fumier » ; aussi me sentais-je d'autant plus reconnaissant de la bienveillance que le roi et la reine me témoignaient journellement. Lorsque je pris congé d'eux, leurs Majestés me comblèrent de leurs vœux les meilleurs et m'assurèrent de leur cordial intérêt pour mon œuvre en Palestine. Cet intérêt se montra en effet dans la suite par une correspondance pleine de condescendance.

De Berlin je me mis en route pour Malte, où j'avais laissé ma famille. Je passai par la Suisse pour voir mon vieux père et lui dire un adieu qui devait être le dernier. Les deux jours que je passai auprès de lui, avec mon frère et le pasteur de l'endroit, en entretiens pieux, en prières et en actions de grâces, furent des jours heureux, qui ne facilitèrent pas seulement les adieux, mais les rendirent joyeux dans l'espérance certaine du revoir, sinon sur cette terre du moins devant le trône de Dieu, où notre bienheureuse mère nous avait précédés. Malgré tous les sentiments sérieux qui remplissaient mon âme, je ne pouvais m'empêcher de sourire en voyant les Jurassiens, mes compatriotes, catholiques aussi bien que protestants, tout fiers de voir l'un des leurs évêque à Jérusalem (non pas de Jérusalem).

Je passai à Berne quelques heures bénies avec M. Morier, ambassadeur d'Angleterre en Suisse, un précieux ami, qui, m'accompagnant quelques années auparavant dans mes tournées de prédicateur itinérant pour la Société des Missions de Bâle, avait une fois porté pendant deux heures mon sac sur ses épaules. A mon passage par Berne, Neuchâtel, Lausanne et Genève je fus réjoui, édifié et fortifié par la rencontre de tant d'amis chrétiens, qui avaient été les conducteurs de ma jeunesse, Schafter, Pétavel, Du Pasquier, Vinet, Gaussen, Merle d'Aubigné, Barde et Malan, tous entrés maintenant dans le repos des saints. J'omets

beaucoup d'autres disciples de Christ de diverses dénominations. Un ami me fit don à Genève de 100 livres sterling pour l'acquisition d'un cimetière protestant à Jérusalem.

J'arrivai au commencement de septembre à Malte, où ma première fonction épiscopale fut le baptême de mon septième enfant, James-Timothée, né pendant mon absence, maintenant médecin en Angleterre. Ma chère femme avait fait l'acquisition du mobilier que nous devions emporter à Jérusalem. Tout était prêt pour le départ. Mais notre patience fut mise à une rude épreuve : pendant trois longs mois il ne se présenta pas une seule occasion de nous embarquer pour la Terre-Sainte. Des bateaux à vapeur et des vaisseaux à voiles se rendaient bien à Alexandrie; mais entre cette dernière ville et les côtes de Syrie il n'y avait pas de communication par mer autre que quelques barques arabes, insuffisantes pour notre bagage, sans parler des dangers du voyage sur de telles embarcations. Avec notre mobilier et quatre jeunes enfants, il ne pouvait être question d'un voyage d'Alexandrie à Jérusalem à travers le désert. Je voulus louer un vaisseau qui nous conduisît de Malte à Jaffa. Mais les propriétaires de vaisseaux et les capitaines redoutent tellement les côtes de Syrie dans cette saison tardive, qu'aucun n'y consentit. Je m'occupai pendant ces trois mois d'attente à préparer des prédications, et je prêchai chaque dimanche dans différentes églises. Précédemment, lorsque j'étais un simple missionnaire, les gens ne me recherchaient pas beaucoup, mais devenu évêque, je dus employer beaucoup de temps à recevoir et à rendre des visites.

Pour nous tirer de peine, le chevalier de Bunsen, par d'instantes sollicitations auprès du gouvernement anglais, obtint qu'un bateau à vapeur, le Hécla, fut mis à notre

disposition. Nous nous embarquâmes vers le milieu de décembre, et, après six jours de navigation orageuse, nous entrions dans la rade de Jaffa. Mais la tempête durait toujours et rendait le débarquement très-difficile et périlleux. Les vagues étaient si hautes qu'il y aurait eu grand danger à s'approcher de la côte. Le capitaine, bienveillant et sympathique, avait l'ordre, en cas de tempête, de s'arrêter vingt-quatre heures au plus devant Jaffa, et de repartir ensuite pour Beyrout. Nous avions donc la peu agréable perspective de nous voir transportés, nous et nos meubles, jusqu'à Beyrout, pour nous retrouver là dans le même embarras qu'à Malte. Mais Dieu eut pitié de nous ; il nous tendit sa main secourable. Non seulement il nous tira de cette position angoissante, mais il nous préserva d'un grand danger. Une demi-heure après qu'on eût jeté l'ancre, vers midi, une pluie abondante commença à tomber et réprima un peu les vagues, de sorte qu'une barque de Jaffa put se hasarder à venir nous chercher. Mais lorsqu'elle fut à portée du vaisseau la pluie avait cessé et les vagues s'élevaient de nouveau à une grande hauteur. Je me hâtai de faire passer dans cette barque ma femme, les quatre enfants et les trois domestiques, avec les objets de première nécessité, tandis que je laissais à bord le précepteur de nos enfants, le candidat M. A. Schafter, afin de prendre soin du reste du bagage en cas que le vaisseau l'emportât à Beyrout. Chaque fois que la barque arrivait sur le sommet d'une vague à portée du vaisseau, on passait l'un des enfants à la mère, qui était descendue la première. Mais quand ce fut au tour du cadet, âgé de six mois, la vague se dérobant, la barque s'abaissa tout à coup de dix à douze pieds, juste au moment où le matelot lâchait l'enfant, croyant que sa mère le tenait. Je frémis en voyant l'enfant en l'air ; mais ma femme eut

la présence d'esprit d'étendre sa robe pour le recevoir, et il fut ainsi sauvé. Nous abordâmes sains et saufs, remerciant Dieu pour sa miséricordieuse protection.

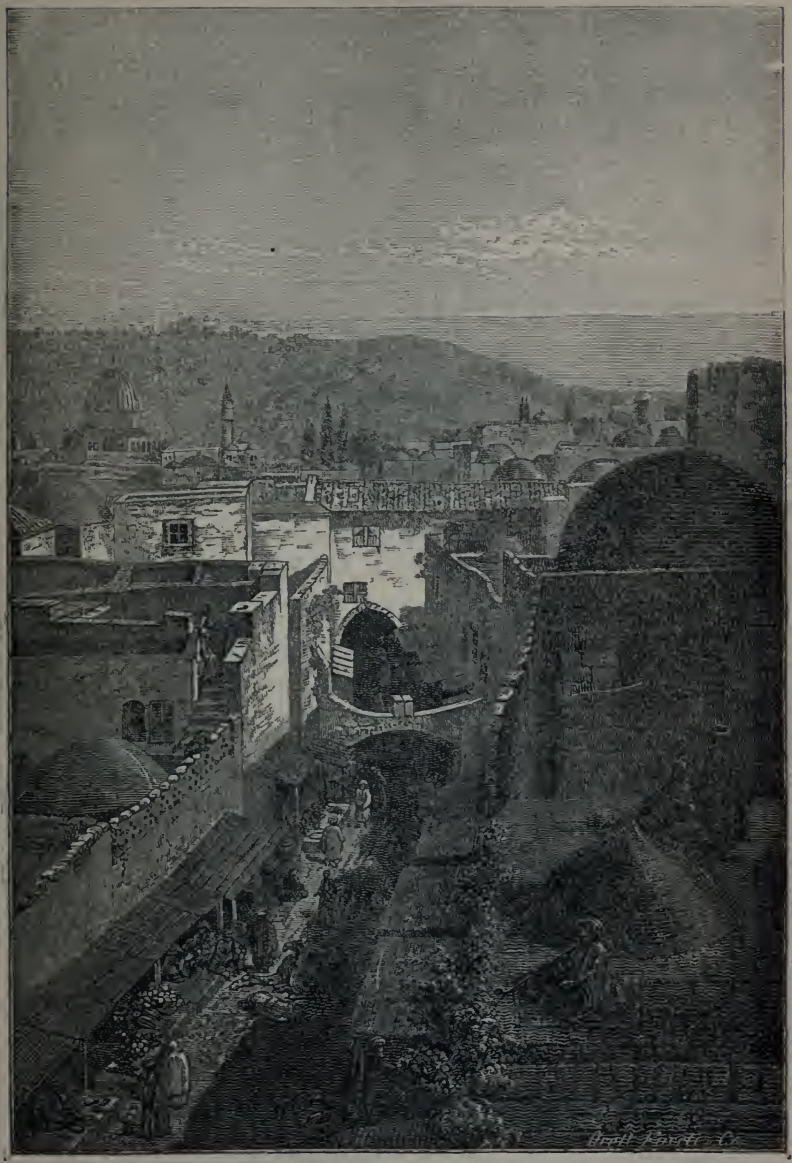
Nous fûmes reçus cordialement dans la maison d'un Arménien, chez qui les missionnaires de Jérusalem nous avaient fait préparer un gîte. Mais nous étions toujours en peine de nos effets. Car le vent avait redoublé dans l'après-midi, au point qu'aucune barque ne pouvait se risquer jusqu'au vaisseau. Pendant la nuit j'entendais la tempête mugir, et au crépuscule la falaise retentissait comme du bruit lointain et formidable d'une bataille. Cependant au lever du soleil le vent changea. Je vis la barque s'avancer à force de rames vers le vaisseau, et à onze heures tous nos effets étaient arrivés à terre. C'était la veille de Noël, et nous étions heureux et reconnaissants de pouvoir, le jour de notre arrivée, célébrer en repos dans le pays d'Emmanuel la naissance de notre Sauveur. Nous passâmes encore le dimanche 27 décembre à Jaffa, en compagnie de M. Nicolayson, qui était arrivé la veille de Jérusalem pour nous souhaiter la bienvenue.

Le lundi 28 décembre nous vînmes jusqu'à Ramley. Ma femme était très-souffrante. Nous aurions pu le lendemain atteindre Jérusalem, mais M. Veitsch, qui allait devenir mon chapelain, avait préparé pour nous un souper et un gîte pour la nuit à Abou-Gousch. Au matin nous nous remîmes en route. Bientôt arrivèrent à notre rencontre quelques membre de la petite communauté protestante de Jérusalem, prosélytes et autres, qui venaient nous souhaiter la bienvenue. A une demi-heure environ de Jérusalem nous trouvâmes les consuls des deux nations protestantes, M. Finn, représentant de l'Angleterre, et M. Schulz, représentant de la Prusse, qui nous attendaient en uniforme, avec

un cortège de dames et de messieurs à cheval. J'étais très-ému et pouvais à peine parler; mais je priais en silence. Arrivés dans la ville, nous nous rendîmes tout droit à la chapelle, où je lus la liturgie et adressai une allocution à la communauté et aux deux consuls, qui répondirent par quelques paroles. Tous les assistants nous exprimèrent leurs meilleurs vœux.

Deux jours après notre arrivée à Jérusalem, le premier janvier 1847, je fus pris d'une fièvre qui me tint trois semaines. Dès que je me sentis entré en convalescence je me préparai à célébrer l'anniversaire de l'arrivée à Jérusalem de mon prédécesseur Alexandre, le premier évêque de Jérusalem, et à en faire un jour de prières et d'actions de grâces, non seulement pour notre petite communauté de la montagne de Sion, mais pour tous les fidèles qui, dans le monde entier, ont à cœur comme nous la conversion et le rétablissement des Juifs et la bénédiction qui en doit découler sur toutes les nations. C'est dans ce but que depuis lors chaque année une invitation est adressée aux chrétiens de tous pays pour qu'ils s'unissent devant le trône de Dieu dans la prière et les actions de grâces en faveur de cette œuvre. Ce jour de prière a toujours été pour notre petite communauté un jour de bénédictions et d'encouragement, et un puissant moyen d'affermir dans l'unité d'une même église des membres appartenant à diverses dénominations.

Mon désir ardent était que Dieu m'accordât la joie de pouvoir ce jour-là faire au moins acte de présence au service divin. Il me fut accordé plus que je n'avais demandé; car la veille la fièvre me quitta, et je pus prêcher, quoique avec une vive émotion, sur ces paroles de I Jean II, 28: « Et maintenant donc, mes petits enfants, demeurez en lui,



La rue de Bazar à Jérusalem avec la montagne des Oliviers en derrière.

afin que quand il paraîtra nous ayons de la confiance et que nous ne soyons pas confus devant lui à son avènement.» Je pus en outre présider le soir la réunion de prière.

Depuis vingt-trois ans je n'avais plus jamais joui d'une bonne santé. Mais à partir de ce moment je retrouvai celle de mes jeunes années, qui m'a été conservée, par la bonté de Dieu, jusqu'à ce jour (1873); si bien que, pendant tout ce temps, excepté quelques accès de fièvre, je n'ai été que deux fois sérieusement malade.

La conversion des Juifs avait été toujours une de mes plus vives préoccupations, depuis le temps où ma mère, me tenant sur ses genoux, me parlait avec émotion de leur sort malheureux, et surtout depuis qu'il avait plu au Seigneur de se révéler à mon âme. Aussi étais-je résolu, en arrivant à Jérusalem, de travailler au bien spirituel et matériel de l'ancien peuple de Dieu, dans une fraternelle communion d'esprit avec les missionnaires de la Société pour la propagation de l'Évangile parmi les Juifs. Et cela m'a été accordé jusqu'à ce jour (1873). Nous avons dans cet espace de temps baptisé environ deux cents adultes israélites et beaucoup de leurs enfants. Toutefois je savais que ce n'était pas là le but spécial de ceux qui m'avaient appelé et envoyé à Jérusalem, et je compris que ce n'était pas la volonté de Dieu à mon égard que je me renfermasse dans le rôle de missionnaire auprès des Juifs, pas plus que dans celui de pasteur de la petite communauté chrétienne de Jérusalem. Je sentais, pour parler avec S. Paul (mais toute proportion gardée), que je me devais non seulement aux Juifs mais aussi aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants, catholiques grecs, catholiques romains, arméniens, turcs, etc., dont je connaissais depuis vingt ans, depuis mon premier séjour en Palestine, la misère spirituelle et matérielle.

Je commençai par songer aux moyens d'apporter quelque bénédiction spirituelle aux chrétiens dégradés des diverses confessions habitant la Terre-Sainte. Ma première idée fut de leur envoyer des colporteurs et de répandre parmi eux la Parole de Dieu. Mais, à quoi bon ? La plupart des hommes et toutes les femmes généralement ne savent pas lire. A part quelques négociants et des personnes en séjour momentané, il n'y a en Palestine, en fait de gens sachant lire, que des employés d'un gouvernement taré, ou des desservants des mosquées, ou des religieux dans les couvents, tous gens en général peu disposés à abandonner leur genre de vie et qui dès lors ne veulent pas d'un livre qui le condamne. Au lieu donc de colporteurs pour distribuer des exemplaires de la Parole de Dieu, il fallait des hommes en état de la faire entendre, de la lire aux gens d'une manière convenable et intelligente. Mais pour trouver des hommes ainsi qualifiés, il fallait du temps. Je priai Dieu de m'envoyer du secours, puis je me demandai si ce ne serait pas mon devoir d'aller moi-même de lieu en lieu annoncer l'Évangile. Mais il y avait à cela deux empêchements. Les prêtres romains avaient persuadé à leurs gens que les Anglais, ce qui veut dire les protestants, étaient tous des athées, ayant fait un pacte avec le diable, de sorte que, aussi loin que s'étendait l'influence de ces prêtres, on pouvait être sûr de ne pas rencontrer un seul auditeur. L'autre empêchement se trouvait pour moi dans la langue arabe, que j'avais passablement oubliée, ne l'ayant plus parlée depuis vingt ans.

Enfin, en automne 1847, je rencontrai un homme simple, qui avait reçu quelques années auparavant d'un missionnaire américain une Bible, et qui l'avait sérieusement étudiée. Lorsqu'il se mit à professer les vérités qu'il y avait

découvertes, il se trouva en contradiction avec l'église romaine, à laquelle il appartenait. Les prêtres s'efforcèrent de le ramener à eux, et pour se venger de n'y avoir pas réussi, ils lancèrent contre lui la terrible accusation de faux-monnayage, un crime que la loi punit de mort. Mais comme le pacha, ou gouverneur de la province, n'a pas le droit d'infliger cette peine, le malheureux fut envoyé à Constantinople, où il passa toute une année en prison, sans être entendu. Il y étudia sa Bible, bien moins dans le but de combattre les erreurs de Rome, que dans l'ardent désir d'apprendre ce qu'il devait faire pour être sauvé.

(Ici finit l'autobiographie, écrite à Jérusalem, dans les années 1869 à 1873.)

Pour compléter l'autobiographie, il reste à retracer le tableau de l'activité bénie de l'évêque Gobat à Jérusalem durant trente-deux ans (du 1 janvier 1847 au 11 mai 1879). Il y a pour cette période d'abondants matériaux: ses lettres, les circulaires qu'il adressait chaque année aux chrétiens d'Europe, et qu'on peut appeler ses rapports annuels sur son œuvre ; enfin d'autres documents de source directe, principalement de sa famille. Nous n'aurons que l'embarras du choix, et la difficulté sera de nous restreindre, risquant bien, parmi tant de choses intéressantes ou excellentes, d'en omettre des meilleures.

Pour éviter les répétitions qu'amènerait, avec le retour des années et des rapports annuels de l'évêque, le retour des mêmes objets et des mêmes événements, nous quitterons ici l'ordre chronologique, et nous grouperons tous les éléments en quelques chapitres, qui nous paraissent embrasser le sujet dans sa totalité: l'évêché de Jérusa-

lem; la situation générale du pays; les efforts de l'évêque; l'opposition qu'il rencontra de divers côtés; les résultats de son œuvre; enfin, après avoir vu l'évêque dans son diocèse, nous considérerons le père dans sa famille avec l'aide semblable à lui, et le départ de tous deux pour le ciel.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VIII.

L'évêché protestant de Jérusalem.

L'évêché de Jerusalem, lorsque Gobat y fut nommé, était de fondation récente et n'avait eu encore qu'un seul titulaire, qui l'avait occupé à peine pendant trois ans. Disons comment avait surgi l'idée de sa création.

Les événements de la politique orientale en 1840 avaient exercé sur la situation de la Palestine une influence décisive. Mohammed-Ali, pacha d'Egypte, et son fils, Ibrahim-Pacha, avaient détaché de l'empire turc l'Egypte, la Crète et la Syrie, et en avaient formé un royaume mahométan, indépendant de celui du sultan. Ibrahim s'était rendu redoutable dans tout l'Orient par les importants services qu'il avait rendus aux Turcs dans leurs combats contre les Grecs. Se retournant alors contre les Turcs, il avait remporté sur eux, en Syrie et dans l'Asie mineure, toute une série de victoires. Ce que voyant, les diplomates européens prirent peur. Ils craignirent que l'empire ottoman ainsi amoindri ne pût plus offrir une résistance suffisante à son puissant voisin, et que le sultan, se jetant dans les bras de la Russie, n'ouvrît à cette puissance les portes de la Méditerrannée, et ne lui assurât la prépondérance dans l'Orient. Pour prévenir cette éventualité les puissances de l'Europe occidentale,

l'Angleterre et l'Autriche en tête, se constituèrent les soutiens de l'empire turc; elles déclarèrent la guerre à Mahommed-Ali et encouragèrent les peuplades de Syrie à se soulever contre Ibrahim, qui fut obligé de battre en retraite, abandonnant Saïda, Beyrout et la forteresse de Ptolemâïs, le rempart de la Palestine. Jérusalem se trouva ainsi affranchie du joug musulman et reconquise par les nations chrétiennes. Le noble but pour lequel les croisés au moyen âge avaient fait de si grands sacrifices se trouvait atteint.

Cet événement réveilla de vifs désirs et de grandes espérances chez les chrétiens d'Angleterre et d'Allemagne. N'était-ce pas le moment, se demandait-on, de reconstituer dans la Terre-Sainte un royaume chrétien? Ou bien, si la souveraineté de la Porte devait y être maintenue, ne serait-ce pas le devoir et la tâche des puissances européennes d'y former, sous sa suzeraineté, un état gouverné par un prince chrétien, dans une situation analogue à celle des Principautés danubiennes d'alors; ou tout au moins n'y aurait-il pas lieu de nommer un administrateur chrétien de la Palestine? La bienveillance des amis de la Grèce s'étendit aux chrétiens de l'Orient. Une pétition demandant le retour et le rétablissement des Juifs dans leur patrie fut adressée à lord Palmerston par un comité de Berlin. L'idée que le moment solennel de la conversion des Juifs était proche se répandit parmi les chrétiens d'Angleterre; tous les événements leur paraissaient l'annoncer.

Tous ces pieux désirs, toutes ces belles espérances, n'aboutirent à aucun résultat. La Terre-Sainte fut replacée par les puissances occidentales sous la domination du sultan; aucun prince européen, aucun admini-

strateur chrétien, ne fut envoyé à Jérusalem. Le seul fruit rapporté par tous ces événements si pleins de promesses fut l'érection de l'évêché protestant à Jerusalem. Cette création fut l'œuvre du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV. C'est lui qui en conçut l'idée; mais à la réalisation de ce plan concoururent avec lui le gouvernement anglais, le parlement et les prélats.

Jusqu'alors les chrétiens evangéliques n'avaient possédé dans l'empire ottoman aucun droit, aucune représentation, aucune protection, tandis que les catholiques grecs y étaient protégés par la Russie, et les catholiques romains par la France. L'évêché protestant à Jérusalem était déstiné à procurer aux chrétiens évangéliques des avantages analogues, puisque cet évêché était en quelque sorte le représentant de deux grandes puissances, l'Angleterre et la Prusse. Il est vrai qu'il n'y avait encore à ce moment que peu de protestants allemands ou anglais établis en Orient. Mais on comptait sur l'arrivée en Palestine de colonies anglaises et allemandes. D'ailleurs ce n'était pas seulement aux protestants de Jérusalem et de Palestine que la protection de l'évêque devait s'étendre, mais dans tout l'Orient, partout où il s'en trouverait qui seraient disposés à réclamer cette protection. De zélés missionnaires étaient déjà à l'œuvre dans ces contrées: les Américains à Beyrout; les anglicans en Palestine, en Chaldée, en Egypte, en Abyssinie et ailleurs.

Jérusalem était le point tout naturellement désigné pour devenir le centre de l'évangélisation parmi les Juifs. Mais le roi de Prusse se préoccupait avant tout des chrétiens orientaux. On pensait pouvoir raviver et relever leur christianisme. Les évêques d'Angleterre venant

au devant des évêques de l'église grecque, on espérait arriver avec le temps à une fusion de cette dernière avec l'église anglicane, sur la base d'une mutuelle considération. Enfin on ne désespérait pas de parvenir à inspirer aux mahométans, toujours si peu accessibles au christianisme, des dispositions meilleures, si l'on réussissait à faire vivre sous leurs yeux une communauté chrétienne débarrassée de toute coutume superstitieuse et ornée des vertus évangéliques. Telles étaient les intentions et les espérances de Frédéric-Guillaume IV lorsqu'il signa le 6 septembre 1841 l'acte de dotation en faveur du nouvel évêché. Il donnait la moitié du fonds nécessaire, soit quinze mille livres sterling. L'évêque devait être consacré par le primat d'Angleterre, l'archevêque de Cantorbery, et être placé sous sa juridiction. Il serait nommé alternativement par la couronne de Prusse et par celle d'Angleterre. Des pasteurs évangéliques allemands, sous la surveillance de l'évêque, seraient chargés du soin des protestants allemands à Jérusalem. Une même chapelle servirait tour à tour à leur culte et à celui des chrétiens anglicans. C'est sur cette base que l'accord s'établit entre la Prusse d'un côté et le gouvernement et les évêques anglais de l'autre.

Mr. de Bunsen, l'homme de confiance du roi de Prusse et son ambassadeur, sut, avec une habileté toute diplomatique, gagner à cette cause les deux parties qui divisent l'église épiscopale d'Angleterre et d'Irlande, la haute et la basse-église. Le 6 novembre 1841 l'acte du parlement en faveur de l'érection d'un évêché à Jérusalem fut confirmé par la reine Victoria. Le premier évêque fut nommé par le gouvernement anglais. C'était un prosélyte juif, Michel-Salomon Alexandre, né dans le grand-

duché de Posen en 1799 et versé dans la connaisance du Talmud. Il était précepteur dans une famille juive en Angleterre lorsqu'il fut initié par le pasteur Golding à la connaissance du christianisme. Il se fit baptiser à Plymouth en 1825. Ordonné prêtre par l'archevêque de Dublin en 1827, il entra ensuite au service de la Société pour la Mission auprès des Juifs, en qualité de professeur d'hébreu et de littérature rabbinique au collège royal de l'université de Londres.

On avait proposé avant lui pour évêque de Jérusalem le révérend Dr. Mac Caul, président de l'institut des prosélytes juifs à Londres, homme distingué par ses connaissances hébraïques; mais il avait décliné cet honneur qui devait revenir selon lui à un descendant d'Abraham; et c'est lui qui avait proposé le Juif converti Alexandre.

Ce fut donc ce dernier qui, ordonné évêque par l'archevêque de Cantorbery le 7 novembre 1841, arriva et entra en fonction à Jérusalem le 21 janvier 1842. Il amenait avec lui un homme d'une grande valeur, le missionnaire auprès des Juifs Ewald, israélite d'origine, né à Bamberg, et qui, ayant déjà travaillé à Tunis, connaissait parfaitement la langue arabe. Deux autres aides accompagnaient l'évêque, savoir le chapelain William, de la haute-église anglicane, et le docteur en médecine Mac Gowan. Ils trouvèrent à Jérusalem le missionnaire Nicolayson, du Schleswig, qui travaillait déjà depuis de longues années au service de la Mission anglaise auprès des Juifs.

Les autorités turques firent à l'évêque et à son aide un assez bon accueil. Une lettre fraternelle du primat d'Angleterre fut remise par le nouvel évêque au patriarche arménien, pour tenir lieu de présentation. La

Société pour la Mission auprès des Juifs, dont le président était lord Ashley, trouva, à l'aide d'une généreuse bienfaitrice, Miss Cook, les moyens de faire bâtir sur le mont de Sion l'église de Christ, ou du moins d'en poser les fondements; car cette chapelle ne fut achevée et inaugurée qu'en 1849. Les commencements de cette œuvre pour le règne de Dieu furent difficiles. La construction de l'église de Christ fut suspendue dès 1842 par ordre du sultan, et si l'on put la continuer quelques années plus tard, ce fut grâce aux efforts du célèbre ambassadeur anglais à Constantinople, lord Radcliffe. Mais dejà avant la fin de l'année 1845 l'évêque Alexandre terminait sa carrière. Il mourut en route dans un voyage en Angleterre.

Voilà où en était l'œuvre lorsque S. Gobat arriva à Jérusalem, le 30 décembre 1846. La communauté, dirigée dans l'intervalle par le missionnaire Nicolayson, comptait quarante à cinquante communiants. On offrit pour demeure à l'évêque et à sa famille une maison toute meublée qu'on avait louée d'un riche Juif. Le révérend Douglas Veitch, qui dirigeait l'Institut hébreu, devint le chapelain du nouvel évêque, et demeura jusqu'à sa mort son ami fidèle et dévoué. Dans cet institut on enseignait à quelques prosélytes juifs la théologie et les langues modernes. Une maison de travail offrait aux Juifs pauvres l'occasion d'apprendre un métier et de gagner quelque argent. Du reste il n'y avait encore point d'écoles évangéliques ni à Jérusalem ni ailleurs. Gobat se trouvait être de tous les évêques celui qui avait la plus petite église et le plus vaste champ de travail, puisque son diocèse comprenait la Palestine, la Syrie, l'Assyrie, la Chaldée, l'Asie mineure, l'Egypte et l'Abyssinie.

CHAPITRE IX.

La situation générale en Palestine.

Ce qui frappe avant tout quand on envisage la situation de la Palestine au moment où l'évêque Gobat y arriva, ce sont les difficultés diverses et considérables que son œuvre devait y rencontrer inévitablement: misère matérielle et spirituelle des populations; despotisme exercé sur le peuple par les clergés grec et romain, et par les rabbins; mauvaise administration, faiblesse, mauvais vouloir et parfois hostilité déclarée de l'autorité ottomane; enfin funeste influence de la politique européenne. Tous ces différents points vont ressortir des quelques passages que nous allons tirer des rapports annuels de l'évêque.

1. Misère matérielle et morale des populations.

Un an après son arrivée, l'évêque écrivait: „J'apprends de différents côtés que beaucoup de Juifs lisent en secret le Nouveau Testament et sont à demiconvaincus que Jésus est le Messie, mais bien peu ont le courage de s'en ouvrir aux missionnaires, soit en s'approchant d'eux, soit en consentant à recevoir leur visite. Plus petit encore est le nombre de ceux qui osent confesser ouvertement leur foi en un Sauveur crucifié. C'est que vraiment ceux qui voudraient le faire rencontrent des obstacles presque insurmontables. Tout d'abord il s'agit pour eux de rompre avec des préjugés pour ainsi dire innés, et de briser les liens sacrés et doux de la famille et des anciennes amitiés. Ils doivent inévitablement s'attendre à voir l'affection de leurs parents et de leurs amis se changer en haine mortelle

et en mépris, dès le moment où ils déclareront leur foi en Christ. Du même coup ils perdent, cela va sans dire, leur part des aumônes qui arrivent des Juifs de l'étranger pour ceux de la Palestine. Eh bien! malgré tout cela, il en est chez qui la conviction de la messianité de Jésus est si ferme et si joyeuse qu'elle les élève au-dessus de toutes ces considérations, et cela sans aucune promesse ou perspective humaine de compensation matérielle. Il est clair que de notre côté, aussi longtemps que nous aurons un morceau de pain, nous le partagerons avec eux; grâce à Dieu, sur ce point tous les membres de notre église sont d'un même sentiment avec nous. Les Juifs en général sont pauvres, même très-pauvres, en Palestine. Tant qu'ils restent juifs leur misère est tolérable, étant adoucie par les aumônes des coreligionnaires du dehors. Mais s'ils viennent à se décider pour l'Evangile, leur misère à l'instant devient absolue, et c'est à nous alors d'y pourvoir. Aussi longtemps que ces convertis sont peu nombreux nous faisons notre possible pour les mettre à l'abri de la faim et de la nudité. Mais si ces conversions se multipliaient, elles nous mettraient dans le plus grand embarras".

„La Mission auprès des Juifs s'est vue forcée par la diminution de ses ressources de supprimer son collége hébreu et de restreindre considérablement sa maison de travail pour les prosélytes. Nous ne pouvons donc pas compter sur elle. De sorte que nous nous trouvons réduits à la pénible situation de devoir en quelque sorte redouter les succès dans notre œuvre. Mais comment nous résoudre à cela? Plutôt renoncer à notre œuvre que de l'accomplir avec ces craintes. Répandant la vérité qui sauve, nous devons partager la détresse de tous

ceux qui souffrent pour l'avoir reconnue et acceptée. En ce moment nous avons quatre candidats au baptême, qui reçoivent une instruction régulière et nous donnent de grandes espérances. Nous devrons pourvoir à leur entretien jusqu'à leur baptême et quelques mois encore après. Mais on nous en annonce d'autres, et nous devons nous attendre à voir arriver des familles entières. Nous nous trouverons alors dans une inextricable difficulté, à moins que tous ceux de nos frères en la foi qui en ont les moyens ne nous viennent en aide. C'est pourquoi je m'adresse à tous les chrétiens pour leur rappeler leur devoir. Car, dans la mesure où nous travaillons à faire annoncer l'Evangile aux Juifs, nous avons aussi devant Dieu l'obligation d'en accepter les conséquences, c'est à dire de pourvoir aux besoins temporels de ceux qui souffrent les plus dures privations précisément parce qu'ils ont embrassé la foi que nous leur avons apportée. Aussi serais-je tenté de vous adresser cette prière: Chers frères, abstenez-vous plutôt de faire annoncer l'Evangile aux Juifs, si, lorsqu'ils l'auront accepté et qu'ils seront dans le besoin, vous n'êtes pas décidés à faire autre chose que de leur dire: „Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez". (Jacq. II, 16).

Quelques années plus tard (octobre 1850 et 1851), l'évêque écrit: „Un grand obstacle pour les Juifs qui voudraient accepter l'Evangile, c'est la pauvreté et l'extrême misère, qui les retiennent sous la dépendance matérielle de leurs rabbins. Il en est de même des nombreux latins, grecs et Arméniens que nous voyons ici plus ou moins attirés vers la vérité. Presque tous sont pauvres et vivent des aumônes des couvents. Lorsque l'un d'eux se met sérieusement à lire la Bible, ou

envoie ses enfants dans nos écoles, ou assiste aux lectures bibliques dans la maison du colporteur Michaël, aussitôt le prêtre vient le menacer, et s'il ne fait pas sur le champ amende honorable, on le punit en lui retirant son logement; car presque toutes les maisons sont la propriété des couvents. C'est ainsi qne tout récemment (octobre 1851) deux familles ont été jetées sur le pavé parce qu'elle n'avaient pas consenti à brûler leurs Bibles."

Les lignes suivantes, tirées du rapport de novembre 1855, dépeignent une situation qui s'est souvent reproduite: „Une des grandes difficultés qui s'opposent aux progrès de l'Evangile, c'est l'extrême pauvreté du peuple. Car, quoique la moisson n'ait pas été mauvaise cette année, les vivres cependant sont très-chers, par suite de l'exportation du blé. Il en résulte que les Juifs, vivant presque tous des aumônes de plus en plus rares qu'ils reçoivent du dehors, sont le plus en souffrance".

„Des milliers d'entre eux ont cruellement souffert cet été et cet automme. Le cœur se serre quand on voit ces pauvres gens amaigris et qu'on entend ces pères et ces mères de famille raconter ce que eux et leurs enfants ont souffert. Le peu que nous pouvons faire pour eux est comme un grain de sable, d'autant plus que nos prosélytes et nos chrétiens indigènes ont droit les premiers à notre assistance. Il y a quelques jours un Juif vint tout malade m'amener une charmante petite fille d'environ huit ans, son enfant de prédilection, me priant de la recevoir pour toujours, afin qu'elle eût au moins du pain. Cette enfant suivait comme externe les leçons de notre école. Elle était donc plus ou moins

des nôtres, et je pus leur venir en aide. Mais tant d'autres viennent de tous côtés m'amener leurs enfants! „Il est bon de se confier dans le Seigneur et de ne point s'appuyer sur les hommes. Il vaut mieux se retirer vers l'Eternel que de s'assurer sur les principaux d'entre les peuples.“ (Ps. 118, 8, 9.) Mais les pauvres Juifs, qui dans leur aveuglement ont rejeté le Seigneur et qui continuent à le rejeter, ne peuvent pas se confier en lui; et de là leur incurable penchant à s'appuyer sur l'homme, bien que cette confiance ait si souvent tourné à leur confusion. Nos malheureux Juifs viennent d'en faire une fois de plus l'amère expérience. Ils avaient lu le printemps dernier à différentes reprises dans les journaux que sir Moïse Montefiore allait arriver à Jérusalem, apportant un secours de trente mille livres sterling. Cette nouvelle avait naturellement éveillé un ardent espoir. A plusieurs reprises on avait annoncé que sir Moïse arrivait, qu'il était en route entre Jaffa et Jérusalem, et aussitôt le chemin s'était couvert de Juifs et de Juives, allant à sa rencontre pour le saluer comme leur sauveur. Si, une fois arrivé, il s'était donné pour le Messie, tous ces gens l'auraient acclamé comme tel et se seraient rangés sous ses ordres. Leur attente était si pleine d'assurance que plusieurs en perdaient cette attitude suppliante qui leur est ordinaire, et qu'ils commençaient à élever la tête avec fierté et à regarder les autres avec mépris. Bien plus, je connais des familles pauvres qui donnèrent en ce moment-là le peu qui leur restait, dans la ferme conviction que sir Montefiore le leur rendrait au centuple. Quelle ne fut pas leur désappointement lorsqu'à son arrivée ils l'entendirent déclarer qu'il ne venait

pas cette fois comme les précédentes pour distribuer de l'argent, mais avec le projet de fonder des établissements, d'acheter des terrains et de fournir à ceux qui voudraient travailler les moyens de gagner leur vie! „Ce n'est pas ce qu'il nous faut! criaient ces Juifs; il nous faut du pain pour nos enfants, du pain aujourd'hui!" Quelques-uns seulement acceptèrent le secour pécuniaire de sir Montefiore, avec les conditions qu'il y mettait. La plupart refusèrent, et lorsqu'ils virent que toutes leurs prières étaient inutiles, que sir Montefiore refusait de lire leurs suppliques, et qu'il ne leur permettait pas de l'approcher pour mendier, alors ils furent pris d'un morne désespoir. L'un d'eux, ayant été frappé et jeté en prison pour avoir poussé trop haut ses cris de mendiant, plusieurs d'entre eux se mirent à comparer sir Montefiore avec les missionnaires. „Ceux-ci, disaient-ils, quand ils ne peuvent pas nous aider, écoutent du moins nos plaintes avec patience, mais lui ne veut pas même nous entendre." Sir Montefiore devait se sentir bien mal à l'aise; car il ne pouvait autrement que de voir cette profonde misère, empreinte sur les pâles visages d'un si grand nombre de ses coreligionnaires, et il n'était pas libre d'appliquer au soulagement d'un besoin momentané l'argent qu'il apportait. Il savait d'ailleurs par de précédentes expériences qu'ainsi distribué cet argent n'aurait été qu'un éphémère palliatif. Sir Montefiore est animé de bonnes intentions; il a les meilleurs plans pour l'établissement d'hôpitaux, d'écoles, d'ateliers et pour l'acquisition de terrains, dans le but de mettre les Juifs de Palestine en état de gagner leur vie. Mais quant à moi je ne puis attendre aucune réelle amélioration de leur état par ces moyens-là. Il

faut sonder plus avant pour atteindre à la racine du mal. Un courant plus ou moins inconscient, mais profond et puissant, d'impiété et d'immoralité, qui menace de tout engloutir et de changer tout en malédiction : voilà le mal. Et tout ce que nous pourrons faire ne sera jamais qu'un faible soulagement, parce que la volonté de Dieu, évidemment, est qu'ils se sentent malheureux aussi longtemps qu'ils persistent à le rejeter lui-même dans la personne de Jésus de Nazareth."

„Cette visite de sir Montefiore eut encore d'autres conséquences fâcheuses pour ces pauvres Juifs. Les amis ou parents de plusieurs d'entre eux ayant appris en divers pays par les journaux quelle somme d'argent sir Montefiore apportait en Palestine, leur envoyèrent au lieu de secours des félicitations sur le bonheur que cette visite à Jérusalem d'un des princes de la finance avait dû leur procurer. Ces jours derniers des Juifs venaient encore, je ne dirai pas les larmes aux yeux, mais dans un morne abattement, m'apporter de ces lettres de félicitations, en me suppliant de leur donner du pain pour leurs enfants. Telle est la situation des Juifs en ce moment et nous sommes à l'entrée de l'hiver!"

Dans le rapport du 6 novembre 1854: „Outre le contre-coup de la guerre, notre pays a eu à souffrir de deux fléaux: la peste, sous forme de vérole, et la disette. Le premier a enlevé l'hiver dernier environ dix-huit cents personnes, sur une population de dix-huit mille âmes. Tandis que ce fléau sévissait, la disette atteignait son plus haut degré, pendant les pluies de la dernière saison et la neige de mars. C'était un spectacle navrant que celui de tous ces êtres amaigris, tendant la main pour recevoir l'aumône."

„Or me demandera peut-être quel effet moral ces jugements de Dieu ont produit sur nos populations. Je répondrai, pour autant que j'en puis juger: aucun! Là où le sens moral a été aussi complétement émoussé qu'il l'est ici, par la superstition et l'immoralité, un châtiment de Dieu, bien loin de toucher les cœurs, de réveiller les consciences et de produire la conversion, ne sert au contraire, semble-t-il, qu'à mûrir les rebelles pour de nouveaux jugements. Seule la Parole de Dieu, s'adressant directement à l'individu, a le pouvoir de réveiller la conscience, de toucher le cœur et d'éclairer l'entendement, de manière à conduire le pécheur perdu à l'agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde".

„Pour ce qui concerne ce pays, je n'hésite pas à dire, (24 novembre 1857) qu'il est encore toujours sous le poids d'une malédiction. Non pas qu'il ne soit fertile en certains endroits et susceptible d'améliorations, s'il se trouvait en meilleures mains. Mais, quelle que puisse être d'ailleurs la bonne volonté personnelle du chef de l'empire ottoman, la malédiction qui pèse sur ce pays, c'est à la fois la tyrannie et l'incurie d'un mauvais gouvernement. Plusieurs contrées sont couvertes de ronces et d'épines, et habitées par une population impie, dont la misérable existence ne peut être améliorée par les saisons même les plus fertiles, comme l'ont été celles de l'an dernier. Chaque année le sang coule dans toutes les parties du pays. Cela vous donne une idée de l'état matériel et moral de la population".

2. *Mauvaise administration de la justice; hostilité des musulmans.* Par les lignes suivantes, que l'évêque Gobat écrivait le 21 mars 1849 au directeur de la Maison des Missions de Bâle, on pourra se faire une idée de

la justice à laquelle les chrétiens pouvaient s'attendre de la part du gouvernement turc. C'ètait à propos de la colonisation de la Terre-Sainte par des colons évangéliques : „Je ne puis que redire ce que j'écrivais il y a déjà quelques années au cher Spittler : quand même il n'y aurait aucune interdiction de la part du gouvernement, ni aucune difficulté pour l'acquisition du terrain, on ne pourrait songer à établir en Palestine une colonie, à moins qu'elle ne fût forte au moins de cinq cents hommes armés. Ce qui vient de se passer il y a environ trois semaines entre le Carmel et le village de Tantura, me convainc, et convaincra chacun, que mon opinion à cet égard est bien fondée. Il y a trois semaines un vaisseau vint échouer vis-à-vis de cet endroit, qui paraissait à Spittler si bien choisi pour une colonie. Des quatre-vingts à cent personnes qui étaient à bord, quelques-unes périrent; la plupart cependant purent se sauver et arriver sur des planches ou des débris du navire jusqu'au rivage. Même des coffres et diverses valeurs purent être sauvés. Mais les habitants de la côte accoururent, pillèrent ces naufragés, et, après leur avoir enlevé jusqu'à leurs vêtements, ils les abandonnèrent nus et épuisés à la pluie et au froid. Plusieurs en moururent; d'autres furent tués, parce qu'ils refusaient de se laisser enlever leur chemise. A l'un d'eux ils coupèrent un doigt pour s'emparer de l'anneau qu'il portait. Un gros moine, qui ne se montrait pas assez prompt à livrer son argent, eut un bras cassé. Le gouverneur de Kaifa, il est vrai, fit saisir quelques-uns de ces brigands, mais il les relâcha dès le lendemain contre un présent, et lorsque, sur l'interpellation du consul, la justice fut arrivée de Beyrout sur les lieux, les pillards avaient

eu le temps de cacher leur butin, et les coupables de se mettre à l'abri d'une enquête. Et c'est dans un tel voisinage qu'on voudrait établir sans protection nos bon et simples paysans allemands. Sans doute ils ne seraient pas pillés et maltraités tous les jours, mais ils n'auraient pas un seul jour de sécurité, à moins, comme je l'ai dit, qu'ils ne fussent bien armés et assez forts pour se défendre. Mais, dira-t-on, il faut y aller avec foi; le Seigneur pourra bien les protéger! Oui; seulement il est aussi écrit: Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu".

Rapport du 24 novembre 1855. „En ce moment, la tranquillité régne dans le pays; mais pendant l'été des troubles très-graves ont agité la Galilée, les montagnes de Samarie et le district d'Hébron. Le sang a coulé; des crimes ont été commis. Et tout cela est la conséquence d'une mauvaise administration, ou plutôt de la faiblesse du gouvernement; car on pense généralement que ces troubles sont suscités par une influence étrangère. Ces circonstances, jointes à la guerre et aux bruits de guerre, ne peuvent naturellement qu'entraver l'œuvre de l'évangélisation dans le pays. Le fait suivant achevera de donner l'idée de la manière dont les provinces sont gouvernées: Quelques escarmouches accompagnées de pillage avaient eu lieu en Galilée, dans les montagnes de Samarie, aux environs de Naplouse et dans la plaine de Gaza; mais dans deux de ces occasions les parties avaient eu le bon sens de finir par s'accorder, une fois même avant que le combat se fût livré. Que fit là-dessus notre pacha maintenant défunt? Il fit mettre en prison les chefs des deux partis, pour avoir conclu la paix sans son intervention".

3. Funeste influence de la politique européenne. Nous avons déjà vu cette politique à l'œuvre dans les évènements des années 1840 et suivantes; nous la retrouvons dans les suites de la guerre de Crimée. Les résultats de cette guerre, qui avait coûté tant de sacrifices, furent consignés dans deux documents, le hatti humayum, ou décret, signé par le sultan le 26 janvier 1856, et le traité de Paris du 30 mars de la même année. La conférence des diplomates français, anglais et autrichiens, dans laquelle lord Stradford joua le principal rôle, avait tracé le projet de ce décret, que le sultan, dans la dépendance où il se trouvait alors des puissances occidentales, avait dû accepter, et qui garantissait aux chrétiens dans l'empire ottoman entière liberté de conscience, éligibilité à tous les emplois du gouvernement, en un mot, égalité de droits civils avec les sujets mahométans. Des tribunaux mixtes, composés de juges chrétiens et de juges mahométans, étaient établis pour régler les difficultés entre mahométans et chrétiens. En revanche les chrétiens étaient astreints au service militaire.

On pensait par des réformes de ce genre avoir transformé du coup l'empire turc en un état moderne, et avoir fondu en une harmonieuse unité et en une paisible combourgeoisie les diverses nationalités et religions de l'empire ottoman. Fictions grandioses, à la réalisation desquelles aucune personne connaissant le veritable état des choses, et probablement les diplomates eux-mêmes, ne pouvait croire.

A la suite du décret venait le traité de Paris, dans lequel de leur côté les gouvernements de l'Autriche, de la France, de la Russie et du Piémont, prenaient l'ob-

ligation de protéger et de maintenir l'existence et l'indépendance de l'empire ottoman. Le traité de Paris, mettant en relief la haute valeur (!) du „décret", contenait cette clause grave: „en aucun cas les dites puissances n'auront le droit d'intervenir dans les affaires du sultan, dans les relations avec ses sujets, ou dans l'administration intérieure de son empire". Le protectorat de la Russie sur les chrétiens de l'église grecque était aboli, et remplacé par un protectorat général des puissances européennes sur les diverses dénominations chrétiennes disséminées dans l'empire turc. Mais ce dernier protectorat était annulé d'avance par l'impossibilité, acceptée par les puissances européennes, de toute intervention quelconque de leur part. Ainsi les pompeuses promesses d'améliorations et d'une situation assurée pour les rajahs se trouvaient n'être qu'un leurre, grâce à cette clause malheureuse par laquelle les puissances avaient trouvé à propos de se lier unanimement les mains.

L'évêque Gobat fut de ceux qui ne se laissèrent pas tromper un instant par l'illusion des garanties diplomatiques; et son rapport de l'anné 1857 montre qu'en effet la situation, bien loin d'être améliorée, ne fit dès lors qu'empirer. Cette rude guerre, entreprise dans le but de protéger la Turquie, produisit sur les dispotions des musulmans le plus fâcheux effet. Leur orgueil fut considérablement augmenté par la signification qu'ils pouvaient prêter à des événements qu'on résumait à Stamboul à peu près comme suit: le ghiaour de Moscou a eu l'audace de menacer le padischah. Le calife ordonna alors à ses vasseaux, le ghiaour d'Angleterre et le ghiaour de France, de venir combattre celui de Russie. Ils obéirent et vinrent chasser ce dernier.

D'autre part, des musulmans plus perspicaces comprirent que ces derniers événements avaient mis au jour des symptômes non équivoques de l'irrémédiable décadence de l'empire turc, et cette découverte ne fit que les exaspérer. „Si les étrangers doivent prendre possession de notre pays, disaient-ils, eh bien! faisons en sorte qu'ils n'y trouvent qu'une solitude dévastée". Des chrétiens clairvoyants avaient prédit que la proclamation dans l'empire turc de l'égalité de droits entre les musulmans et les chrétiens serait le signal de sanglantes révoltes, et cela se réalisa. Tandis qu'en plusieurs lieux le décret resta ignoré et les chrétiens dans le mépris et l'oppression, ce fut sa proclamation qui provoqua à Naplouse ce soulèvement que nous verrons plus loin. Et dans des cas semblables les consuls européens avaient moins que jamais le droit de réclamer des dédommagements en faveur des chrétiens; car, la séparation entre l'église et l'état ayant été statuée (sur le papier), les consuls, en leur qualité d'employés civils, n'avaient aucun droit à intervenir dans des affaires religieuses.

Le décret reconnaissait aux chrétiens la qualité de témoins devant les tribunaux, même contre des musulmans. Mais dans la pratique le cadi mettait le Coran au-dessus du décret et ne tenait aucun compte de ce dernier. D'après le décret, un converti qui réclamait le baptême ne pouvait plus être traduit devant les tribunaux et condamné à mort; mais dans la pratique le premier musulman venu pouvait impunément l'assommer dans la rue. Enfin, si dès lors quelques progrès ont néanmoins été réalisés, ce n'est pas aux firmans, ni au gouvernement de la Porte, qu'ils sont dûs, mais simplement aux relations des occidentaux. Le „décret" n'y

est pour rien, et la politique européenne, qui avait peut-être l'intention d'intervenir dans les affaires de l'Orient d'une façon avantageuse pour le christianisme, n'y a exercé en réalité qu'une funeste influence.

CHAPITRE X.

Les efforts de l'évêque protestant.

Dans un champ aussi vaste, et aux prises avec une situation aussi difficile, on ne pouvait espérer des résultats sérieux qu'au prix de grands efforts. Les moyens ordinaires d'évangélisation ne suffisaient pas; il fallait trouver, créer, des moyens spéciaux, en rapport avec les exigences particulières du champ de travail. Comment distribuer les Saintes-Ecritures parmi des populations qui ne savent pas lire? Comment atteindre des gens prévenus, musulmans, catholiques romains et catholiques grecs, pour qui le prédicateur de l'Evangile est un hérétique, dont le contact les souille devant Dieu et les compromet aux yeux des hommes. Avant de répandre la Bible il fallait la faire connaître, et cela ne se pouvait qu'au moyen de colporteurs, non pas vendeurs, mais lecteurs de la Parole de Dieu; il fallait apprendre à lire aux adultes et surtout aux enfants, et pour cela ouvrir des écoles. Puis, comme on n'arrive aux besoins de l'âme qu'en tenant compte de ceux du corps, surtout chez des populations où la misère retient les gens courbés vers la terre, il fallait s'occuper des nécessités matérielles, établir une maison de travail pour les prosélytes, un hôpital pour les malades. Enfin,

comme en Orient les femmes vivent retirées et ne peuvent guère être atteintes que par des femmes, une maison de diaconesses devenait nécessaire. C'est à créer tout cela que nous allons voir les efforts de l'évêque s'appliquer.

Mais avant tout, mentionnons les moyens ordinaires. Dès la première année de l'activité de l'évêque Gobat à Jérusalem trois cultes évangéliques avaient lieu chaque dimanche dans la ville sainte: deux en anglais, la langue parlée ou comprise par le plus grand nombre des membres de la congrégation, même des prosélytes; et un en allemand, auquel assistaient souvent des ouvriers en passage; enfin, chaque matin, un culte en hébreu. Tous, cultes en esprit et où la présence du Seigneur se faisait sentir. Dans une lettre au roi de Prusse, du 30 juillet 1850, Gobat disait: „Nous n'avons maintenant que deux services religieux par dimanche: l'un, le matin, en anglais; l'autre, l'après-midi, en allemand. Celui-ci compte en moyenne quarante assistants. Chaque premier dimanche du mois les deux auditoires se réunissent pour prendre la sainte Cène en commun à l'issue du service anglais. Les paroles qui accompagnent l'offre du pain et du vin sacrés sont prononcées dans la langue du communiant, anglais, allemand, français, italien ou arabe; et cette variété de langues, bien loin de nuire à l'édification, y ajoute."

Colporteurs et lecteurs bibliques. Nous lisons dans le rapport de l'évêque Gobat de novembre 1871: „Déjà pendant mon séjour de quelques mois dans ce pays en 1827 j'avais été frappé de l'ignorance, de la superstition et de la triste existence des habitants de la Terre-Sainte. Aussi, dès que j'y fus ramené, me pré-

occupé-je de faire pour eux tout ce qui serait en mon pouvoir. Mais lorsque je voulus me mettre à l'œuvre les instruments faisaient absolument défaut. Pourtant je rencontrai un homme qui, possédant une Bible depuis quelques années, était arrivé par sa seule lecture à la comprendre et à l'aimer. Je l'engageai comme colporteur et l'envoyai dans l'hiver de 1847 à 1848 parcourir le pays comme lecteur biblique. Il reçut de tous côtés un bon accueil, parce que les préventions n'étaient pas encore en éveil. Partout où il arrivait, dans les villes ou les villages, sur la place publique ou sur le chemin, dans les tentes même des bédouins, on se rassemblait autour de lui, on l'écoutait avec plaisir, parfois avec émotion, et souvent ceux qui savaient lire lui achetaient le saint volume. Outre ce lecteur biblique pour les Juifs de Palestine, j'en avais deux pour les chrétiens : l'un, itinérant; l'autre, demeurant à Jérusalem et me servant de secrétaire. Ce dernier réussit à amener un prêtre à la connaissance et à l'acceptation de la vérité, et par ce prêtre il parvint à en atteindre beaucoup d'autres, qui se mirent à sonder les Ecritures. L'autre, tout en visitant les chrétiens, eut à Schefa-Amar, près d'Acre, d'intéressants entretiens avec des Juifs, qui n'avaient jusque là jamais rencontré de missionnaire. Le champ était mûr pour la moisson et les prêtres dormaient. Voyant cela, j'écrivis à la Société anglicane des Missions de m'envoyer des ouvriers. Mais trois années s'écoulèrent dans l'attente; et lorsque les trois missionnaires arrivèrent, il leur fallut apprendre la langue du pays. Dans l'intervalle j'avais ouvert à Naplouse, à Nazareth et ailleurs, des écoles, autour desquelles, comme à Jérusalem, se groupaient quelques prosélytes. Dès que

ces trois missionnaires possédèrent assez la langue, je leur assignai à chacun l'une de ces trois villes comme principale station. Le missionnaire Klein se fixa à Nazareth, l'évêque Bowen à Naplouse, et le Dr. Sandreczki à Jérusalem. Tel fut le faible commencement de la Mission parmi les indigènes de la Palestine. Mais à ce moment les hiérarchies romaines et grecques étaient sorties de leur sommeil, et elles commencèrent aussitôt contre notre oeuvre une opposition dont nous parlerons plus loin."

Ecole de Jérusalem. „Je disais il y a un an (dans le rapport de novembre 1847) que j'étais sur le point de fonder à Jérusalem une école, une sorte d'asile pour les enfants pauvres, dont je confierais le soin, tant au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel, à une dame anglaise, fort bien qualifiée. Cette école s'est ouverte effectivement le 10 novembre 1847 avec une dizaine d'enfants des deux sexes. A l'heure qu'il est (octobre 1848) nous avons sur notre liste les noms de vingt-six enfants, mais dont dix-huit seulement fréquentent l'école. C'est que, si d'un côté les parents juifs sont heureux de pouvoir faire donner quelque instruction à leurs enfants, de l'autre les rabbins voient de mauvais oeil notre école et obligent autant qu'ils le peuvent les parents à en retirer leurs enfants. Mais comme cela se fait malgré ceux-ci, j'espère que l'impression qu'ils emportent de l'école portera ses fruits. De ces dix-huit enfants, quatre appartiennent à des parents chrétiens, neuf à des prosélytes, les autres à des Juifs. Ce n'est pas chose facile que de leur donner le goût de l'ordre et l'habitude de l'obéissance; néanmoins leurs progrès sont satisfaisants.

Nous n'avons pu avoir jusqu'ici comme élèves internes que des jeunes filles, et jamais plus de cinq à la fois, parce que les Juifs répugnent à laisser leurs enfants se nourrir des mets des chrétiens. Cependant nous donnons le diner aux garçons pour les avoir toute la journée sous notre surveillance, et aussi parce qu'ils sont presque tous pauvres."

L'année suivante (1849) l'évêque écrivait: „L'école prospère au delà de ce qu'on pouvait espérer. La maladie de l'excellente institutrice menaçait, il est vrai, d'en entraver la marche; mais l'arrivée d'une aide nous permet de croire que l'école continuera d'être en bénédiction à maint agneau égaré de la maison d'Israel ou d'autre nation. Le nombre des enfants admis jusqu'ici s'élève à cinquante; pendant ces derniers mois la fréquentation a été de vingt-neuf en moyenne. Presque tous ces enfants sont d'origine juive, et nous constatons avec joie chez plusieurs d'entre eux l'influence salutaire de l'Esprit et de la grâce; presque tous font de réjouissants progrès dans la connaissance de la Parole de Dieu."

Cette école continuait ainsi depuis quatorze ans sa marche encourageante lorsque de douloureux évènements vinrent y apporter des modifications et un nouveau développement. „A la suite des massacres des chrétiens du Liban (en 1860) je fus souvent et instamment prié, dit Gobat dans son rapport de 1863, de recevoir dans mon école des orphelins dont les parents avaient été égorgés par les Druses ou par les musulmans. La détresse était grande, le besoin urgent. Je me décidai à transformer mon école en un orphelinat, où se trouvent maintenant quarante enfants, dont l'entretien et l'instruction sont

Orphelinat de Gobat. — Cimetière protestant à Jérusalem.

entièrement à ma charge. Mais les avantages qu'il y a à avoir ces chers enfants constamment sous nos yeux et sous l'influence non contrecarée d'un maître chrétien, sont si grands et si évidents que j'ose croire que ceux d'entre les anciens bienfaiteurs de mon école qui ont à coeur le bien temporel et éternel de ces chers enfants continueront à l'orphelinat le secours financier qu'ils accordaient à l'école. Outre les orphelins, seize à vingt autres enfants de diverses langues et nationalités reçoivent les leçons de cette école, où déjà six de mes maîtres et sous-maîtres se sont formés.

Ecole de Naplouse. En 1847, à la suite des visites d'un simple et fidèle Arabe converti, employé comme colporteur et lecteur biblique, plusieurs hommes de Naplouse s'étaient mis à lire et à étudier ensemble la Parole de Dieu. Au printemps suivant ils vinrent à Jérusalem pour assister aux cultes de la semaine de Pâques dans l'église de l'évêque Gobat. Ils s'en retournèrent sans mot dire; mais celui-ci, quelques semaines après, reçut une lettre signée d'une dizaine d'entre eux, qui déclaraient vouloir à tout prix se détacher de l'église grecque, ou, comme ils s'exprimaient, de l'église du patriarche, et se constituer en église évangélique avec la Parole de Dieu pour base et pour autorité. Gobat leur répondit qu'il était prêt à faire tout son possible pour les aider dans leur étude de la Parole de Dieu et pour les faire progresser dans la connaissance de la vérité, mais qu'il ne pouvait pas donner sa sanction à leur sortie de l'église grecque. Il leur conseillait de persévérer à faire de la Bible lue avec prière la règle de leur conduite et de demeurer ainsi dans leur église jusqu'à ce qu'ils en fussent chassés.

Après avoir échangé quelques lettres avec eux il leur envoya un missionnaire, accompagné de son propre secrétaire, le lecteur biblique de Jérusalem. Ces deux envoyés trouvèrent des gens pleins de bonne volonté, mais se sentant eux-mêmes encore fort peu avancés dans la connaissance de la vérité. Plusieurs chefs de famille, représentant soixante-dix âmes, sur un chiffre total de quatre cents chrétiens grecs que comptait Naplouse, avaient signé la promesse de persévérer ensemble dans leur attachement aux Saintes Ecritures et de travailler de tout leur pouvoir à procurer à leurs enfants une éducation basée sur les principes de la pure Parole de Dieu. Ces chefs de famille assuraient que bien d'autres personnes encore étaient dans ces mêmes sentiments, mais que, par prudence, on n'avait pas cru devoir demander leur signature.

Bientôt après l'évêque reçut une pétition conçue dans un véritable esprit de soumission chrétienne, dans laquelle douze pères de famille lui déclaraient vouloir suivre son conseil et demeurer dans leur église, mais le priaient d'autant plus instamment de leur fournir le moyen de donner à leurs enfants cette éducation biblique dont il sentaient si douloureusement pour eux-mêmes la privation. Ayant mûrement pesé toutes ces considérations, Gobat se décida à acheter à Naplouse une maison suffisamment spacieuse pour y loger la famille d'un instituteur et y ouvrir une école. Il y installa un jeune homme intelligent et bien qualifié, originaire de Nazareth, mais déjà domicilié à Naplouse, et lui remit la direction de l'école, sous le contrôle de deux des plus influents de ces pères de famille. En même temps il se faisait donner par le pacha de Jérusalem et par le gouverneur

de Naplouse l'engagement écrit de protéger l'école et ses directeurs, l'instituteur et les deux préposés. Cette mesure de prudence se trouva bientôt justifiée, car, dès que l'ouverture de cette école fut annoncée, l'agent-correspondant de l'évêque fut cité en justice, et accusé de comploter avec les étrangers. A ce grief un cheik influent ajouta encore celui d'avoir blasphémé contre la doctrine de Mahomet. L'affaire menaçait de prendre une mauvaise tournure, et le pauvre instituteur s'attendait déjà à être condamné à mort, lorsque le gouverneur, averti par le pacha de Jérusalem et par l'évêque, intervint, et, devant le tribunal, somma le cheik de citer sur le champ ses témoins. — „Je vais les chercher," dit le rusé cheik. „Du tout!" répliqua le gouverneur; „tu irais payer quelques mauvais drôles pour les faire parler. Il n'en sera pas ainsi. Tu vas nous nommer tes témoins et nous les entendrons avant que tu te sois rencontré avec eux." Le cheik confondu avoua qu'il avait menti, et le gouverneur l'obligea à baiser la barbe du chrétien et à lui demander pardon. La cause ainsi gagnée, l'école s'ouvrit le 5 septembre 1848, avec vingt-un enfants. A la fin du mois suivant elle en comptait vingt-cinq. Mais pour tout cela son existence n'était pas encore assurée, ni ses adversaires désarmés.

Dès le dimanche suivant, une excommunication majeure (aggravée de malédiction) fut lancée dans l'église, de la part du patriarche grec, contre tous ceux qui enverraient leurs enfants à l'école anglaise. En même temps ces parents étaient avertis que, même si plus tard ils venaient à se repentir de leur action, jamais ils ne pourraient être réconciliés avec l'église. Le patriarche, qui n'entendait pas la langue arabe dans laquelle était

rédigée cette excommunication, savait-il bien ce qu'on lui faisait dire? Gobat en doute et se demande pourquoi le dit patriarche n'apprenait pas la langue du troupeau qu'il était chargé de paître. Cette excommunication, dirigée en réalité contre le Parole de Dieu, sur laquelle était basé l'enseignement de l'école, produisit un effet tout différent de ce qu'on en attendait. Car, dès le jour suivant, plusieurs personnes se joignirent à ceux qui avaient pris l'initiative de cette école et leur amenèrent leurs enfants.

Sur ces entrefaites le choléra éclata à Naplouse; les communications avec l'évêque furent un moment interrompues. Mais la marche de l'école ne le fut pas, malgré la mort de deux des pères de famille, du père de l'instituteur, et de quelques élèves. Plusieurs habitants des montagnes de Samarie quittèrent leurs villages pour venir s'établir à Naplouse, s'associer à ce noyeau de chrétiens bibliques et envoyer leurs enfants à cette école chrétienne. Rien d'étonnant à ce que des demandes de Bibles arrivassent fréquemment de Naplouse à l'évêque protestant de Jérusalem.

On comprend que dans de telles conjonctures la scission entre l'église orthodoxe grecque et les promoteurs de cette école était inévitable. Le 5 mai 1850 Gobat écrivait à son ami, le Dr. Barth à Calw: „Tout continue à bien marcher à Naplouse, mais la rupture avec l'église grecque n'est plus bien éloignée. A Noël dernier les gens étaient sur le point de la consommer et de se constituer en église protestante, parce que les prêtres voulaient contraindre tous ceux qui communieraient à se prosterner devant une image et à la baiser. Ils s'y refusèrent et furent exclus de la communion. Mais leur évêque

ayant blâmé, non pas l'adoration des images, mais les prêtres qui voulaient l'imposer, tout reste provisoirement au même état." Un peu plus tard, en octobre de la même année, Gobat écrit dans son rapport annuel: „Mon école de Naplouse est toujours prospère, en bénédiction aussi bien aux parents qu'aux enfants. Je suis heureux, ajoute-t-il, de pouvoir consigner ici un témoignage indirect, mais d'un grand prix pour moi, au sujet de cette oeuvre. Quelques moines grecs traitaient récemment les Anglais d'hérétiques. L'évêque grec, dans le diocèse duquel se trouve Naplouse, les en reprit et, en présence de quelques autres évêques et d'un grand nombre de moines, ne craignit pas de déclarer qu'il y a deux ans, lors de l'ouverture de l'école, il avait eu de mauvais soupçons et de fortes préventions à l'égard de cette oeuvre, mais que dès lors, ayant soigneusement observé toutes mes démarches, directes et indirectes, il était maintenant convaincu de la loyauté de mes intentions et de mon sincère désir de faire du bien. Et du bien, ajoutait-il, a été réellement accompli à Naplouse. Ses collègues l'accusant alors d'être un demi-protestant, il leur répondit: Vous me dites cela à tître d'injure; je le prends pour un tître d'honneur."

Au bout de vingt-deux ans de travail Gobat dit dans son rapport de l'année 1870: „Mon œuvre missionnaire à Naplouse, commencée en 1848, continuée par l'évêque Browen dès 1854, n'est pas très-réjouissante en ce moment, bien que dirigée par un pieux catéchiste, Mr. Fallscheer, élève de Chrischona, qui surveille cinq écoles, à Naplouse et dans trois autres localités. Depuis qu'un certain Johannah el Karry, Arabe né dans l'église grecque et qui se donnait en Angleterre pour le fils d'un chef

musulman, a été envoyé ici il y a trois ans par la Mission-Unie (christliche Unions-Mission), tout progrès a été arrêté, parce que l'union qui n'avait cessé de régner jusque là dans la petite communauté protestante a été détruite. Maintenant qu'il a brûlé toute sa poudre, il s'est réconcilié avec M. Fallscheer au printemps dernier, et, par cette réconciliation, il a trouvé le moyen de faire entrer son frère dans le conseil de la ville comme représentant des protestants, ce qui est un poste non seulement honorable, mais surtout très-lucratif pour un homme vénal. Quant à Johannah lui-même il accompagne dans ses visites le médecin envoyé par la même société et il lui sert d'interprète. La communauté est en paix, mais la vie spirituelle n'est pas réjouissante. Les écoles toutefois sont toujours dans un état prospère."

Enfin, pour terminer ici ce qui concerne ces écoles, voici comment l'évêque s'exprime dans l'un de ses derniers rapports, celui de 1873: „Il me reste à donner quelques communications sur cette partie de mon oeuvre qui est sous ma seule direction et aux dépenses de laquelle je pourvois seul, à l'aide des dons qui me sont remis. Elle comprend dix écoles, plus mon orphelinat de Jérusalem. La masse du peuple est comme abâtardie, matériellement et moralement ruinée par l'oppression du gouvernement turc, de sorte que, à peu d'exceptions près, les gens, même quand ils en auraient la volonté, n'ont décidément par le moyen de pourvoir à l'éducation de leurs enfants. Le nombre des enfants élevés en Palestine dans les écoles protestantes se monte à environ quatorze cents. A côté des écoles et des instituteurs, j'entretiens quatre missionnaires consacrés, trois catéchistes et mon secrétaire arabe."

Hôpitaux. Un des premiers besoins qui s'étaient imposés à Gobat dès son arrivée avait été celui de soulager les misères physiques d'une population pauvre et souffreteuse, et l'un de ses premiers soins, la création d'un hôpital. Il en parle en ces termes dans son rapport d'octobre 1848: „L'hôpital pour les Juifs continue d'être un précieux secours et une bénédiction pour un grand nombre d'entre eux. Nous l'avons cette année organisé de telle sorte qu'il pourra être pour bien des fils et des filles d'Abraham, en outre du soulagement corporel, une source de bénédictions spirituelles.“ L'année suivante il dit (novembre 1849): „Dans notre hôpital pour les Juifs le Nouveau-Testament se trouve dans chaque chambre à la libre disposition des malades. Plus que cela, nous avons eu l'année dernière chaque jour des prières, auxquelles les malades pouvaient tous prendre part. Et cela n'a pas diminué le nombre de nos patients. Deux d'entre eux ont demandé à être instruits dans la vérité chrétienne.“

Dans le courant de l'année 1850 une nouvelle branche d'activité s'ouvrit. Depuis de longs mois une épidémie sévissait, et il n'était presque pas de famille qui n'eût quelqu'un de ses membres dangereusement malade, et l'on ne pouvait trouver nulle part d'infirmier ou de garde-malade. Gobat s'était adressé au pasteur Fliedner de Kaiserswerth et l'avait prié de lui envoyer deux diaconesses pour soigner les malades et visiter les femmes des prosélytes. En avril 1850, M. Fliedner arriva lui-même, amenant quatre diaconesses, dont deux devaient être entretenues par des comités de dames de la Prusse, et les deux autres par l'évêque. *La maison de ces diaconesses* devint un hôpital pour les malades qui

réclamaient des soins particuliers. En outre elles visitaient les pauvres, particulièrement les femmes, celles des prosélytes de la communauté protestante et celles qui manifestaient quelque désir d'être instruites de la vérité, les aidant en toutes choses de leurs conseils, lisant et priant avec elles. „J'attends beaucoup de bien de leur activité parmi nous, dit Gobat, car leur attitude calme, humble, bienveillante et foncièrement chrétienne doit faire impression sur le coeur et la conscience de bien des gens, juifs ou autres."

Hôpital pour les lépreux. Mais la plus triste des maladies, c'est la lèpre; si triste et si désespérante, qu'à peine songe-t-on à apporter quelque soulagement aux malheureux qui en sont affligés, tant on est sûr d'avance de l'inutilité de tous les efforts. Mais si le mal physique est humainement invincible, le soulagement moral n'est pas impossible, et il est d'autant plus précieux chez les pauvres lépreux quand une fois on en est venu à songer à eux et que l'on a trouvé dans l'esprit de Christ, esprit de foi et de dévouement, le courage de les approcher et de vivre avec eux. C'est ce que nous rencontrons chez l'évêque Gobat. Son intérêt actif pour cette catégorie de malheureux s'exprime dans une lettre de remerciements à une généreuse bienfaitrice de cette oeuvre, Mme. de Kessenbrink-Aschenraden, en février 1877.

„Ma joie a été grande, dit-il dans cette lettre, en apprenant par vous, Madame, quel vif intérêt l'évêque La Trobe porte à notre asile de lépreux. Pour moi je considère cet asile, quoiqu'encore bien humble, comme une des plus importantes oeuvres confiées par la Providence divine aux disciples de Jésus; et le succès qui

l'a accompagnée jusqu'ici l'a comme marquée du sceau de l'approbation spéciale du Seigneur, et nous est le gage de bénédictions plus grandes encore qu'il veut répandre sur ces pauvres malheureux, dignes de la plus profonde commisération. Et pourtant, lorsqu'on les voyait accroupis sur la terre et mendiant devant la porte de Jaffa, personne, parmi les passants que la crainte de la contagion tenait éloignés, n'avait l'idée de s'apitoyer sur le sort de ces malheureux, jusqu'à ce que vous leur tendîtes votre main secourable. Et lorsqu'ensuite, par vos soins, une maison eût été construite pour eux, pourvue de tout ce qui pouvait contribuer à leur bien-être, et que des mains amies se tendirent vers eux pour les y introduire, ils ne pouvaieut croire qu'on leur voulût réellement tant de bien; ils se refusaient à approcher de la maison, craignant qu'il n'y eût de la part de leurs bienfaiteurs anguille sous roche, tellement ils avaient perdu toute confiance en leurs semblables. En vain ma fille (maintenant Mme. Rappard de Bâle) les avait visités mainte fois et réunis autour d'elle dans leurs huttes pour leur apporter la Bonne Nouvelle et leur parler affectueusement. Ils l'avaient considérée comme une exception dans le reste de l'humanité et l'auraient volontiers adorée, montrant par là combien ils étaient capables de sentir et d'apprécier la charité chrétienne. Et ceci, ils le savent encore. Car si les lépreux ont témoigné d'abord quelque crainte à entrer dans l'asile, on voit maintenant qu'ils savent reconnaitre la charité et le dévouement de M. et Mme. Tappe à leur égard. Il faut dire aussi que ce cher directeur et sa femme semblent avoir été préparés tout exprès par le Seigneur pour leur tâche exceptionnellement difficile.

Car ils en remplissent les devoirs avec une fidélité, une patience, un tact, une charité, un dévouement sans bornes, de sorte que, non seulement les malheureux objets de leurs soins sont plus heureux et contents qu'on n'aurait cru qu'il fût possible de l'être dans leur état, mais encore la réputation de l'asile s'étend au loin, tellement qu'il se présente beaucoup plus de lépreux demandant l'entrée que la maison n'en peut contenir. Avec le secours fourni par quelques amis chrétiens on va prochainement ajouter une aîle à l'édifice, afin de pouvoir augmenter le nombre des malades, qui est seulement de dix-huit. Malheureusement il restera encore toujours des lépreux pour lesquels il n'y aura pas de place.

„Bien que l'asile soit sous la direction d'un habile médecin, on ne peut guère espérer la guérison de ces malades. Aussi notre but est-il principalement d'adoucir autant que possible leurs peines et de les conduire au céleste médicin, qui veut guérir et sauver leurs âmes. C'est dans ce but que nous avons choisi un jeune homme du pays, formé dans mon école, et qui va les visiter une fois chaque semaine, leur lire la Parole de Dieu et prier avec eux. Si nous ne pouvons pas dire que nous ayons obtenu des conversions, du moins est-il certain que la Parole de Dieu fait impression sur eux, surtout sur les lépreux chrétiens. Oh! puisse notre prière être exaucée! Puisse le Seigneur bénir tellement les soins fidèles du cher frère Tappe envers eux, que beaucoup de ces pauvres malheureux trouvent dans le royaume de Dieu la guérison et le bonheur qui leur ont été refusés sur la terre!“

Atelier industriel. „Le 2 décembre 1848 fut inaugurée sous de très-favorables auspices une maison de travail,

maintenant dirigée par l'un de nos prosélytes, qui a été instruit dans notre collège hébreu. On admet dans cette maison les Juifs qui, déjà persuadés que Jésus est le Messie, ont besoin cependant d'une instruction plus complète. Ils y sont logés, nourris, vêtus, pendant tout le temps que dure leur instruction jusqu'à leur baptême, et même plus tard encore, jusqu'à ce qu'ils aient appris un métier qui les mette en état de gagner leur vie. Pendant le jour ils travaillent, suivant l'état qu'ils choisissent, sous un maître tailleur, cordonnier, horloger, orfèvre etc., et le soir ils reçoivent des leçons d'écriture, de lecture, d'anglais, d'allemand (la plupart étant des Juifs allemands), d'arithmétique et surtout des leçons bibliques. Ce séjour et cet apprentissage leur sont doublement utiles, pour les éclairer, les affermir dans la foi, et les soustraire à la dépendance des Juifs quant à leurs moyens d'existence."

CHAPITRE XI.

Opposition de la part des Juifs, des Musulmans, des chrétiens grecs, etc.

Si en tout temps et en tout pays une œuvre d'évangélisation sérieuse a rencontré non seulement des difficultés, mais une opposition plus ou moins ouverte et quelquefois acharnée, on pouvait s'attendre, d'après ce que nous avons vu de la situation générale, religieuse et politique, des pays de l'Orient, à ce que l'œuvre de l'évêque Gobat ne s'y accomplirait pas sans opposition. Elle en a rencontré en effet, et de tous côtés, même de

la part de gens qui semblaient devoir être des premiers à l'encourager et à la soutenir.

Nous avons déjà vu, à propos de la sujétion des habitants de la Terre-Sainte, soit à l'égard du gouvernement turc, soit comme Juifs à l'égard des rabbins, soit comme chrétiens grecs ou romains à l'égard des prêtres et de la hiérarchie écclésiastique, que les vieilles outres, plus elles sont près de se rompre par la fermentation du vin nouveau, plus elles se refusent à en recevoir. Nous avons vu comment les rabbins punissaient par la privation de toute ressource matérielle les Juifs qui se tournaient vers l'Evangile; comment les mahométans se tenaient fermés et hostiles envers cette doctrine, par eux détestée et honnie; enfin comment les prêtres en général étaient prompts à lancer les foudres de leur excommunication contre la Bible et ceux qui prenaient plaisir à la lire, la méditer et la mettre en pratique.

Il nous reste à montrer jusqu'où allait, dans toutes ces directions et dans d'autres encore, l'opposition presque toujours haineuse à l'œuvre éminemment évangélique de l'évêque Gobat en Palestine.

Mais commençons par l'écouter tout d'abord lui-même sur ce douloureux sujet. Nous ne pouvons mieux faire, pour nous préserver de sentiments amers et peu charitables à l'égard de ses ennemis, que de nous inspirer de sa mansuétude et de sa charité chrétiennes. Pénétrer jusqu'au fond des choses, jusqu'aux causes secrètes des évènements, et en même temps les voir de haut, c'est le moyen de les dominer et de ne pas s'en laisser abattre.

Gobat commence sa lettre circulaire aux chrétiens d'Europe, du 30 octobre 1851, par ces paroles: „Je ne peux mieux rendre mes impressions en commençant ce

cinquième rapport annuel, que par ce passage du prophète Esaïe (49, 4) : „Je disais : j'ai travaillé en vain, j'ai usé mes forces pour rien ; et pourtant ma cause est devant le Seigneur et ma charge me vient de lui.“ Pour ne rien dire des combats intérieurs qu'ont à soutenir tous les disciples de Christ dans leur pélérinage vers la patrie céleste, nous avons eu l'année dernière à souffrir d'une désespérante indifférence, et avec cela de pénibles tracasseries de la part de personnes desquelles on aurait attendu mieux ; enfin nous rencontrons de différents côtés une opposition sourde ou déclarée contre l'Evangile, tandis que nous n'avons guère eu de choses réjouissantes à enregistrer en compensation. Au milieu de grandes afflictions nous avons fait des expériences si inattendues et si douloureuses, qu'elles nous font comprendre que l'ennemi déploie une redoutable activité pour empêcher la lumière de l'Evangile de pénétrer dans ce milieu de ténèbres et de superstition. Je ne mentionnerai pas en détail tous les déboires que nous avons eu à essuyer : je dirai seulement que j'y sens, quand je les considère, l'action évidente de l'esprit malin agissant dans les enfants de rébellion, tellement que j'en suis rempli à la fois de terreur et de joyeuse espérence : de terreur, en sentant combien ma force est insuffisante pour lutter contre un tel ennemi ; d'espérance, parce que, grâce à Dieu, ces efforts mêmes et cette rage de l'ennemi montrent qu'il sent entamée sa domination sur le peuple de ce pays. Et cela m'encourage à croire non seulement que le triomphe final est assuré au Seigneur Jésus, mais que le temps de sa victoire approche.“

Opposition des Juifs. Les Juifs n'ayant point de pouvoir, en Palestine, leur opposition à l'œuvre de Gobat

est surtout cachée et indirecte. Nous la verrons à l'œuvre pour empêcher les parents d'envoyer leurs enfants à l'école évangélique. Elle s'exerce essentiellement par la menace de la suppression des secours matériels: chose très-grave au sein d'une population extrêmement pauvre et accoutumée à ne vivre pour ainsi dire que d'aumônes. Nous l'avons déjà vu à propos de la visite de sir Montefiore. Nous n'ajouterons ici qu'une citation tirée du rapport du 6 novembre 1874. Ces lignes ne retracent pas seulement un certain nombre de faits, elles peignent un état de choses permanent, les dispositions des Juifs et leur opposition constante à l'Evangile en Palestine.

„Le grand obstacle à la Mission parmi les Juifs a été, cette année encore, la sécheresse et la cherté qui par suite à régné de janvier jusqu'en juin, à tel point que le prix de la mesure de blé s'était élevé de douze piastres jusqu'à soixante. En même temps les légumes manquaient, et quand vint la pluie de la première saison, mêlée de neige, elle tomba avec une telle violence que beaucoup de maisons s'écroulèrent. Le combustible était rare et cher, de sorte que bien des gens sont morts de froid et de faim.

„Les rabbins et les quelques Juifs riches qui ont à Jérusalem le monopole des affaires, furent les premiers à prévoir la cherté. Ils adressèrent à temps un appel à leurs coreligionnaires du dehors, et déployèrent en même temps contre l'Evangile un zèle dont nous ne tardâmes pas à voir les effets. Ayant reçu des sommes considérables, ils les distribuèrent à des milliers de pauvres Juifs; mais en faisant de ces secours un moyen de réprimer, par tout où elle aurait pu se manifester,

toute velléité de se tourner vers l'Evangile. Un des premiers résultats en fut la fermeture d'un ouvroir, où nous occupions jusqu'à cinquante pauvres Juives, leur lisant le Nouveau Testament et priant avec elles. Une sentence d'excommunication (cherem) fut prononcée contre toute femme juive qui se rendrait à notre ouvroir. Elles durent céder, et non seulement s'abstenir elles-mêmes de venir, mais encore retirer leurs filles de notre école. Ce fut pour plusieurs un coup sensible, d'autant plus que le gain régulier qu'elles trouvaient chez nous leur était bien précieux dans ces temps difficiles."

Opposition des musulmans. Ici un contraste nous frappe: d'un côté, l'acharnement de l'islamisme contre le christianisme; de l'autre, une affectation et même une profession, jusqu'à un certain point sincère, de tolérance parfaite de la part des Turcs à l'égard des chrétiens, surtout des chrétiens bibliques. Voici un fait, par exemple, que cite Gobat en novembre 1849:" Deux proclamations, dit-il, sont émanées récemment de la Porte. Dans l'une, le sultan accuse ouvertement la hiérarchie de l'église grecque de se rendre journellement coupable des plus grands crimes, et il accorde à tous ses sujets chrétiens la permission de passer à telle ou telle forme de protestantisme qu'ils voudront, leur garantissant sa protection. J'en suis, ajoute l'évêque, à craindre de nous voir débordés par des masses venant à nous pour faire leur religion d'un protestantisme sans foi ni loi, sans règle ni frein. Seulement une telle tolérance est bien loin d'être la liberté, ce qui veut dire le respect de la conscience. Ce n'en est au contraire que le mépris. Cette tolérance s'explique par le principe mahométan que voici, et dont elle n'est qu'une application occa-

sionnelle : il n'existe que deux religions — c'est un axiome — celle de Dieu, qui mène à Dieu, et celle du diable, qui mène en enfer. Or, comme tous les mécréants, c'est à dire les non-mahométans, sont de la religion du diable, il est parfaitement indifférent qu'ils appartiennent à telle ou telle fraction de cette religion-là. Si l'on peut indifférement laisser aller ces mécréants en enfer par le chemin qu'il leur plaira, on peut aussi, suivant les circonstances, les aider à y arriver un peu plus tôt. Une haine aveugle, mais implacable, apparait par moments à découvert au fond du fanatisme musulman."

„D'après les rapports des missionnaires américains qui travaillent à Constantinople et dans les environs, écrit Gobat en novembre 1857, il paraît qu'il y a là une porte ouverte pour la prédication de l'Evangile parmi les mahométans, qui se dégageraient de leurs préjugés. Je n'en puis pas dire autant de la Terre-Sainte, où les mahométans forment la masse de la population. Si les choses continuent sur le même pied où elles sont en ce moment, il est bien à craindre que nous ne voyions ici sous peu quelque chose de pareil aux massacres des Anglais aux Indes. Il nous est loisible, il est vrai, d'aborder un musulman pour lui parler de l'Evangile ; mais tout ce que nous obtenons dans les cas les plus favorables c'est qu'on écoute la Parole de Dieu avec froideur et indifférence. D'ordinaire ce qui se manifeste de la part des musulmans à l'égard des chrétiens, c'est la haine, une haine qui depuis quelques années a tellement grandi qu'on entend parler d'une prochaine et totale extermination des chrétiens. Nous avons eu un indice de ces dispositions dans une émeute qui a éclaté à Naplouse l'année dernière, et dans laquelle un vieux

et paisible chrétien a été tué, plusieurs autres, qui n'avaient pas réussi à se cacher, ont été maltraités et grièvement blessés, ma maison d'école saccagée, presque démolie, celle de l'agent de la mission anglaise, chrétien indigène, pillée.

„Un fait du même genre, qui s'est renouvelé il y a trois mois dans la même localité, semblait devoir être le signal d'évènements sinistres. L'émeute s'organisait à Naplouse. Les chrétiens, s'attendant à être assaillis par les musulmans, avaient fermé leurs magasins et s'étaient tenus cachés deux jours dans leurs maisons. Le massacre n'eut pas lieu, mais ces craintes n'étaient que trop justifiées. Car les auteurs des précédents méfaits, après avoir craint un moment d'en être punis, n'avaient pas tardé à se rassurer. Comme il ne fut fait ni enquête ni répression, ils comprirent que nous autres sujets anglais nous n'étions pas autant protégés que nous en avions l'air, puisque nos réclamations étaient vaines et que nous ne pouvions obtenir aucun dédommagement pour nos maisons pillées et démolies. Et maintenant, enhardis par l'impunité, ils sont partout pleins de fierté, insolents et menaçants."

Ces prévisions de l'évêque n'étaient que trop justes et n'allaient pas tarder à se réaliser. En 1859 et 1860 cette haine et cette hostilité firent explosion dans les massacres des chrétiens à Damas et dans le Liban. Il se passa là des scènes de cruauté et de barbarie qui remplirent l'Europe de sympathie pour les victimes et d'horreur pour les meurtriers. Le pasteur Krämer, de Beyrout, bien placé pour voir de près ces évènements et pour en discerner les causes, écrivait alors dans les „Nouvelles de l'Orient" ce qui suit: „Parmi les causes

multiples de ces actes de cruauté, la principale, selon nous, la vraie cause qui explique toute cette série ininterrompue d'égorgements, il faut dire cette tentative d'extermination générale des chrétiens en Orient, c'est la haine musulmane. On avait déjà souvent signalé cette fermentation, qui s'opérait sourdement dans les diverses provinces de l'empire turc, et qui relie par un lien secret les massacres des chrétiens à Djidda, et à Gaza, et à Tripolis, et à Alep, et ailleurs. Eh bien! ce lien secret, le principe de cette fermentation, c'est la haine plus ou moins consciente ou inconsciente de l'islamisme contre l'Evangile. Comme la croix de Christ a démontré depuis deux ans par un certain nombre de conversions de musulmans, à Constantinople et ailleurs, sa puissance victorieuse, la fanatisme musulman irrité redouble d'efforts chez ses adeptes et les pousse à l'extermination des mécréants maudits.

„Qu'il y ait, dans cette haine, un mélange de raisons politiques, on ne saurait le nier. Mais la politique toute seule ne produirait jamais une pareille excitation chez les masses. En Syrie comme aux Indes, dans les massacres des chrétiens du Liban comme dans les massacres des Anglais, c'est le fanatisme musulman qui a été la principale cause. Les Druses et les Maronites étaient depuis longtemps ennemis, et des cruautés avaient été commises de part et d'autre, mais jamais encore à un tel point. Le 29 mai 1860 le pacha vint prendre position dans la montagne, près de Hasmieh, et l'oeuvre d'extermination commença. Pendant toute une semaine nous vîmes, de jour la fumée, de nuit la lueur des incendies qui anéantirent plus de cent villages. Les villes qui, comme Sachleh, Deir-el-Kamar, Hasbeya,

Rascheya, se défendirent vaillamment, furent assiégées, prises par la famine ou par la trahision, par la perfidie des autorités turques, les maisons furent pillées et brûlées, et toute la population mâle égorgée, depuis le veillard jusqu'au nourrisson. Cela fait, on se jeta sur les chrétiens de Damas. Les flammes qui consumaient leurs maisons les poussaient au-devant des poignards des Druses et des bayonnettes des soldats turcs. On compte que dix-sept à vingt mille chrétiens furent ainsi égorgés, et un beaucoup plus grand nombre, jusqu'à soixante-dix mille, spoliés et entièrement ruinés.“ Voila ce dont est capable le fanatisme musulmans quand il peut se donner carrière. „Mais, ajoute le pasteur Krämer, ô honte aux diplomates chrétiens, qui, par leur cupidité égoiste et leurs ambitions jalouses, ont rendu à l'empire turc agonisant ce prolongement de vie factice, dont il a usé d'une si indigne manière!“

Opposition du clergé. Nous avons déjà rencontré, lors de l'ouverture de l'école de Naplouse (voir page 309) les foudres de l'excommunication lancée par un prêtre contre ceux qui y enverraient leurs enfants. Voici un fait du même genre pris parmi beaucoup d'autres. Une école biblique venait d'être ouverte par les soins de Gobat à Tibériade. Aussitôt l'évêque grec-uni d'Acre et l'évêque latin de Nazareth de concert la supprimèrent par la violence, en donnant à leurs ouailles, qui réclamaient contre cette mesure, cette consolation que, comme ils étaient tous de pauvres gens, leurs enfants n'avaient pas besoin d'instruction. Comme Naplouse avait éte l'un des points les plus lumineux de l'activité de Gobat, ce fut aussi l'un de ceux sur les quels se concentra l'opposition du clergé grec. „J'au-

rais des volumes à écrire, dit-il (rapport d'octobre 1851), si je voulais raconter en détail les intrigues, les tentatives de corruption, les fallacieuses promesses, les menaces et les intimidations que les évêques et les moines du couvent grec de Jérusalem ont mises en oeuvre contre notre petit troupeau de Naplouse. D'abord on envoya un diacre habile et rusé avec des présents pour les personnes les plus influentes de la ville. Il venait soi-disant pour ouvrir une école bien supérieure à la mienne et dans laquelle on enseignerait les langues modernes. Les gens furent invités à faire inscrire leurs enfants. L'on promettait que le couvent se chargerait de payer au gouvernement les impôts de toutes les familles qui enverraient leurs enfants à cette école. Là-dessus une vingtaine de personnes m'écrivirent pour me demander ce qu'elles devaient faire. Comme je m'étais toujours efforcé de disposer favorablement ces gens envers un clergé dont ils se méfiaient, je leur répondis que, pour se conformer eu tout à la Parole de Dieu, ils ne devaint pas se laisser allécher par la perspective d'avantages pécuniaires; mais qu'ils devaient demeurer en bons termes avec le diacre; qu'ils pouvaient d'ailleurs, s'ils le jugeaient utile, envoyer leurs enfants à son école. Quelques uns le firent, et la mienne se trouva réduite à vingt élèves. Quelques semaines après ces chefs de famille se rendirent d'un commun accord auprès du diacre, qui avait ouvert son école, et ils le prièrent d'y enseigner la Bible à leurs enfants. „Nous lisons dans Psaumes, répondit le diacre, et cela suffit.“ — „Non pas pour nous, répondirent ces hommes; nous demandons que nos enfants apprennent à connaître la Bible tout entière.“ — Le diacre leur ayant alors déclaré qu'il

n'admettrait par la Bible dans son école, ils en retirèrent leurs enfants et les ramenèrent dans la mienne, dans laquelle, j'ose le dire, ces enfants firent de réjouissants progrès dans la connaissance des saintes lettres.

„Voyant que les gens de Naplouse recouraient pour toutes choses aux conseils de notre agent, les moines firent tout pour l'attirer à eux: flatteries, promesses ou menaces indirectes, tout fut tenté pour l'amener dans leurs filets. Mais en tout cela il se conduisit comme un homme qui se laisse guider par la sagesse d'en haut. Je ne craignais pas pour lui qu'il s'effrayât de leurs menaces, bien que tous ses amis l'eussent sérieusement averti de se tenir en garde contre l'empoisonnement; mais ma crainte était qu'il ne se laissât prendre à l'amorce de leurs promesses. Ce fut d'abord une somme d'argent qu'on lui offrit, s'il voulait détourner les enfants de mon école; ensuite, de beaux honoraires (960 florins) qu'on lui donnerait si, quittant mon école, il voulait se mettre à la tête de la leur. Il répondit qu'il ne convoîtait pas l'argent, mais qu'il serait tout disposé à consacrer son activité à leur école si, de leur côté, ils voulaient l'établir sur des principes bibliques; que d'ailleurs il s'envisageait toujours comme un membre de l'église de Saint Chrysostome, et était prêt à travailler avec eux dans tout ce qui serait en conformité avec la Parole de Dieu, mais que, pour ce qui, dans leurs traditions ou ailleurs, serait contraire à la Parole de Dieu, il s'y opposerait toujours de toutes ses forces.

„Les moines, voyant qu'ils n'en pouvaient pas venir à bout à Naplouse, l'invitèrent à Jérusalem. Il vint, et durant un mois on tendit pour le prendre tous les pièges imaginables. A la fin on le fit venir au couvent,

et là, en présence des évêques et des moines, le secrétaire du pacha, qu'on avait payé pour cela, lui présenta un écrit à signer, sous peine de s'attirer la disgrâce du gouvernement. Après avoir lu cet écrit il tourna ses regards sérieux et attristés vers le prieur du couvent et lui dit: „Est-ce donc là votre religion? et pensez-vous que, pour de l'argent, je deviendrai votre Judas?“ Un silence solennel suivit sa réponse, et lui, les quittant, se rendit vers moi, avec ce papier dans la poche. Je suis en possession de cette pièce. C'est une espèce de contrat, par lequel le couvent promet à mon agent quatre-vingts livres sterling par an s'il veut détourner les enfants de mon école et diriger celle de moines. En outre, les chefs du couvent lui offrent un présent de cent livres sterling s'il réussit, dans l'espace de trois mois, à changer ma maison d'école en un monceau de ruines. De guerre lasse et voyant que toutes leurs menées n'aboutissaient à aucun résultat dans leur sens, comprenant qu'au contraire, si leur conduite était découverte, un plus grand nombre encore de personnes se détourneraient d'eux et se déclareraient protestantes, les évêques adressèrent aux habitants de Naplouse une lettre amicale, les invitant à vivre dans la paix et à ne pas dire, l'un: je suis d'Apollos; l'autre: je suis de Pierre, etc.“

De tels procédés se jugent eux-mêmes, mais une opposition de cette nature n'est-elle pas la plus dangereuse en même temps que la plus déloyale de toutes? Et pourtant elle s'explique jusqu'à un certain point par l'état des moeurs et par les principes de ceux qui s'y livrent. Mais ce qui peut-être étonnera davantage, ce qui en tous cas affligeait davantage Gobat et lui faisait dire qu'il lui était venu de la tristesse de la part de ceux dont

il l'attendait le moins, c'est l'opposition de certains chrétiens protestants, surtout des anglicans.

Ici encore, à propos de l'opposition des chrétiens (comme nous l'avons trouvé à propos de celle des mahométans) un contraste, une contradiction nous frappe : les uns reprochaient à Gobat de faire des prosélytes, les autres de n'en pas faire assez. La Société pour la Mission auprès des Juifs et en général les amis d'Israël en Angleterre accusaient Gobat, singulier reproche! de n'avoir point de cœur, point d'intérêt pour les Juifs. C'est que, de ce côté-là, on s'était fait d'étranges illusions ; on s'était complu, comme le dit Gobat, dans la poétique espérance d'une très-prochaine conversion en masse du peuple juif. L'idée s'était répandue chez plusieurs que le retour des Juifs, leur rétablissement en Palestine et la reconstruction du temple de Jérusalem devaient précéder le retour de Christ. Cette rentrée des Juifs dans leur pays devait être imminente ; il ne s'agissait que de la favoriser. On élaborait des plans de colonisation de la Terre-Sainte par les Juifs, et une société d'agriculture s'était fondée dans ce but. Si l'on parlait de fonder en Palestine un hôpital pour les Juifs, il était entendu que, pour ne pas froisser les malades, on n'y introduirait pas le Nouveau Testament. En sa qualité d'évêque chrétien, Gobat ne pouvait pas nourrir de telles illusions ni approuver une telle mesure. De là le reproche qu'on lui faisait de n'avoir pas d'intérêt pour les Juifs.

Mais il avait sous les yeux le tableau de la profonde déchéance morale de ce peuple, et il comprenait qu'un véritable changement du cœur est la condition indispensable pour l'admission d'un Juif, par le baptême, dans l'alliance de grâce. Il pensait que des prosélytes qui n'avaient jusque-là vécu que d'aumônes, en vrais men-

diants, si leur conversion était sincère, devaient consentir à apprendre un métier afin de gagner honnêtement leur vie. Il soutenait ce principe biblique que le Juif après son baptême n'a dans l'église aucun privilège sur les autres croyants. Il avait fait tant d'expériences avec des Juifs baptisés, qu'il disait une fois: „J'ai peur, chaque fois que des missionaires m'envoient un prosélyte; car, ou bien il n'est pas sincère, et je prévois des déceptions; ou bien il est sincère, et je crains qu'il ne soit bientôt gâté par les flatteries des amis d'Israël en Angleterre."

D'autre part, dans cette même Angleterre, tout un parti, nombreux et influent, s'alarmait des conquêtes, du prosélytisme de Gobat en Palestine. C'étaient les anglicans. Rappelons ici que l'église anglicane comprend deux tendances opposées. L'une, dite „Haute-Eglise", insiste sur l'épiscopat comme fondement de l'église, et reconnait dans l'église catholique-grecque et dans l'église catholique-romaine des églises sœurs, qui constituent avec l'église anglicane les trois branches authentiques de l'église de Christ. L'autre, dite „Basse-Eglise", est la tendance évangélique. Celle-ci insiste, avec Luther et la réformation, sur la justification par la foi comme fondement de l'église, et considère tous ceux qui combattent sous cette bannière, présbytériens, calvinistes, en un mot tous les évangéliques, comme des frères dans le sens strict du mot. Pour les anglicans épiscopaux ou de la Haute-Eglise le centre de ralliement c'est Rome, pour les anglicans de la Basse-Eglise c'est Genève. Le rêve des premiers c'est la réunion des trois branches de l'église qui sont basées sur l'épiscopat, la fusion des églises grecque, romaine et anglicane, en une seule et même église.

On comprend que chez ceux-ci, pour qui les anciennes formes et les anciennes traditions sont l'essentiel, et qui

comptent pour peu de chose la vie spirituelle et la régénération individuelle, des faits comme celui de la formation à Naplouse d'une petite communauté vivante, biblique, mais en rupture avec l'église grecque, fussent considérés comme plus fâcheux que réjouissants. Que penseront de nous les chefs de l'église grecque? se demandaient les anglicans. Et qu'adviendra-t-il de la réunion espérée des trois branches de l'église, si l'évêque protestant de Jérusalem, au lieu de servir à la préparer, contribue à l'éloigner et à la rendre impossible? Un redoutable orage se préparait ainsi sur la tête de Gobat. Le décret de fondation de l'évêché protestant de Jérusalem disait, dans son article 7 : „L'évêque s'appliquera à maintenir entre les diverses églises représentées à Jérusalem, en particulier avec l'église orthodoxe grecque, des relations amicales; il s'efforcera de leur prouver que l'église anglicane ne vient point pour les désunir ou les troubler, ni pour s'immiscer en quoi que se soit dans leurs affaires (to interfere with them), mais plutôt pour les appuyer et les favoriser, dans l'espérance d'une activité en commun sur la base des principes chrétiens catholiques et dans la perspective d'une chrétienne union."

Comment accorder cela avec des faits comme ceux que Gobat avait sanctionnés à Naplouse et ailleurs? La question était grave autant que délicate. Dans ces conjonctures l'évêque Gobat prit le parti le plus sage. Il soumit la difficulté à son supérieur, l'archevêque Sumner de Cantorbery, eu lui demandant aide et conseil. Il reçut comme réponse, le 8 novembre 1850, un remarquable document. L'archevêque et le chevalier de Bunsen avaient rédigé et signé ensemble à Lambeth le 16 octobre une explication officielle du dit article, ex-

plication par laquelle ces deux autorités compétentes justifiaient entièrement la conduite de Gobat et lui donnaient pleine autorisation d'agir toujours comme il l'avait fait dans les cas qu'on lui reprochait. „Sans doute, disait cette pièce, l'évêque ne prendra pas une position hostile à l'égard de l'église grecque, et il n'entamera pas de polémique contre elle. Mais, ajoutait-on, si d'un autre côté des chrétiens grecs, ne trouvant pas dans leur église la satisfaction de leurs besoins religieux et recherchant une communauté qui réponde mieux à l'idéal qu'ils voient tracé dans la Sainte Ecriture, croient la trouver dans la doctrine et la constitution de l'église anglicane, il serait déraisonnable d'interdire à l'évêque évangélique de leur tendre la main. On n'a pas le droit de repousser dans leurs chaînes ceux qui échappent à la captivité ou de les abandonner à eux-mêmes, pour qu'ils cherchent du secours où ils pourront. Il serait sans doute désirable que les groupes qui se forment de la sorte du sein de l'église grecque eussent à leur tête des prêtres de cette même église, partageant leurs sentiments. Que si des pasteurs anglicans prennent cette place, c'est uniquement pour préserver ces âmes d'un entier abandon spirituel.“ L'habileté toute diplomatique de ce document trahit la gêne qui résultait du texte même de cet article 7. Mais l'approbation de la conduite de Gobat par l'archevêque de Cantorbery, première autorité de l'église anglicane, et par le chevalier de Bunsen, représentant du roi de Prusse, était franche et entière. Cette approbation fut pour Gobat un précieux encouragement, mais elle ne détourna pas l'orage qui le menaçait.

En automne 1853 une protestation, signée de mille et cinquante membres de l'église anglicane, et dans leur

nombre des hommes très-pieux, fut envoyée aux patriarches et aux synodes de l'église grecque. En voici le commencement et le contenu essentiel: „Au très-saint seigneur Anthimos, archevêque de Constantinople, de la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique, — au très-saint seigneur ..... patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, — au très-saint seigneur Cyrille, patriarche de la sainte ville de Jérusalem et de toute la Palestine, — au très-saint synode régnant de toutes les Russies, — au très-saint synode du royaume de Grèce, — les soussignés, évêques, prêtres et diacres de l'église catholique d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et d'autres en communion avec eux, salut dans le Seigneur!

„..... Il se rend vraiment coupable d'un grand péché celui qui déchire la robe sans couture du Christ ..... L'évêque anglican de Jérusalem a offensé à un haut degré l'église orthodoxe d'Orient, en accueillant des prosélytes de son sein et en les réunissant en communautés schismatiques. Il a fait ainsi tomber avec raison de votre part sur nous le soupçon que nous combattions l'ancienne foi et que nous avions l'audace d'introduire secrètement des doctrines nouvelles. C'est pourquoi nous soussignés, évêques, prêtres et diacres de l'église anglo-catholique, nous protestons absolument contre des faits comme ceux qu'a accomplis le dit évêque, nous exprimons en particulier toute notre horreur pour son prosélytisme, qui est en contradiction manifeste avec les canons de l'église. Et nous prions dès lors vos saintetés de ne pas imputer ces scandales à nous et à notre église; nous espérons que vous voudrez bien accueillir favorablement cette explication de notre part,

et que vos prières montent sans cesse pour le bien de la sainte église de Dieu et notre union avec vous tous.“ Suivent les signatures.

Cette protestation, quoiqu'elle se donnât des airs si imposants, resta sans effet; elle n'eut aucune conséquence pour Gobat, si ce n'est d'accroître chez beaucoup d'hommes l'estime pour sa personne et l'intérêt pour son œuvre. Il reçut en effet de bien des côtés des témoignages de confiance et de sympathie, accompagnés de dons pour son œuvre, si bien que, lorsqu'il eut achevé de bâtir sa maison d'école à Jérusalem, il put dire: „ce sont mes ennemis qui me l'ont bâtie.“ Quant aux signataires de la protestation, ils n'en recueillirent ni gloire ni satisfaction. Aucun des personnages encensés et adulés auxquels ils s'adressaient ne les honora d'une réponse. Les patriarches grecs et les synodes orientaux continuèrent d'ignorer comme par le passé l'église anglicane, malgré sa respectueuse et humble déférence à leur égard.

Disons pourtant que ces mille et cinquante signataires n'avaient aucunement mission de parler au nom de leur église. Celle-ci, précisément parce qu'elle est une église épiscopale et hiérarchique, avait des primats auxquels devait être proposée, et par lesquels, s'il y avait lieu, devait être transmise la protestation. Mais, bien loin qu'ils s'y fussent prêtés, ils la désavouèrent au contraire publiquement. Le premier novembre 1853 parut une déclaration des quatre métropolitains de l'église d'Angleterre et d'Irlande, les archevêques de Cantorbery, d'York, d'Armagh et de Dublin, dans laquelle, non seulement ils désavouaient cette protestation et en dégageaient la responsabilité et l'honneur de leur église, mais encore ils blâmaient le procédé irrégulier et injustifiable des

signataires. „Et nous le faisons, ajoutaient-ils, parce que nous sympathisons avec notre frère, l'évêque anglican de Jérusalem, dans sa position difficile, et parce que nous avons la ferme conviction que sa conduite sera toujours réglée par un jugement sain et un tact sûr."

Gobat, on le voit, était pleinement justifié par tout ce qu'il y avait de voix autorisées; cet assaut n'avait fait, nous l'avons dit, que le grandir dans l'estime de tous ceux qui, n'étant pas aveuglés par quelque préjugé, se rendaient compte à la fois des difficultés de la situation et de la sagesse dont il avait fait preuve. Cependant lui-même n'avait pu autrement que de souffrir de cette explosion de malveillance envers son œuvre et sa personne. Son rapport de novembre 1853 contient l'écho de sa douleur soumise, humble et sanctifiée." C'est notre lot, dit-il avec l'apôtre Paul, de marcher à travers la mauvaise et la bonne réputation." Puis, après avoir, en quelques simples mots, protesté à son tour de la pureté de ses intentions et de la loyauté de sa conduite, il donne encore quelques explications sur les faits incriminés contre lui. „Je répèterai ici, dit-il, ce que j'ai déjà eu l'occasion de déclarer, c'est que mon but n'a jamais été de gagner des prosélytes d'autres églises à la nôtre, et surtout pas de l'église grecque. Mais, en présence des funestes erreurs de ces églises, de l'ignorance profonde de leurs membres, y compris le clergé inférieur de l'église d'Orient, en présence surtout du système de simonie auquel la plupart des soi-disant saints patriarches et évêques, si ce n'est tous, doivent leurs places, et de l'immoralité qui découle delà sur le peuple absolument négligé, je me serais accusé moi-même de trahison, aussi bien envers l'église d'Angleterre qu'envers

mon Dieu, si je n'avais pas protesté contre de si criants abus, mais protesté de la manière à la fois la moins agressive et la plus efficace, la plus selon le Seigneur, je veux dire par la dissémination de la Parole de Dieu dans tout le pays. C'est ainsi que je pris à mon service des lecteurs de la Bible, qui offraient le saint volume à ceux qui soupiraient après le pain de vie. Mais, comme bien peu de ces gens savaient lire, je fus amené par leurs prières à ouvrir à mes frais pour leurs enfants des écoles, que leurs supérieurs ecclésiastiques ne leur auraient jamais accordées. Pour ne pas froisser ces derniers, je choisis, ou j'engageai ces gens à choisir, leurs instituteurs dans le sein de leur église. En me chargeant des frais d'une école je mettais pour condition qu'on n'y enseignerait rien de ce qui est du domaine ecclésiastique proprement dit, mais seulement la Bible, toute la Bible; en d'autres termes, que ces écoles seraient des écoles bibliques et non des écoles confessionnelles. Or j'ose croire, et tout fidèle serviteur de Dieu pensera comme moi, que si les autorités ecclésiastiques avaient été animées de l'Esprit de Dieu elles auraient approuvé et appuyé mon entreprise, comme étant le seul moyen de ramener un peu de vie dans leurs communautés. Mais elles prirent le parti opposé; elles lancèrent l'anathème contre les écoles où on lisait la Bible; elles allèrent même jusqu'à appeler à leur aide le gouvernement turc pour faire brûler la Bible. Beaucoup de ces pauvres gens furent frappés d'amendes ou jetés en prison pour le seul crime d'avoir lu la Bible. Les choses en étaient là lorsque le sultan, se ravisant, accorda par un firman aux églises protestantes dans l'empire turc le même droit d'existence qu'à toute autre église, et assura

à ceux qui quitteraient l'église grecque pour se constituer en communauté protestante sa protection contre leurs anciens supérieurs ecclésiastiques. Peut-on en vouloir aux chrétiens opprimés de Nazareth d'avoir profité de ce secours providentiel pour se dégager des liens de ceux qui leur refusaient le droit de lire la Bible, et pour se constituer en communauté protestante? Ils l'ont fait d'ailleurs de leur propre mouvement, sans demander ni mes conseils ni mon approbation. De sorte que si j'ai manqué en quelque manière, c'est par un excès de prudence humaine, en recommandant toujours aux membres de l'église grecque d'y rester aussi longtemps que leur conscience le leur permettrait. J'avais l'espoir, je l'avoue, de voir un jour tous les fidèles de l'église grecque et de l'église latine qui lisaient la Bible et qui en faisaient la règle de leur conduite, obligés de quitter leurs églises, à cause de la contradiction manifeste dans laquelle elles sont avec la Parole de Dieu; mais ce n'était pas là mon but. Ma loyale ambition se bornait, et se borne encore, à travailler humblement pour ma faible part à ramener l'église grecque de ses erreurs à la vérité évangélique. Mais si elle se met en opposition avec la vérité, et si dès lors elle se voit abandonnée par ceux de ses membres qui ont à la fois quelque connaissance et quelque amour de la vérité, c'est sa faute.

„Je dois encore ajouter que ceux qui m'ont accusé de prosélytisme à l'égard de l'église grecque et en faveur „de synagogues schismatiques“ sont entiérement dans l'erreur. Ceux qui quittent l'église grecque ou l'église romaine le font de leur chef, sans aucune sollicitation de ma part, afin de se soustraire aux persécutions et pour servir Dieu selon leur conscience. Ils se con-

stituent en églises protestantes sans mon contrôle et s'annoncent comme tels à l'autorité. Cela fait, ils sont libres de se rattacher comme protestants, soit à notre église, soit aux presbytériens, soit aux baptistes. Or, après s'être régulièrement organisés et s'être annoncés devant l'autorité civile comme communauté protestante, ils m'ont prié de les admettre comme membres de notre église et sous ma juridiction. Je pense qu'à moins d'indignité notoire de leur part je n'avais pas le droit de les repousser."

Nous avons vu quelle opposition Gobat rencontrait de la part de chrétiens anglais qui ne le trouvaient pas assez anglican à leur gré. Voici maintenant contre lui une opposition sérieuse et grave de deux professeurs allemands, qui le blâment et le condamnent précisément parce qu'il est évêque de l'église anglicane. Deux célèbres théologiens, Hundeshagen et Schneckenburger, s'élevèrent contre l'évêché protestant de Jérusalem. Le premier publia en 1842, sous le titre de „L'évêché anglo-prussien et ce qui s'y rattache", un écrit anonyme d'une réelle importance. Il contient une étude approfondie de la réforme anglaise; il met avec une grande force en relief tout ce qui peut avec raison être allégué contre cette réformation et contre cette église (dont nous venons de voir bien des côtés fâcheux), puis il s'écrie: „et c'est à une telle église que vous voulez nous associer!"

C'étaient là, de la part des anglicans et de la part des deux professeurs allemands, des attaques qui n'étaient pas sans une certaine élévation, et qui pouvaient par là même apporter avec elles à l'évêque quelque consolation. Mais il en subit aussi de mesquines, et ce ne furent pas les moins douloureuses. La première lui vint de la part d'un ancien ami, de ce singulier Dr.

Wolff, qui se rencontra un jour en Abyssinie avec le missionnaire Gobat (voir page 218 et suiv). Ce docteur-voyageur s'était, parait-il, flatté, lors de la création de l'évêché de Jérusalem, qu'il serait appelé à l'honneur d'occuper ce poste. Déçu dans son attente par la nomination de Gobat, sa jalousie se tourna contre son ancien compagnon de voyage et lui suggéra contre lui un acte en quelque sorte diffamatoire. Il écrivit contre la conduite de Gobat en Abyssinie un réquisitoire, qui portait atteinte à l'honneur de celui qu'il envisageait comme son rival. L'affaire fit du bruit; elle fut prise au sérieux et vint devant l'archevêque de Cantorbery, qui l'examina à fond; le résultat en fut tout à l'honneur de Gobat et à la confusion de Wolff, dont les calomnies retombèrent bientôt dans le néant. Relevons ici, comme un des beaux traits du caractère de Gobat, qu'il voulut et sut garder toujours le silence sur cette inqualifiable attaque, et que jamais il ne prononça à l'égard de Wolff une parole amère. C'est même pour ne pas sortir de ce silence, et pour n'avoir pas à parler de ses adversaires, qu'il a volontairement arrêté son autobiographie au récit de de son arrivée à Jérusalem. C'était sa manière de confondre ses adversaires et ses calomniateurs: le silence et le pardon.

Un autre personnage, plus honorable et plus digne que le Dr. Wolff, le Dr. Mac Caul, qui avait refusé la charge d'évêque de Jérusalem parce que, selon lui, ce poste revenait de droit à un Juif converti, avait vu de mauvais oeil le choix fait par le roi de Prusse d'un évêque qui n'appartenait pas plus que lui-même au peuple d'Israël. Ce ne fut pas une circonstance favorable pour Gobat que la nomination de l'irlandais Finn,

gendre de Mac Caul, comme consul anglais à Jérusalem; d'autant plus que ce gendre subissait à un haut degré l'ascendant de sa femme, personne énergique et obstinée. Ces deux époux appartenaient en outre au parti de la Haute-Eglise et ne pouvaient pas avoir beaucoup de sympathies pour l'évêque, que l'on disait appartenir à l'autre parti, à celui de la Basse-Eglise.

Aussi n'est-il pas étonnant que l'évêque rencontrât peu d'intérêt et de bienveillance au consulat anglais. Ce fut pour lui une souffrance profonde, quoique secrète, de voir qu'il ne trouvait pas pour lui-même et pour ses protestants arabes, auprès du consul anglais, la protection et l'appui que les autres trouvaient auprès des représentants de la France et de la Russie. Au lieu de l'appuyer, on l'épiait, on recevait les plaintes des prosélytes qui avaient trouvé trop élevées les exigences de l'évêque, soit sous le rapport d'une sincère conversion, soit sous celui d'un travail honnête et consciencieux. On prévenait contre Gobat les voyageurs européens; même des amis personnels de sa famille se laissaient influencer par les apparences correctes et de bon ton des époux Finn, qui semblaient plus en harmonie que la simplicité de l'évêque avec les formes de la Haute-Eglise.

Depuis onze ans Gobat et sa compagne souffraient de cette tension pénible lorsqu'elle finit par éclater, à l'occasion d'un personnage sur lequel le consul Finn et l'évêque Gobat avaient des opinions toutes différentes. C'était un prosélyte valaque, nommé Simon Rosenthal, que le consul avait pris en singulière affection et dont il avait fait son drogman, quoiqu'il ne sût pas même écrire. Ce qui était encore plus grave, c'est que Rosenthal était méprisé à Jérusalem à cause de sa cupidité

et de sa conduite peu honorable. Gobat pouvait dire que cet individu avait fait plus de mal qu'aucun Turc aux Juifs de Jérusalem. Le consul, s'absentant une fois pour quelques semaines, eut la maladresse de nommer Rosenthal pour son remplaçant, en lui transmettant ses pouvoirs judiciaires. Les plus honorables personnes de l'église anglaise de Jérusalem, les deux docteurs, le révérend H. Crawford, missionnaire, et avec eux Gobat, avaient réclamé contre ce choix. Le consul de Prusse, le Dr. Rosen, sous la juridiction duquel se trouvait Rosenthal, comme porteur d'un passeport prussien, les avait appuyés, en joignant une communication officielle démontrant par des faits que la mauvaise réputation de cet individu était méritée. Ces messieurs pensaient que dans leur démarche il y allait de l'honneur de l'Angleterre. M. Finn ne l'entendit pas ainsi. Il encouragea son protégé à porter une plainte en diffamation contre les auteurs de cette réclamation, avec demande de dommages-intérêts. Si Rosenthal avait à se plaindre, la voie à suivre pour lui était de s'adresser au consulat prussien et par celui-ci au consulat anglais. M. Rosen, usant de ses droits, fit arrêter Rosenthal jusqu'à ce qu'il consentît à retirer sa plainte. Mais la plainte fut maintenue par le consul anglais, qui fit citer en justice les quatre auteurs de la réclamation. Ceux-ci arguèrent de vice de forme et refusèrent de comparaître. Alors M. Finn, pour venger son autorité qu'il trouvait méconnue, frappa ces quatre messieurs de la peine des arrêts en ville; il leur défendit, et à l'évêque comme aux autres, pour un certain temps de sortir pendant plus de deux heures de Jérusalem.

L'évêque, dans le sentiment de son bon droit, et pour sortir de son intenable position, adressa au ministre d'état,

lord Clarendon, la demande de la destitution de Finn Si elle n'était pas accordée, il demanderait d'être placé sous la juridiction d'un autre consulat, ou bien il transporterait le siège de son évêché à Alexandrie ou au Caire. Les plaintes des deux parties arrivèrent en mars 1858 en Angleterre; et déjà le quatorze mai M. Henri Venn, le secrétaire de la Société anglicane des Missions, pouvait annoncer à Gobat que les juristes de la couronne avaient désapprouvé le consul. M. Finn en effet fut invité à congédier Rosenthal.

L'affaire paraissait terminée. Mais elle allait avoir son contre-coup en Angleterre. Quelques journaux attaquèrent la Mission à Jérusalem; et deux brochures présentèrent au public tout ce qu'on avait pu ramasser contre l'évêque, contre son caractère et son activité. Les auteurs de ces deux brochures étaient James Graham, ex-secrétaire laïque de la Mission auprès des Juifs de Palestine, et Holmann Hunt, un peintre domicilié à Jérusalem. L'effet produit en Angleterre par ces soi-disant révélations fut si grand qu'une réponse était absolument nécéssaire. Le soin en fut épargné à l'évêque. Le comité pour l'administration des fonds du diocèse de Jérusalem s'en chargea, et Gobat fut encore une fois justifié.

Graham, dans sa brochure, était allé jusqu'à présenter Simon Rosenthal comme un innocent persécuté par l'évêque, bien que ce fût le consul prussien, le Dr Rosen, qui l'eût fait momentanément incarcérer, et cela en vertu de ses pouvoirs légitimes. Mais, se sentant peu fort sur ce point, Graham s'était rabattu sur l'école diocésaine de Jérusalem, affirmant qu'elle ne donnait aucun bon résultat et qu'il y régnait une mauvaise discipline. Or il faut savoir que cet établissement d'éducation contenait un assem-

blage d'enfants de toutes sortes, européens et orientaux, nés de parents chrétiens, juifs et mahométans, et même des enfants abandonnés et recueillis sur la rue. Quiconque a quelque expérience de l'éducation sait quelles difficultés et quels dangers se présentent au directeur d'un établissement de ce genre, même en pays chrétien et civilisé. Combien plus grandes devaient être les difficultés et les inconvénients d'une école missionnaire au milieu de la confusion des langues qui régne en Orient et de la dépravation des mœurs de Jérusalem! Les maîtres étaient allemands, et les leçons se donnaient en anglais et en arabe. A leur entrée les enfants apportaient avec eux les plus grossières habitudes et trop souvent des vices. Si, comme il est juste de le faire, on tient compte de ces circonstances, on s'attendra à des choses peu édifiantes. Eh bien! on tombe dans un véritable étonnement en voyant combien peu M. Graham, qui pourtant cherchait précisément des griefs de ce genre, réussit à en trouver pour appuyer les préventions qu'il s'efforçait de faire partager aux voyageurs et aux donateurs à l'égard de cette école.

Un écclésiastique écossais, J. Cuningham, la visita dans l'été de 1856. Il examina les enfants spécialement sur l'arithmétique et la géométrie. Puis il écrivit de Beyrout (le 6 juin) à Gobat que les résultats n'étaient pas satisfaisants. De ce mauvais témoignage les adversaires conclurent que Gobat employait des maîtres souabes incapables. On oubliait que, précisément dans une matière aussi abstraite que les théorèmes d'Euclide, les difficultés qui résultent de la différence des langues sont pour cet enseignement presque insurmontables. Les défenseurs de l'école pouvaient faire valoir en sa faveur le fait que,

d'après le témoignage de juges compétents et impartiaux, elle ne le cédait en rien aux meilleures écoles de l'Angleterre, sous le rapport de la lecture, des connaissances bibliques et de l'influence salutaire sur le caractère des élèves. Quant aux reproches concernant les mœurs, tout ce que M. Graham pouvait alléguer c'était le fait qu'un jeune Arabe de seize ans, trop âgé pour l'école et occupé à la cuisine, avait du être renvoyé après quelques mois, et s'était abandonné une année plus tard, en dehors de l'école, à un vice grossier. En revanche on prouva que les élèves étaient à chaque faute repris ou punis suivant la gravité du cas, et étaient toujours, soit dans leurs occupations, soit dans leurs jeux, la nuit comme le jour, sous bonne surveillance. M. Graham se récriait entre autres parce que les garçons avaient joué à la paume et avec des billes un jour de dimanche. Ce n'était pas la règle; c'était une exception; on la supprima pour éviter les reproches.

En réponse à ces accusations malveillantes le comité publia toute une série de lettres, dans lesquelles des hommes éminents, et qui avaient vu Gobat à l'œuvre, rendaient le plus honorable témoignage à sa personne et à son administration. Les adversaires avaient tiré toutes les flèches de leurs carquois; la réplique avait été à la fois si ferme et si digne que les accusations et même les soupçons étaient anéantis. Gobat, qui se trouvait alors à Londres, pouvait écrire à W. Hoffmann le 5 août 1858: „En Angleterre je suis complètement justifié.“ Le dix du même mois, dans une réunion à Weston-sur-Mer, trois cent trente pasteurs anglicans assuraient Gobat de leur absolue confiance. Dès lors l'évêque vécut en paix, sans plus être en butte à aucune attaque. Quant à Simon Rosenthal, après avoir été renvoyé du consulat anglais de

Jérusalem, il renia le christianisme, malgré la sollicitude que lui témoignaient le Dr Barclay et le missionnaire Hefter. Il rentra dans le judaïsme; or on sait qu'une telle rentrée n'a lieu qu'à la condition de maudire Jésus de Nazareth. Quelque temps après il se retrouva d'une manière inattendue à l'église; mais pour retourner une seconde fois au judaïsme. Dès lors il n'a plus reparu.

CHAPITRE XII.

Les Résultats.

Ce que nous avons vu jusqu'ici des efforts de l'évêque dans toutes les directions, pour le bien de son vaste diocèse, nous a fait entrevoir déjà la grandeur de son œuvre. Les attaques diverses dont elle fut l'objet n'ont servi qu'à la faire mieux ressortir. Elle va apparaître surtout dans les résultats, qu'il nous reste à présenter. A vrai dire c'étaient déjà des résultats que nous présentions, en parlant à titre d'efforts de l'installation des lecteurs bibliques, des écoles de Jérusalem, de Naplouse, de Tibériade, des hôpitaux pour les Juifs et pour les lépreux, d'une maison de diaconesses, et d'un atelier de travaux manuels et d'apprentissage de métiers pour les prosélytes. Et une bonne partie au moins de ce que nous avons à rapporter comme résultats pourrait être à son tour considéré comme moyens pour l'affermissement et l'extension de l'œuvre. Il n'y a en cela rien que de rationnel. Si l'effort produit le succès, le succès à son tour consolide, perpétue et multiplie l'effort.

Nous avons à mentionner quelques résultats généraux avant de tracer le tableau des résultats particuliers. Le

premier de ces résultats généraux se résumera en quelques mots; mais qui dira jusqu'où peuvent s'étendre ses conséquences? C'est *le goût de la lecture.* Avant l'arrivée de Gobat, nous l'avons dit, presque personne en Palestine ne savait lire. Non seulement Gobat en a donné l'idée, et montré la possibilité, à des milliers de personnes; mais encore il leur en a fourni le moyen, par les écoles d'un côté, où l'on apprend à lire, et par le colportage d'autre part, qui leur apporte dans la Parole de Dieu la plus riche et la plus instructive de toutes les lectures.

Un autre résultat général, aussi précieux que rare, même en nos pays évangéliques, à plus forte raison dans les contrées de l'Orient, c'est *l'union des chrétiens.* Si l'on entend par chrétiens, des représentants de confessions rivales, nous ne voyons pas l'union se produire. Mais nous avons vu que Gobat entend par chrétiens, des croyants bibliques. Or voici ce qu'il pouvait dire de son église de Jérusalem dans l'un des ses derniers rapports (celui de novembre 1876): „Quant à notre communauté protestante de Jérusalem, composée d'Anglais, d'Allemands et de prosélytes juifs, je crois pouvoir affirmer à la gloire de Dieu qu'elle peut à bien des égards soutenir la comparaison avec les meilleures églises d'Europe. Sans doute je lui souhaiterais plus de vie spirituelle, plus de zèle missionnaire; mais du moins chacun de ses membres s'applique à mener une vie vraiment chrétienne, et tous sont en paix les uns avec les autres, prompts à se rendre service mutuellement et à profiter de toutes les occasions qui s'offrent à eux pour leur édification commune.“

Si l'on tient compte des difficultés particulières que cette union des chrétiens rencontrait à Jérusalem, si l'on sait quelles barrières séparent l'anglican du réformé,

celui-ci du luthérien, l'Arabe et le Juif de naissance du chrétien, on conviendra que la réunion, dans de petites proportions sans doute, mais enfin la réunion de ces différents types en une seule et même communauté, en un seul corps dont tous les membres vivent d'une vie commune, que cette unité, dis-je, de chrétiens d'origines si diverses ne soit un beau fruit de l'activité missionnaire. Mais cette union, ce n'est pas à Jérusalem seulement que nous la voyons se produire. Outre la communauté de cette ville et celle de Naplouse, dont nous avons déjà parlé à diverses occasions, l'évêque Gobat eut la joie de voir se fonder

1. *en Palestine* plusieurs communautés: à Bethléem, à Nazareth, à Tibériade, en Samarie, à Ramley, à Lydda et à Salt, de l'autre côté du Jourdain.

Il écrit le 10 juin 1850 à son ami, le Dr Barth à Calw: „Les amis de Naplouse croissent lentement, mais sans cesse, dans la connaissance de la vérité; j'ai aussi à Jérusalem quelques personnes qui me donnent de l'espoir. Mais outre cela il m'arrive de différents côtés de réjouissantes nouvelles des effets de la Parole de Dieu et du Saint Esprit. On me dit qu'à *Cana* en Galilée un homme, qui reçut il y a un an une Bible par le colporteur Michaël, a été tellement remué par la Parole de Dieu qu'il est devenu une nouvelle créature. A *Nazareth* aussi s'est produit un réveil, dans lequel se trouve beaucoup de bien au milieu du mal. Plusieurs personnes de cette localité m'écrivent des lettres qui ne me laissent aucun doute sur le travail puissant du Saint Esprit dans leur cœur. Mais ce qui me réjouit le plus, c'est ce que j'appris il y a quinze jours : un homme vigoureux des environs du Carmel,

que je connaissais depuis un an, vint me trouver. Lorsque je l'avais vu, il y a un an, il était plein d'un zèle fervent contre les erreurs de son église, et heureux de pouvoir lire la Bible, que Michaël lui avait donnée. Maintenant au contraire il était triste, abattu; il ne pouvait plus depuis quelque temps, me disait-il, faire autre chose que de lire la Bible; mais bien loin de n'y trouver que joie comme autrefois, il y voyait à toutes les pages qu'il était un pauvre pécheur condamné, et il venait me demander ce qu'il devait faire pour être sauvé. Pendant qu'il était chez moi, un autre homme arriva d'un village situé à deux lieues de Naplouse. Celui-ci aussi possède la Bible depuis environ une année, et depuis quelque temps elle a produit en lui le même effet que chez le précédent; et, quoiqu'il soit un peu moins angoissé, il vient aussi dans le même but. Oh! je voudrais que tu eusses été là quand je les présentai l'un à l'autre, et qu'ils se firent part de leurs sentiments, découvrant qu'ils éprouvaient exactement les mêmes impressions et qu'ils faisaient les mêmes expériences. Ce fut avec des larmes de joie qu'ils s'embrassèrent et se promirent de se voir souvent. Ils demeurent à huit lieues l'un de l'autre et sont tous deux pères de famille." Ce ne sont pas là, dira-t-on, des communautés. Non, mais de vivants et féconds noyaux; c'est le grain de moutarde qui deviendra un arbre, et un indice que le levain est dans la pâte et qu'il la fait lever.

A peine cinq mois après les lignes qui précédent, nous trouvons celles-ci (dans le rapport du 26 octobre 1850): „De Nazareth m'arrive lettre sur lettre me priant d'envoyer un instituteur et un pasteur. Beaucoup de ces gens, après avoir lu la Bible, ont abandonné leur église, grecque ou latine, et sont sans conducteur et

abandonnés. La Parole de Dieu fait en silence son chemin dans bien des cœurs, dans les montagnes de samarie, à Cana en Galilée, comme à Nazareth. On voit le dimanche de petits groupes de personnes, qui se rassemblent pour lire ensemble la Bible et pour prier; pour la prière elles ont recours, dans leur ignorance, à une traduction arabe de notre liturgie. Que le bon berger daigne veiller sur elles!

„Le jeune Arabe converti qui me sert de secrétaire, et que j'emploie aussi comme lecteur biblique, est en relation par correspondance avec plusieurs personnes qui, en divers lieux, sont à la recherche de la vérité. C'est ainsi qu'il entretient en ce moment, sous ma direction, un échange de lettres très-intéressant avec un prêtre des Samaritains, qui lit avec une grande attention le Nouveau Testament et qui lui communique avec beaucoup de franchise et d'intelligence toutes les objections qui se présentent à lui et toutes les difficultés qui l'arrêtent. Par exemple il a trouvé dans le discours d'Etienne (Actes. VII) différentes données qui ne s'accordent pas avec les livres de Moïse. Je lui ai envoyé une explication dont il s'est déclaré satisfait. Ce prêtre s'est adressé à moi dernièrement pour que je lui aide à bâtir une école, parce que les mahométans ne veulent pas permettre aux Samaritains d'envoyer leurs enfants chez moi. Il a promis qu'il ferait lire dans cette école l'Ancien Testament tout entier, tandis que les Samaritains n'admettent que les cinq livres de Moïse. J'ai posé pour condition qu'on y lirait aussi le Nouveau Testament, et je ne désespère pas de l'y voir consentir."

A propos du même sujet Gobat écrivait au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, le 24 Décembre 1851:

„Votre Majesté m'invite à lui écrire. Mais comme j'ai adressé au commencement de ce mois à M. de Bunsen un rapport détaillé sur l'état des choses dans ce pays au point de vue de notre évêché, et que je ne doute pas qu'il n'en ait communiqué à votre Majesté ce qu'il pouvait y avoir pour elle d'intéressant, je n'ai rien d'autre à ajouter, si ce n'est que les chrétiens de *Salt,* de l'autre côté du Jourdain, m'ont de nouveau envoyé un cheik pour me prier de les prendre sous ma houlette. Ils ne veulent plus demeurer en relation avec le clergé orthodoxe grec, qui non seulement ne fait rien pour leur instruction et leur amélioration, mais qui au contraire a même détruit l'école que j'avais fait ouvrir pour leurs enfants. Il y a là onze cents chrétiens, et un peu plus loin quelques autres petits troupeaux encore, qui sont, dans leur grossièreté et leur ignorance, entièrement abandonnés à eux-mêmes. Ces pauvres gens me font pitié. Ils souffrent de se sentir dans cet état, maîs ils ne se rendent pas bien compte de ce qui leur manque. Ils pressentent vaguement que ce qu'il leur faudrait c'est la Parole de Dieu, avec le moyen d'en profiter, c'est à dire savoir lire. Je voudrais avoir un Gutzlaff ou un Krapf à leur envoyer. Avec le secours de Dieu ils y feraient des miracles. Mais des missionnaires médiocres n'y accompliraient rien."

A défaut des grands et puissants missionnaires qu'il souhaitait, Gobat ent pourtant la joie de pouvoir envoyer à Salt les aides désirés.

„J'ai à Salt, en Galaad, de l'autre côté de Jourdain, deux agents, écrit-il dans son rapport d'octobre 1870, deux Arabes. L'un, nommé Bechnam, homme pieux et cultivé, travaille comme évangéliste. Je pense lui ac-

corder bientôt la consécration. L'autre, un pieux vieillard du nom de Job, travaille comme colporteur auprès des femmes, leur lit la Bible et leur enseigne la lecture. Ces femmes-là, bien qu'un peu sauvages et ignorantes, sont dans toute la Palestine à peu près les seules qui aient exprimé le désir d'apprendre à lire. Salt est la station la plus florissante de toute la contrée. Mais une forte opposition vient d'y éclater contre Bechnam, suscitée par un apostat influent, que Bechnam avait dû exclure de la communauté pour des actes réitérés de vénalité, et qui s'est maintenant rattaché à l'église grecque. Cette opposition, favorisée pardessous-main par le gouverneur turc, nous attire la sympathie de beaucoup d'Arabes, et elle a indirectement contribué à accroître la communauté protestante.

„Le nombre des membres de la communauté s'élevait il y a quelque temps à une centaine, tous avides des moyens de grâce, prêts à se soumettre à une saine discipline, affectueux et soumis à l'égard de ceux qui les enseignent, et faisant de grands progrès dans la connaissance des Saintes Ecritures. Comme ils n'ont pas de local assez grand pour leur servir de lieu de réunion et de salle d'école, qu'en outre leur nombre va croissant, je fais bâtir pour eux une chapelle, qui sera bientôt terminée, et qui servira en même temps d'école pour garçons et filles. Quoique ces gens soient très-pauvres, et qu'une grande disette ait régné cette année dans le pays, ils ont recueilli entre eux 334 gulden, sans compter tout ce qu'ils ont donné en main-d'œuvre gratuite. Un certain nombre d'entre eux mettent de côté une demi-piastre par semaine, ce qui fait environ six francs par an, pour les frais du culte. Ils s'engagent en outre à y ajouter

tout ce que les circonstances leur permettront. Ils auront ainsi l'année prochaine de quoi payer un colporteur de plus.

„Leur conduite est telle que le gouverneur général de Syrie me disait il y a quelques semaines: „A en juger par la vie de son troupeau, Bechnam a fait beaucoup de bien à Salt.“ Tout dernièrement, par l'effet de la violente opposition contre Bechnam, le nombre des membres du troupeau s'est tellement accru qu'il se monte maintenant à près de huit cents âmes. Sans doute on ne peut pas les compter tous comme de vrais convertis, bien qu'ils paraissent tous sincères. Ils écoutent la Parole de Dieu avec un empressement qu'ils étaient loin d'avoir autrefois. Il faut s'attendre à ce que parmi eux aussi la Parole de Dieu soit aux uns, odeur de vie pour la vie, aux autres, odeur de mort pour la mort. Mais comme il y a un bon noyau, j'ai bon espoir. J'aime à croire qu'un grand nombre de ces Arabes, jusqu'ici complètement abondonnés, arriveront à la connaissance de la vérité, et compteront parmi les saints de Dieu pour la félicité éternelle. J'ai une profonde compassion pour ces brebis perdues d'au delà du Jourdain, et les recommande instamment à votre intérêt chrétien et à vos prières.“

L'évêque résume lui-même, dans son rapport de novembre 1871, les résultats de son activité à ce moment-là. Ce n'est pas le résultat final. Il aura bien des choses à ajouter dans son dernier rapport, en automne 1877. En attendant nous donnons ici ce premier résumé.

„Au lieu d'entrer, dit-il, dans le détail de ce qui se fait en ce moment en Palestine par les agents de la Société pour la Mission parmi les Juifs, de la Société

anglicane des Missions, de la Société des Missions de Berlin, de Spittler ou de la Mission de Chrischona, par les diaconesses de Kaiserswerth et par moi-même et mes aides, je pense qu'il sera plus à propos de jeter un coup d'œil en arrière sur ce qui a été accompli depuis vingt-cinq ans. Car, si Dieu me fait la grâce d'y atteindre, il y aura le trente décembre prochain vingt-cinq ans que je suis ici, puisque j'y suis arrivé ce même jour de l'année 1846. Le résultat, je l'espère, vous inspirera des actions de grâce envers Dieu, et vous encouragera à soutenir cette œuvre avec toujours plus d'intérêt et de courage.

„A mon arrivée ici les premières difficultés avec les Juifs avaient déjà été surmontées par les diligents efforts de la Société pour la Mission parmi les Juifs. Les fruits du travail des missionnaires Nicolayson et Ewald, et de mon prédécesseur, l'évêque Alexandre, se voyaient dans un petit groupe de prosélytes. On travaillait à la construction de l'hôpital pour les Juifs; les fondements de „l'église du Christ“ étaient posés et les murs s'élevaient déjà de trois pieds au-dessus du sol. Une petite chapelle servait en attendant de lieu de culte. L'évêque Alexandre avait tenté d'ouvrir une école, mais l'affaire avait échoué, parce que l'instituteur envoyé d'Angleterre dans ce but avait perdu courage au moment de se mettre à l'œuvre. Plusieurs missionnaires américains avaient résidé ici quelques années; mais n'ayant pas réussi, eux non plus, à ouvrir des écoles, et ne voyant pas de fruit de leurs travaux, il avaient tout abandonné. Il n'existait pas dans toute la Palestine une seule école de quelque dénomination chrétienne que ce fût, si ce n'est l'école des moines latins, où l'on enseignait en italien le latin à une vingtaine de jeunes garçons. On ne comptait dans tout

le pays qu'un seul protestant indigène; il demeurait à Safed, en Galilée.

„J'ouvris la première école chrétienne à Jérusalem en novembre 1847, avec neuf élèves des deux sexes. Au bout de trois ans le nombre des élèves s'était accru au point que je dus la dédoubler et former une école de garçons et une de filles. Toutes deux se développèrent si bien que nous avons maintenant à Jérusalem même cinq écoles avec quatre cents enfants, et dans toute la Palestine vingt-cinq écoles protestantes avec neuf cents à mille enfants, de cinq dénominations chrétiennes différentes, en outre des Juifs, Samaritains, Mahométans et Druses, et tous fidèlement instruits dans les Saintes Ecritures. C'est pour cette raison que ces écoles portent le nom „d'Ecoles bibliques", que leur donna le patriarche grec, lorsqu'en 1848 il lança l'anathème contre mon école de Naplouse. De ces écoles, onze sont sous ma direction, sans compter mon orphelinat, qui contient soixante enfants. Les ressources me manquant ce printemps, je remis mes deux écoles de Bethléem et de Bethjalah au comité de Berlin, qui les continuera comme par le passé. Bien que nous ayons en tout trois orphelinats, je dus, faute de place, refuser plus de cent enfants délaissés ou n'ayant pour prendre soin d'eux qu'une mère malade et pauvre. La famine a fait depuis l'année dernière jusqu'à ce jour bien des orphelins. Dans de telles circonstances l'enseignement dans toutes nos écoles ne peut être, à quelques rares exceptions près, que gratuit.

„Quant aux résultats obtenus par ces écoles, il n'est pas facile de les montrer. Je puis bien dire à la gloire de Dieu que plusieurs de nos élèves d'autrefois sont maintenant des hommes et des femmes convertis et mar-

chant d'une manière digne de leur vocation. Un bon nombre d'entre eux se sont rattachés à notre église et ont une conduite honorable. Ils connaissent la vérité, sans qu'on puisse dire qu'ils sont nés de nouveau. Les autres, et c'est le plus grand nombre, connaissent et aiment la vérité; mais, étant sous l'autorité de leurs parents, ils restent extérieurement avec eux dans leur église ou secte. Ceci a un très-bon côté: c'est que par là ils apportent quelque lumière et un écho de la vérité au sein de l'ignorance et de la superstition. Quant à leur condition selon le monde, la plupart d'entre eux, jeunes gens et jeunes filles, se tirent d'affaire très-honorablement. L'un est employé comme catéchiste au service de la Société anglicane des Missions; une quinzaine occupent des postes d'instituteurs en Palestine, en Syrie, en Egypte. D'autres gagnent leur vie en accompagnant des voyageurs en qualité de drogmans,(1) d'autres en se livrant au commerce, d'autres enfin et surtout à l'agriculture et à divers métiers. On peut dire d'eux tous en général qu'ils sont plus éveillés et plus moraux que la massse du peuple.

„Les écoles peuvent, d'une autre manière encore, être envisagées comme un fruit de notre œuvre. Lorsque je commençai d'en ouvrir, les prêtres catholiques-romains, catholiques-grecs, arméniens, leurs chefs en tête, s'efforcèrent de les combattre par leurs excommunications et par les désagrements de toutes sortes qu'ils suscitaient aux parents qui, malgré leur défense, envoyaient des

(1) C'est de l'orphelinat de Gobat à Jérusalem qu'est sorti le jeune Selim, qui accompagna M. Stanley dans sa recherche de Livingstone, et dont le voyageur américain parle en disant: „Le membre le plus important de notre expédition, après moi, fut un jeune chrétien arabe de Jérusalem, élevé par le pieux évêque Gobat."

enfants aux écoles bibliques. Mais, n'ayant pas réussi par ces moyens à les empêcher, ils se virent obligés d'en ouvrir eux-mêmes, pour détourner du moins de nous les enfants qu'ils ne pouvaient pas détourner de toute école quelconque. Il en résulta que, partout où j'ouvrais une école, on en voyait une ou deux autres s'ouvrir à côté, si bien qu'il existe à l'heure qu'il est une centaine d'écoles en Palestine. Il nous parait bien remarquable, et c'est un grand encouragement pour nous, que, malgré cette concurrence, et quoique la grande majorité des parents soient catholiques-romains ou catholiques-grecs, nos écoles sont généralement plus fréquentées que celles de nos adversaires, non seulement parce que nos instituteurs sont plus capables et plus moraux que ceux des autres écoles, mais parce que chez nous on enseigne la Parole de Dieu. C'est que les parents, bien qu'ils connaissent à peine la Bible, se rendent compte cependant que nos écoles ont pour but de faire moralement du bien à leurs enfants. Et comme les enfants repassent à la maison ce qu'ils ont appris à l'école, il en résulte que quelque connaissance des Saintes Ecritures se répand toujours parmi le peuple.

„A mon arrivée ici la petite congrégation comptait environ cinquante Israélites baptisés. Nous avons dès lors admis au baptême deux cents Israélites adultes, à la suite d'une instruction religieuse et d'un examen sérieux, et en outre beaucoup d'enfants de notre église. Malgré cela notre église ne compte en ce moment que cent prosélytes juifs parce que, ne trouvant pas à Jérusalem de moyens d'existence, ils sont obligés de les chercher en d'autres pays. Sans cela nous en aurions ici au moins quatre cents.

„Dans une tournée épiscopale que je faisais récemment dans la Samarie et la Galilée j'ai eu la joie de présider

à l'inauguration de la belle église gothique de Nazareth. Elle était remplie d'auditeurs recueillis; plusieurs protestants étaient venus des villages voisins. Le missionnaire Zeller prêcha le matin, et le missionnaire Klein l'après-midi. Je consacrai trois candidats, dont deux indigènes et un allemand, qui a longtemps travaillé comme catéchiste à Naplouse. Le culte se termina par la sainte cène. Le lendemain nous eûmes de nouveau un culte très-fréquenté, dans lequel l'un des nouveaux consacrés, Séraphin Buntagy, fit, sur St. Jean IV, 23, 24, un sermon très-éloquent et très-évangélique."

Après cette revue rétrospective l'évêque ajoute: „Et maintenant, mes frères, en vous remerciant pour votre précieuse sympathie et pour les secours que vous m'avez envoyés pendant ces vingt-cinq années, et en priant le Seigneur de vous le rendre abondamment en bénédictions temporelles et spirituelles, laissez-moi vous en prier encore: Souvenez-vous de Jérusalem; priez pour la prospérité de Jérusalem. Ceux qui aiment Jérusalem seront bénis. Priez aussi pour moi, afin que j'achève avec joie ma course et que je m'acquitte avec fidélité du ministère que j'ai reçu du Seigneur pour rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu. Je termine par ces mots de l'apôtre: Frères, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, à lui qui est puissant pour vous édifier et pour vous donner part à l'héritage des sanctifiés!"

2. *L'oeuvre en Abyssinie.*

Gobat était attaché par un double intérêt à ce champ de travail: par ses devoirs d'évêque protestant en Orient, et par les souvenirs et les liens spirituels qu'il avait conservés depuis ses années de séjour heureux,

d'activité bénie et de dures souffrances dans ce pays. Son nom d'ailleurs y était resté en vénération. Un voyageur anglais, M. Parkyns, qui visita l'Abyssinie seize ans après Gobat, en rend témoignage. Indifférent à l'égard des Missions, il sait très-bien découvrir et signaler les fautes qu'ont pu commettre des missionnaires inhabiles; „mais, dit-il, parmi eux il s'en trouvait un vraiment très-distigué, car partout où j'arrivais j'entendais prononcer le nom de Samuel Gobat, et jamais autrement qu'avec amour et respect.“ Cette confiance des Abyssins en Gobat était si grande, qu'en 1850 le prince Ras Ali pria l'évêque de bien vouloir prendre les moines et pélerins abyssins à Jérusalem sous sa surveillance et sous sa protection. C'était une douce tâche, dont il s'acquitta avec bénédiction. Mais il ne pouvait pas lui suffire de faire quelque bien à quelques Abyssins en séjour ou en passage dans la ville sainte, il épiait le moment favorable pour reprendre l'oeuvre de la Mission dans le pays-même.

Ce moment lui parut venu en 1855. „Un sujet de préoccupation s'est emparé presque exclusivement de mon esprit ces derniers temps, écrit-il dans son rapport de novembre 1855, et je voudrais qu'il fût aussi un sujet de prières pour mes frères en la foi; c'est la reprise sous une forme nouvelle de la Mission en Abyssinie. Je suis en correspondance depuis quelques années d'une part avec des personnes influentes de ce pays et d'autre part avec M. Spittler, directeur de l'établissement de Chrischona, près de Bâle, dans lequel on forme des évangélistes. Mon but était d'établir en Abyssinie une station missionnaire, qui se serait entretenue au moins en partie par elle-même, et où l'on aurait réuni un

aussi grand nombre que possible de jeunes gens, pour les instruire dans la pure Parole de Dieu. On aurait ensuite formé en un endroit quelconque un petit noyau de croyants fidèles, librement réunis par amour pour la Parole de Dieu en une petite colonie, et ainsi l'on aurait eu un troupeau modèle, qui aurait répandu la lumière de la vie au sein de l'église abyssinienne. On n'aurait employé à cette oeuvre que des missionaires laïques avec un seul consacré.

„Lorsque je crus que le moment était venu de se mettre à l'oeuvre, je fis venir à Jérusalem six pieux jeunes gens de Chrischona pour compléter leur instruction et leur apprendre entre autres la langue amharique. Ils arrivèrent il y a un an, et je suis heureux de pouvoir dire qu'ils ont conquis dès lors l'estime et la confiance de tous ceux des membres de notre église qui sont capables d'apprécier à sa valeur un caractère chrétien.

„Il y a onze mois j'envoyai en avant l'un d'eux, le frère Flad, avec M. le Dr. Krapf, pour reconnaître le terrain et chercher un endroit propice pour l'établissement de la station missionnaire. Mais justement à ce moment-là de grands changements se produisaient dans le gouvernement du pays. Un jeune homme de trente-cinq ans, nommé Cassai, dont j'avais guéri le père vingt-cinq ans auparavant d'une crise de folie (voir page 150), venait de s'emparer en peu de temps de toute l'Abyssinie, et d'en réunir toutes les provinces sous son sceptre. Il s'était fait oindre et couronner par l'abouna, en prenant le titre de „Roi des Rois“ et le nom de Théodoros. Mes envoyés furent amicalement reçus par lui; mais, comme il partait pour une expédition contre les Gallas, ils ne

purent rien conclure de définitif. Ils revinrent en août dernier, et, bien qu'ils m'apportassent une lettre affectueuse du roi Théodoros, leur rapport n'était pas en somme très-encourageant, et je ne sus pendant quelque temps à quoi me résoudre.

„Voici en effet comment se présentait la situation toute nouvelle. Voici, me disais-je, un roi absolu, sans l'autorisation duquel l'on ne peut rien entreprendre; un roi qui, dans l'espace d'une année, a mis fin à la division qui avait troublé pendant des siècles l'église d'Abyssinie; un roi qui a chassé les missionnaires catholques-romains avec leur évêque, et qui laisse aux musulmans l'alternative d'embrasser le christianisme ou de quitter le pays dans l'espace de deux ans. Voici un roi qui lit la Parole de Dieu journellement dans la langue du peuple et qui désire que son peuple suive son exemple. De l'autre côté voici des frères pleins d'un joyeux espoir, parlant assez bien l'amharique, et désirant d'être envoyés sans perdre de temps. Cela m'a décidé à ne pas les retenir plus longtemps, mais à les envoyer, en profitant du moment où nous sommes et qui est la saison favorable, et avec autant de Bibles et de Nouveaux Testaments qu'ils en pourront emporter. Même s'ils ne parvenaient à trouver nulle part un endroit convenable pour s'y établir, s'ils peuvent répandre abondamment la lumière de la divine Parole dans ce pays de ténèbres, leur mission n'aura pas été vaine."

Le missionnaire Flad, dans un livre intitulé: „Douze ans de séjour en Abyssinie, histoire du roi Théodore II", a décrit la prémière entrevue des deux premiers envoyés de Gobat avec le roi, et l'impression que celui-ci fit sur eux. Il sera peut-être intéressant de le laisser parler:

„Le roi, raconte Flad, se montra affable envers nous, et nous adressa plusieurs questions sur l'Europe et surtout sur des sujets religieux. Il reçoit chaque jour des douzaines de plaintes et de suppliques, et il juge chaque affaire lui-même. Les criminels sont condamnés à mort et exécutés sur le champ. D'innombrables messagers portent de tous côtés ses ordres à ses employés. Il ne sait pas écrire; il dicte, et souvent deux ou trois lettres à la fois. A la moindre faute ou erreur le secrétaire est frappé du bâton ou d'une énorme cravache. Les officiers, les généraux, les ministres, reçoivent à l'occasion le même traitement. Il est ordinairement vêtu d'un costume très-simple, et s'assied à terre sur un tapis. Il n'a jamais porté ni couvre-chef ni chaussures. De taille moyenne, de forte corpulence, il a la peau d'un teint noir assez foncé. L'expression de sa figure a quelque chose de dur, de louche et de sournois. Avec ses yeux brillants, et son nez fortement arqué, quand il se fâchait et que son visage déjà noir s'assombrissait encore, et que ses trois mèches de cheveux se hérissaient sur sa tête, alors je ne me sentais pas à l'aise en sa présence."

C'est devant ce despote oriental que se tenaient les deux missionnaires, dans une attente quelque peu anxieuse. „Comment se porte Gobat? demanda le roi. Sa lettre me plait et je désire qu'il m'envoie trois artisans, un armurier, un constructeur de palais et un imprimeur. Quant aux choses de la foi, je ne m'en mèlerai pas; c'est la tâche de l'abouna." Ce dernier ayant déclaré qu'il ferait bon accueil à ceux qui répandraient dans le pays la Bible dans la langue du peuple, le roi fit écrire à Gobat, dans une lettre que Krapf et Flad rapportèrent: „Tu connais l'état de notre pays, puisque tu l'as ha-

bité. Tu sais que nous étions autrefois divisés en trois partis. Maintenant, avec le secours de Dieu, j'ai rétabli l'unité. Qu'il ne nous vienne donc pas des prêtres qui détruiraient notre foi et refroidiraient la charité."

Cette invitation engageante répondait non seulement aux préoccupations de l'évêque de Jérusalem, mais encore plus peut-être aux voeux et aux projets de l'ardent et infatigable ami de l'évêque, le pieux Spittler, de Chrischona. L'évêque envoya donc en Abyssinie, munis de recommandations et de précieuses instructions, quatre des frères de Chrischona, savoir Flad, Bender, Mayer et Kienzle. Ils partirent le 7 décembre 1855. Spittler conçut alors le plan hardi de rattacher l'Abyssinie et la Nubie à l'Egypte au moyen de ce qu'il appelait la „voie des apôtres", et qui devait consister en une échelle de douze stations, portant chacune le nom d'un des douze apôtres. Ce plan n'a reçu qu'une incomplète réalisation. L'évêque avait très-sagement agi en ne donnant la consécration à aucun de ces missionnaires, qui ne devaient accomplir aucune fonction ecclésiastique proprement dite, mais se borner à répandre parmi le peuple la Bible et la connaissance de la vérité chrétienne. Les Abyssins qui se trouvaient ainsi amenés à la lumiére et à la vie de l'Evangile devaient demeurer dans leur église, pour y être comme le levain dans la pâte, jusqu'à ce que sonnât pour cette église l'heure désirée de la réformation.

Telle était l'entreprise. Elle offrait des côtés dangereux. Bien des chrétiens regrettaient que l'évêque eût en quelque sorte prêté les mains à la fabrication des armes. Ce ne fut pas cela. D'autant moins que le frère de Chrischona qui était de son état ouvrier armurier, Schroth, mourut en atteignant la frontière de l'Abyssinie.

Mais une fois arrivés les autres frères furent obligés de se prêter à divers travaux: établir des routes, fabriquer des voitures, des carabines, des canons et des bombes pour le roi. L'air des cours est malsain, en Abyssinie au moins autant qu'en Europe, et les faveurs des princes sont toujours dangereuses pour la vie chrétienne. Il ne faudrait pas conclure de là que les frères de Chrischona se soient laissé transformer en simples manœuvres des arsenaux du roi. Si par moments leurs connaissances et leur concours étaient réclamés pour des travaux de ce genre, eux de leur côté ne perdaient pas de vue leur véritable mission. Quatre ans après leur arrivée en Abyssinie, l'évêque Gobat, qui les suivait d'aussi près que possible, soit par correspondance soit par le témoignage verbal de l'un ou de l'autre de ces missionnaires rappelés à Jérusalem ou en Europe, ou de quelque autre voyageur, l'évêque, disons-nous, pouvait en novembre 1859 parler de leur œuvre comme suit: „Il n'est pas encore question de fonder en Abyssinie une église protestante, et mon but est toujours de répandre les Saintes Ecritures en langue amharique dans tout le pays, avec l'espoir qu'ainsi sera préparée et un jour amenée la réformation dont cette église a un si grand besoin. En attendant, les missionnaires que j'y ai envoyés il y a quatre ans prêchent l'Evangile de la manière la plus simple, conformément à l'instruction que je leur ai donnée à cet égard, et cherchent à amener beaucoup de pécheurs au Sauveur. En moins de deux ans ils avaient répandu dans quinze provinces de l'Abyssinie environ mille exemplaires de la Bible ou de portions de la Bible, sans la donner à personne qu'à des gens qu'ils savaient être en état de la lire et desireux de

le faire. Au commencement, parce qu'on considérait comme plus sacrée la Bible en langue éthiopienne, langue qui n'est comprise que des savants, on se souciait peu de la recevoir en langue vulgaire ou amharique. Mais lorsque l'on vit que c'était précisément celle-là que le roi préférait (il lit depuis son enfance un Nouveau Testament en amharique que je donnai à son père en 1830), et que plusieurs de ses officiers et même des prêtres la lisaient aussi, on la prit en plus grande estime. Nous espérons même qu'elle sera bientôt en usage dans les églises. En attendant les missionaires ont journellement l'occasion d'annoncer au peuple le salut par Jésus; et, bien qu'ils ne citent par de cas particuliers de conversion, ils nous racontent bien des choses qui nous montrent que la Parole de Dieu n'est jamais stérile, mais qu'elle produit ses effets chez les riches et chez les pauvres.

„C'est surtout chez les Falachas, ou Juifs d'Abyssinie, que se rencontrent la faim et la soif de la Parole de Dieu, et que se fait sentir le besoin d'écoles bibliques. Les missionnaires m'écrivent qu'ils viennent d'en ouvrir une qui compte déjà vingt-cinq enfants. Des nouvelles encourageantes m'ont décidé l'année dernière à renforcer l'œuvre par l'envoi de deux nouveaux missionnaires, avec deux cents Bibles et huit cents Nouveaux Testaments, qui doivent être répandus si possible jusque parmi les payens Gallas. Les frères sont arrivés en août dernier à Gondar, où le roi les a amicalement reçus. Il a aussitôt distribué parmi ses officiers et parmi les prêtres les plus influents les cent Bibles dont la Société biblique britannique lui faisait présent, et il leur a recommandé de la lire et d'en tirer instruction pour eux-mêmes et pour le peuple.“

On lira avec intérêt la lettre suivante de Gobat au roi Théodoros, du 13 juin 1863:

„Votre Majesté aura été peinée d'apprendre toutes les injustices dont vos sujets, prêtres abyssins et pélerins à Jérusalem, ont eu à souffrir, et dont les deux lettres en langue amharique ci-jointes vous donnent encore le détail. Les Coptes et les Arméniens ont pris possession de la chapelle qui appartient à votre Majesté, et maintenant ils veulent encore par force prendre pour eux le couvent. Ils paient dans ce but d'influents musulmans, et le pacha envoie des soldats qui maltraitent les Abyssins et font tout ce qui plait aux Coptes et aux Arméniens. Autrefois le consul anglais protégeait les Abyssins; mais maintenant il y a un nouveau consul, lequel n'a point d'ordre de la reine pour les protéger. Si votre Majesté voulait prier par lettre la reine d'Angleterre de donner dans ce sens des ordres à son consul, celui-ci serait tout disposé à prendre vos sujets sous sa protection. Je suis très-heureux et reconnaissant d'apprendre que votre Majesté continue de protéger et d'entourer de bienveillance les hommes que j'ai envoyés dans son pays, Bender, Waldmaier, Kienzle, Mayer, Saalmüller et Flad. Ils se louent tous des bontés de votre Majesté et je suis heureux qu'ils puissent lui être de quelque utilité en diverses manières.

„Lorsque j'étais en Abyssinie les gens étaient très-affectueux envers moi et je les aimais beaucoup. Mais ce qui m'affligeait c'était de les voir si ignorants, tant à l'égard de la Parole de Dieu, qu'à l'égard des arts et des métiers de la civilisation, et dès lors naturellement très-pauvres, et, ce qui est pire, corrompus, vivant dans les péchés du mensonge et de l'impureté et sur le chemin de l'enfer et d'une perdition éternelle. Les prêtres étaient

ignorants et enseignaient au peuple toutes sortes de fausses doctrines, contraires à la sainte Parole de Dieu. Pourtant j'en rencontrai plusieurs qui désiraient connaître la vérité et être sauvés. C'est pourquoi j'ai toujours prié pour l'Abyssinie et désiré de faire quelque bien à votre peuple, même après que la maladie m'eût forcé de quitter le pays. Mais je ne savais comment m'y prendre, jusqu'à ce que j'appris qu'il avait plu à Dieu de remettre à votre Majesté le royaume d'Abyssinie, et que votre Majesté lisait et aimait la Parole de Dieu. Alors, avec l'approbation de votre Majesté, j'envoyai à deux reprises par M. Flad des Bibles et des Nouveaux Testaments, et en outre onze hommes pour travailler le fer, le bois et la pierre, au service de votre Majesté et de son peuple, et aussi un homme habile à fabriquer des canons et d'autres armes pour votre Majesté. Mais ce dernier mourut ainsi que son fils à la frontière du pays, laissant une veuve et quatre orphelins. Je suis heureux de savoir que votre Majesté est contente de ces ouvriers et que Dieu a béni mon entreprise. Car j'apprends que beaucoup de Falaschas lisent la Parole de Dieu et croient au Seigneur Jésus, ainsi que deux ou trois mahométans, et qu'ils ont tous été baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. J'ai aussi appris avec beaucoup de joie que de nombreux chrétiens se sont mis à lire la Parole de Dieu et que votre Majesté a accordé à Mayer et à d'autres la permission d'instuire le peuple dans cette sainte Parole. Que Dieu vous en récompense. Qu'il accorde à votre Majesté la grâce de donner tout son cœur au Seigneur Jésus-Christ, de croire et de se confier en lui et de marcher dans la voie de ses commandements. Il a confié en vos mains le soin de votre peuple afin que vous le conduisiez, par votre exemple aussi bien que par vos ordonnances, sur le chemin de la vie éternelle.

„Pour moi je deviens vieux et ma santé décline; c'est pourquoi je me sens d'autant plus pressé de supplier votre Majesté de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, afin que vous trouviez le pardon de tous vos péchés et que vous ne viviez que pour sa gloire. Qu'il accorde à votre Majesté la grâce de le servir fidèlement; c'est la prière de votre dévoué serviteur, Samuel, Ev. de J."

Les espérances si légitimes de l'évêque à l'égard du jeune roi allaient, hélas! être tristement déçues, et ses vœux si pieux et si chrétiens rester inaccomplis. Enflé par le succès, gâté par son entourage, entrainé par ses passions, qu'aucun frein extérieur ne gênait et que le frein intérieur de sa conscience morale était, paraît-il, impuissant à arrêter, endurci, habitué à la cruauté par les scènes de carnage auxquelles ses batailles nombreuses et presque toujours victorieuses donnaient lieu, on le vit bientôt céder au mal, puis s'y livrer, puis s'y complaire; ivresse, polygamie, oppression à l'égard même de ses sujets, emportement, férocité sanguinaire, il franchit, semble-t-il, tous les degrés du vice et du crime. Il va sans dire qu'avec ces progrès dans le mal marchaient de front l'abandon de la Bible, l'oubli de la prière, la profanation des choses saintes, l'inimitié contre tout ce qui lui parlait de Dieu. Semblable à Saül, qu'il rappelle par les alternatives entre le bon et le mauvais esprit, mais qu'il surpassa de beaucoup en cruauté, il avait rejeté le Seigneur, et le Seigneur le rejeta.

Ce changement dans sa conduite amena naturellement un changement dans ses dispositions à l'égard des missionnaires, et de tous les Européens en général. Deux nouveaux consuls venaient d'arriver à sa cour; un an-

glais, Cameron, un français, Bardel. Théodoros était à l'apogée de sa puissance, et songeait à nouer des relations avec la reine Victoria et avec l'empereur Napoléon III. Il remit à chacun des deux consuls une lettre dans ce sens pour leurs souverains respectifs. En attendant la réponse un regrettable incident se produisit. Un photographe hessois, prosélyte devenu missionnaire auprès des Juifs, mais peu capable, avait à deux reprises, dans des audiences, offensé le roi par son manque de tact. Pour l'en punir le roi lui avait fait administrer la bastonnade et l'avait fait mettre aux fers tout meurtri. Faisant ensuite examiner ses papiers, le roi avait cru y découvrir des traces de mépris de la part des autres missionnaires à l'égard de sa propre personne; il en avait conçu des soupçons. Une solennelle et publique séance de tribunal eut lieu à ce sujet le 20 novembre 1863. Les accusés s'attendaient à être condamnés à mort; mais les avis se trouvèrent divergeants et la séance resta sans résultat.

Malheureusement une grande faute fut commise, on ne s'explique pas par quelle cause : la reine Victoria ne donna aucune réponse au roi Théodoros. Celui-ci en conclut que c'était par mépris, et s'en offensa. Le consul français, Bardel, mit du vinaigre sur la plaie en insinuant au roi que la reine Victoria était l'amie des Turcs; Cameron alors fut emprisonné. La position de Bardel n'en fut pas meilleure. Le roi le fit enfermer aussi, prétendant avoir à se plaindre également du mépris de Napoléon III. Le nombre des prisonniers européens se trouva alors être de onze; mais ce n'était que le commencement, et il s'accrut encore beaucoup. La captivité dura cinq ans, à travers diverses péripéties et des alternances de sévérité et de douceur. Tantôt les ouvriers

allemands étaient retirés de prison et confinés dans la localité de Galat, où ils travaillaient pour le roi; tantôt tels ou tels des captifs étaient mis à la torture, sans autre raison que les caprices du tyran, qui les faisait conduire à sa suite dans ses divers campements, puis les fit enfermer dans la forteresse de Magdala.

Voici une seconde lettre, pleine de tact et de dignité, que Gobat écrivit dans ces circonstances au roi Théodoros, le 28 novembre 1865 : „Sire! Comme j'apprends de temps en temps que votre Majesté se montre pleine de bienveillance envers les hommes que je lui ai envoyés il y a quelques années pour instruire son peuple dans les arts et les sciences utiles, je saisis une occasion favorable pour vous remercier de vos bontés et vous assurer de de ma continuelle intercession auprès de Dieu en faveur de votre Majesté. Je prie Dieu que, comme il lui a plu de faire de vous un puissant roi de la terre, il vous accorde la grâce de régner dans sa crainte et dans son amour, dans la justice et la miséricorde, afin qu'au grand jour des rétributions vous obteniez aussi miséricorde par notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

„Le porteur de cette lettre est mon ami Théodore Beke, que je recommande à votre bienveillance et à votre protection. Il a vu de ses yeux la désolation de la femme et des jeunes enfants de M. Stern et des autres parents des Anglais en captivité dans votre pays, en particulier de la mère du consul Cameron, qui est morte de chagrin peu avant que M. Beke quittât l'Angleterre. Poussé par la compassion il s'est librement décidé à faire le voyage d'Abyssinie pour aller prier votre Majesté d'avoir pitié de MM. Stern, Cameron, Rosenthal, etc. et de leur pardonner leurs torts, comme vous-même vous priez Dieu de vous

pardonner, et de les mettre en liberté afin que leur bénédiction vienne sur vous.

„M. Théodore Beke n'a aucun rapport avec la reine ou avec le gouvernement d'Angleterre. Il a entrepris ce long et périlleux voyage par bienveillance et charité chrétiennes, dans la confiance en Dieu et aussi plein de confiance dans la magnanimité et dans le gracieux bon vouloir de votre Majesté. C'est pourquoi je m'associe de coeur avec lui pour prier instamment votre Majesté d'avoir pitié de ses captifs et de les mettre en liberté, pour l'amour de moi, serviteur de Dieu, et surtout pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ, et afin que le cri de leurs parents désolés et de leurs enfants ne monte pas au ciel contre votre Majesté. La plus grande gloire d'un roi est de se montrer compatissant et d'essuyer les larmes des affligés. — En recommandant encore mon ami Théodore Beke à votre gracieuse bienveillance, je demeure, Sire, etc. Samuel, évêque de Jérusalem."

Cette démarche et cette lettre paraissent avoir fait impression sur le roi. Le ciel semblait s'éclaircir, lorsque, le 28 janvier 1866, arriva à la cour de Théodoros une ambassade anglaise, composée de M. Rassam, un Arménien qui avait été consul anglais en Syrie, du lieutenant Prideaux et du Dr. Blanc, avec des présents pour le roi et une lettre de la main de la reine. Le gouvernement anglais cherchait à réparer sa négligence et à obtenir la libération des prisonniers. Et celle-ci fut effectivement accordée par Théodoros. Tous ces libérés, joyeux, faisaient leurs préparatifs de départ, lorsque se produisit un inexplicable revirement. Une séance de tribunal fut convoquée à nouveau, et les

anciens inculpés furent remis dans les fers et ramenés en jugement, puis le lendemain relachés. Cette séance présenta une scène singulière et unique dans son genre. Les prisonniers demandaient pardon au roi, et celui-ci de son côté, prosterné sur son visage devant eux, les priait de lui pardonner. Et ce n'était point une comédie. C'était plutôt chez Théodoros un de ces retours passagers du bon esprit, comme chez le roi Saül, quand, après avoir un jour lancé son javelot contre David, il lui disait le lendemain: „Mon fils, tu es plus juste que moi."

Malgré cela la captivité continua. L'ambassadeur Rassam fut lui-même retenu, contre le droit des gens. Il devait servir d'otage et de garant des dispositions bienveillantes du gouvernement anglais. M. Flad, celui de tous les Européens en qui le roi Théodoros avait le plus de confiance, fut envoyé en Angleterre pour demander des ingénieurs, des instruments et des machines pour le roi. Pendant son absence, qui dura plus d'un an, il se passa en Abyssinie des choses affreuses, qu'a consignées dans son journal quotidien la femme de M. Flad, restée en arrière captive elle-même. Le roi sentait son pouvoir chanceler et, dans le but de le raffermir, il exerçait les plus grandes cruautés envers ceux qui étaient soupçonnés d'opposition politique. C'est ainsi par exemple que les aboutissants d'un employé qui avait pris la fuite furent brûlés vifs. Une quantité de soldats, fuyards rattrapés, subirent le même sort. Le supplice de l'amputation des mains et des pieds devint une chose ordinaire; des provinces entières furent ravagées; la capitale, Gondar, fut pillée et incendiée; même les provinces fidèles étaient rançonnées, tandis que le roi se livrait à la débauche, comme Belsatsar à Babylone. Si tel

était le tyran, on peut se représenter dans quelle position se trouvaient les captifs, à la merci de ses caprices.

Flad, reçu en audience par la reine Victoria dans le château d'Osborne, rapporta d'elle une lettre sérieuse à Théodoros. Le noir despote y recevait un juste blâme de sa conduite envers Cameron et Rassam; on ne pouvait guère, disait la lettre, lui accorder de confiance à cause de sa versatilité; on lui enverrait les ingénieurs et les instruments demandés, mais seulement après que lui-même aurait renvoyé en sûreté et sous bonne escorte, jusqu'à la frontière de son pays, tous ceux des Européens qui, retenus chez lui, désireraient partir.

Cette lettre piqua au vif le tyran. Il comprit que l'affaire devenait sérieuse; mais, fier de son inexpugnable pays montagneux, il se raidit. Et, tandis que d'un coté a décadence s'accélérait dans son royaume, lui-même se livrait à des cruautés toujours plus horribles. Des habitants du pays brûlés avec leurs maisons; des enfants, des malades, des femmes enceintes, des vieillards, impitoyablement égorgés; un millier de soldats décapités parce qu'ils avaient tenté de s'enfuir; deux cents autres, pour la même cause, attachés avec leurs femmes à des fourches en bois et condamnés ainsi à mourir de faim, dans des souffrances qui, pour plusieurs, durèrent de dix à douze jours.

Les ingénieurs envoyés d'Angleterre étaient arrivés à Massoua. Là le colonel Merewether les retint en attendant la libération des captifs. Peut-être eut-il tort, en envoyant de là son message à Théodoros, de ne pas y joindre de présents. Cependant une armée anglaise était arrivée des Indes sous la conduite de sir Robert Napier, douze mille combattants, dont un tiers de troupes euro-

péennes, deux tiers de troupes hindoues. Pour passer avec cette armée les montagnes infranchissables que nous a fait connaître déjà le missionnaire Gobat par ses descriptions, les mesures furent prises avec toute la prudence et l'énergie nécessaires, le consul anglais à Massoua, Werner Munzinger, y donnant son concours. Le Dr. Krapf devait accompagner l'armée en qualité d'interprète.

Ainsi s'étendait sur la tête de Théodoros le gros nuage du jugement. Lentement mais irrésistiblement les Anglais s'avançaient par le nord vers la forteresse de Magdala. Les prisonniers, qui pouvaient d'un instant à l'autre être mis à mort, étaient, on le comprend, dans une attente aussi vive qu'anxieuse. Le dimanche des Rameaux de l'an 1868 le roi parla à Rassam dans la forteresse et se déclara prêt pour le combat suprême. Le jeudi suivant, irrité par un mot qu'il avait trouvé blessant, le roi fit tuer trois cent-huit prisonniers abyssins et précipiter leurs cadavres, et avec eux un certain nombre d'hommes vivants, du haut d'un rocher. Le vendredi-saint, 10 Avril 1868, eut lieu le combat. Les malheureux Abyssins, mal armés, tombaient par centaines sous le feu rapide des fusils et des mitrailleuses des Anglais; ceux-ci n'eurent que vingt-cinq blessés. Le samedi sir Robert, dans une entrevue avec le roi, lui demanda deux choses: de faire soumission à la reine d'Angleterre et d'amener au camp tous les prisonniers européens. A ces condition on lui promettait vie sauve et bons traitements pour lui et sa famille.

Dans cet instant décisif se montra une merveilleuse intervention de la Providence. Théodoros, qui n'avait qu'un mot à dire pour que tous les prisonniers fussent égorgés, Théodoros, de qui dans son exaspération on attendait

ce mot fatal, eut soudainement à ce moment suprême une bonne inspiration. Tandis que ses conseillers abyssins l'engageaient à faire mettre à mort les prisonniers européens, il répondit: „Laissez-les aller; ces gens n'ont point fait de mal.“ Là-dessus la porte de la forteresse fut ouverte aux captifs, qui descendirent au camp anglais au nombre de cinquante-neuf personnes, y compris les enfants. Quant à lui-même, bien que son armée eût déposé les armes devant sir Robert et fût en pleine déroute, Théodoros, ne voulant pas se soumettre, poussa jusqu'au bout la résistance et continua la lutte du haut de la forteresse avec une poignée de fidèles. Mais le lundi de Pâques les Anglais, après un bombardement de deux heures, montèrent à l'assant et franchirent les murs. Alors Théodoros, voyant que tout était perdu pour lui, se tua d'un coup de pistolet dans la tête. On prétend qu'un instant auparavant il dit à son écuyer: „Jusqu'ici je croyais que Dieu était avec moi et que je faisais en toutes choses sa volonté; mais maintement je vois que Dieu n'était pas avec moi, et que c'était le diable qui me poussait à de telles cruautés.“

Magdala fut pillée et incendiée par les troupes hindoues. Puis l'armée anglaise se prépara au départ. Les Abyssins respiraient, délivrés d'une affreuse oppression. La population du pays environnant vint en cortège, prêtres en tête, rendre hommage à ses libérateurs, en chantant dans sa vieille langue éthiopienne le cantique de Moïse, homme de Dieu, sur la destruction de Pharaon et de son armée. Les Anglais repartirent de l'Abyssinie sans rien faire pour ce malheureux pays. Tout ce qu'ils avaient voulu c'était relever le prestige de leur pouvoir en Orient et délivrer quelques sujets anglais. La Mis-

sion protestante en Abyssinie se trouva naturellement pour un temps arrêtée.

On peut se représenter ce que, au travers de toutes ces circonstances, Gobat souffrit au sujet de ce pays et de cette Mission qu'il avait tant à cœur, et de ces missionnaires qu'il suivait avec une sollicitude si particulière. Nous en avons déjà vu quelque chose dans sa lettre au roi Théodoros. Ce qu'il dut éprouver après la triste issue que nous venons de voir, nous ne le trouvons consigné nulle part dans ce qu'il a laissé par écrit. Mais nous citerons encore ce qu'il dit dans son rapport de novembre 1865, à un moment où, à toutes sortes d'appréhensions, se mêlait pourtant encore et dominait l'espérance.

„L'Abyssinie, dit il, a été ces dernières années un lourd poids sur mon cœur; car, d'un côté j'avais une profonde sympathie pour les prisonniers, en particulier pour les missionnaires Stern et Rosenthal et pour le consul anglais Cameron, et de l'autre j'étais impuissant à faire quoi que ce soit pour leur libération, parce que mes ennemis m'avaient accusé auprès de Théodoros d'avoir encouragé les persécutions contre les Abyssins à Jérusalem en 1863, et que dès lors le malheureux roi, trop ouvert aux soupçons, se méfiait de moi, bien à tort, et n'aurait dès lors pas manqué de retourner contre les prisonniers ce que j'aurais essayé de faire en leur faveur. Du reste j'ai recommandé à ceux des missionnaires qui jouissent encore de la confiance du roi de s'employer de tout leur pouvoir en faveur des prisonniers. Et en effet, par leur intercession les missionnaires Flad (de la Mission de Londres) et Steiger (de la Mission écossaise) ont été relâchés. Pour ce qui est des autres captifs, le roi a

toujours dit qu'il ne les laisserait aller que quand il aurait eu la preuve du bon vouloir des gouvernements anglais et français envers lui. Par l'imprudence de quelques-uns des prisonniers, qui a provoqué l'irritation du roi et éveillé sa méfiance à l'égard de personnes innocentes, l'activité de mes missionnaires a été entravée, toutefois non entièrement arrêtée, puisque sous leur direction et surveillance travaillent quatre cents payens et juifs, manœuvres et apprentis en divers métiers, et que, pendant le travail, ces frères ont pleine liberté de leur annoncer l'évangile. En outre ils instruisent un certain nombre d'enfants, garçons et filles, et l'un d'eux en un moment de disette a recueilli vingt-cinq orphelins, qu'il entretient du produit de son travail. Déjà quelques-uns de leurs élèves peuvent servir de colporteurs bibliques, et eux-mêmes, malgré l'opposition de l'abouna, ont toujours la liberté de lire et de prêcher la Parole de Dieu dans les églises des villages environnants le dimanche et les nombreux jours de fête, et on les écoute toujours avec plaisir. Enfin ils en sont maintenant à répandre le sixième millier d'exemplaires de la Bible en langue amharique, que la Société biblique britannique et étrangère m'a remis dans ce but."

Mais, comme nous parlons dans ce chapitre des résultats de l'œuvre de Gobat, on pourra demander quelque chose de plus précis sous ce rapport, pour ce qui concerne l'Abyssinie. Eh bien! nous le trouvons dans quelques lignes de lui, par lesquelles nous terminerons et concluerons ce qui concerne ce pays. Ces lignes sont écrites avant la catastrophe de Pâques 1868 et la fin tragique de Théodoros; mais les résultats qu'elles présentent sont de telle nature qu'ils devaient subsister, du

moins quant à l'essentiel, même après les changements amenés par ces tristes événements. „Les résultats de notre œuvre en Abyssinie, écrit l'évêque de Jérusalem en novembre 1863, ne se laissent pas facilement énumérer, par la raison que les gens convertis demeurent extérieurement dans l'enceinte de leur vieille église déchue. J'espère cependant, lorsque leur nombre se sera suffisamment accru, que les Falaschas convertis se joindront aux Abyssins convertis, et qu'ils formeront ensemble un noyau capable de préparer la réformation si nécessaire de l'église abyssinienne.

„Les fruits de la Mission parmi les chrétiens abyssins se montrent essentiellement: 1°) en ce que le désir de posséder et de lire la Parole de Dieu se fait toujours plus sentir parmi eux; 2°) en ce que, en différents lieux, un grand nombre de ces gens ont changé non seulement de manière de parler, mais de conduite, et que plusieurs sont véritablement convertis; 3°) en ce que, même en l'absence des frères, plusieurs se réunissent en plus ou moins grand nombre, pour prier et s'édifier ensemble par la lecture de la Bible; 4°) enfin, en ce que un petit nombre de prêtres ont reçu des impresssions sérieuses, et invitent eux-mêmes nos frères à lire et à prêcher l'évangile, les dimanches et jours de fête dans les églises.

„On a souvent blâmé nos frères de se livrer à divers travaux pour le roi, en particulier à la fabrication d'armes à feu. Ils auraient bien préféré n'y pas être astreints et pouvoir employer leur temps d'une autre manière; mais je suis convaincu que, s'ils n'avaient pas consenti à ces divers travaux, une Mission parmi les Abyssins et parmi les Falaschas n'aurait pas été possible dans les conditions actuelles; j'ajoute que tous nos frères, ainsi

que leurs femmes (quatre d'entre eux sont mariés) s'occupent autant qu'ils le peuvent à instruire la jeunesse et qu'ils s'efforcent de former des instituteurs et des colporteurs et lecteurs de la Bible."

3. L'œuvre en divers autres lieux.

Malgré quelques tournées épiscopales et quelques indices de participation directe à l'œuvre de l'évangélisation, comme par exemple l'inauguration de l'église de Tous-les-Saints au Caire, le 4 février 1876, l'action de l'évêque de Jérusalem en Egypte fut plutôt indirecte. La Mission s'y accomplit surtout par des ouvriers américains. Nous ne parlerons pas non plus de son œuvre parmi les Druzes, qui fut arrêtée par le mauvais vouloir des chefs de la peuplade. En revanche il est deux contrées où nous allons rencontrer encore des résultats de son œuvre.

„J'ai été conduit encore par la Providence, dit Gobat (rapports de 1863 et de 1871), et presque contre ma volonté, dans un autre champ de travail, qui fait maintenant aussi partie de mon diocèse, je veux parler de la *Mésopotamie* et de la *Cilicie*. J'avais engagé en 1854 un jeune homme nommé Carabet, comme missionnaire ici à Jérusalem auprès des milliers de pélerins arméniens et grecs qui visitent la ville sainte. Après leur avoir parlé autant que les circonstances le lui permettaient, il leur remettait à leur départ une Bible avec la liturgie de notre église. C'était une œuvre de foi, dont je n'attendais pas beaucoup de fruits; et voici, les fruits se sont montrés de manière à me mettre en quelque sorte dans l'embarras. Il y a trois ans, Carabet me remit une lettre, signée de plusieurs personnes de Diarbékir en

Assyrie, qui me priaient de leur envoyer un missionnaire ou un pasteur. Ils avaient été amenés, me disaient-ils, à la connaissance de la vérité par la lecture de la Bible et ils étaient décidés à quitter l'église arménienne et l'église syrienne pour se rattacher à l'église anglicane, dont la liturgie leur avait paru en parfait accord avec la Parole de Dieu.

„Comme je n'avais alors aucun missionnaire disponible, je me décidai, sur le conseil des frères de l'église de Jérusalem, à consacrer Carabet et à l'envoyer à Diarbékir comme pasteur et comme prédicateur de l'évangile pour la contrée environnante. Il rencontra le long du chemin, dans beaucoup de petites villes et de villages, de petites réunions de protestants, qui se servaient de la liturgie anglicane pour leur culte, et parmi eux, plusieurs de ceux qu'il avait vus comme pélerins à Jérusalem. Ceux-ci le prièrent de leur distribuer la sainte cène et de baptiser les enfants qui leur étaient nés depuis qu'ils avaient quitté leur église. De cette manière il eut l'occasion de prêcher presque journellement l'évangile pendant trois mois, et souvent à des assemblées de deux à trois mille personnes, avant d'arriver à Diarbékir. Dés lors je reçus fréquemment des requêtes de petites communautés protestantes de deux à trois cents âmes, qui me priaient de les prendre sous ma protection et de leur envoyer des pasteurs. Dans le courant de cette année j'ai reçu de ces requêtes, jusqu'à quatre en une semaine. Elles m'arrivaient de différentes localités de la haute Syrie, de l'Asie-Mineure, de l'Assyrie et de la Mésopotamie. Souvent dans ces lettres ces gens me disent qu'ils ont été amenés à la connaissance de la vérité par Carabet, pendant leur séjour à Jérusalem,

et qu'ils ont ensuite communiqué à d'autres ce qu'ils avaient appris ainsi. Souvent aussi la lecture de la Bible a suffi pour ouvrir les yeux de l'intelligence à tel ou tel. Malheureusement il me manque les moyens de répondre à ces demandes et d'envoyer des pasteurs à ces gens qui restent là, avec leurs besoins religieux, comme des brebis parmi les loups dans le désert. Je les recommande aux prières et à l'intérêt de tous les vrais chrétiens."

L'œuvre de Carabet dès l'abord prospéra d'une manière réjouissante. L'évêque en parle ainsi en octobre 1870: „A Diarbékir le troupeau du révérend Etienne Carabet à bâti l'année dernière une chapelle, et s'est chargé des frais de l'école. Pasteur et troupeau de concert envoient des colporteurs dans les villages environnants, où se forment facilement des auditoires auxquels ils lisent la Bible et l'expliquent simplement et avec prière. — Un homme de notre troupe, raconte Carabet lui-même, se rendit à Gawendach, où il séjourna quelque temps, rassemblant les gens le dimanche pour leur lire l'évangile. Un mahométan de l'endroit, voulant troubler la réunion, arriva et se tint près de la porte. Mais après avoir entendu la lecture (c'était S. Matth. V, 34—48), il devint pensif et demanda qu'on lui relût ces passages. Après les avoir entendus une seconde fois, il dit: „J'étais venu ici dans l'intention de faire du trouble, mais en entendant ces paroles je commençai à craindre, puisque la loi de Dieu nous ordonne d'aimer nos ennemis. Mais je n'avais jamais entendu une pareille doctrine. Ma religion à moi m'enseigne à tuer nos ennemis et à ravir leurs veuves et leurs biens. Pardonnez-moi mes mauvaises intentions et permettez-moi d'assister désormais à vos réunions."

Les frères entendirent avec plaisir sa demande. Voyant cela les Arméniens invitèrent le colporteur à prêcher dans leur église. Nous y allâmes, et ces gens collectèrent entre eux la somme de quarante piastres pour acheter une Bible en langue turque, parce qu'ils ne comprennent pas la langue arménienne, qui est la langue traditionnelle de leur culte. Cette Bible achetée et placée dans l'église, il arriva qu'un évêque arménien vint un dimanche les visiter. On lui présenta ce volume, en le priant d'y lire. Mais lui, ne sachant pas le turc, ne put pas y lire; et, jetant le livre à terre, il s'écria: „Maudit soit ce livre et tous ceux qui ont contribué à l'amener ici.“ Là-dessus notre mahométan se leva dans l'assemblée pour blâmer l'évêque, et un tumulte éclata dans l'église. Les uns criaient: „Coupez lui la barbe (ce qui est un grand opprobre), parce qu'il a jeté à terre et maudit la Parole de Dieu!“ D'autres: „Chassez le!“ L'évêque, consterné et effrayé, pria le mahométan de réclamer le silence, pour qu'il pût faire ses excuses à l'assemblée. Cela fait, le colporteur lut S. Matt. VII, 13-23, et, après quelques mots d'explication qu'il ajouta, la paix fut rétablie. Bien des âmes furent gagnées en ce jour-là, et maintenant, ajoute encore Carabet, elles se servent de notre liturgie dans leur culte et soupirent après une réformation de leur église. Quant à ce mahométan, il a depuis lors publiquement embrassé le christianisme.“

Les dernières nouvelles que l'évêque nous donne de cette contrée datent de novembre 1873: „Comme Carabet, dit-il, doit souvent s'absenter, son troupeau s'est réuni avec celui du missionnaire Boyadjan, autrefois congrégationaliste américain, maintenant d'accord avec les principes et l'organisation de notre église. Carabet visite les diverses petites églises épiscopales de la contrée, mais

il s'occupe surtout d'évangeliser les mahométans, principalement les Kourdes. Il paraît être extrêmement bien qualifié pour cette œuvre et un vrai pionnier pour frayer la voie à de futurs messagers de l'évangile dans le Kourdistan. Il n'a pas pu encore baptiser un grand nombre de convertis, parce que la plupart de ceux qui sont attirés vers l'évangile sont retenus d'en faire une franche profession par la crainte d'être mis à mort.

„Dans l'une de ses courses d'évangélisation Carabet avait rencontré un jour l'évêque arménien Megherditsch, de Aintab en Cilicie, et l'avait engagé fortement et même décidé à comparer la liturgie anglaise avec la Bible. Megherditsch le fit pendant deux ans, et il fut amené par là à reconnaître les erreurs de son église et à constater que l'église d'Angleterre s'appuyait sur la Bible; seulement il n'avait pas le courage de le déclarer ouvertement. Sur ces entrefaites on l'appela à Constantinople, où il se trouva comblé d'honneurs. On le nomma remplaçant du vieux patriarche de Cis, avec la perspective d'être bientôt son successeur. Mais lorsque, après avoir quitté Constantinople, il fut sur le point d'entrer dans sa nouvelle charge, sa conscience, en chemin, à Adana, le reprit avec tant de force que, ne pouvant plus résister à ses convictions, il changea de direction et se rendit tout droit à Alep, pour y faire, en présence de témoins, profession de protestantisme. Cette mesure était nécessaire pour le mettre, sous la garde de la loi, à l'abri des persécutions et pour échapper à la prison. Parmi les témoins de son entrée formelle dans le protestantisme se trouvait le consul anglais, M. Skene. Cela fait, il me pria, ajoute Gobat, de le recevoir comme membre de notre église; et je le reçus.“

„Il rentra ainsi dans des conditions toutes nouvelles à Aintab, où il avait revêtu pendant douze ans la charge d'évêque arménien. Quelques mois plus tard je lui accordai sur sa demande l'autorisation de prêcher l'évangile en qualité de pasteur de l'église anglicane. Il se forma autour de lui dès 1865 une petite église protestante épiscopale, à la tête de laquelle il se trouve tout naturellement placé. A côté des soins de cette église il entretient une vaste correspondance avec un grand nombre de prêtres arméniens, qui souffrent de l'état de leur église et qui désireraient pouvoir, en suivant son exemple, se rattacher avec leurs troupeaux à notre église. En ce moment-même je reçois une lettre de M. Skene, consul à Alep, qui me dit : „Ce bon archevêque Megherditsch m'a fort surpris en m'adressant la parole en anglais. Il doit avoir beaucoup de talent, et quant à sa foi, elle est bien sincère. Je ne manquerai pas de l'appuyer de toutes mes forces. Je l'ai chaudement recommandé à nos deux pachas.“ Et voilà, ajoute Gobat, voilà cet archevêque, qui pour l'amour de Christ s'est fait pauvre, au nombre maintenant de mes missionnaires consacrés.“

Le troupeau d'Aintab s'accrût promptement. „Il compte, dit Gobat en 1871, six cents âmes, et dès que l'église que l'on construit sera terminée il s'accroitra encore sensiblement. Car jusqu'ici la difficulté était de trouver un local pour réunir l'assemblée. J'avais signalé ce besoin pressant dans un de mes rapports, en ajoutant que mille livres sterling, ajoutées à ce que ces pauvres gens donneraient, suffiraient pour bâtir une église. Aussitôt un ami chrétien (le rév. Newton) répondit en m'envoyant la somme demandée. J'éspère recevoir demain par la poste la nouvelle que la première pierre est posée. Le

consul d'Alep prend à cette œuvre un intérêt pour lequel je ne saurais lui être assez reconnaissant. L'église pourra contenir mille personnes. Le nombre de nos protestants en Cilicie et en Mésopotamie est d'environ neuf cents à mille."

Voilà ce que Gobat écrivait en 1871. Tout semblait alors devoir bien aller pour la jeune église. Mais cinq ans plus tard il devait dire (17 novembre 1876) : „L'archevêque Megherditsch et son troupeau à Aintab ont été pendant plusieurs années honnis et persécutés." — Le chef d'une communauté indépendante, qui s'est formée dans les environs, a persuadé le pacha que l'église épiscopale n'est pas protestante et que par conséquent Megherditsch n'avait aucun droit à être protégé en qualité de protestant. Celui-ci se trouvant dernièrement à Constantinople, les membres de son troupeau lui écrivirent pour lui demander de parler en haut lieu en leur faveur. Lorsque l'un d'entre eux porta cette lettre à la poste, un employé, un Arménien, l'ouvrit, la lut et la déchira en sa présence. Etant allé avec quelques amis porter plainte devant le pacha, celui-ci leur dit qu'ils n'avaient aucun droit à être protégés, et les chassa comme des chiens. On leur fait payer des impôts plus élevés que ceux des autres chrétiens. A deux reprises on leur retira, pour les motifs les plus futiles et en se riant d'eux, un local qu'ils avaient loué, réparé, et payé pour leurs assemblées. Enfin lorsque, à l'aide du généreux don d'un ami anglais, l'argent fut trouvé, le terrain payé, les fondements creusés pour la construction de leur église, et que les murs étaient déjà à fleur de terre, on leur interdit de continuer, parce que l'emplacement se trouvait trop rapproché d'une mosquée, et qu'ils devaient tout

d'abord obtenir un firman de la Porte. Ce firman leur fut d'abord refusé; et lorsqu'après une longue correspondance il eut été démontré qu'il y avait entre l'emplacement de l'église et la mosquée la distance voulue, on chercha d'autres prétextes. „Pendant plus de quatre ans, dit Gobat, j'ai dû me débattre pour cette affaire, mais je ne laissai pas de repos au consul anglais jusqu'à ce qu'il eût obtenu, il y a environ trois mois, le firman qui nous permet de reprendre les travaux interrompus. Maintenant l'évêque Megherditsch a recommencé de bâtir et, ce qui m'a fort réjoui, j'ai appris que les congrégationalistes, qui au commencement s'étaient opposés à lui, travaillent maintenant avec lui."

Enfin, dans son dernier rapport, en novembre 1877, Gobat dit encore: „La Mission d'Aintab en Cilicie, au commencement si pleine de promesses, a été pendant les cinq dernières années un lourd poids sur mon cœur. A peine les difficultés qui longtemps arrêtèrent la construction étaient-elles levées, que de nouveaux empêchements surgirent. Mais l'affaire principale, le travail spirituel, progresse à Aintab et aux environs, de sorte que l'excellent et humble évêque est persuadé que, lorsqu'une fois l'église sera acheveé, elle sera trop petite pour contenir tous ceux qui sont prêts, pense-t-il, à se joindre à son troupeau."

Avant de passer maintenant des travaux de l'évêque Gobat à sa personnalité-même, nous transcrirons les paroles de quelqu'un qui l'a connu personnellement et qui l'a vu à l'œuvre durant de longues années, son ami le Dr. Rosen, qui résume ainsi ses impressions: „Partout Gobat savait victorieusement opposer la lumière de la pure doctrine aux ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Sous

sa bienfaisante influence la Mission auprès des Juifs à Jérusalem a été transformée. D'autre part, combien de chrétiens arabes ont été par son moyen convaincus de la vérité de l'évangile, tout en restant dans le cadre extérieur de leurs antiques églises! Il a répandu la semence qu'aucun orage ni aucune gelée ne pourront anéantir. Déjà il a été accordé à Gobat de pouvoir se réjouir de son accroissement pendant de longues années, jusqu'à ce que celui qu'il avait servi avec une inébranlable confiance l'a rappelé à lui. Lorsque, un demi-siècle auparavant, dans toute la force de sa vigoureuse jeunesse, il commençait son activité missionnaire, ayant été arrêté longtemps en Egypte par d'insurmontables difficultés loin de l'Abyssinie, le pays de ses désirs, il écrivait dans son journal à la fin de la première année: Annum perdidi, j'ai perdu une année! Pour nous, certes, à la fin de sa carrière et en présence de ses travaux, nous dirons et nous affirmerons: Vitam non perdidit; une telle vie n'a pas été une vie perdue."

CHAPITRE XIII.

L'Evêque.

Si la carrière de l'évêque Gobat a été bien remplie c'est, dirons-nous, avant tout parce qu'il était providentiellement préparé pour cette carrière, comme elle était providentiellement réservée pour lui. Au moment où il venait d'être nommé évêque de Jérusalem, le 30 mars 1846, son ami, le pasteur Charles Werner, lui écrivait pour l'engager à accepter cette nomination: . . . . . „Considère encore que tu possèdes des qualités que l'on trouve rarement réunies. Tu appartiens par ta naissance, par ton éduca-

tion, et par ta carrière, à trois nationalités: par la naissance comme par la langue, tu es français; par tes études et tes relations de famille tu es allemand, et par ta vocation tu es devenu anglais. Ce sont là, pour une œuvre comme celle qu'on te propose, des avantages qui ne se rencontreraient pas chez beaucoup d'autres. Ajoute à cela ta réputation; ton nom est connu en Orient et en Occident. C'est là aussi une chose à considérer. Puis tu possèdes la connaissance de toutes les langues nécessaires dans un tel milieu. Enfin, cher frère, par quelque côté que je t'envisage, tu me parais fait pour cette place. J'ajoute encore que la mystérieuse interruption de tes travaux en Abyssinie s'explique en grande partie à mes yeux quand je me dis que par ce détour le Seigneur voulait te préparer pour ce poste et t'y conduire. Il en est de même de ta consécration antérieure dans l'église anglicane. En un mot tout dans ton passé me paraît conduit en vue de ce but."

Et ce que l'ami de sa jeunesse, Charles Werner, disait au commencement de la carrière de l'évêque, l'ami de son âge mur et de sa vieillesse, le Dr. Rosen, savant diplomate, consul d'Allemagne à Jérusalem, aux côtés de Gobat depuis 1852, le disait à la fin de cette carrière: „L'évêque Gobat n'a pas été seulement pour les protestants, mais pour tous les habitants de Jérusalem, pendant son séjour de plus de trente ans, un lumineux exemple d'une vie véritablement chrétienne.Il était dans les choses matérielles d'une probité parfaite, doux envers tout le monde, d'une bonté paternelle surtout envers les pauvres, d'une prudente et entière véracité dans ses paroles, hospitalier, simple de moeurs, foncièrement éloigné de toute vanité, père et époux fidèle et dévoué. Au

premier abord, et avant de le bien connaître, on pouvait le juger un peu froid et trop peu enthousiaste. C'est que Gobat craignait d'éveiller des espérances dont la réalisation pouvait être douteuse, et qu'il était de nature pensif et réfléchi, tout entier à l'accomplissement scrupuleux du devoir et ne prenant feu facilement ni pour les personnes ni pour les entreprises. Il ne se laissait jamais entraîner par un coup-d'oeil, pas même par la vue du succès. Il agissait au contraire toujours méthodiquement d'après des principes consciencieusement éprouvés. A ceux qui se débattaient dans le tourbillon de l'existence terrestre il aimait à présenter la sagesse chrétienne comme l'idéal, comme le fil conducteur, par lequel il se laissait lui-même guider. C'est ce qui donnait à sa vie un cachet d'uniformité, excluant l'extraordinaire, tandis que d'autre part il éveillait par là dans le vaste cercle de ses amis et de ses subordonnés un sentiment sincère de respect et de vénération, plutôt que d'intime abandon. Si l'on ajoute que Gobat unissait à une foi enfantine une riche mesure de connaissances théologiques; qu'il parlait avec une égale facilité les trois langues principales des nations civilisées, l'allemand, l'anglais et le français, et cela avec un organe harmonieux et sonore; que sa majestueuse stature et la sereine dignité empreinte sur son visage avaient quelque chose d'imposant; on conviendra qu'à tous égards il était éminemment qualifié pour traverser les difficultés inhérentes à sa haute mission.

„Ces difficultés, pour le suisse Gobat, étaient considérables: indépendamment de l'orgueil national, du haut du quel trop souvent l'Anglais cultivé abaisse un regard de pitié sur l'étranger, le *foreigner*, comme sur un être

inférieur; indépendamment de la défaveur qui frappe un missionnaire élevé par un monarque non anglican au rang de lord-évêque, et du contraste entre les exigences d'étiquette d'une société raffinée et la franche simplicité d'un missionnaire jurassien; — la position de l'évêque de Jérusalem impliquait en elle-même certaines contradictions, qui devaient tôt ou tard éclater, et qui éclatèrent, on l'a vu, en conflits. Pour beaucoup de gens à Jérusalem Gobat était une personnalité gênante et incommode; mais en lui se vérifia une fois de plus le proverbe: „Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur!" Nature éminemment pacifique, il déplorait les mécontentements provoqués de tous côtés par sa fidèle et loyale activité. Mais il savait que les réformes et la routine sont aussi inconciliables que la lumière et les ténèbres. Il prenait son parti de cette inévitable opposition, qui est dans la nature des choses; mais il se gardait soigneusement de la reporter sur les personnes. Aussi put-il toujours manifester la plus sincère bienveillance à l'égard des hauts dignitaires ecclésiastiques des autres confessions, malgré la froideur et l'attitude en général dédaigneuse de ces personnages envers lui."

Lors des attaques du consul anglais Finn, le pasteur Valentiner, de l'église allemande de Jérusalem, écrivait le 11 mai 1858 au comité de Berlin: „Pourquoi l'évêque Gobat a-t-il été plus particulièrement en butte à ces attaques? Parce qu'il envisage le peuple juif aujourd'hui de la même manière que les prophètes, que notre Seigneur lui-même et que les Apôtres l'ont envisagé, et qu'il réclame d'un enfant d'Abraham selon la chair le même changement du coeur que de tout autre pécheur et parce que, conséquemment, là où il ne trouve pas ce chan-

gement, il ne craint pas d'exprimer son jugement sévère, au lieu de tout voiler et de s'en tenir toujours à cette admiration de la descendance selon la chair par laquelle le Seigneur Jésus est renié et les âmes induites en erreur. Au milieu de tout cela l'évêque Gobat est confiant et joyeux dans le Seigneur, quand même il est attaqué du côté de ces faux amis par les armes du mensonge et de la calomnie."

Un peu plus tard, en 1866, un autre pasteur de cette même église allemande de Jérusalem retraçait comme suit les principaux traits du caractère de Gobat, tels qu'ils s'étaient présentés à ses regards: „Quoique l'évêque fût alors (de 1866—1869) près de sa soixante-dixième année, il avait l'air d'un homme fort et en bonne santé. Seulement il éprouvait un peu plus de peine à marcher qu'autrefois. Les marches à la grande chaleur, sur les chemins mal pavés des environs de Jérusalem, le fatigaient. Cependant on le voyait arriver souvent à sa chère école de Sion, située en dehors de la ville, et ailleurs dans toutes sortes d'occasions, aux fêtes annuelles des divers établissements, aux réunions de Missions etc.; il ne manquait jamais chaque semaine les réunions de prières en commun des différentes églises évangéliques de Jérusalem, pour peu que la chose ne lui fût pas impossible; et toutes ces courses se faisaient à pied. Son activité missionnaire dans la Terre-Sainte était arrivée à ce point, qu'il était plus occupé à la maintenir qu'à l'étendre. L'entretien de ses nombreuses écoles et des nombreux postes d'évangélisation était une lourde charge, reposant sur ses seules épaules. Il avait le droit de parler avec S. Paul „du souci que lui donnaient tous les jours ses églises." C'est vers lui qu'accouraient de préférence

les affligés, les gens en soucis et les pauvres des diverses communautés évangéliques de la Mission. Tantôt c'étaient des Arabes de Jérusalem ou de Bethléem, tantôt des prosélytes, des instituteurs ou des évangélistes de ses écoles et de ses stations missionnaires, qui venaient demander aide ou conseil; ou bien aussi des Abyssins, pour lesquels on lui disait qu'il avait une certaine prédilection. Il écoutait avec beaucoup de calme et de patience, même les importuns et les indiscrets. Mais souvent sa fidèle compagne lui allégeait le fardeau (car parfois c'en était un); elle excellait à le seconder en toutes choses, surtout dans les affaires matérielles et lorsqu'il s'agissait d'apporter quelque secours à l'indigence ou quelque adoucissement à la tristesse. Elle était, de son côté aussi, infatigable. La chambre de travail et de réception de l'évêque, dans sa demeure sur la Place de la Tour de David, se trouvait au rez-de-chaussée, et sa porte, la première après celle d'entrée dans la maison, était d'un accès facile. Cette chambre était toujours parfaitement en ordre; car pour toutes choses, et en particulier pour les affaires d'argent de la Mission, l'évêque était d'une minutieuse exactitude.

„Dans ses relations avec les hommes, même avec des Arabes et des prosélytes retors, qui avaient lassé la patience des missionnaires les plus bienveillants, l'évêque conservait toujours sa charité et sa douceur, quoiqu'il eût un coup d'œil remarquablement scrutateur et perspicace, et que maintes fois il eût fait d'amères expériences. Son médecin, le Dr Chaplin, déclare qu'il ne l'a jamais vu se fâcher. Cette disposition constamment digne et calme tenait sans doute à un heureux tempérament, mais elle revêtait un caractère supérieur; elle était un trait de

cette sagesse chrétienne, son idéal. Si quelque chose le blessait ou le froissait, il gardait volontiers le silence et attendait le moment favorable pour s'en expliquer.

„J'eus le privilège de l'accompagner dans quelques petits voyages à travers la Terre-Sainte, et c'est alors surtout que je m'instruisais en l'observant. Rien que la tranquillité calme avec laquelle il reposait sur sa monture, trottant d'un pas lent mais régulier jusqu'à l'arrivée, vous donnait l'impression d'un homme habitué aux lointains et fatigants voyages. Il me souvient d'une visite à Reneh, près de Nazareth, où les membres de la communauté protestante arabe voulurent manifester leur joie de la présence de l'évêque. Nous entrâmes à l'école et nous vîmes de là les Arabes accourir de tous côtés, par toutes les ruelles, avec des plats et de la vaisselle, chaque famille voulant contribuer pour sa part au festin qu'on préparait pour l'évêque. Comme il savait se montrer sensible à tout cela et reconnaissant, sans rien exagérer! Il savait aussi donner parfois, sans beaucoup de paroles, une bonne leçon à son entourage. Un jour qu'il rentrait de voyage et que devant sa maison les porte-faix et les domestiques se disputaient au sujet des effets à transporter à l'étage, l'évêque, sans rien dire, prit à chaque main une valise et monta l'escalier. Alors tous à l'envi se précipitèrent après lui pour les lui reprendre, et le bagage se trouva bientôt rentré sans plus de difficultés.

„De même que sa dignité d'évêque, mal vue par tout un parti influent, lui faisait comparer en Angleterre son chapeau tricorne à une couronne d'épines, de même sa position à Jérusalem, même sans parler de l'hostilité du consul Finn, était loin d'être facile. Dans les stations missionnaires et dans les communautés d'origine récente

il y a souvent des tiraillements pénibles, et en Palestine disait-on, plus que partout ailleurs. Cela tenait non pas à ce que les gens fussent là d'une plus grande susceptibilité qu'ailleurs, mais à la composition si hétérogène de ces milieux, qui rend plus difficile l'harmonie entre des élèments si disparates. Ajoutez à cela que ces églises, celle de Jérusalem en particulier, rapprochaient si étroitement leurs membres qu'elles en formaient, pour ainsi dire, une famille. Or, étant donné la nature humaine, il était impossible que dans des relations si directes et si personnelles il n'y eût pas des frottements. Il fallait, dans les grandes et dans les petites choses, beaucoup de prudence et de tact chrétien pour suivre toujours la bonne voie, et c'est un talent que Gobat possédait remarquablement. On peut dire que tous les chrétiens évangéliques sérieux et sincères de toute nationalité avaient pour lui la même estime et la même affection.

„C'était toujours pour moi un spectacle édifiant de le voir, dans nos réunions de prières, comme un véritable sacrificateur, apporter devant Dieu tous les besoins du troupeau, comme aussi je ne pouvais sans être touché l'entendre lire d'une voix émue, dans l'église de Christ, cette partie de la liturgie qu'il avait coutume de lire comme évêque, et celle de la sainte cène. Car on entendait et on sentait qu'il prononçait du fond du cœur ces paroles solennelles. Il prêchait de temps en temps, tantôt en anglais, tantôt en allemand, et ses discours étaient la fidèle image de sa personnalité, simples et sans apprêt, mais riches en pensées bibliques et en pressantes applications. Si ce qu'il disait vous saisissait, c'est qu'on sentait qu'il en était lui-même sincèrement pénétré. C'est pourquoi on n'était pas dérouté par le

fait que, suivant la méthode anglicane, il lisait ses sermons. Il recourait parfois, dans son âge avancé, à ses anciens sermons, après les avoir fait passer par un travail de révision. Je mentionne ce fait parce que, dans son humble franchise, il m'en avait lui-même parlé. Il sentait maintenant seulement, me disait-il, la difficulté qu'il y avait à ne prêcher jamais que dans des langues qu'il s'était appropriées tardivement, l'allemand, l'anglais, l'arabe etc., et jamais dans sa langue maternelle, le français. C'est ce qui l'obligeait à recourir maintenant à ses anciens sermons écrits.

„Du reste le français était toujours, même dans son âge avancé, sa langue favorite. J'en fus souvent frappé en l'entendant réciter, avec beaucoup de vie et de feu, dans le cercle de sa famille, des cantiques en français, dont il avait la mémoire remplie. Mais il s'exprimait dans les autres langues avec une assurance et une facilité vraiment étonnantes. En Orient, où ne règne à proprement parler aucune langue, la faculté de s'exprimer couramment en plusieurs langues n'est pas une chose rare, sans doute. Mais cette facilité, qui d'abord vous impose chez les Orientaux et les Levantins (les Européens établis en Orient), est en réalité un inconvénient pour leur vie intellectuelle et un obstacle à leur développement normal, parce que le parler, chez eux, est quelque chose de tout à fait superficiel, se bornant à la connaissance de certaines formes de conversation, et étouffant, dans l'effort pour s'adapter ces formes extérieures, toute aspiration à une vraie culture. Il n'en était pas de même chez Gobat. Son talent au contraire, pour autant que j'en ai pu juger, était précisement de se dégager de ces tournures brillantes, de ces expressions

stéréotypées, pour atteindre en chaque langue au mot propre, à l'expression vraie, c'est-à dire simple et naturelle. D'où lui venait ce talent aussi précieux que rare? Je le découvris un jour accidentellement. Dans la dernière année de mon séjour à Jérusalem nous passions régulièrement une soirée par semaine, ma femme et moi, à étudier l'italien chez Gobat, et sous sa direction. Lorsque nous eûmes appris les premiers éléments de cette langue il nous fit lire les Psaumes dans une Bible italienne. Et c'est à cette occasion qu'il nous exposa ses principes et nous montra comment la Bible est le meilleur livre pour apprendre une langue. Il nous dit que toutes les langues qu'il avait dû étudier à un âge déjà un peu avancé, il les avait apprises essentiellement par la Bible, et qu'il avait constaté par lui-même quelle richesse et quelle variété d'expressions la Parole de Dieu nous présente pour toutes les relations et les choses importantes de la vie.

„J'ai recueilli de lui plusieurs remarques ingénieuses et fécondes de ce genre? Je mentionnerai encore cette règle pour l'observation fructueuse des pays et des mœurs de l'Orient. Elle aide à le mieux comprendre lui-même; elle nous livre son secret sous ce rapport, et nous fait voir comment, dans les choses en apparence toutes simples qu'il disait, il y avait ordinairement un sens plus profond qu'on n'en découvrait au premier abord. Bien des voyageurs en visitant l'Orient, disait Gobat, veulent attendre de s'y être un peu initiés avant de consigner leurs observations; d'autres jugent d'emblée ce qu'ils voient. La bonne méthode est d'observer et de noter dès l'abord ce qui nous paraît remarquable, parce que, dans la mesure-même où l'on s'initie à ces choses,

on s'y habitue, et l'on n'est bientôt plus frappé de ce qui caractérise l'Orient en opposition à l'Occident; on perd sans s'en rendre compte ce coup d'oeil qui rapproche et discerne tout à la fois. Mais qu'on ne s'imagine pas d'autre part de pouvoir porter d'emblée un jugement définitif sur ce que l'on a vu de nouveau. Le discernement entre l'essentiel et l'accessoire, la vue claire du vrai rapport des choses ne s'obtient que par l'expérience. Soyez prompts à écouter, lents à parler. — Dans la physionomie du bienheureux Gobat, telle que j'ai pu l'étudier dans les dernières années de sa vie, c'est ce trait de la sagesse et de la perfection chrétiennes qui m'a surtout frappé, non pas comme l'alliance heureuse d'un esprit ouvert et lucide et d'une prudence réfléchie, mais comme le fruit de sa communion avec Dieu et de la riche expérience qu'il avait acquise dans le service du Seigneur."

En 1871 l'église de Jérusalem célébra le jubilé de l'évêque. Voici le récit que le pasteur Weser nous donne de cette fête: „Outre les fêtes de Noël, nous avons eu encore le 30 décembre une autre belle fête. C'est en ce jour que l'évêque Gobat faisait, il y a vingt-cinq ans, son entrée à Jérusalem. Maintenant son regard se reporte en arrière sur une activité qui a été difficile, mais richement bénie. C'est en grande partie grâce à lui que la Mission en Orient, et jusque dans l'Abyssinie, a pris un si beau développement. Malgré des tiraillements entre les protestants de diverses dénominations et de différentes nationalités, Allemands, Anglais, Arabes, Juifs, l'évêque a réussi à former et à maintenir ici une véritable *alliance évangélique*. La semaine prochaine, semaine de prières, tous les chrétiens évangéliques se

Demeure de l'évêque Gobat. — Eglise de Christ. — Tour de David.

rencontreront dans la chapelle arabe, et l'expression de leurs communs désirs montera devant Dieu dans les langues les plus diverses. C'est pourquoi il avait été résolu qu'une adresse, rédigée dans toutes les différentes langues qui se parlent dans notre église, serait présentée à l'évêque par l'ensemble des chrétiens évangéliques de Jérusalem. Un objet d'art, portant une inscription latine, y était joint; c'était la reproduction en argent de la première église évangélique érigée en ce pays, l'Eglise de Christ, dans laquelle aujourd'hui encore le culte se célèbre. Divisés en deux cortèges, parce qu'ensemble nous aurions été trop nombreux, nous nous rendîmes à la demeure de l'évêque, les Anglais à dix heures du matin, les Allemands à onze heures. Chaque famille de notre église y avait son représentant, parce que chaque famille avait des sujets de reconnaissance envers l'évêque. Comme c'est la coutume en Orient, deux huissiers avec de longs bâtons à la main et un grand sabre traînant au côté, ouvraient la marche. Le cortège, parti du consulat, se rendit, à travers les foules d'Arabes respectueusement rangées sur son passage, à la demeure de l'évêque, où le consul général, M. Petermann, en uniforme de l'ordre des chevaliers de S. Jean, adressa à l'évêque une allocution et lui remit une lettre autographe de l'empereur d'Allemagne, accompagnée d'un présent, un vase de porcelaine doré, orné du portrait de l'empereur. L'évêque remercia. Puis je lus, comme représentant de l'église évangélique allemande, une adresse du conseil ecclésiastique supérieur de Berlin, à laquelle j'ajoutai l'expression de la reconnaissance et des vœux de notre église de Jérusalem. Mais ce qu'il y eut de plus émouvant ce fut quand l'évêque, dans un véritable esprit

chrétien, rendant grâce et gloire à Dieu, vint comme déposer aux pieds de Christ tout ce qu'on lui attribuait à lui-même de sujets de reconnaissance, ne gardant que la grâce de Christ pour s'en envelopper, parce que, dans tout ce qui avait pu être fait, il y avait de la part de Dieu beaucoup à pardonner, et se recommandant à son âge avancé à la miséricorde de Dieu et à l'amour et aux prières de l'église. Je lui remis encore une lettre d'hommages du comité de Jérusalem; puis chaque membre du cortêge vint présenter au vieillard vénérable, mais encore frais et dispos, ses voeux personnels.

„Déjà la veille, dans une réunion de tous les protestants convoqués par le pasteur anglais dans un plus vaste local, on avait anticipé sur la fête. Là l'évêque, jetant un coup-d'œil rétrospectif sur son activité passée, nous exhorta à l'unité de l'ésprit. „Parce que chaque chrétien, nous disait-il, est un membre du corps de Christ, c'est le même esprit, le *seul* esprit du Seigneur qui doit animer tous les chrétiens et les rattacher tous ensemble par le lien de la paix. C'est ici le vœu d'un homme qui considère cette église comme un père ses enfants.“ Puisse ce vénéré père en la foi, nous retrouvant un jour avec lui au sein de la félicité devant le trône glorieux de notre Sauveur, redire de nous tous : Me voici, moi et les enfants que tu m'as donnés!“

Pour terminer, voyons encore comment l'évêque lui-même se peint indirectement et à l'œuvre, dans le récit qu'il nous donne d'une de ses tournées épiscopales : „Je fis le printemps dernier (1873), nous dit-il, une tournée d'inspection en Egypte, et de là en Galilée et en Samarie. En allant, je m'arrêtai un jour à Ramley et à Lydda. Le matin je distribuai à Ramley la sainte cène aux

membres réunis des églises des deux localités. Je baptisai deux enfants et fis l'examen de l'école, dans laquelle environ cent enfants reçoivent l'instruction. Leurs progrès, en particulier dans la connaissance biblique et dans le chant, me remplirent de joie. L'après-midi, je me rendis à Lydda, où j'examinai aussi l'école. J'y trouvai environ quatre-vingt-dix enfants, garçons et filles, dont trente-cinq mahométans. L'école de Lydda est à tous égards supérieure à celle de Ramley. Le maître d'école de Lydda est un élève de mon orphelinat de Jérusalem. Je lui demandai quelle portion des Saintes Ecritures il avait étudiée dernièrement avec ses élèves. Il me répondit : l'évangile de Marc. Je m'adressai alors à l'un des garçons et lui demandai s'il pouvait me dire en quelques mots le contenu du premier chapitre de cet évangile. Il le fit aussitôt d'une manière précise et intelligente. Je me tournai vers un autre et lui demandai le contenu du second chapitre, et il me répondit aussi bien que le premier. Ils me donnèrent ainsi de mémoire, tantôt interrogés individuellement, tantôt collectivement, le contenu complet de tout cet évangile, chapitre après chapitre, mieux que je n'aurais pu le dire moi-même. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien un pareil enseignement est propre à développer chez les enfants l'intelligence aussi bien que la mémoire.

„De là je me rendis en Egypte, où je retrouvai, comme dans de précédentes visites, l'église anglicane bien languissante. Le troupeau d'Alexandrie est assez nombreux, mais, à peu d'exceptions près, les membres en sont mondains et indifférents. L'église écossaise a plus de vie. J'eus quelques entretiens avec Reichart, missionnaire à Alexandrie au service de la Société pour la propagation

du christianisme parmi les Juifs. Lui aussi se plaignait de l'indifférence et de la mondanité qu'il rencontrait parmi les Juifs. Au Caire je rencontrai un pasteur anglais distingué, qui avait présidé un culte pendant l'hiver, mais un culte hélas! fréquenté seulement par les voyageurs américains et anglais qui traversent l'Egypte. Cependant les Anglais ont fait un pas pour arriver à établir un culte permanent. J'ai assisté à la pose de la première pierre d'une nouvelle église. Pour autant que j'ai pu en juger, il n'y a qu'un seul point lumineux dans l'église anglicane en Egypte, ce sont les écoles excellentes et bien fréquentées de Miss Whately au Caire. Il y a aussi à Alexandrie et au Caire deux pasteurs allemands qui se plaignent également de la froideur des membres de leurs églises. Les pieux missionnaires américains ont eu beaucoup de succès dans leurs travaux parmi les Coptes. Je prêchai à Alexandrie et au Caire, et donnai la sainte cène aux deux endroits; je confirmai deux personnes au Caire et dix-huit à Alexandrie.

„D'Egypte je me rendis à Nazareth, où j'arrivai le 24 mars. Le soir de ce même jour j'examinai les catéchumènes, que je trouvai bien préparés, tant sous le rapport des connaissances que sous celui de leur conduite, dont on me dit beaucoup de bien. Le lendemain était un dimanche. Le culte me plut beaucoup, dans la jolie chapelle remplie d'auditeurs attentifs et bons chanteurs. Je confirmai quinze personnes et prêchai le soir en anglais. Je passai les quatre journées suivantes avec ma fille, Mme Zeller, dans sa famille; je fis l'examen des deux bonnes écoles, l'une de soixante garçons, l'autre de sept futurs catéchistes, instituteurs ou lecteurs bibliques. Le 4 avril j'arrivai à Djenin, où un certain nombre

d'indigènes protestants m'attendaient. Ils venaient à ma rencontre de deux villages voisins, où j'ai des écoles. L'un de ces villages, Burka, est au sud-ouest de Djenin, l'autre, Djeba, au sud-est. Je ne pus visiter que ce dernier, qui était sur mon chemin en me rendant à Naplouse. J'y arrivai vers onze heures du matin et passai trois heures avec eux, dans une chambre où l'on étouffait, tant elle était pleine de monde. Les protestants de Burka m'avaient accompagné depuis Djenin, et quelques-uns étaient venus de Naplouse à ma rencontre. Dans l'école que j'examinai se trouvaient dix-huit enfants, garçons et filles. Les progrès qu'ils ont faits, depuis deux ans que l'école existe, sont satisfaisants. Après une leçon biblique nous prîmes tous ensemble un repas en commun. Les quelques chrétiens de Djeba sont très-pauvres et entourés de tous cotés de mahométans bigots, qui les oppriment durement, leur volent moutons, chèvres et autre bétail, coupent leurs blés, sans que les pauvres chrétiens osent dire un seul mot. Ils avaient espéré que je pourrais faire quelque chose pour eux sous ce rapport. Malheureusement je n'en vois pas la possibilité. De Djeba je passai tout près de Thebez, où Abimélec mourut frappé par une femme, et près de Zartan, lieu de naissance de Jéroboam, et de Thirza, résidence de ce roi et de ses successeurs.

„Le soir de ce même jour, le 5 avril, j'arrivai bien fatigué à Naplouse. Le lendemain, jour de dimanche, le missionnaire Fallscheer fit en arabe un sermon excellent, profond, et je confirmai vingt-trois personnes; puis, après une courte allocution, je donnai la sainte cène à environ soixante-dix personnes. Plusieurs protestants étaient venus des villages environnants. Après le culte

du matin je visitai l'école des garçons, qui compte cinquante-cinq élèves. Je n'en dirai qu'un mot, savoir qu'elle marche bien et que c'est à elle essentiellement que doit être attribué l'accroissement de l'église. L'après-midi je me rendis à Basidia, à une petite distance à l'ouest de Naplouse. Nous y eûmes un culte, dans lequel un ancien prêtre grec, Chatil, maintenant pasteur du troupeau de Nuso-el-Gebiel, lut les prières avec beaucoup d'onction, et M. Huber, de Nazareth, prêcha. Le lendemain je rentrai à Jérusalem."

CHAPITRE XIV.

Le père et l'aide semblable à lui.

1. Le père.

Nous allons faire encore plus intimement connaissance avec l'évêque, et pour cela nous le verrons dans sa famille. Commençons par entrer dans sa maison. Le pasteur Hoffmann, son aide pendant trois ans et son ami, nous y introduira: „Hôte régulier des soirées du dimanche au foyer de l'évêque et au sein de sa famille, j'en puis parler en connaissance de cause. Il n'y avait en ce moment-là (1866—1869) que deux des enfants, deux filles, qui demeurassent avec les parents. De sorte qu'il y avait de la place dans la maison. A propos de cette maison, on en parle dans plusieurs récits de voyages en la qualifiant de „Palais épiscopal". Mais ce n'est en aucune façon un palais; c'est simplement une maison louée. Tandis que les pasteurs anglais et allemand ont chacun une maison presbytérale, l'évêque est en location (depuis 1862) dans une maison appartenant à un riche Arménien et située sur la place de la Tour de David.

Frédéric-Guillaume IV avait bien l'intention de bâtir une demeure pour l'évêque; mais la mort est venue traverser ses projets.

„C'est là, dans le cerle intime de sa famille, que Gobat se montrait à son aise et avec toute son amabilité, soit qu'il racontât, soit qu'il rivalisât avec l'une de ses filles dans la récitation de cantiques en français, soit qu'il les écoutât chanter. Il savait aussi être silencieux par moments, surtout quand on parlait de choses qui ne l'intéressaient que médiocrement, par exemple les questions concernant la topographie de l'ancienne Jérusalem, questions ressassées par tous les voyageurs. Mais dès que la conversation revenait sur les choses spirituelles, sur des questions de vie intérieure, alors on était sûr d'entendre de sa part un mot bien pesé sortant du fond d'une riche expérience.

„Quand venait le soir, il se plaisait à monter sur la plate-forme carrée qui servait de toit à sa maison et qui, entourée d'une balustrade, offrait un lieu charmant pour les causeries élevées, ou les méditations solitaires. Presque chaque soir il venait s'y promener pendant une heure environ. Souvent je lui tins compagnie, le dimanche soir, sur cette terrasse, d'où la vue s'étendait au loin, sur toute la ville d'abord, mais au delà jusqu'aux montagnes de Moab, au milieu d'un silence interrompu seulement durant un clin-d'œil par un coup de canon, qui, partant de la Tour de David, à trente pas de distance, annonçait le coucher du soleil et l'heure de la prière pour les musulmans. Il m'est resté de ces moments une impression ineffaçable. Il y avait beaucoup à apprendre dans la conversation de Gobat. Du haut de sa terrasse il avait observé bien des choses, non seulement au de-

dans de lui, mais aussi autour de lui et dans la nature. Il savait à quelle époque et à quelle heure de nombreux vols de corbeaux passent et vont s'abattre dans la profonde vallée de la Mer Morte, pour y manger les œufs des sauterelles; il savait à quels signes on reconnait si un vent de sirocco va se lever, et beaucoup d'autres choses que j'ai oubliées. En toutes choses il était un observateur profond, sans beaucoup de paroles."

Jusqu'ici c'est déjà la famille, c'est déjà le père que nous avons vu; mais c'est un étranger, quoique ami, qui parle. Nous pénétrons plus avant. Voici sa fille, Mme K.-G., qui nous présente son père, dans un petit et charmant tableau tracé de sa main et intitulé: *L'évêque Gobat au sein de sa famille et dans son séjour à la campagne.*

„Mon bienheureux père, dit Mme K.-G., était avec nous, ses enfants, d'une inaltérable douceur, mais d'une douceur exempte de faiblesse. Quoique nous sussions qu'il ne punissait qu'à la dernière extrémité, tout son être nous inspirait une telle vénération que la crainte de lui faire de la peine nous retenait beaucoup mieux dans le devoir que n'aurait fait la crainte du châtiment. Il était extrêmement affectueux envers nous, sans témoigner sa tendresse autrement qu'en laissant voir combien il était heureux de nous faire plaisir. Il était envers tout le monde, et aussi envers nous, d'une humeur remarquablement égale: nous pouvions nous confier absolument en lui et lui faire part, même dans nos années plus tardives, de tout ce que nous avions sur le cœur, et des choses les plus intimes.

„Il savait être enfant avec nous, enfants, quoique son apparition ait toujours eu pour nous, aussi loin que je

Campement d'été près de Lifta.

puis m'en souvenir, quelque chose d'imposant, de solennel. Je me rappelle encore très-vivement comment il jouait avec nous le soir, à la tombée de la nuit, dans sa chambre de travail ; comment il savait se prêter aux rêves de nos imaginations, et même accepter un rôle dans nos jeux; comment il venait se promener seul avec nous, et savait partager notre vif intérêt pour la découverte des premiers verts arums dans les fentes des rochers ou de quelque rouge anémone dans les prés. Surtout je me reporte avec bonheur à ces délicieuses soirées d'hiver, dans lesquelles, tantôt nous prenant sur ses genoux, tantôt nous faisant asseoir à ses pieds sur le tapis, devant la douce flamme d'un feu de cheminée, il nous charmait sans se lasser par ses récits de merveilleuses délivrances, de miraculeux exaucements, tirés de son expérience personnelle, ou bien par quelque aventure comique de son séjour en Abyssinie, ou quelque souvenir de son enfance et de sa jeunesse.

„Pendant l'été, nos parents, pour raison de santé, allaient régulièrement passer quelques mois sous des tentes, près du petit village de Lifta, à une lieue et demie de Jérusalem. C'était un heureux temps pour nous autres enfants. Nous n'avions pas de vacances; mais notre salle d'étude était l'ombrage d'un vaste caroubier, dont le pied était entouré d'un banc de pierre. Nos cartes de géographie étaient suspendues aux branches de cet arbre, et nous faisions de l'histoire naturelle d'après la méthode intuitive quand un gros écureuil noir ou un caméléon tombait de l'arbre au milieu de nous. Chaque matin notre père allait à cheval à la ville pour ses occupations; mais il rentrait le soir vers quatre heures, et donnait à sa famille le reste de la journée. Mais le

plus beau moment était l'après-midi du dimanche, parce que notre père, ce jour-là, revenait de la ville à une heure et demie de l'après-midi et alors, dès que venait un peu de fraîcheur, nous nous rendions avec nos parents à quelque distance, sur un monticule planté d'oliviers, que nous appelions les arbres du dimanche, ou de préférence encore auprès d'un grand figuier, sur le penchant du coteau, vis-à-vis de la montagne au sommet de laquelle se trouve le Nebi Samuel, l'ancien Ramah du prophète Samuel. Au pied de cet arbre gisaient épars des blocs de pierre, qui nous servaient de sièges. Alors nous avions notre „culte d'enfants." Chacun de nous récitait un cantique ou en proposait un à chanter, puis le père nous adressait des questions sur telle ou telle parole de la Bible, ou sur l'histoire sainte, et la mère nous lisait quelque récit instructif. Pendant ce temps nos regards plongeaient à nos pieds dans la vallée pierreuse et déserte, ou bien planaient sur le sommet mystérieux de la montagne du prophète Samuel, et d'ineffaçables impressions, souvent vagues, mais profondes, remplissaient nos cœurs, embellies et comme ensoleillées par l'amour paternel et maternel, dont nous nous sentions enveloppés.

„Mais de douloureux souvenirs aussi se rattachent pour nous à ce silencieux figuier. Un dimanche après-midi, vers la fin de l'été de 1857, nous étions tous à notre place préférée, le père, la mère et les sept enfants; aucun membre de la famille ne manquait. Et pourtant une vague tristesse pesait sur nous. Mon frère Bénoni, qui était en visite de vacances, à la maison, devait nous quitter quelques jours plus tard pour retourner à ses études en Angleterre, et la pensée de ce départ nous

attristait. „Enfants, nous dit alors notre père, cette année pour la première fois le Seigneur nous a accordé la joie d'être réunis tous ensemble; ce pourrait bien être aussi la dernière fois!„ Et c'était là sans doute le pressentiment que nous avions tous. Il allait en être effectivement ainsi. Nous nous trouvâmes bientôt, nous, les enfants, dispersés chacun de son côté, et jamais nous ne pûmes nous retrouver tous réunis. Et maintenant, plusieurs sont déjà entrés dans la Jérusalem d'en haut, la ville du rendez-vous. Oh! que là, aucun de nous ne manque!

„Cette même année 1857 fut la dernière où nous fîmes un séjour d'été dans notre campement, comme nous appellions nos tentes de Lifta. Ce qui contribua à nous les faire abandonner ce fut une attaque de brigands, que nous y subîmes une nuit, un peu avant le temps fixé pour notre rentrée en ville. Nous avions bien deux gardes qui veillaient, mais, soit qu'ils ne fussent eux-mêmes pas sûrs, soit pour une autre cause, une nuit on fit irruption dans celle de nos tentes où brûlait un lumignon. Les vêtements, l'argent etc. furent enlevés, mais sans qu'aucun de nous fût frappé. Dieu avait mieux veillé que nos gardes, il n'avait pas permis que l'un de nous se réveillât et criât au voleur. Ce qui prouve que les malfaiteurs avaient des pensées de meurtre, c'est qu'on trouva près de chaque tente des pierres tranchantes, au moyen desquelles on aurait facilement tué quelqu'un, et que les voleurs étaient armés d'épées, dont ils menacèrent ceux qui, les ayant remarqués à leur départ, les poursuivaient.

„C'est dans le cercle de sa famille que notre père était toujours le plus heureux. Lorsque nous fûmes de-

venus grands il se réjouissait avec nous de la soirée. Je le vois toujours assis dans son fauteuil près du feu. A cause de sa vue affaiblie il ne lisait plus lui-même le soir, mais nous lisions, et il nous écoutait attentivement, sans oublier pour cela de tisonner le feu. S'il nous arrivait de sortir et de le laisser seul, il nous disait: „Ne craignez pas que je trouve le temps long dans ma solitude. J'en profite pour faire de lointains voyages, visiter par la pensée les enfants absents, les parents, les amis; je me transporte dans leur situation, et j'ai beaucoup de choses à dire d'eux et pour eux au Seigneur.“ Il pouvait passer ainsi des heures, se promenant en silence dans sa chambre ou sur la terrasse, et nous respections ce silence, car nous savions ce qui l'occupait et nous nous disions: il prie! Pour ses petits enfants il était un grand-père extrêmement affectueux.“

Ainsi parle sa fille, Mme K.-G. Nous l'en croyons aisément. Mais voici une lettre qui nous permettra d'en juger. Elle est écrite par le grand-papa à son petit-fils Théodore, fils de son fils Bénoni.

„Jérusalem, le 8 août 1877. — Mon cher Théodore, C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où ton cher père nous a quittés pour entrer dans la patrie céleste, et ma première pensée ce matin a été pour toi, pour ta mère et tes sœurs. J'ai prié le père des orphelins et le juge, c'est-à-dire le refuge, des veuves, de se tenir aujourd'hui, et toujours, près de vous, au milieu de vous. Qu'il vous console et vous bénisse tous quatre! Qu'il vous donne son Saint-Esprit, le consolateur, afin que cet esprit, l'esprit de vérité, vous conduise dans toute la vérité et fasse de vous tous des enfants de Dieu, en sorte que vous puissiez toute votre vie vous adresser à lui en di-

sant : Abba, Père! et en toute circonstance vous confier en sa direction et protection. Oh! puisses-tu, toi en particulier, le choisir pour le conducteur de ta jeunesse, afin qu'il te garde de toutes les tentations, dans ta préparation à ta carrière future! — Mets tous tes soins à affermir ta vocation et ton élection; car si tu le fais, tu ne broncheras pas, et l'entrée au royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ te sera largement accordée, et tu pourras, avec une joie entière, aller retrouver ton cher père, et être toujours avec lui, dont tu sens aujourd'hui certainement et douloureusement l'absence.

„Ces lignes, témoignage de l'amour d'un vieux grand-père, te parviendront quelques jours avant le quatorzième anniversaire de ta naissance. Reçois ici mes vœux pour ce jour! En demandant à Dieu de te rendre heureux, je lui rends grâce pour tout ce qu'il t'a accordé jusqu'à ce jour : une mère et des sœurs qui t'aiment, un corps en santé, et, comme j'aime à le croire, une intelligence saine et un cœur aimant. Je lui rends grâce aussi de ce qu'il t'accorde tous les moyens nécessaires pour une bonne éducation, morale, scientifique et religieuse. Puisse-t-il te donner aussi la volonté de mettre à profit toutes ces preuves de son amour et de sa sollicitude envers toi! Puisses-tu, à ton entrée dans une nouvelle année de ton existence, donner ton cœur au Seigneur, qui t'a sauvé et qui jusqu'ici t'a béni, afin qu'il puisse le remplir de son amour et de la joie de son salut!

„J'apprends que tu es en ce moment auprès de ta mère, de tes sœurs et de ton oncle Timothée. Je te souhaite d'heureuses et joyeuses vacances au milieu d'eux, et j'espère que tu t'efforceras toujours d'être la consolation de ta mère, de donner dès à présent un bon

exemple à tes sœurs; que non seulement tu tâcheras de diminuer les soucis de ta mère à ton sujet, mais que tu te souviendras toujours que tu es son fils unique, et que dès lors, une fois tes études terminées, tu dois être son aide, son soutien, sa consolation. Cette pensée te stimulera dans tes études et dans tes efforts pour acquérir toutes les capacités et toutes les qualités qui te sont nécessaires pour devenir un homme, j'entends un homme de Dieu, parfaitement propre pour toute bonne œuvre et toute bonne parole, de manière à être en bénédiction à tes contemporains.

„Mais je ne veux pas te fatiguer de mon sermon, qui du reste ne tend point à te détourner d'innocents plaisirs et de recréations utiles, en rapport avec ton âge. Au contraire, je te rappellerai ces mots, qui contiennent une sage devise:

„Work while you work, play while you play;
„This is the way to be happy and gay."

(Quand tu travailles, travaille; quand tu joues, joue;
C'est le moyen d'être heureux et de bonne humeur.)

„Et maintenant je désire que tu conserves cette lettre et que tu la relises chaque fois que le 8 août ramènera ton anniversaire.

„Mon cher Théodore, tu as une place à part dans mon cœur. De mes dix-huit petits enfants, dont deux sont entrés déjà, comme ton père, dans la patrie céleste, tu es le seul qui porte mon nom; c'est pourquoi je souhaite pour toi particulièrement que tu te conduises bien et que tu réussises, que tu marches sur les traces de ton père, dans la crainte et l'amour de Dieu, et dans la charité envers tous les hommes. Pour le moment ton principal devoir est d'acquérir, par un travail sérieux et persévérant,

des connaissances solides. Grâce à Dieu, qui t'a confié les talents nécessaires pour te maintenir, si tu les emploies bien, au dessus de la moyenne, si ce n'est en tête, de ta classe! Mais n'oublie jamais d'appeler, par de sincères et continuelles prières, la bénédiction de Dieu sur tes efforts.

„Je laisse à ta grand'mère, qui t'envoie mille salutations et mille baisers, le soin de mettre ta chère mère au courant de ce qui se passe dans ce pays, assez tranquille en ce moment. Nous jouissons beaucoup de la présence auprès de nous de ton oncle Samuel et de tes tantes, Hannah Zeller et Blandine Wolters, et de leurs joyeux enfants. Nous espérons pouvoir nous accorder l'année prochaine un voyage en Suisse et en Angleterre, et alors, si Dieu le permet, j'irai te voir à Cantorbery. Combien je serai heureux si je te trouve en tête de ta classe, avec la réjouissante perspective d'être promu directement à Oxford ou à Cambridge.

„Et maintenant, adieu, mon cher enfant! Que Dieu te bénisse et qu'il te garde, et te fasse prospérer pour la joie de tous tes parents et amis, et pour la consolation et la joie de ton grand-père, S. Angl. Hierosol."

---

2. *L'aide semblable à lui.*

Souvenirs de Madame Marie Gobat.

Rédigés par l'une de ses filles, Mme D. R.-G.

„L'homme n'est point sans la femme, ni la femme sans l'homme dans le Seigneur." Il en était ainsi de nos parents; ils étaient tellement un, que la biographie de notre père serait incomplète sans une esquisse de celle

de notre mère. Car elle était vraiment „l'aide semblable à lui“, partageant ses travaux, ne faisant rien sans ses conseils et sa permission; véritable „fille de Sara, qui obéissait à son mari et l'appelait son seigneur“, mais sachant aussi, quand il était nécessaire, dire son mot avec une sincérité et une franchise parfaites. Le père, en retour, lui accordait sa plus complète et affectueuse confiance; il avait pour elle une sollicitude toute paternelle, et nous, enfants, avions le bonheur de voir en nos parents le tableau d'un mariage heureux, dans lequel l'autorité pleine d'attentions et d'égards du mari s'unissait à la soumission confiante et joyeuse de la femme. Dieu les avait préparés et réservés l'un pour l'autre; aussi lui rapportaient-ils la gloire de leur bonheur.

Notre mère, Marie-Christine-Régina, est née le 9 novembre 1813, seconde fille de M. Chr.-Henri Zeller, alors directeur de l'école des filles à Zofingue. Les parents Zeller, sept ans après, furent appelés à diriger l'orphelinat de Beuggen. Ils exercèrent là pendant quarante ans une activité des plus bénies, et c'est là que notre mère passa les paisibles et heureuses années de sa jeunesse. Elle fit, à l'âge de neuf ans, une expérience toute particulière de la grâce du Seigneur. Une profonde conviction de péché et un pressant besoin de salut la poussant à la prière fervente, elle put aussi avec joie rendre grâce pour le sang expiatore de Jésus-Christ versé pour elle.

Marie grandit au milieu d'un cercle nombreux de frères et de sœurs, sous la direction d'une sage mère. On ne faisait dans l'établissement, quant à la table et aux vêtements, aucune différence entre les enfants du

directeur et les orphelins. Seulement quand il s'agissait de punir, le père était plus sévère pour ses propres enfants que pour les autres. Marie passa trois années, de 1828 à 1831, au Locle, avec sa sœur aînée, Hélène, et une intime amie, leur cousine Henriette Bertschinger, sous la bienfaisante influence d'une pieuse institutrice. De retour à Beuggen, Marie fut pour sa mère une aide vaillante, intelligente et de joyeuse humeur. Chacun l'aimait pour sa conscience délicate et sa franchise. Un des plus jeunes frères l'avait appelée, dans les années subséquentes: „notre autre mère".

Elle se rappelait toujours avec plaisir ces paisibles années, pendant lesquelles, loin du bruit du monde, elle pouvait diligemment servir le Seigneur et se réjouir dans sa communion. En 1833 elle perdit le sentiment de cette jouissance vive de la grâce de Jésus, et elle en fut fort affligée. Sa prière était alors: „Voir Jésus lui-même; lui parler à lui-même: voilà ce qu'il me faut. Autrement mon cœur se brise et je meurs de tristesse." Elle apprit par expérience que notre paix ne repose pas en nous-mêmes, sur nos mobiles impressions, mais sur Christ et son œuvre accomplie pour notre salut. Cependant quelques fragments de prières écrites, retrouvés parmi ses papiers, montrent que ce ferme fondement de la paix fut par moments voilé à ses yeux et qu'elle dut souvent marcher par un chemin obscur.

Ces dispensations mystérieuses du Seigneur la préparaient pour l'événement important qui allait, cette année-là, faire époque dans sa vie. Ce fut alors qu'elle devint l'épouse du missionnaire Gobat, qui la reçut, ainsi que nous l'avons vu dans son autobiographie, de la main de Dieu, comme la compagne pré-

destinée de sa vie. Notre mère nous a souvent raconté combien la demande en mariage du missionnaire, qu'elle révérait comme un serviteur de Dieu et un ami de ses parents, l'avait surprise. Elle vit surtout dans cette demande un appel du Seigneur, qui l'admettait à l'honneur de travailler dans sa vigne en Abyssinie, et ses sentiments trouvèrent leur expression dans ces mots de Marie, qu'elle aimait à répéter: „Voici, je suis la servante du Seigneur, qu'il m'arrive selon ta parole."

Notre mère avait conservé de cette jeunesse humble et retirée une candeur enfantine, qui la rendait extrêmement aimable dans les cercles plus élevés où elle vécut plus tard. Maintes fois nous en recueillîmes le témoignage de la bouche de ses anciens amis.

Il n'est pas besoin que nous parlions ici en détail de la noce, qui eut lieu à Crémine le 23 Mai 1834, du départ de Beuggen, du voyage et du séjour en Abyssinie (Voir les précédentes pages 200 à 232). Tant de privations et de souffrances s'accumulèrent à cette époque — de mai 1834 à décembre 1836 — dans l'existence de la jeune femme missionnaire, qu'on n'y peut penser sans se sentir à la fois ému et saisi de respect.

Notre père ne pouvait jamais raconter, sans que des larmes vinssent mouiller ses yeux, la naissance de son premier-né, alors que, sans force et mourant, incapable de se remuer sur son propre lit de souffrance, il ne pouvait que considérer sa jeune femme privée de tout secours humain, et la recommander à la miséricordieuse protection de Dieu. Mais bien plus profondes encore coulèrent sur eux les eaux de l'adversité lorsque, seize mois plus tard, la douce petite créature leur fut enlevée après une longue et douloureuse agonie. La maladie de notre

père n'avait fait que s'aggraver durant tout ce séjour en Abyssinie; tout espoir de guérison s'était évanoui, lorsqu'il se décida à se remettre en route pour l'Europe, bien moins dans la pensée qu'il pourrait y atteindre, que dans le désir de rapprocher sa compagne de ses parents. Ce fut avec des difficultés et des peines indicibles que l'on transporta dans ce voyage le malade, par des chemins affreux, à travers des montagnes escarpées, depuis Adowa jusqu'à Massoua; et puis la lente navigation de la Mer Rouge, sous un ciel brûlant, avec une nourriture insuffisante; et la traversée du désert, à l'ardent soleil, avec disette d'eau; enfin le trajet en barque par le Nil jusqu'au Caire; tout cela avait épuisé les forces de la mère et conduit le petit enfant au tombeau. Jusqu'au dernier moment la mère avait gardé son espérance et tenu pendant tout le trajet le petit enfant sur ses genoux. Dans la dernière nuit son espoir avait paru se justifier, la figure moribonde de l'enfant avait repris un instant une nouvelle expression, et la mère s'était flattée que c'était le retour à la vie. Mais en entendant le père prononcer ces paroles: „L'herbe sèche, sa fleur tombe, mais la Parole de Dieu demeure éternellement", elle comprit ce que cela signifiait, et, avec des larmes brûlantes, elle laissa la douce petite s'en aller à Jésus sans la retenir, sachant que le royaume de Dieu appartient à ceux qui sont tels.

Le 31 décembre 1836, au moment où un terrible tremblement de terre renversait la ville de Safed et causait de grands désastres en plusieurs villes de Palestine et d'Egypte, naissait au Caire à nos parents leur premier fils, qu'ils appelèrent „Bénoni", fils de ma douleur, en souvenir de leurs récentes et nombreuses afflictions. Pen-

dant les dix années suivantes notre fidèle mère accompagna avec un inébranlable courage notre père dans ses différents champs de travail. Cinq enfants leur naquirent dans cet intervalle: l'un à Beuggen, deux à Malte, l'un dans le canton de Berne, puis de nouveau un à Malte. A différentes reprises notre mère fut dangereusement malade et près de la mort. Une fois elle perdit subitement connaissance et on la croyait à ses derniers moments; alors on la vit étendre ses mains, comme si elle cherchait à les poser sur quelque chose. Elle raconta plus tard qu'elle posait, à cette heure solennelle, ses mains sur l'agneau de Dieu, déchargeant ses péchés sur lui, s'attendant dans une paix parfaite à quitter ce monde. Jusqu'à son dernier jour elle eut une préférence marquée pour ce verset de cantique: „Je pose ma main croyante sur ta tête, agneau de Dieu; sur toi je dépose mes fautes, puisqu'ainsi me l'accorde ta grâce".

Une toute nouvelle existence commença pour elle avec l'arrivée de notre père comme évêque à Jérusalem. Les privations matérielles cessèrent graduellement, dans la mesure du moins où la civilisation parvient à introduire à Jérusalem les exigences d'un certain confort. Assez d'autres difficultés surgirent en revanche. Les diverses attaques auxquelles notre père fut en butte affectèrent vivement notre mère. Ajoutons que sa personnelle et inflexible sincérité, connue de tout le monde, se trouvait parfois incommode pour quelques-uns. Mais elle ignorait l'art de se composer un visage souriant lorsqu'elle se trouvait en présence d'une personne à l'égard de laquelle elle avait quelque chose sur le cœur. Avec la simplicité de la colombe elle disait à chacun sans détour ce qu'elle pensait. Si quelque chose lui manquait c'était la

prudence du serpent. Plusieurs s'y achoppaient, mais, chose remarquable, ils ne lui en gardaient jamais rancune. On appréciait la parfaite droiture de son caractère, et l'on se disait: „Quoiqu'elle nous fasse entendre parfois des choses un peu dures, ce qui demeure certain, c'est l'excellence de ses intentions".

Pendant les trente-trois années de son activité à Jérusalem elle a été une véritable mère pour les membres de l'église. Tout naturellement, et en toute occasion, on venait chercher auprès de „Madame l'évêque" conseil et assistance. Les membres de la communauté arabe protestante connaissaient bien le chemin de sa chambre. Combien de disputes elle a apaisées et de réconciliations elle a amenées entre des époux en discorde ou des maîtres en mauvais rapports avec leurs domestiques. Elle avait aussi un cœur largement ouvert pour les besoins des pauvres et des malades; et que de fois elle servit de bienveillante et sage introductrice auprès de l'évêque pour de timides solliciteurs.

Deux fils et une fille naquirent encore à nos parents après leur établissement à Jérusalem. C'est là que mourut, à un âge très-tendre, leur cadet, né à Beuggen. Au moment de ce deuil (juin 1852) notre mère elle-même était mourante. Notre père ayant remarqué que le médecin, un fidèle ami de la famille, perdait tout espoir de la guérir, descendit dans sa chambre d'étude, épancha son cœur en la présence du Seigneur, et s'empara avec une telle confiance des promesses divines qu'il put remonter avec une entière certitude de l'exaucement. Dès le jour suivant notre mère était convalescente, et bientôt elle put vaquer comme auparavant aux affaires de sa maison.

Les sept enfants que Dieu avait accordés à nos parents ne se trouvaient pas souvent réunis tous ensemble sous le toit paternel, retenus qu'ils étaient la plupart du temps en Europe, les fils surtout, par les nécessités de leur éducation. Pour autant qu'il nous en souvient, nous ne nous trouvâmes qu'une seule fois réunis tous ensemble pour quelques mois consécutifs. (Voir ci-dessus p. 412) Malgré cela nous avions une riche et belle vie de famille. Chaque jour on faisait mention des absents dans le culte de famille ; à chaque quinzaine revenait le jour où la poste apportait une lettre de chacun d'eux, et, aussitôt ces lettres arrivées, le père montait avec empressement pour les lire avec la mère et les enfants présents.

Notre mère avait un remarquable talent pour raconter. Elle savait nous dire des histoires bibliques ou autres avec une telle abondance et une telle vivacité de détails que nous en étions dans le ravissement. Elle avait aussi une belle voix, et les nombreux cantiques qu'elle nous chantait et qu'elle nous a appris sont restés pour nous un impérissable héritage, après avoir puissamment contribué à notre éducation.

Sa nature n'était pas sentimentale et elle ne savait pas donner facilement en paroles des assurances de sa tendresse. Un de ses enfants lui ayant un jour confié des doutes, qui le mettaient dans une détresse intérieure profonde, la mère, en lui serrant la main avec une inexprimable expression d'amour, lui glissa timidement un petit papier sur lequel était écrit: „C'est une chose certaine et digne d'être reçue avec une entière confiance que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier".

C'est surtout dans les dernières années de sa vie que nous fûmes frappés de l'intelligente et infatigable charité avec laquelle elle s'occupait de tous ceux avec qui elle était en relation. Avait-elle fait une course en voiture: elle connaissait en détail les circonstances de famille du cocher, et elle envoyait quelque secours dans son ménage ou quelques douceurs à son enfant malade. Faisait-elle un séjour dans un établissement balnéaire: elle cherchait à faire connaissance avec les baigneurs et à leur procurer quelque soulagement par sa vive et sincère sympathie, ou quelque petit plaisir par le don de quelque objet de Jérusalem. Dans son *home* c'était surtout par une large et cordiale hospitalité qu'elle déployait sa charité envers le prochain. Parfois, quand une saison pluvieuse retenait à Jérusalem les visiteurs de la Terre-Sainte, et qu'un certain nombre de voyageurs ne pouvaient ni trouver place à l'hôtel ni loger dans des tentes, elle les invitait, les hébergeait pendant plusieurs jours. C'est ainsi qu'elle recueillit une fois un évêque à peine connu de nous et qui était tombé malade à l'hôtel. Il resta chez nous, d'abord trois semaines dangereusement atteint de la fièvre syrienne, puis trois semaines encore comme convalescent. Une dame nous écrivait: „Oh! combien je suis reconnaissante d'avoir pu voir encore votre mère l'année dernière. Plus que jamais j'ai été touchée de la bonté et frappée de l'humilité avec lesquelles elle me parlait de mon séjour de trois mois dans votre maison, comme si c'était à elle de m'en remercier!“

Dans une autre lettre se trouvent ces lignes: „Jamais je n'oublierai le séjour que j'ai fait dans votre maison, l'amabilité de votre mère et ses entretiens si édifiants. Elle était comme une mère pour moi“. Nous ne rap-

pelons pas ceci pour faire son éloge, mais à la gloire de Dieu et pour remettre en mémoire la recommandation de l'apôtre, que par amour de leurs aises quelques-uns oublient trop: „Soyez hospitaliers, car plusieurs ont ainsi logé des anges sans le savoir".

„O Seigneur, disait notre mère dans une de ses prières écrites, fais que je sois une mère en Israël, exerçant une sacrificature dans ta maison et dans ma famille. Fais de moi une Marie à tes pieds, une Marie, ta servante, conservant tes paroles dans son cœur!"

Dans notre belle demeure en Sion, le cercle de famille s'était peu à peu rétréci. Les quatre filles étaient mariées, deux à Jérusalem et deux en Suisse. Bénoni, le fils aîné, avait précédé nos parents dans les demeures célestes; sa veuve vivait en Angleterre avec ses enfants et le second fils; seul le cadet était à la maison. Alors nos parents, en 1878, se mirent en route pour venir, comme notre mère le répétait souvent avec un affectueux sourire, visiter encore une fois en Europe les enfants, les parents et les amis, leur dire un dernier adieu, et revenir ensuite mourir à Jérusalem. Le père était encore frais et dispos, quoiqu'il fût tout près de ses quatre-vingts ans; la mère, courbée et caduque. Dans l'été de cette année-là le Seigneur nous accorda une grande joie, l'accomplissement d'un ancien et persistant désir de notre mère, c'était de visiter une fois, dans la vallée du Hasli, le paisible village où son grand-père Siegfried avait été pasteur et où un jour sa mère, jeune enfant, allait être enlevée par un vautour, lorsque le vaillant pasteur tua l'oiseau redoutable d'un coup de sa carabine, au moment où il se disposait à fondre sur sa proie.

Cette heureuse tournée était accomplie et nos parents se préparaient à retourner en Palestine lorsque notre père, chez ses enfants à Casteln (ancien château transformé en orphelinat, au canton d'Argovie), fut frappé d'une légère attaque d'apoplexie. Dès ce moment notre mère rassembla encore une fois toutes ses forces afin de lui être jusqu'à la fin de sa vie l'aide secourable dont il avait besoin.

Le 9 novembre nous célébrâmes encore une fois l'anniversaire de notre mère. Ses petits enfants lui chantèrent en allemand ce cantique, dont notre traduction ne peut rendre le charme, la poésie, la tendresse: „Nous aurions tant aimé te tresser une couronne de mille fleurs fraîches, brillantes et odorantes; mais toutes les fleurs sommeillent en silence, myosotis et violette, sous leur neigeuse couverture. D'autant plus, chère grand' mère, nous serrons-nous ensemble joyeux autour de toi, pour être nous-mêmes ta couronne de fête. Ne pouvant orner ton front, nous voulons d'autant plus entourer ton cœur. Et bientôt luira le jour, plus beau encore que celui-ci, où toutes les âmes pieuses seront éternellement réunies. Alors ton tendre regard parcourra ta couronne d'enfants. Oh! puisses-tu trouver alors qu'il n'y manque aucune fleur!"

Oui, ajoute sa fille, Mme D. R.-G., ton œil fidèle, tendre mère, a veillé ici-bas sur tes enfants; avec quelle sollicitude là-haut recherchera-t-il si tous arrivent!

CHAPITRE XV.

Le départ de tous deux pour le ciel.

Nous avons laissé l'évêque à Casteln, au milieu de ses enfants et petits-enfants, heureux de ce revoir, qui, tous le pressentaient, devait être le dernier ici-bas; il était

souffrant, atteint d'une légère attaque d'apoplexie. Quoique sa faiblesse corporelle fût grande, il supporta assez bien les nombreuses difficultés du voyage, et arriva à Jérusalem le 10 décembre 1878. Il ne se remit pas des suites de cette première attaque; il devint au contraire de plus en plus caduc quant au corps, mais en restant vigoureux d'esprit et joyeux dans l'attente du moment où son maître le rappellerait. Sa faiblesse ne lui permettait plus d'assister au culte de l'église de Jérusalem, pas même dans la journée, pour lui toujours particulièrement importante, du 21 janvier 1879. Il dut se borner ce jour-là à l'envoi par écrit de paternelles exhortations. Pourtant le dimanche de Pâques 1879 il parut encore une fois, — ce fut la dernière, — dans l'assemblée de l'église. Il participa à la sainte cène et prononça à la fin du service la bénédiction. A partir de ce jour sa maladie entra dans une nouvelle phase; ses forces achevèrent rapidement de décliner, et le dimanche 11 mai 1879 le maître rappela à lui son pieux et fidèle serviteur. Il fut, selon l'expression du saint livre, „ravi en esprit le jour du Seigneur“ (Apoc. I, 9). Sa fin fut paisible et heureuse, et ses dernières paroles, en rendant témoignage de sa foi aussi virile qu'enfantine en son Dieu, remplirent de reconnaissance et de joie le cœur de ceux qui l'entouraient. Comme son fils Samuel, qui a écrit le récit de ses derniers moments, lui redisait qu'il était un enfant de Dieu et qu'il n'avait rien à craindre en traversant „la sombre vallée de l'ombre de la mort“, l'évêque, avec une doux sourire, murmura ces paroles: „Il n'y fait pas sombre“.

Jérusalem et toute la Palestine menèrent deuil sur cette mort. On sentait qu'un père en Israël, un vaillant

1) L'ancienne maison des Missions de Bâle.
2) Tombe de Gobat et de sa femme à Jérusalem.
3) Etablissement missionnaires à S. Julien (Malte).

combattant et un fidèle ouvrier du Seigneur venait de disparaître, après avoir été, pendant les trente-trois années de son épiscopat, pour toutes les âmes qui lui étaient confiées, un ami et un pasteur fidèle.

Voici les paroles et les noms que contenait la lettre de faire-part annonçant sa mort: „Le dimanche onze mai est entré paisiblement dans l'éternel repos du peuple de Dieu Samuel Gobat, âgé de 80 ans, 3 mois et 16 jours. Nous le suivons d'un cœur ému et reconnaissant, bénissant le Seigneur pour tout le bien qu'il lui a fait, et pour tout le bien qu'il nous a fait par lui. Maria Gobat, née Zeller; Jean et Hannah Zeller-Gobat et leurs enfants; Henri et Dora Rappard-Gobat et leurs enfants; Paul et Marie Kober-Gobat et leur jeune enfant; James-Timothée Gobat; Samuel Gobat; Théodore et Blandine Wolters-Gobat et leur jeune enfant; veuve Dorothée Gobat-Arnott et ses trois enfants."

Il fut enterré sous un olivier sur la montagne de Sion, où il attend dans le repos du Seigneur une glorieuse résurrection. De ce moment la mère se sentit bien solitaire et bien accablée. „Mes sentiments, écrivait-elle à sa fille, sont bien mélangés. Je bénis le Seigneur pour les grâces innombrables qu'il a accordées au cher papa pendant toute sa vie; je le bénis aussi pour ces quarante-cinq années que j'ai pu passer avec lui au service du Seigneur et pour tout l'amour que j'ai goûté avec lui et par lui, et du privilège que j'ai eu de pouvoir le soigner jusqu'à sa fin paisible, et de ce que j'ai la certitude qu'il est maintenant à la maison auprès du Seigneur. Mais je suis accablée par le sentiment d'un immense abandon et d'un vide inexprimable. A cela est venu s'ajouter encore, tôt après son départ, un malaise

corporel, en sorte que mon cœur languit après mon cher mari, qui était toujours si affectueux et sympathique. Ton frère et ta sœur sont très-aimants et me témoignent de toutes manières leur affection et leur sympathie. Salue et embrasse de ma part tous les chers petits-enfants; je voudrais maintenant les aimer doublement; mais comme l'amour ne périt jamais, le grand-papa certainement les aime toujours. Le Seigneur soit avec nous tous et remplisse ce grand vide! Aimez toujours votre mère, courbée et solitaire, et priez pour elle." Cette lettre clôt une longue série de lettres que la mère écrivit pendant une trentaine d'années, avec une invariable fidélité, à ses enfants éloignés.

Sa solitude ne devait pas durer longtemps. Le mal du pays pour les demeures célestes ébranla sa constitution déjà fragile. Elle n'avait plus la force de se livrer à une occupation suivie, et sa mémoire baissait rapidement. Elle avait pourtant encore des moments heureux et joyeux, quand il lui revenait à la pensée, ou qu'elle racontait, quelque circonstance de la mort du père et qu'elle se représentait le bonheur dont il était désormais en possession. Mais, à la faiblesse croissante, vint s'ajouter un état fiévreux et une grande lassitude. Elle consentit alors à garder le lit pour y trouver plus de repos. Ce n'était que pour quelques jours. Elle approchait à grands pas du repos éternel. Ses enfants Hannah et Samuel étaient auprès d'elle lorsqu'arriva le moment suprême. Pendant quelques instants elle remua sa tête à droite et à gauche, comme un enfant atteint d'une inflammation du cerveau. Puis la tranquillité revint, si complète que les personnes présentes ne remarquèrent pas son dernier soupir. Le bon berger recueillit

sa brebis en une pleine paix dans son céleste bercail, le premier août 1879, à neuf heures et demie du matin.

„Notre chère mère, écrit sa fille Hannah, ne nous a point laissé de dernières volontés. Un jour que je lui exprimais mon espoir de la voir se rétablir, elle me répondit: „Mais je n'ai plus rien à faire ici-bas, et aussi ne suis-je plus capable de rien.“ Peu avant sa mort je lui lisais quelques cantiques. Elle en désira un dont elle ne pouvait m'indiquer que le sens. Lorsque je l'eus enfin trouvé et que je fus arrivé — c'était un cantique d'actions de grâce — à ces mots: „Je te bénis aussi Seigneur pour les douleurs et les afflictions“, elle m'interrompit et dit: „C'est un bien beau cantique; nous devons rendre grâce pour toutes choses.“

Elle pensait souvent au docteur Barclay, qui venait d'être nommé successeur de notre père; une fois même on l'entendit dans le délire prier avec ferveur pour lui.

La température était si élevée le jour de sa mort que l'on dut procéder immédiatement à l'inhumation. A six heures du soir on emporta la chère dépouille hors de la maison. Le révérend Hall, de Jaffa, présida le service funèbre. La tombe avait été creusée au cimetière sous un olivier à côté de celle où le père l'avait précédée. Le pasteur Reinicke lut ce texte: „la charité ne périt jamais“, puis parla de l'amour que le Seigneur avait manifesté aux deux bienheureux, ensevelis dans ces deux tombes voisines, et de l'amour aussi que tous deux avaient temoigné pour le Seigneur. Quelques mots furent ajoutés en arabe par Michel Kawar, puis l'évêque Megherditsch termina par quelques mots en mauvais anglais, mais partant d'un cœur bien ému et bien affectionné. „La pleine lune jetait dans la tombe ouverte

sa lumière argentée, et le retour du paisible cimetière à la maison fut extrêmement solennel“, rapporte leur fille Hannah, qui a fait ce récit.

Et nous redisons: l'amour ne périt jamais. Grâces soient rendues à Dieu pour de tels parents, dont on peut vraiment dire: „Considérez leur fin, et imitez leur foi.“

APPENDICE

Le diocèse évangélique de Jérusalem depuis la mort de l'évêque Gobat. 1879—1884.

Gobat ayant été nommé par le roi de Prusse, c'était au gouvernement britannique de choisir son successeur. Lord Beaconsfield, chef du parti conservateur, proposa à la reine Victoria le docteur Joseph Barclay, alors recteur de Stapleford. Deux choses le recommandaient pour ce poste : d'un côté ses titres ecclésiastiques, et de l'autre, l'expérience qu'il avait acquise de l'Orient et de Jérusalem en dix années de travail missionnaire dans ces contrées. Le premier évêque était d'origine israélite, le second français. Il convenait que le troisième fût un Anglais, en état de présenter aux orientaux, dans sa personne, le type du véritable évêque anglican.

Le Dr Barclay reçut la consécration épiscopale de l'archevêque Tait dans l'église de Saint-Paul à Londres. Il se mit en route pour Jérusalem avec sa famille le 15 janvier 1880. On lui fit une brillante réception, et il se mit avec ardeur à sa grande tâche. Il réunit, le 5 avril 1880, tous les missionnaires européens en conférence. Puis il se rendit à Beyrout pour visiter les écoles anglaises, fondées en Syrie par Mme Bowen Thompson et alors florissantes. En novembre de la même année il visita l'Egypte et prit les mesures nécessaires pour l'établisse-

ment d'un culte et de soins pastoraux pour les passagers à Suez et à Port-Saïd. Malheureusement il mourut déjà le 23 octobre 1881 à Jérusalem, à l'âge de cinquante ans. Sa veuve, née Andrew, revint avec ses enfants en Angleterre auprès de ses parents, où elle mourut elle-même quatre mois après son mari. Ainsi ce troisième évêque fut rappelé de ce monde avant d'avoir pu mettre à exécution ses plans en faveur de ses protégés.

Trois ans se sont écoulés depuis la mort de J. Barclay, et le siège épiscopal évangélique de Jérusalem est toujours vacant.

Nous donnons pour terminer la liste du personnel employé en 1884 aux œuvres évangéliques du diocèse protestant de Jérusalem:

1. Pasteurs qui ne dépendent pas des sociétés énumérées ci-dessous:

   L'ex-archevêque Megherditsch, à *Aintab* (Cilicie).

   Le rév. Edwin J. Davis, B. A., chapelain à *Alexandrie.*

2. Société pour la propagation du christianisme parmi les Juifs (à Londres):

Jérusalem.	Le rév. A. H. Kelk, M. A.	depuis	1878
	Le rév. H. Friedlænder .	„	1872
	Le Dr. J. Chaplin, médecin à l'hôpital	„	1860
	A. Iliewiz, de même . .	„	?
Damas.	Le rév. C. R. Shermann .	„	1882

3. Société des Missions de l'église anglicane:

Jérusalem.	Le rév. Th. F. Wolters .	„	1877
	Le rév. Michel Kawar . .	„	1871

	Le rév. John Zeller, à l'école diocésaine	„	1855
Jaffa.	Le rév. J. R. Longley Hall	„	1876
Gaza.	Le rév. A. Schapira. . .	„	1878
Naplouse.	Le rév. C. Fallscheer . .	„	1876
Nazareth.	Le rév. J. Huber. . . .	„	1853
	Le rév. Nasir Odeh . . .	„	1879
Haifa.	Le rév. Séraphin Boutaji .	„	1871
Salt.	Le rév. Chalil Jamal . .	„	1874
Hauran.	Mr. Connor.	„	?
Caire.	Le rév. F. A. Klein, en Palestine depuis 1851; en Egypte	„	1882

4. Congrégations allemandes:

Jérusalem. Pasteur Mr. . . . . ; chapelle sur le Muristan, près de l'église du S. Sépulcre; presbytère près du consulat d'Allemagne; école allemande.

Orphelinat syrien de Schneller.

Talitha-Kumi, institut de jeunes filles des diaconesses de Kaiserswerth.

Hôpital des diaconesses.

Jesushilfe, asile pour lépreux.

Marienstift, hôpital pour enfants.

Hospice de l'ordre de S. Jean.

Beyrout. Le pasteur Pein, chargé aussi du soin des protestants allemands et français du Liban et de Damas.

Ecole allemande.

Hôpital allemand.

Alexandrie. Le pasteur Klingemann.

Ecole allemande.

Hôpital des diaconesses.

Caire. Le pasteur Martin Gräber, depuis 1879.
Chapelle, presbytère et école.

6. Les écoles anglaises en Syrie, fondées par Mme. Bowen Thompson depuis 1860, à *Beyrout, Damas, Hasbeya*, au *Liban*, à *Baalbec* et à *Tyr*, avec 4 maîtres et 13 maîtresses européens, et de nombreux aides indigènes des deux sexes.

429

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

(par Gobat lui-même).

		page
Chap. I.	La maison paternelle; enfance et jeunesse à Crémine; conversion et débuts dans l'enseignement. 1799 à 1820.	1
Chap. II.	Education missionnaire à Bâle, à Paris et à Londres. 1820 à 1825.	36
Chap. III.	Premier voyage missionnaire en Palestine et en Egypte. 1826—1829.	78
Chap. IV.	Travail béni en Abyssinie. 1829 à 1832. . . .	123
Chap. V.	Retour en Europe; mariage; second voyage missionnaire en Abyssinie; grave maladie. 1833 à 1837.	196
Chap. VI.	Temps d'attente; travail missionnaire en Suisse, chez les Druses, en Italie et à Malte. 1837 à 1845.	233
Chap. VII.	Nomination et consécration à l'épiscopat; arrivée à Jérusalem. 1846.	265

SECONDE PARTIE

Chap. VIII.	L'évêché protestant de Jérusalem	283
Chap. IX.	La situation générale en Palestine	289
Chap. X.	Les efforts de l'évêque protestant	302
Chap. XI.	Opposition de la part des Juifs, des Musulmans, des chrétiens grecs, etc.	319
Chap. XII.	Les resultats	347
	1° en Palestine	349
	2° en Abyssinie	359
	3° en Mésopotamie, Cilicie etc.	380
Chap. XIII.	L'évêque	388
Chap. XIV.	Le père et l'aide semblable à lui	406
Chap. XV.	Départs pour le ciel	427
Appendice.	L'évêché de Jérusalem depuis la mort de Gobat	435

ILLUSTRATIONS

page

Portrait de l'évêque Gobat . . . . . Frontispice

La place du Temple à Jérusalem 101

Portrait de Madame Gobat 201

Massoua sur la Mer Rouge 207

Dangers sur la mer 223

La rue du bazar à Jérusalem avec la Montagne des Oliviers au fond 277

Orphelinat de Gobat. Cimetière protestant à Jérusalem . . 307

Demeure de Gobat. Eglise de Christ etc. 397

Campement d'été près de Lifta 409

Tombe de Gobat et de sa femme etc. 429

BINDING LIST MAY 15 1949

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED